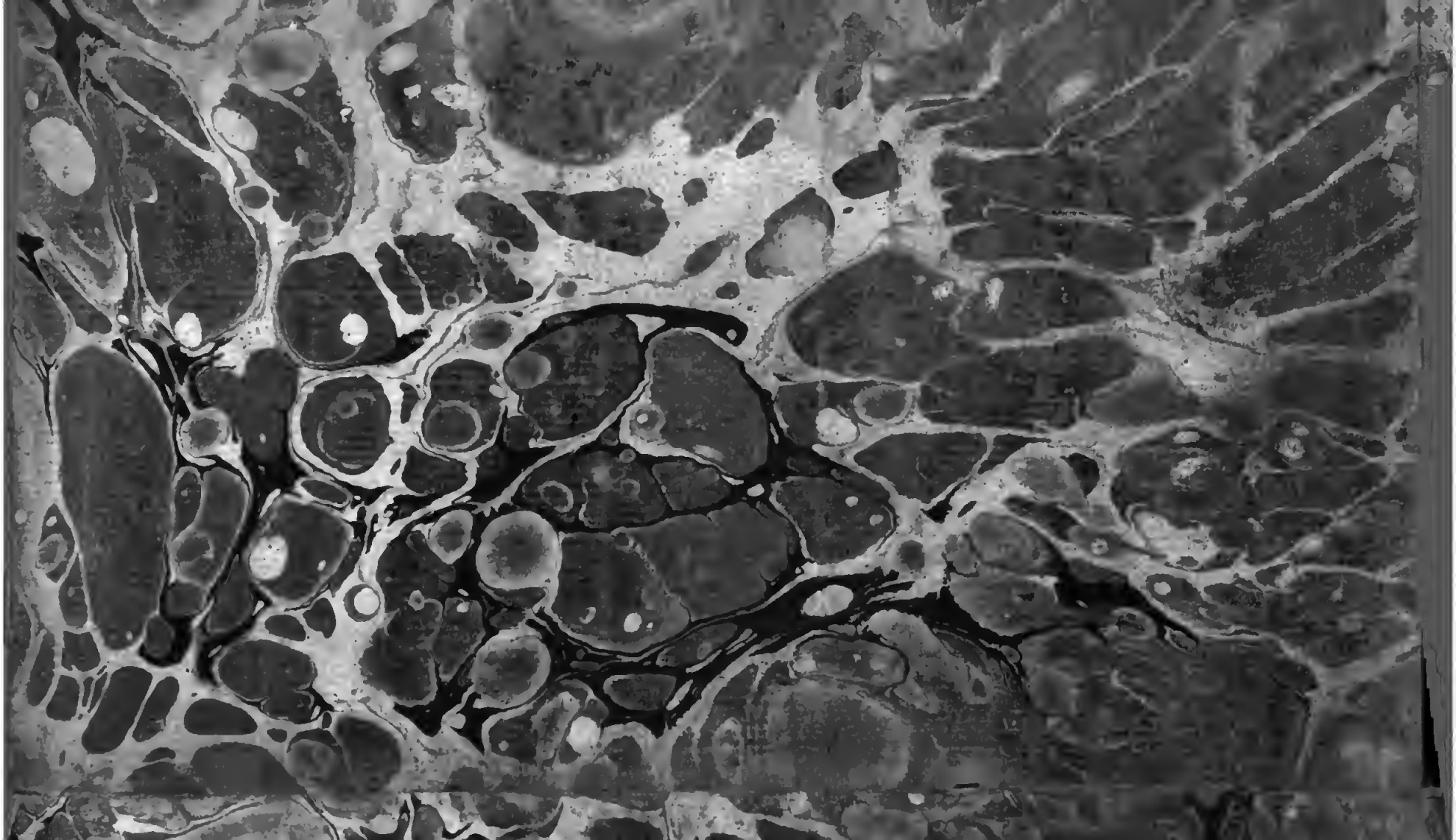
BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
A
263
NAPOLI



77. 1. 27.

718. v

II Suppl-Tabul-A-203

PRÉCIS
DE L'HISTOIRE
UNIVERSELLE.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

LIBRARY

627-531

PRÉCIS
DE L'HISTOIRE
UNIVERSELLE,
OU
TABLEAU HISTORIQUE,

Présentant les vicissitudes des Nations, leur agrandissement, leur décadence et leurs catastrophes, depuis le tems où elles ont commencé à être connues jusqu'au moment actuel.

Par le Cit. ANQUETIL,

Membre de l'Institut national de France, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, auteur de l'ESPRIT DE LA LIGUE, L'INTRIGUE DU CABINET, et autres.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

SECONDE ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

TOME CINQUIÈME.

A PARIS,
CHEZ LESGUILLIEZ, frères, rue de la Harpe, nº 151.
AN X. — 1801.

TABLE

DES TITRES DU TOME V.

ROME EMPIRE, page 1.
Rome et Constantinople, 109.
Empire Grec, 215.
Constantinople Latine, 288.
Empire Grec, 292.
Carthaginois, 305.
Numides, 353.
Mauritanie, 364.
Gétules, Ménalanogétules, Grites et Garamentes, 368.
Lybie Marmarique, Cyrénaique et Syrtique, 369.
Ethiopie, 371.
Arabes, 381.
Tartares, Turcs, Mogols, etc. 394.
Inde, 398.
Chine, 404.
Espagnols, 416.
Gaulois, 420.
Germains, 440.
Bretons, 448.
Huns, 460.
Goths, 475.
Vandales, 484.
Suèves, 486.

Francs, 488.
Bourguignons, 501.
Allemands, 505.
Gépides, 506.
Hérules, 507.
Marcomans, 508.
Quades, Idem.
Sarmates, 509.
Daces, 511.
Bulgares, 513.
Ostrogoths, 518.

Fin de la Table du Tome cinquième.

PRÉCIS
DE L'HISTOIRE
UNIVERSELLE.

SÉVÈRE auroit eu peu de regrets, s'il n'avoit été remplacé par son fils *Caracalla*, un des monstres les plus féroces qui ayent ensanglanté le trône. A peine y étoit-il assis, que par ses entreprises contre la vie de *Géta* son frère, il fit connoître qu'il vouloit l'occuper seul. Le caractère des deux frères étoit absolument contraire. Les jeux d'enfance dégénéroient toujours en querelle. Ils se haïrent dès qu'ils se connurent. Avant que de sortir d'Angleterre, *Caracalla* attenta à la vie de son frère. Pendant leur route vers Rome, avec les cendres de leur père, accompagnés de *Julie* leur mère, la défiance et la haine ne leur permettoient ni de loger, ni de manger ensemble. Ils avoient chacun leurs maisons et leurs gardes. *Géta*, ennemi d'une vie si contrainte, demanda que son frère lui céda l'Asie et l'Egypte, qu'il lui abandonneroit le Caracalla. 211.

reste, et iroit vivre paisiblement à Alexandrie. *Julie* s'opposa à cette division de l'empire. « Partagez-moi « donc aussi moi-même entre vous, « disoit-elle à ses enfans. »

Elle eut tout lieu de se repentir de n'y avoir point acquiescée. *Caracalla*, désespéré de trouver toujours *Géta* si bien sur ses gardes, qu'il ne pouvoit s'en défaire, lui demande, sous prétexte de réconciliation, une entrevue dans la chambre même de leur mère, et qu'elle en sera seule témoin. *Géta* s'y rend sans armes. *Caracalla* se jette sur lui et le poignarde dans les bras même de leur mère, qui en fut blessée. Il sort comme un furieux de l'appartement, crie par-tout que son frère a voulu l'assassiner. Se rend à l'endroit du camp où l'on gardoit les drapeaux qui étoit un asile, s'y réfugie, et rend graces aux dieux de l'avoir préservé du danger qu'il feignoit d'avoir couru. Les soldats s'assemblent autour de lui; il augmente leur paye, leur fait par tête un présent considérable, qu'il leur permet d'aller prendre eux-mêmes dans le trésor public, et il est salué seul empereur. Le lendemain il paroît au sénat avec une cuirasse sous sa robe,

renouvelle l'accusation d'assassinat contre son frère, cite *Romulus* en justification de son fratricide, est écouté et applaudi, et finit par des funérailles magnifiques à celui qu'il venoit d'égorger.

Après son crime, on le compareroit volontiers à un tigre qui alléché par le sang qu'il a goûté, ne peut plus s'en abstenir. On dit qu'il fondoit en larmes à l'ouie du nom, ou à la vue des statues de son frère; mais ces larmes perfides ne l'empêchèrent point d'exterminer, sans distinction d'âge, de sexe ou de qualité, tous les amis du malheureux *Géta*. Il commença le massacre par ses domestiques, ou gens attachés à sa suite, dont le nombre se montoit à vingt mille, l'étendit à tous les chevaliers et sénateurs que son père et son frère avoient estimés. Ayant trouvé au palais sa mère qui pleuroit avec quelques dames la mort de son fils, il en devint si furieux, que peu s'en fallut qu'il ne les fît toutes périr. Il épargna sa mère; mais les autres tombèrent successivement sous son glaive assassin. C'étoit un crime digne de mort de prononcer seulement le nom de *Géta*. Comme il étoit commun

au théâtre pour les esclaves qu'on introduisoit sur la scène, on fut obligé de le changer. L'empereur ordonna que toutes les monnoies qui portoient ce nom qu'il abhorroit, fussent fondues, et qu'on l'effaçât de toutes les inscriptions. Cependant, n'osant se flatter que toutes ces précautions pussent faire oublier son crime, il auroit voulu le justifier, et chargea *Papinien*, l'ami de son père, et grand jurisconsulte, de lui faire une apologie. Ce grand homme répondit: « Il n'est pas « si facile de justifier un parricide que « de le commettre, et c'est en com- « mettre un second que de diffamer « un innocent, après lui avoir ar- « raché la vie. » L'empereur lui fit sur-le-champ couper la tête.

Un fils de l'empereur *Pertinax* paya de sa vie une plaisanterie amère échappée à l'occasion d'une infâme adulation du sénat qui pour quelques médiocres exploits donna à *Caracalla* les titres de *Sarmatique* et *Parthique*. « Il « faudroit, dit le railleur, y joindre « celui de *Gétique*. » Ce mot pouvoit avoir deux sens, parce que l'empereur venoit de remporter quelques avantages sur les *Gètes*; mais *Cara-*

calla prit le plus malin, et punit de mort le railleur. Il fit aussi mourir des vestales qui avoient plaint le sort de *Géta*. La malheureuse *Plautilla* qui avoit été son épouse, *Plautillus* son frère avec tous leurs parens, n'échappèrent point à son poignard. Jamais le peuple Romain ne fut traité avec plus de barbarie. Pour s'être moqué aux jeux du cirque de la mal-adresse d'un cocher que l'empereur protégeoit, il ordonna d'égorger tous ceux qui s'étoient rendus coupables de cette insolence. Comme ils n'étoient pas faciles à reconnoître, les soldats firent main basse sur tout le monde, n'épargnant que ceux qui rachetèrent leur vie par l'abandon de leurs biens. Le prince prenoit sa part dans ces pillages, et dépensoit comme il acquéroit. Sa mère lui reprochoit un jour ses prodigalités, et lui faisoit craindre de manquer. Il lui montra son épée nue, et lui dit : « Aussi long-tems que j'aurai « ceci, je ne manquerai de rien. » Cependant le trésor se trouvant épuisé par ses largesses insensées, il fit de la fausse monnoie. C'est le premier souverain qui ait donné ce dangereux exemple.

Sans doute les historiens occupés à raconter ses cruautés, auront oublié ses débauches. Il est difficile qu'il ne s'en soit pas rendu coupable, entouré comme il l'étoit, de gens infâmes qu'il élevoit par préférence aux dignités éminentes de l'empire. Ainsi il confia le gouvernement de Rome à l'eunuque *Sempronius*, médecin et empoisonneur de profession, que *Sévère* avoit exilé dans une île déserte. Il fit capitaine de ses gardes *Théocrite*, d'abord esclave, ensuite maître à danser et histrion. *Epagathe*, autre esclave affranchi, gouvernoit avec eux l'empereur et l'empire, et vendoit la justice et le sang des innocens. Sous ces ministres peu favorables à Rome, s'établit ou se promulga la loi qui déclaroit citoyens romains tous les sujets libres de l'empire. Ainsi les priviléges de ceux qui habitoient la ville devinrent moins précieux en s'étendant.

Caracalla eut aussi dessein d'appauvrir cette ville opulente, en la privant quelque tems de la présence de la cour impériale. Il commença ses courses par les Gaules, et y fit massacrer tant de monde, qu'il y fut encore plus abhorré qu'à Rome. Il n'épargna pas même les

médecins qui l'avoient soigné dans une maladie dangereuse, et les condamna tous à la mort. On ignore le motif de cette cruauté; mais ils ne pouvoient la mériter que pour avoir sauvé un pareil monstre. Les allemands et les Celtes firent pour la première fois des incursions sur les terres de l'empire. *Caracalla* se montra contre eux soldat courageux et mauvais général. Il tua en combat singulier un de leurs braves qui le défioit, et fut forcé de conclure avec eux une paix honteuse; mais il eut auparavant le plaisir de savoir que des femmes allemandes auxquelles il avoit laissé le choix de la mort ou de l'esclavage s'étoient tuées avec leurs enfans plutôt que d'être vendues. Cet exploit lui fit prendre le titre de *Germanique* et *Allemanique*.

Il passa en Asie avec plusieurs des sénateurs les plus riches, qu'il avoit entraînés malgré eux. Il les admettoit à sa table, mais leur faisoit payer les frais du voyage, et les forçoit d'embellir de cirques, d'amphithéâtres et d'autres édifices publics les villes par où il passoit. En Gaule, il avoit pris l'habit gaulois, en Germanie le germain. Sur les ruines de Troye, il devint *Achille*, imi-

tant ses combats dans des jeux publics, en Macédoine *Alexandre* dont il copioit l'air, la contenance et l'habitude de pencher la tête sur l'épaule. Il appella une légion *Phalange*, et donna à ses capitaines les noms de ceux du conquérant de l'Asie. Les rois d'Arménie et de l'Oroène, appellés sous la promesse d'un traitement loyal, furent mis en prison, et forcés à un traité que leurs peuples ne ratifièrent pas. Les habitans d'Alexandrie portés à la raillerie, éprouvèrent la vengeance de quelques propos satyriques qu'ils s'étoient permis à l'occasion de la mort de *Géta*. Il y a peu d'exemples d'une ville aussi maltraitée. Il ordonna un massacre général qui s'exécuta pendant la nuit, et le fit continuer pendant le jour, afin de jouir du spectacle des corps jetés dans les rues, et du sang qui y ruisseloit. Avant de quitter ce théâtre de sa rage, il dépouilla la ville de tous ses priviléges, supprima les assemblées célèbres des hommes de lettres, chassa les étrangers, et fit clorre chaque rue de murailles munies de corps-de-gardes, afin que les malheureux Alexandrins ne pussent se voir qu'avec des permissions chèrement achetées.

Les prétendus exploits qui méritèrent à *Caracalla* le titre de *Parthique* dont nous avons parlé, sont diversement rapportés par les écrivains qui se réunissent dans le récit de la dernière catastrophe; savoir qu'il demanda à *Artabane*, roi des Parthes, sa fille en mariage. Soit que plein de confiance, ou forcé par la crainte, le monarque ait ouvert son pays à son futur gendre, l'empereur approcha de Ctésiphon avec une escorte qui pouvoient passer pour une armée. *Artabane* alla au-devant de lui accompagné de la plus illustre noblesse de son royaume, sans armes, et superbement vêtus. A un signal convenu fait par le perfide *Caracalla*, ses soldats se jettent sur les Parthes, les volent et les égorgent. Le roi se sauva. L'empereur, irrité de ce qu'il lui avoit échappé, mit à feu et à sang tous les pays et les villes par où il retourna.

Le tyran ne revit plus Rome. La magie à laquelle il croyoit, occasionna sa mort ou la hâta. Il ordonna à *Flavius Maternianus*, commandant les milices de Rome, de rechercher par toutes sortes de voies, même par la magie, si quelqu'un n'aspiroit pas à l'empire. *Maternianus* découvre qu'un devin

africain promettoit publiquement l'empire à *Macrin*, qui étoit alors préfet du prétoire ; l'agent de l'empereur lui envoie aussitôt cette découverte. La lettre arrive à sa mère *Julie*, pour lors à Antioche. Elle la fait passer à son fils qui étoit à Edesse. Le paquet arrive pendant qu'il conduisoit un char aux jeux publics. Sans l'ouvrir, le prince le donne à *Macrin*, qui étoit auprès de lui pour lui en rendre compte. Dans l'annonce de la prédiction de l'africain, *Macrin* voit sa mort certaine : aposte quatre hommes mécontens qu'il avoit peut-être gagnés auparavant. L'un deux, nommé *Martial*, approche de l'empereur lorsque tout le monde s'étoit écarté pour le laisser librement satisfaire une nécessité, lui plonge le poignard dans la gorge, le tue du coup et se mêle dans la foule. On n'auroit jamais connu le meurtrier, s'il avoit eu la précaution de jeter son poignard. Un garde l'apperçut. Il fut aussitôt massacré, et le secret de *Macrin* resta enseveli avec *Martial*. *Caracalla* avoit vingt-neuf ans, dont il régna six.

Macrin. 217. En voyant *Macrin* sur le trône, que personne ne désespère de sa fortune, mais aussi que personne ne s'y fie

trop. Il étoit d'Alger, d'une naissance ignoble, mais il effaçoit par des mœurs douces et honnêtes la tache de sa naissance. La connoissance qu'il avoit des loix lui donna quelque réputation. Il fut intendant d'un grand seigneur. Relégué en Afrique par *Sévère*, sans qu'on sache pourquoi, il gagna sa vie en plaidant, eut un emploi dans les postes, revint à Rome sous *Caracalla*, et obtint la charge d'avocat du fisc, d'où il passa à celle de préfet du prétoire, qu'il remplit selon toutes les loix de la justice; la femme qu'il épousa n'étoit pas d'une réputation intacte, peut-être lui apportoit-elle de la protection, dans la cour impure de *Caracalla, Macrin* y avoit beaucoup de crédit, comme il paroît par la facilité qu'il eut à trouver tout d'un coup, au besoin, des conspirateurs contre l'empereur, et un exécuteur de complot. On ignora la part qu'il y avoit. L'armée, comme attérée du coup, resta quelques jours incertaine. *Macrin* fit courir son nom dans les rangs, et il fut élu, moins peut-être par estime que fautes d'autres, et moyennant l'argent qu'il donna et promit.

Il paroît qu'il n'y eut non plus beau-

coup de délibérations dans le sénat. *Macrin* lui écrivit : « *Caracalla* a subi « le sort qu'il paroissoit mériter. L'ar- « mée m'a choisi pour le remplacer. « Je me flatte, pères conscrits, que « vous confirmerez le choix des sol- « dats ». Il ne se flatta pas en vain. Le sénat docile à la volonté des légions, le déclara empereur, accumula sur lui tous les honneurs accordés à ses prédécesseurs les plus illustres, et par une suite de l'enthousiasme qui saisit tous les esprits à la nouvelle de la mort du tyran, il fit fondre ses statues d'or et d'argent, effacer son nom de toutes les inscriptions, et annulla tous ses édits. Cet excès de zèle ne plut pas aux soldats attachés par intérêt à *Caracalla*. Ils exigèrent à grands cris son apothéose. *Macrin* y consentit malgré lui ; et le sénat forcé d'obéir à l'empereur qui obéissoit à la soldatesque, décerna les honneurs divins au barbare *Caracalla*. Il envoya ses cendres à Julie sa mère, qui se laissa mourir de faim.

Macrin continua la guerre des Parthes, provoquée par la trahison de son prédécesseur, et n'y fut pas heureux. Il la termina par une paix équivoque.

Cet empereur, tiré pour ainsi dire de la poussiére du barreau, entendoit mieux les loix que la guerre; aussi vante-t-on ses réglemens, l'ordre qu'il mit dans la justice, et son exactitude à la faire observer; on avouera cependant qu'il y fut un peu sévère, s'il traita tous les crimes comme l'adultère. Il faisoit brûler vives les personnes qui en étoient convaincues, de quelque condition qu'elles fussent. *Macrin* ne trouva pas la docilité qu'il exigeoit, lorsqu'il demanda aux troupes le retour à la discipline, qui étoit très-relâchée. Sous le règne de *Caracalla*, les soldats étoient mis en quartier dans les villes où ils menoient la vie la plus licencieuse. *Macrin* les fit loger à la campagne sous des tentes, leur défendant d'approcher d'aucune ville. Cette rigueur leur parut d'autant moins supportable, que l'empereur se livroit aux délices d'une vie efféminée à Antioche, tandis qu'eux manquoient souvent du nécessaire. Ils commencérent à regretter *Caracalla*, à haïr jusqu'au nom de *Macrin*, à lui reprocher la bassesse de son origine. Enfin, ayant appris qu'il étoit l'auteur de la mort

de *Caracalla*, ils choisirent un autre empereur.

Cette révolution fut l'ouvrage de *Mesa*, sœur de feue l'impératrice *Julie*, femme disent les historiens, qui, à la ruse de son sexe, joignoit le courage du notre. Elle avoit vécu à la cour, avec sa sœur, durant le règne de *Sévère* et de *Caracalla*, et avoit acquis, avec de grands biens une grande connoissance des affaires. *Macrin* lui laissa ses richesses, et la rélégua à Emèse en Phénicie, sa ville natale. Elle s'y établit avec ses deux filles et ses deux petits fils, *Julia Soëmis*, mère de *Bassianus Avitus*, âgé de treize ans, et *Julia Mamea*, mère d'*Alexien*, âgé de neuf. La grand-mère consacra ses deux enfans au Soleil, principale divinité d'Emèse, qui étoit adorée sous le nom d'*Eléagabale*. *Avitus* en devint le grand-prêtre, et de ses fonctions fut appellé *Héliogabale*. Comme le temple du soleil hors des murs d'Emèse, étoit peu éloigné du principal camp de *Macrin*, les soldats romains eurent plus d'une fois occasion de le visiter, et d'admirer le jeune pontife, remarquable par sa beauté, et dont les ma-

nières annonçoient le caractère le plus aimable.

Mesa observa avec plaisir les dispositions qui naissoient dans le cœur des soldats en faveur de son petit-fils. Elle les cultiva, sema adroitement le bruit que le jeune grand-prêtre étoit fils de *Caracalla*, fit montre de ses richesses, dont elle distribua généreusement une partie, et promit l'autre. L'intrigue fut si bien conduite, que les soldats appellèrent *Héliogabale* dans leur camp, et le proclamèrent empereur, avant que *Macrin* s'en doutât. Il traita cette rebellion, ouvrage d'une femme et d'un enfant, comme une bagatelle, croyant qu'il suffiroit d'envoyer haranguer les soldats pour les ramener à l'obéissance. Mais son harangueur fut mal écouté et tué. L'empereur alors rassemble toutes ses troupes et marche aux révoltés qui s'étoient fortifiés d'autres complices. La bataille fut sanglante entre deux armées également aguerries. Celle de *Macrin* eut d'abord l'avantage; mais le courage d'*Héliogabale* et de *Soëmis*, sa mère, ramena leurs soldats à la charge, et arracha la victoire à *Macrin*, qui prit la fuite et fut tué. Il n'avoit régné que quatorze mois, et vécut

cinquante-quatre ans. Ses premières dispositions, qui promettoient un gouvernement équitable, le firent regretter du sénat, quoiqu'on eût à lui reprocher d'avoir mis des affranchis et autres gens de basse extraction dans des places jusqu'alors occupées par les sénateurs.

Héliogabale. 218. *Héliogabale*, en montant sur le trône à l'âge de quatorze ans, se trouva propre à tous les excès. Excès de débauche et de lubricité, de luxe effréné, de faste poussé au ridicule, de prodigalités presqu'incroyables. Tous les mêts de sa table devoient venir des pays lointains. Le chemin de sa chambre à coucher étoit semé de poudre d'or, comme s'il eût cru indigne de lui de toucher la terre. Jamais il ne mit deux fois ses habits, ne se para deux fois des mêmes bagues et joyaux. Sa dépouille alloit tous les jours à ses gens, et ses bijoux à ceux qui l'environnoient, toute sa vaisselle d'or et d'argent à ses convives. Il fit de son palais un lieu de prostitution dans les deux genres, y appella les plus infâmes débauchés de Rome, renouvella aux yeux du public les mariages monstrueux de *Néron*, reçut successivement dans son lit six épouses légitimes, entre autres une vestale, scandale horrible

pour les Romains; il la renvoya et la reprit. « Elle prêtresse, disoit-il, moi » prêtre, nous aurons une postérité » digne des dieux. »

A ne considérer que ces affreux désordres, certainement on prononcera qu'*Héliogabale* fut un monstre; mais en faisant attention aux circonstances, le monstre en quelque manière disparoît, et on ne voit plus avec une espèce de pitié qu'un malheureux jeune homme livré sans frein à un tempérament bouillant, avec tous les moyens d'en satisfaire la pétulance, entouré de corrupteurs, fauteurs et excitateurs de ses passions, autant par goût que par intérêt, s'enivrant de l'idée de sa puissance, et la faisant consister dans la licence de se tout permettre. Ajoutez l'indulgence, la foiblesse d'une mère idolâtre de son fils, s'aveuglant sur l'excès de ses désordres, ou n'osant les reprendre, dans la crainte de perdre son crédit auprès de lui : et vous plaindrez le sort des grands, auxquels des principes sévères n'ont point été inculqués, avant que les circonstances ou leur naissance les hasardent sur les bords glissans du précipice de la toute-puissance.

Sous *Héliogabale*, les femmes com-

mencèrent à jouer un rôle public dans le gouvernement de l'empire, et l'essai n'en fut pas heureux. On ne mettra pas au nombre des fautes graves du jeune empereur, d'avoir introduit sa grand-mère dans le sénat, avec injonction qu'elle fût placée, et opina immédiatement après les consuls; d'avoir même créé un sénat de femmes, présidé par sa mère *Soëmis*. Comme ce sénat ne fut chargé que de régler les modes, les habits, les rangs, les visites, ces institutions, qui n'eurent pas de suites, ne doivent être regardées que comme des caprices peu dangereux. On ne pensera pas de même de l'influence que paroît avoir eue sur la tranquillité publique, l'autorité rivale des deux sœurs *Soëmis* et *Mamea*, celle-ci mère du jeune *Alexandre*.

On dit qu'elle étoit chrétienne, par conséquent soigneuse d'inspirer à son fils des sentimens vertueux, et de former ses mœurs, ce qui le rendit bien différent de son cousin *Héliogabale*. La mauvaise conduite de celui-ci fit craindre à *Mésa*, sa grand-mère, que les Romains ne le souffrissent pas long-tems sur le trône. Elle joignit ses efforts à ceux de sa fille *Mamea*, pour ob-

tenir de l'empereur qu'il créât *César Alexandre*, âgé seulement de treize ans. *Héliogabale* se prêta aux désirs de sa grand-mère et de sa tante; mais il se repentit de sa complaisance, soit par dépit de ce que le jeune *César* ne vouloit pas se rendre compagnon de ses débauches, soit par jalousie de l'estime et de l'amitié qu'on montroit à son cousin, il tenta de s'en défaire. Mais *Mamea* veilloit de près sur les jours d'un fils chéri, et de concert avec *Mésa*, qui lui révéloit les desseins de son petit fils, elle le sauva des embûches secrettes. Alors *Héliogabale* envoya publiquement des assassins pour le massacrer. Mais les gardes prétoriennes, instruites des dangers qui menaçoient le jeune prince, volèrent au palais, et auroient poignardé l'empereur même, s'il ne leur avoit pas abandonné ses compagnons de débauche, et ceux qu'on regardoit comme ennemis d'*Alexandre;* on exigea même qu'il promît de se corriger.

L'histoire ne fait pas *Soëmis* sa mère complice de cette noirceur, non plus que de la mort de plusieurs sénateurs et d'autres cruautés exercées sur ceux qu'*Héliogabale* croyoit partisans trop

chauds de son cousin; mais elle paroît avoir toujours été du conseil de son fils; et malheur pour leur réputation, aux conseillers des mauvais princes. Si elle ne fut pas complice, elle fut la plus infortunée des mères par la vue affligeante de tant de crimes, et par la catastrophe.

L'empereur renouvelle ses tentatives contre son cousin. Les prétoriens se déclarent de nouveau pour lui et exigent pour sa sureté qu'il soit amené dans leur camp. *Héliogabale* y consent, et l'accompagne. Mais mécontent de l'accueil qu'on fait à son cousin, il veut faire punir comme traitres ceux qui lui applaudissent. L'armée se révolte. Il fuit et se cache. On le découvre. Les soldats l'égorgent entre les bras de sa mère et la massacrent elle-même. Il n'avoit que dix-huit ans, dont il régna près de quatre. Il fut tué dans les latrines du camp, tombeau digne de lui.

Alexandre Sévère. 222.

Les espérances conçues de la bonne éducation qu'avoit reçue *Alexandre Sévère* ne furent pas trompées. *Mamea* conserva sur son fils l'empire qu'une tendresse éclairée donne sur une ame vertueuse. En lui procurant les con-

noissances utiles, elle n'avoit pas négligé les talens agréables. Il savoit peindre, chanter, jouer des instrumens. On avoit formé de bonne heure son corps aux travaux et à la fatigue. Dès son enfance, on remarque en lui des traits d'humanité. Son caractère généreux le portoit à obliger. Il monta sur le trône à l'âge de treize ans. Il faut attribuer moins à lui, à cet âge qu'à sa mère et à sa grand-mère dont il respecta toujours les lumières, le choix d'un conseil des seize plus estimables sénateurs, entre lesquels on compte *Sabinus*, nommé le *Caton* de son siècle, *Ulpinanus* célèbre jurisconsulte, *Gordianus* qui parvint depuis à l'empire, *Catilinus Severus*, admiré par sa profonde érudition, *Serenianus*, respectable par sa probité, et *Quintilius Marcellus* grand partisan des anciennes mœurs des Romains. Avec de pareils conseillers et d'excellentes dispositions, *Alexandre* commença un règne digne de servir de modèle à tous les princes.

L'empire paroissoit si vénal, tellement destiné à devenir la proie de ceux qui sauroient se concilier la bienveillance des soldats, qu'on ne doit pas

être surpris qu'il se soit élevé des prétendans. Les armées afin d'avoir la gloire et le profit de donner un maître à l'empire y portoient leurs généraux, ou d'autres même malgré eux. Ainsi un nommé *Taurinus* honoré du titre d'empereur contre son gré dans l'armée de Syrie, s'enfuit, et poursuivi par les mutins se précipita dans l'Euphrate, et s'y noya. *Uranus* plus sensible à l'éclat d'une couronne, l'accepta de l'armée d'Edesse, mais fut défait par les troupes fidelles à *Alexandre*. A Rome, quelques gardes prétoriennes entreprirent de placer sur le trône un nommé *Antonin*. Il échappa à leur faveur, et se retira à la campagne.

Alexandre se débarrassa par lui-même des poursuites ambitieuses d'un compétiteur, *Arinius Camillus*, sénateur d'une des plus illustres familles de Rome. Le jeune empereur apprenant qu'il travailloit à obtenir l'affection des soldats, dans l'espérance qu'ils le revêtiroient de la pourpre impériale, le fait venir à la cour, le remercie de ce qu'il veut bien partager avec lui les peines attachées à sa dignité, et le nomme son collègue. Il falloit partir pour une guerre contre

des peuples limitrophes de l'empire. *Alexandre* offre le commandement à *Camille*. A son refus l'empereur, généreusement prudent le prie de partager au moins avec lui la gloire de l'expédition. Les deux collègues partent ensemble à pied. Après une couple de lieues, *Camille* se trouva épuisé, l'empereur lui conseilla de faire le reste du voyage à cheval; le cheval le fatigue encore. *Alexandre* lui fait prendre une voiture. Ce procédé poli en apparence? humilie tellement le collègue, qu'il abdique et retourne à sa campagne, où *Alexandre* le laissa vivre tranquillement.

L'exemple que l'empereur donnoit aux soldats, pour la marche, il le donnoit pour tout le reste, étoit vêtu comme eux, usoit des mêmes alimens. Chacun pouvoit le voir manger et l'approcher dans tous les tems. Il veilloit singulièrement à leur conservation, les visitoit dans les maladies, les récompensoit noblement, mais aussi exigeoit d'eux une grande exactitude dans leurs devoirs. Ces soins lui donnoient sur eux malgré sa jeunesse des droits qu'il savoit dans l'occasion faire respecter. Qu'on se représente un adolescent en-

entouré d'une légion murmurante, et exprimant son mécontentement par des cris. « Taisez-vous, leur dit-il, d'un « ton imposant, réservez ces clameurs « pour épouvanter les Perses, les Sar- « mates et les Germains. Ceux qui vous « ont enseigné l'art de la guerre ont « dû vous dire que c'est l'ennemi qu'il « faut effrayer par des cris et non votre « empereur, qui vous nourrit, vous « habille et vous paie. Etouffez donc « ces discours séditieux, ou craignez « que dans sa colère, il ne se borne « pas à vous casser. » Ils continuoient de menacer. *Alexandre* leur dit d'un ton courroucé, « bourgeois retirez- « vous et quittez les armes. » Frappé comme d'un coup de foudre, la légion dépose les armes, se dépouille de la casaque militaire, et se retire en silence. Mais après l'avoir mortifié, l'empereur la reçut en grace, et on remarqua qu'elle se distingua entre les autres dans la guerre de Perse.

Ce jeune prince signala sa valeur dans cette expédition, et se conduisit en grand capitaine. Il fit lui-même en plein sénat le récit de sa victoire, parlant modestement au nom de tous, et ne s'attribuant que l'honneur commun

avec le reste de l'armée. « L'ennemi, « dit-il, vint nous attaquer avec sept « cents éléphans. Jamais on a vu ces « animaux réunis en si grand nombre. « Ils avoient sur leur dos des tours « remplies d'archers. Trois cents de ces « éléphans ont été pris, deux cents ont « été tués, et nous en avons ramené « dix-huit avec nous. Les Perses avoient « dix-huit cents chariots armés de « faulx, nous leur en avons enlevé « deux cents. Nous avons taillé en pièces « une armée de cent vingt mille che- « vaux et de dix mille hommes armés « de toutes pièces. Nous avons fait un « nombre prodigieux de prisonniers « que nous avons vendus. L'armée est « revenue chargée de gloire et de « richesses. C'est à vous, pères cons- « crits, à remercier les dieux qui ont « protégé nos armes, et à leur té- « moigner notre reconnoissance. » Le char de son triomphe, au lieu de quatre chevaux blancs selon la coutume, fut attelé de quatre éléphans; et ce triomphe eut ceci de particulier, qu'outre la gratification d'usage, que l'empereur fit au peuple, il établit au nom de sa mère des fonds pour l'entretien des enfans des pauvres citoyens qui par

cette raison furent appellés *les enfans de Mamea.*

Si c'est un devoir pour un prince d'être bon, c'en est encore un plus rigoureux d'être juste. *Alexandre* s'en acquittoit avec la plus grande exactitude. « C'est, disoit il, une grande re-« commandation pour les charges que « de ne les pas briguer. » Jamais il ne souffrit qu'on en vendît aucune. Il disoit à ce sujet : « Celui qui achète doit « vendre à son tour. Il y auroit de l'in-« justice à punir un homme pour avoir « vendu après lui avoir permis d'a-« cheter. » Quand il se proposoit de conférer le gouvernement d'une province à quelqu'un, il faisoit publier son nom, et encourageoit tous ceux qui savoient quelque chose à sa charge à venir le déclarer, soit en public, soit en particulier. « Puisque les Chré-« tiens, disoit-il, font usage de cette « méthode dans le choix de leurs prê-« tres, il est raisonnable que nous nous « en servions aussi dans le choix des « gouverneurs de province, qui ont « entre les mains les biens et la vie « d'un si grand nombre d'hommes. » Cette discipline des premiers Chrétiens citée et imitée par un prince payen,

est remarquable. Il avoit pour maxime favorite, qu'il fit inscrire par-tout : *faites aux autres ce que vous voudriez qu'ils vous fissent.*

Alexandre a donné l'exemple peut-être unique de la punition d'un homme qui vendoit, non pas son crédit, mais l'ombre de la faveur. Par l'attention scrupuleuse qu'il portoit sur tous ceux qui l'environnoient, il découvrit qu'un de ses courtisans se donnoit à tous ceux qui avoient besoin de protection, pour un homme très-puissant auprès de l'empereur, et que sous cette apparence, il promettoit de parler de l'affaire du client, et de la recommander efficacement, moyennant une somme qu'il stipuloit, et qu'il faisoit payer d'avance. Souvent il prenoit des deux côtés; et il fut prouvé que quelquefois, il n'ouvroit pas la bouche en faveur des parties, dont il nourrissoit cependant les espérances, en faisant toujours ajouter à la première somme. Par ce moyen frauduleux, il avoit amassé des richesses immenses. L'empereur, indigné d'une ruse capable de le déshonorer lui-même, accusa le coupable devant le sénat, qui le condamna à mort. Il fut attaché à un gibet, et suffoqué par la fumée

de fagots verts allumés autour de lui. Pendant son supplice, un officier public crioit : *Celui qui vend de la fumée, meurt de la fumée.* Il est probable qu'*Alexandre* ne fut pas obligé d'exercer deux fois la même justice, et qu'elle servit de frein aux autres malversations qu'on se permet quelquefois auprès des princes. Il diminua tant qu'il put les impôts ; ceux qui étoient employés à les lever, il les appelloit *des maux nécessaires.*

A la guerre de Perse, en succéda une contre les Germains. L'empereur partit pour ce pays avec sa mère et son conseil ordinaire. Il trouva les légions dans une indiscipline totale. Son premier soin fut de tâcher d'y remettre l'ordre. Ce projet alarma les soldats. Leur crainte et leur mécontentement furent artificieusement fomentés par un de leurs officiers, nommé *Maximin*, goth de nation, qu'*Alexandre*, en faveur de sa bravoure, avoit mis à la tête d'un corps de Pannoniens. Il se servit du crédit qu'il avoit parmi ses soldats, pour leur représenter le jeune empereur comme un prince foible qui se laissoit gouverner par une femme, incapable de les commander, et de

pousser la guerre avec vigueur. Il gagna beaucoup de complices.

Le barbare avoit bien examiné les lieux et étudié les momens. Vers une heure après midi, lorsque les gardes, entraînés par le sommeil, se permettoient moins de vigilance, *Maximin* arrive avec une troupe déterminée, dans un endroit un peu distant de l'armée qu'occupoit l'empereur. La plupart des gardes surpris, fuient, les autres sont massacrés. *Mamea*, appellée par le bruit, accourt avec quelques capitaines des gardes. Les rebelles les assassinent tous, entrent l'épée nue et sanglante dans la tente du prince. Seul et désarmé, il ne fait aucune résistance, se couvre le visage de son manteau et reçoit en silence les coups qu'on lui porte. Ainsi périt à vingt-six ans et demi *Alexandre Sévère*, après un règne de treize ans. *Trajan*, *Antonin* et *Marc-Aurele* firent peut-être de plus grandes choses; mais l'équité veut qu'on observe qu'ils étoient plus âgés en montant sur le trône impérial, que ne l'étoit *Alexandre* lorsqu'il en descendit.

Après avoir présidé et coopéré à l'assassinat d'*Alexandre*, *Maximin* eut

Les deux Maximins, les deux

Gordiens, Maximin et Balbin. 235.

l'adresse de persuader qu'il n'y avoit aucune part, et de se faire élire empereur par l'armée. Le sénat confirma le choix des soldats, n'osant s'y opposer. Le nouvel empereur s'associa *Maximin*, son fils. Le père étoit né d'un Goth et d'une Alaine. Sa première condition fut d'être berger. On dit qu'il avoit près de huit pieds de haut, bien proportionné, d'une force de corps extraordinaire. Les preuves qu'il en donna, jointes à son intrépidité, le conduisirent aux dignités militaires. On assure qu'il entraînoit un chariot que deux bœufs avoient peine à tirer, qu'il déracinoit de grands arbres, qu'il écrasoit des cailloux entre ses doigts.

Dans des jeux que donna *Sévère* en passant par la Thrace, *Maximin*, âgé de vingt ans, voyant qu'il y avoit des prix à gagner, demanda en langage moitié thrace et moitié latin, d'être admis au nombre des combattans. On lui assigna pour adversaires les esclaves les plus vigoureux du camp. Il en vainquit seize l'un après l'autre. L'empereur en récompense, l'admit dans la cavalerie. Comme ce prince, quelques jours après, visitoit a cheval les différens quartiers du camp, *Maximin*,

à pied, le suivoit en courant. *Sévère*, pour l'éprouver, mit son cheval au galop, *Maximin* fit le tour du camp avec lui sans en paroître fatigué. A bout de la course, l'empereur lui dit : *Thrace, veux tu lutter maintenant?* Il y consentit. On fit venir les meilleurs lutteurs de l'armée, et il en renversa sept comme des enfans. Le prince l'honora d'un collier d'or, le gratifia d'une haute paye, dont il avoit grand besoin, car il mangeoit par jour jusqu'à soixante livres de viande, buvoit vingt-quatre pintes de vin sans faire d'excès. Il étoit dans les gardes sous *Caracalla*. Fort attaché à ce prince, il ne voulut pas servir sous *Macrin*, son meurtrier. *Héliogabale* le fit tribun. Choqué de quelques paroles piquantes de l'empereur, il se retira du service, y reparut sous *Alexandre*, qui lui donna le commandement d'une légion, et qui comptant sur lui pour le rétablissement de la discipline, lui conféra dans l'armée une grande puissance, dont il abusa. Son fils, d'une stature presqu'égale à celle de son père, étoit aussi recommandable par sa force et son courage, que remarquable par sa beauté.

Maximin haissoit tellement les per-

sonnes de qualité, qui sembloient lui reprocher la bassesse de son extraction, qu'il en fit inhumainement périr un nombre considérable. Deux révoltes, arrivées dans son camp même, lui fournirent le prétexte d'immoler à sa haine les grands et les riches. L'une de *Magnus*, consulaire, d'une naissance illustre, qui avoit fait dessein, quand l'empereur, qui marchoit contre les Allemands, auroit passé le Rhin avec une partie de son armée, de rompre le pont, et de se faire proclamer empereur par l'autre. Son complot ayant été découvert, il fut tué. L'autre révolte étoit involontaire, de la part de *Quartinus*, homme consulaire, ami d'*Alexandre*, que des légions mécontentes revêtirent malgré lui du manteau impérial. Un officier, nommé *Maceda*, son ami, pour faire oublier la part qu'il avoit eue à la révolte, coupa la tête, pendant la nuit au compétiteur de *Maximin*, et la lui porta. Mais l'empereur le fit mourir comme rebelle à son prince et traître à son ami. *Maximin* acquit dans la guerre d'Allemagne la confiance des soldats par ses victoires. Il se vanta dans la lettre qu'il écrivit au sénat: quel triomphe aux yeux de l'humanité!

d'avoir ravagé cent cinquante lieues de pays, détruit autant de villages, fait un nombre incroyable de prisonniers, donné plus de batailles qu'aucun de ses prédécesseurs!

Mais pendant qu'il franchissoit les marais de la Basse-Allemagne, où il pensa périr, ses cruautés lui suscitoient des ennemis jusques dans les sables brûlans de l'Afrique. Deux jeunes gens de distinction, condamnés par un agent de *Maximin* à une amende qui les auroit ruinés, gagnent des soldats, tuent le préposé de l'empereur; et bien sûrs qu'il vengera la mort de son employé, ils lui opposent un rival dans la personne de *Gordien*, proconsul d'Afrique. Il avoit, outre une naissance illustre, tous les talens propres à faire un bon empereur, lumières, affabilité pour les peuples soumis à son administration, prestance majestueuse: rien ne lui manquoit pour porter dignement le sceptre; mais l'âge de quatre-vingts ans le rendoit pesant et embarrassant pour ses mains, aussi le repoussa-t-il tant qu'il put, et ne l'accepta enfin qu'à condition qu'il lui seroit permis de partager l'autorité souveraine avec son fils. Ce prince avoit

quarante-six ans, et étoit doué de toutes les vertus de son père.

Le sénat, qui détestoit *Maximin*, applaudit à cette élection, dont la nouvelle vint à Rome par les diplômes des deux empereurs pleins de respect et de déférence pour ce corps. Dans le premier transport de sa joie, le peuple, qui partageoit la haine du sénat contre *Maximin*, se permit les plus grandes cruautés contre les partisans et les amis du barbare empereur. Le sénat autorisa en quelque façon ses fureurs, en proscrivant les deux *Maximins*, et en les déclarant ennemis de la patrie. Mais ces décrets n'étoient pas encore connus dans les provinces, qu'on apprit à Rome la catastrophe précipitée des deux *Gordiens*. Le vieil empereur destitua mal à propos, en montant sur le trône, un officier de mérite nommé *Capellien*, qui lui avoit toujours déplu. Le disgracié n'obéit pas, et ramassa des troupes. *Gordien* le fils alla au-devant de lui, fut battu et tué, et le père s'étrangla de désespoir avec sa ceinture, après un mois et six jours de règne.

Autant l'élévation des *Gordiens* avoit causé de joie à la capitale, autant leur

chûte apporta de désolation. Après ce qu'on s'étoit permis contre *Maximin*, et la connoissance de son caractère, on ne pouvoit s'attendre qu'à une vengeance horrible. C'est avec une rage plutôt de bête féroce, que de créature humaine, qu'il avoit appris les excès auxquels on s'étoit laissé aller contre ses amis. Il se donna de la tête contre les murailles, se roula par terre, déchira ses vêtemens, tira l'épée, frappa ceux qui l'entouroient, et auroit poignardé son fils, s'il ne s'étoit sauvé; le motif de son emportement contre lui, étoit qu'il avoit refusé d'aller vivre à Rome, où il auroit pu arrêter les démarches du sénat, et prévenir la révolte. La consternation y étoit donc générale : les femmes, les enfans, tout le peuple faisoit des vœux dans les temples, pour que jamais *Maximin* ne revît la capitale.

Mais il approchoit: dans cette extrémité, le désespoir fit prendre un parti que la prudence auroit désavoué dans des tems plus calmes. Le sénat élut deux empereurs, dont les qualités contrastoient comme la naissance; mais on se flatta qu'ils n'en seroient que plus propres à procurer le bien commun.

Balbin comptoit des aïeux illustres, jouissoit de grandes richesses, aimoit le luxe et les plaisirs, mais n'en obtenoit pas moins l'estime générale. Il avoit moins de talens pour les expéditions militaires, que pour le gouvernement civil. Au contraire, *Maxime*, fils d'un charron, de simple soldat parvenu au commandement des armées, promettoit un sûr rempart contre les efforts de *Maximin*. *Maxime* fut donc chargé du commandement des troupes, pendant que *Balbin* gouverneroit. Cette élection n'obtint pas l'approbation générale : le peuple se révolta. Pour l'appaiser, on fut obligé d'associer aux deux empereurs *Gordien*, âgé de treize ans, fils ou neveu de *Gordien* le fils, que les Romains demandoient par respect et attachement pour cette famille.

La complaisance du sénat ne parvint pas à calmer les mouvemens populaires. Rome commençoit à éprouver les convulsions de l'anarchie, qui la conduisit à sa ruine. Il y eut querelle entre le peuple et les prétoriens. Ceux-ci maltraités se réfugièrent dans leur camp : la populace, aidée des gladiateurs, les y attaqua. Ne pouvant les vaincre, elle coupa les canaux qui y conduisoient de

l'eau. Les soldats désespérés fondent sur la multitude qui les environnoit, et en font un affreux carnage : ils les poursuivent jusques dans la ville. Les pierres et les tuiles tombent sur eux de toute part : les soldats mettent le feu aux boutiques et aux magasins. En peu de tems une partie de la ville, et une quantité de choses précieuses, furent réduites en cendres : beaucoup de personnes de tout rang périrent dans les flammes : les temples furent profanés, les maisons pillées, et les rues couvertes de cadavres. L'empereur *Balbin*, dangereusement blessé à la tête, ne parvint à appaiser le tumulte, qu'en faisant paroître le jeune *Gordien* revêtu de la robe de pourpre; alors les hostilités cessèrent : ce qui feroit croire que les droits du jeune prince entroient pour quelque chose dans le sujet de la rixe.

Après ces massacres et ces ruines, malgré l'inquiétude où l'on devoit être sur l'invasion prochaine de *Maximin*, le peuple continua de fréquenter les théâtres comme à l'ordinaire. Heureusement le barbare fut arrêté par les habitans d'Aquilée, qui préférèrent de périr plutôt que de se rendre. Les enfans mêmes et les femmes prirent part

à la défense. Celles-ci coupèrent leurs cheveux pour en faire des cordes d'arc: ce trait d'héroïsme fut consacré par un temple dédié à *Vénus la Chauve*. La résolution des citoyens d'Aquilée sauva Rome. Pendant que *Maxime*, protégé par cette ville, grossissoit et disciplinoit son armée, les soldats de *Maximin*, las de ses cruautés, et alarmés du bruit qui se répandoit que l'empire entier armoit contre eux, et alloit leur tomber sur les bras, fondent sur la tente de l'empereur, et l'égorgent avec son fils. Le père étoit âgé de cinquante-cinq ans, et le fils de vingt-un. Leur règne dura trois ans. Leur armée se réunit à *Maxime*, et prêta serment aux empereurs.

La nouvelle de la mort des *Maximins* arriva à Rome pendant que *Balbin*, *Gordien*, et tout le peuple assistoient aux jeux. Ils se précipitèrent dans les temples, pour y rendre aux dieux des actions de grâces. *Balbin*, que le nom seul de *Maximin* avoit toujours fait trembler, sacrifia cent victimes à la fois, et fit offrir des hécatombes dans toutes les villes de l'empire. *Maxime*, à son retour, fut reçu comme s'il avoit gagné une victoire. Les deux empereurs

commencèrent à gouverner de concert. Il y avoit entre eux de la jalousie; mais le voile de la prudence la cachoit. *Maxime* n'étoit point aimé des gardes prétoriennes. Elles craignoient qu'il ne voulût rétablir la discipline, ou qu'il ne les cassât, comme *Sévère* avoit traité leurs prédécesseurs, pour mettre à leur place un corps de Germains, ramenés de son armée d'Aquilée, qui lui étoient fort affectionnés. Ces prétoriens étoient aussi prévenus contre *Balbin*, qu'ils croyoient consentant au dessein prétendu de *Maxime*. Dans cette persuasion, ils prennent le parti de se défaire de l'un et de l'autre.

Ils choisissent un jour, où la plupart des domestiques et des gardes assistoient aux jeux capitolains, et avoient laissé les empereurs presque seuls, et se présentent en force. *Maxime* veut appeller ses Germains. *Balbin* s'y oppose, dans la crainte que ce ne soit une alarme suscitée par son collègue, et qu'il ne se serve d'eux pour lui enlever l'autorité. Pendant cette altercation, les prétoriens pénètrent dans le palais, en arrachent les empereurs, déchirent leurs robes, les chargent de coups. Dans le tems qu'ils les entraînoient dans

leur camp, ils apprennent que les Germains accourent pour les délivrer. Furieux, ils massacrent les deux infortunés, laissent leurs corps dans la rue et emmènent le jeune *Gordien*, qu'ils proclament empereur. Les Germains n'ayant plus rien à faire, se retirent tranquillement dans leurs quartiers, et la ville reste paisible.

Gordien, le jeune, 239. Ce prince commençoit sa quatorzième année : il étoit d'une figure agréable, d'un caractère si doux, qu'il fut universellement chéri. Le sénat l'appelloit son fils, le peuple son favori, les soldats leur enfant. Aux qualités nécessaires pour former un excellent prince, il joignoit le goût des arts et des sciences ; mais n'ayant point une *Mamea* pour mère, et manquant d'expérience, il tomba au commencement de son règne, entre les mains d'un nommé *Maurus*, et de quelques affranchis rusés et corrompus, qui abusèrent de sa confiance et de sa jeunesse. A quinze ans, il épousa *Tranquillina*, fille de *Misithée*, dont on ignore la naissance et les actions ; mais dont en récompense, on connoit les talens et la vertu. *Gordien* eut le bon esprit de se livrer tout entier à son beau-père,

de se conduire par ses conseils, et de l'approcher de lui, en lui donnant la charge de capitaine des gardes, pour être plus à portée de profiter de ses lumières.

Sous la tutelle de son beau-père, *Gordien* gouverna à la satisfaction de l'empire, malheureusement il perdit trop tôt, cet excellent homme, qui fit en mourant une faute capitale, savoir, de donner sa place de capitaine des gardes à *Philippe*, dont il estimoit la bravoure, et dont il ne suspectoit pas la fidélité. Le jeune empereur, plein de même confiance, le prit pour guide dans ses opérations militaires contre *Sapor*, roi de Perse. Le perfide conseiller engagea l'armée dans des pays difficiles, où les marches étoient pénibles, et fit faire beaucoup de fautes, qu'il eut l'adresse de rejeter sur *Gordien*. Des murmures et des plaintes, les soldats en vinrent à demander ce qui leur étoit secrètement insinué par *Philippe*, qu'il fut associé à l'empire. *Gordien* y consentit. Mais l'armée conserva pour lui un reste d'affection qui porta ombrage au nouvel empereur. Il le fit tuer sur les confins de la Perse. Les assassins de ce jeune prince péri-

rent quelques tems après. Il ne vécut que dix-neuf ans, et en régna près de dix.

Philippe, 243. *Philippe* étoit Arabe. Son père avoit été chef de voleurs, c'est-à-dire, d'une de ces hordes qui parcourent l'Arabie, et s'emparent du bien des voyageurs comme leur appartenant, parce qu'ils se trouvent sur le terrein de leur domination. On dit, et il est fort probable, que *Philippe* étoit chrétien, et qu'il se soumit à la pénitence publique, en réparation de la mort de *Gordien*. Sitôt qu'il fut reconnu empereur par l'armée, pressé de se rendre à Rome, il acheta des Perses la paix par la cession de l'Arménie et de la Mésopotamie, qu'il reprit quelque tems après, pour appaiser les murmures qu'excita cette lâche condescendance. Son gouvernement s'annonça par des actes de bonté et de douceur, qui n'empêchèrent pas qu'il n'éclatât des révoltes en plusieurs endroits. La plus dangereuse parut à l'empereur celle de Pannonie. *Philippe* fut trompé sur celui qu'il envoya pour l'appaiser, comme *Gordien* l'avoit été, lorsqu'il avoit donné sa confiance à *Philippe*. *Dece*, qu'il chargea de faire rentrer les rebelles dans le devoir,

se laissa séduire par eux, accepta l'empire, et marcha sur Rome. L'empereur avança pour le combattre, et fut tué. Sitôt que les prétoriens apprirent sa mort, ils massacrèrent son fils âgé de sept ans, qu'il leur avoit donné en garde, en le nommant *César*. *Philippe* avoit cinquante-sept ans, et en régna cinq et quatre mois. La religion chrétienne prit un grand accroissement sous son règne.

Il étoit naturel que *Dece*, son successeur, regardât comme sujets peu sûrs les chrétiens que *Philippe* avoit protégés, et qui devoient le regretter : aussi remarque-t-on que la persécution de *Dece* fut une des plus cruelles que la religion éprouva. Ce prince étoit de la Pannonie même, où il fut proclamé empereur par ses soldats, que le sénat et le peuple n'osèrent contredire. Sitôt qu'il fut revêtu de la pourpre, il déclara *César* son fils aîné, et décora peu après du même titre ses trois autres fils. Le jeune prince, envoyé contre les Goths, les battit, essuya en suite un échec dont le père voulut le venger. Les Goths combattirent en désespérés. Le jeune *Dece* se signala en cette occasion. Il tua plus d'un ennemi de sa propre

Dece. 249.

main. Mais ayant été blessé mortellement d'une flèche, il tomba de son cheval à la vue de l'armée. Son père le voyant, cria à ses soldats : « Compa« gnons, ce n'est qu'un homme, que « cette perte ne nous décourage pas. » Mais il fut tué lui-même, avec deux autres de ses fils, à l'âge de cinquante-neuf ans, après deux ans et quelques mois de règne.

Gallus, Emilien. 253. Comme si un empereur ne pouvoit pas mourir sans trahison. On répandit que *Gallus*, un de ses principaux officiers, en correspondance secrette avec les Goths, conseilla à *Dece* une position désavantageuse, en avertit les ennemis, et occasionna sa défaite et sa mort. S'il fut coupable de cette trahison, il sut si bien la cacher, qu'en récompense du chagrin qu'il montra de ce désastre, l'armée le proclama empereur. Il déclara son fils *Volusien César*, lui fit épouser une fille de *Dece*, et adopta *Hostilien*, le seul restant des quatre fils de *Dece*. Il étoit Africain, et avoit toujours fait la guerre, c'étoit son principal mérite; cependant il conclut une paix honteuse avec les Goths, afin d'aller jouir des délices de Rome. *Emilien*, chef des troupes opposées à ce peuple,

engea l'honneur de l'empire. Fier de es succès, il se fit donner la pourpre ar ses soldats, et alla affronter *Gallus* n Italie. Sa hardiesse lui réussit. Les oldats de *Gallus*, méprisant ce prince longé dans les plaisirs, le massacrè- ent avec son fils, après un règne de ix-huit mois, en présence de l'armée l'*Emilien* qu'ils proclamèrent empe- reur. La puissance de celui-ci dura en- core moins. Il fut tué au bout de trois [redacted] mois, par ses soldats, pour éviter, disoient-ils, la guerre civile : lorsqu'ils apprirent qu'ils alloient être attaqués par une armée que *Valérien*, dont ils avoient une haute opinion, avoit levée pour *Gallus*.

Valérien. 253.

Quand cette armée sut que *Gallus* et son fils étoient morts, elle plaça sur le trône, *Valérien* son chef. C'est un de ces hommes rares qu'on peut peindre d'un trait. *Dece* voulant rétablir la censure abolie depuis long-tems, char- gea le sénat de choisir un personnage capable de remplir cette charge. Tout d'une voix les sénateurs s'écrièrent : « Que *Valérien* soit censeur ! Que ce- « lui qui n'a aucune faute à se repro- « cher, censure celle des autres. » Ce- pendant il persécuta les chrétiens. Il

étoit d'une des premières familles de Rome, et s'étoit acquitté avec honneur des principales charges, tant civiles que militaires. Son intégrité, sa modestie, sa prudence, le rendoient cher à tout le monde. Si chaque homme dans l'empire avoit eu le droit de choisir un empereur, toutes les voix se seroient réunies en faveur de *Valérien*. Mais il arriva dans des tems malheureux. Les Goths de toutes sortes de dénominations, avoient envahi la Mœsie, la Thrace et la Macédoine. Les Perses ayant passé l'Euphrate, désoloient la Syrie, la Cilicie et la Cappadoce. Les peuples des environs du Veser, unis pour défendre leur liberté, commencèrent alors à se faire connoître, et à se rendre redoutables par leurs excursions. *Gallien*, fils de *Valérien*, nommé *César*, combattit les Germains avec avantage. L'empereur eut encore d'autres généraux qui se distinguèrent : *Aurélien*, contre les Goths; *Probus*, contre les Sarmates et les Quades.

Valérien prit pour lui la tâche la plus difficile, celle de faire tête aux Perses. Loin de réussir, malgré sa capacité et son courage, il éprouva le plus grand des malheurs, que puisse essuyer

souverain. *Sapor* le fit prisonnier, traita pendant sa vie d'une manière outrageante, le fit écorcher après sa mort, et ordonna qu'on pendît sa peau dans un temple, comme un monument perpétuel de la honte des Romains. On ne sait combien de tems il vécut dans les fers. Rien ne le toucha plus dans sa malheureuse situation, que de se voir entièrement négligé par *Gallien*, pendant que la plupart des princes étrangers, ceux même qui avoient aidé *Sapor* contre les Romains, demandoient avec instance la liberté de ce brave et malheureux empereur. Ce fils dénaturé ne fit aucune démarche en faveur d'un père si estimable, charmé apparemment d'occuper son trône, où il se plaça sitôt qu'il sut sa captivité. *Valerien* ne s'y maintint que sept ans.

Si on compte ceux qui pendant huit ans que *Gallien* régna seul, prirent la pourpre, soit de son aveu, soit malgré lui, on en trouvera dix-neuf. C'étoit des généraux d'armée, des gouverneurs de provinces, souvent de simples gouverneurs de ville, qui se faisoient proclamer. Les rivaux se cherchoient, s'attaquoient, se combattoient. Quelquefois leur empire n'a duré que quel-

ques mois, et même trois ou quatre jours. Les peuples prenoient part à la querelle, les campagnes étoient ravagées, les villes pillées, et tout finissoit ordinairement par le massacre des compétiteurs et de leurs partisans. Pendant que l'intérieur de l'empire étoit ainsi dans un état de trouble perpétuel, armées contre armées, citoyens contre citoyens, les barbares forçoient les frontières, se répandoient comme une inondation, portoient par-tout la flamme et le fer, et ne se retiroient que chargés de butin, emmenant dans leurs forêts des multitudes de captifs. En même tems, comme si tous les fléaux se fussent rassemblés pour la destruction de ce malheureux empire, en plusieurs cantons, le ciel se couvrit de nuages, une obscurité complète, suivie de tremblement de terre, et accompagnée de tonnerre, effraya les habitans. La terre s'ouvrit, engloutit les maisons. A la place des montagnes, parurent des lacs; et des sables steriles à la place des riantes campagnes. La mer se précipita sur le continent, renversa plusieurs villes, en même tems que la peste partie de l'Egypte, planoit avec son glaive destructeur sur la Grèce,

Italie et Rome même, où elle entassoit
s cadavres. Tel est le tableau de l'em-
ire sous *Gallien*. Ses cruautés en rem-
runissent encore les couleurs.

Le premier qui se déclara empereur,
it *Ingenuus* en Pannonie, grand capi-
ine fort aimé du peuple et des soldats.
'aincu par les généraux de *Gallien*,
se tua lui-même pour ne pas tomber
ntre les mains de ce prince, dont il
onnoissoit la barbarie. Ne pouvant plus
ien contre le chef qui s'étoit soustrait à
a fureur, *Gallien* écrivit à *Celer*,
ommandant de son armée : « Je ne
« serai point content si vous faites
« mourir seulement ceux qui ont porté
« les armes contre moi; il faut que vous
« exterminiez, dans chaque ville, tous
« les mâles, jeunes et vieux. N'épar-
« gnez aucun de ceux qui m'ont voulu
« du mal, aucun de ceux qui ont mal
« parlé de moi. Tuez, mettez en pieces,
« sans miséricorde, vous m'entendez.
« Faites comme vous savez que je fe-
« rois moi-même, moi qui vous écris
« ceci de ma propre main. » Conformément à ses ordres sanguinaires, on ne laissa pas un seul mâle en vie dans plusieurs villes.

Ceux qui échappèrent au massacre,

réduits au désespoir, à *Ingénuus*, firent succéder *Régillianus*, descendant des rois de la Dacie, capitaine illustre, auquel un autre capitaine, non moins célèbre, écrivoit avant son élection : « La « république est heureuse d'avoir dans « ce tems-ci un général tel que vous. « On en féliciteroit *Gallien*, si on osoit « lui dire la vérité, et blâmer ou louer « quelqu'un comme il le mérite. Je sais « le détail de vos combats et de vos « victoires. Il fut un tems ou vous auriez « été honoré du triomphe ; mais à pré- « sent je vous conseillerois de vaincre « avec plus de précaution, et de ne pas « oublier qu'il y a quelqu'un à qui vos « victoires pourroient donner de l'om- « brage. » Ainsi sous ce tyran, il étoit dangereux même de lui être utile. La crainte qu'il inspiroit influa sur les soldats de *Regillianus*. Ils l'assassinèrent, pour obtenir grace du crime de l'avoir proclamé.

Gallien avoit envoyé en Germanie, son fils *Valérien*, sous la conduite de *Sylvanus* son gouverneur. Les soldats piqués de ce qu'on leur donnoit un enfant pour les commander, tuèrent le tuteur et le pupille, et élurent empereur *Posthumius*. Ce prince se composa

un beau royaume des Gaules, de l'Espagne et de l'Angleterre. Il y fit régner avec lui, pendant sept ans, la modération et l'équité, et fut martyr de ses vertus. Il avoit pris Mayence; mais il ne voulut pas l'abandonner au pillage. Ses soldats furent si irrités de ce refus, qu'ils le tuèrent avec le jeune *Posthumius* son fils.

Il suffira de nommer ceux qui ne firent pour ainsi dire que goûter l'autorité suprême sous le règne de *Gallien*. *Macrien* en Egypte, où la guerre civile avoit réduite Alexandrie à un état déplorable. Denis, évêque de cette ville, rapporte que « les fureurs de la discorde « y étoient si violentes, qu'il étoit plus « aisé d'aller d'Orient en Occident, « que d'Alexandrie à Alexandrie. On « ne pouvoit avoir de commerce que « par lettres, et on avoit bien de la « peine à les faire rendre. Il étoit plus « difficile de passer la rue qui étoit au « milieu de la ville, que de traverser « les mers ou les déserts les plus arides. Le port ressembloit au rivage de « la mer rouge, couvert des corps « des Egyptiens. La mer y étoit souvent « teinte de sang, et le Nil sans cesse « rempli de corps tués ou noyés. La

« famine se joignit à la guerre, et fut « bientôt suivie d'une peste terrible ; « elle emporta chaque jour un si grand « nombre d'habitans, qu'il se trouvoit « dans Alexandrie moins d'hommes « depuis quatorze ans jusqu'à quatre-« vingts, qu'il n'y en avoit ordinaire-« ment depuis quarante ans jusqu'à « soixante dix. » En retranchant de ce qu'on y croira d'exagéré, il restera toujours une idée affligeante de ce que peut devenir une grande ville livrée aux factions.

Contre *Macrien*, s'éleva *Valens*. *Macrien* lui opposa *Pison*. *Pison* prend le titre d'empereur, est tué par *Valens* et regretté par son meurtrier, qui s'écrioit : « Quel compte rendrai-je aux « dieux de la mort de *Pison*? » Le sénat lui décerna cet éloge remarquable : « qu'il n'y eut jamais de meil-« leur homme. » *Valens* qui avoit pris lui-même la pourpre, ne tarda pas à aller rendre ce compte, ainsi que *Macrien* qui l'avoit fait agir. *Saturnin*, général sévère, se voyant porté sur le trône par son armée, malgré lui, dit aux troupes : « Vous perdez un bon « capitaine et faites un mauvais prince. » En effet, il ne se montra pas assez po-

litique, voulut remettre la discipline, et fut assassiné. A la place de *Macrien*, *Emilien* prit la couronne d'Egypte. *Théodote*, général de *Gallien*, l'envoya à son empereur, qui le fit étrangler. *Baliste*, autre usurpateur du trône en Egypte, fut tué. *Celse*, proclamé en Afrique, homme d'un grand mérite, ne régna que sept jours, et finit comme les autres. *Marius*, simple aventurier, intrônisé à Mayence, n'en dura que trois. Il avoit été précédé par *Lollien*, *Victorin* et son fils, et fut suivi de *Tétricus*, aussi peu heureux.

Le seul des compétiteurs de *Gallien* qui vécut en bonne intelligence avec lui, fut *Odenat*, qu'il adopta pour collègue, vraisemblablement par ce qu'il en avoit besoin. Il étoit de Palmyre, ville de Phénicie, dont les superbes ruines attestent encore la grandeur. Les uns le disent simple bourgeois et magistrat. Les autres en font un prince. Il paroît qu'il fut le premier homme célèbre de sa ville, peut-être enrichi par le commerce, comme l'ont été depuis les Médicis à Florence. *Sapor*, roi de Perse, eut la mal-adresse de rejeter, même avec mépris, l'offre

que lui fit *Odenat* de se joindre à lui contre les Romains. Ainsi repoussé, il se joignit au contraire aux Romains contre *Sapor*, qui n'eut jamais d'ennemi plus acharné ni plus redoutable. Ses exploits très-avantageux à *Gallien*, l'engagèrent, voyant qu'il pouvoit prendre malgré lui la pourpre impériale, de la partager avec lui. Il en soutint l'honneur jusqu'à sa mort, dont on ignore le genre et la date. *Zénobie* sa veuve, sous le nom de *reine de l'Orient*, gouverna la partie de l'empire échue à son mari.

Quelques-uns croyent que la même politique qui fit accorder par *Gallien* à *Odenat* une portion de l'empire, le détermina à revêtir aussi de la pourpre, *Auréole*, habile capitaine qui l'avoit servi avec zèle et succès contre *Ingenuus*, son premier rival. D'autres disent qu'il ne fut que général, à la vérité très-favorisé. L'exercice d'une partie de la puissance impériale, lui donna à ce qu'on croit, le desir de la posséder entière. D'Illirie où il étoit, il s'avança en Italie, et fut défait. *Gallien* bloquoit Milan, lorsque quatre de ses capitaines, ne pouvant plus supporter son gouvernement tyrannique, firent

donner une fausse alarme au camp pendant la nuit, et profitant du trouble, le tuèrent avec son fils et ses deux frères, à l'âge de trente-cinq ans, et à quinze de règne. Les soldats persuadés qu'il avoit été assassiné, se mutinèrent; mais on les fit rentrer dans l'ordre, en leur distribuant par tête vingt pièces d'or du trésor de *Gallien*, qui ne marchoit jamais sans avoir de grandes sommes avec lui. Les conjurés proposèrent ensuite à l'armée *Claude*, comme le plus propre à soutenir le nom et la dignité d'empereur romain. Il fut agréé et proclamé. Quelqu'exécrable que doive être la mémoire de *Gallien*, à cause de ses cruautés que nous n'avons fait qu'indiquer, il fut déifié par le sénat, qui fit en même tems précipiter de la roche Tarpéienne, ses confidens et ses ministres. Jamais il n'avoit donné aucun emploi aux sénateurs. Il ne souffroit même pas qu'aucun parût dans son camp. On dit qu'il fut débauché, superstitieux, indolent, indifferent pour toute autre chose que pour le maintien de son autorité et pour ses plaisirs. Il aimoit les belles-lettres, étoit lui-même excellent orateur et bon

poëte ; mais un des plus méchans empereurs.

Quand les sénateurs apprirent l'élection de *Claude*, ils dirent « qu'ils « avoient toujours souhaité de l'avoir « pour empereur, ou quelqu'un qui « lui ressemblât. » On ignoroit ses ancêtres, mais sitôt qu'il fut empereur, les généalogistes le firent descendre de *Dardanus* et des Troyens. Les premiers jours de son règne furent signalés par la défaite et la mort d'*Auréole*. *Claude* vint à Rome régler les affaires du gouvernement, qui étoient dans la plus grande confusion. Une irruption des Goths et autres peuples du Nord, le força d'aller promptement en Moësie, leur faire tête. Il écrivit au sénat : « Pères conscrits, je suis à la « vue des ennemis et prêt à les com- « battre. Ils sont au nombre de trois « cent vingt-cinq mille hommes. Si je « suis vainqueur, je compte sur votre « reconnoissance ; mais si le succès ne « répond point à mes espérances, vous « voudrez bien vous souvenir que la « bataille s'est donnée après le règne « de *Gallien*. »

L'état qu'il donne de son armée, faisoit plus craindre qu'espérer. « Nous

« n'avons ni lances, ni épées, ni bou-
« cliers. Nos archers à notre honte,
« sont retenus par *Zénobie*. Dans de
« pareilles circonstances, le plus léger
« succès est glorieux. » Il fut plus considérable qu'il n'osoit se le promettre. *Claude* en fit lui même cette description : « Nous avons défait entièrement
« une armée de trois cent vingt mille
« Goths, et détruit leur flotte, forte de
« deux mille voiles. Les champs sont
« couverts d'armes et de corps morts.
« Nous avons fait tant de prisonniers,
« que sans compter les hommes, deux
« ou trois femmes tomberont en par-
« tage à chaque soldat. » Toutes les provinces de l'empire envoyèrent à ce camp comme à un marché, pour se fournir d'esclaves; mais par négligence d'enterrer les morts, ou pour d'autres causes, la peste se mit dans l'armée de *Claude*. Il en fut lui-même atteint et mourut. Son frère *Quintillus* mis à sa place par une partie des troupes, n'y resta que dix-sept jours, et fut massacré par ses soldats qui craignoient sa sévérité. Quelques auteurs disent que sur la nouvelle de l'élection d'*Aurélien*, par une autre partie de l'armée, il se fit

ouvrir les veines. On en parle comme d'un homme égal à son frère.

Aurélien. 270. La description du célèbre triomphe d'*Aurélien* après la victoire remportée sur les Goths, les Germains, les Vendales, et principalement sur *Zénobie*, peut-être représentée comme l'histoire de la partie glorieuse de la vie de cet empereur. On le croit né en Pannonie, d'origine obscure. Sans doute, lorsqu'il ceignit son front du diadême, dont il se décora le premier entre les empereurs romains, les flatteurs lui firent comme à *Claude* une généalogie. Il étoit fameux par sa force extraordinaire et son courage. En une seule bataille, il tua quarante-huit barbares de sa main, et en diverses rencontres neuf cent cinquante. Les Marcomans lui apprirent qu'il ne faut pas réduire son ennemi au désespoir. Il les avoit vaincus. Ils lui demandèrent la paix à des conditions équitables, il la refusa, croyant leur avoir coupé toute retraite; mais au lieu de fondre tête baissée sur l'armée d'*Aurélien*, pour gagner leur pays, comme il s'y attendoit, ils tournèrent vers l'Italie. Ce ne fut que par deux batailles sanglantes et un carnage réciproque,

que l'empereur pût garantir Rome de la fureur des barbares.

La veuve d'*Odénat Zénobie*, ayant succédé aux droits de son époux, possédoit l'Arménie et la Syrie, auxquelles sous *Claude* elle avoit ajouté l'Egypte. Elle prétendoit descendre des *Cléopatre* et des *Ptolémée*. On ne sait si elle apporta à *Odénat* la principauté de Palmyre, ou si elle la tint de lui. Mais du moins participa-t-elle à ses victoires, et elle passoit pour être ni moins courageuse, ni moins habile que lui. A sa mort, elle revêtit de la pourpre trois fils qu'elle avoit de lui. Comme ils étoient mineurs, elle gouvernoit en leur nom. Sage dans ses conseils, ferme dans ses résolutions, généreuse et équitable, sévère dans le besoin, elle remplissoit tous les devoirs d'un grand prince et d'un grand général. *Zénobie* marchoit quelquefois à la tête de ses troupes, le casque en tête, revêtu d'une robe impériale. A l'imitation des empereurs romains, elle donnoit souvent à son armée des repas magnifiques, et quoique très-sobre à l'ordinaire, elle pouvoit, dans ces occasions, tenir tête à ses officiers. Elle entendoit plusieurs langues, et possédoit à fond

l'histoire orientale, dont elle avoit fait un abrégé que les savans estimoient.

Aurélien, en marchant contre *Zénobie*, dont il se proposoit de réprimer les prétentions, fut arrêté par la ville de Thyanes. Irrité de la résistance des habitans, il jura de n'y point laisser un chien vivant. Un traître, nommé *Héraclammon*, lui livra une porte de la ville. Quand il y fut entré, les soldats qui s'attendoient à un pillage lucratif, lui rappellèrent sa menace; mais, soit bonté, soit déférence à la prière d'*Apollon*, qu'il croyoit avoir vu en songe le suppliant d'épargner ses concitoyens, il défendit de leur faire aucun mal; ils insistèrent. « Eh bien, dit il, tuez tous « les chiens, je vous le permets. » Les soldats eux-mêmes ne purent s'empêcher d'approuver sa clémence. Quand à *Héraclammon*, voici ce qu'il écrivit à un de ses amis: « J'ai pris Thyanes, « et permis que celui dont les bons of- « fices m'ont rendu maître de la place, « fut taillé en pièces par mes soldats. « Le reste de habitans a été épargné, « mais ce traître m'a paru mériter la « mort. De quel droit aurois-je compté « sur la fidélité d'un homme qui avoit « trahi sa patrie? Il étoit riche; mais

« j'ai donné son bien à ses enfans, afin « qu'on ne puisse pas m'accuser d'avoir « fait mourir quelqu'un pour m'em- « parer de son bien. »

Zénobie, attaquée vivement, éprouva le sort de tout état qui n'a qu'une force mercénaire, sans territoire étendu. Une seule victoire d'*Aurélien* la renferma dans les murs de Palmyre, sa capitale, et peut-être son unique ville. Elle s'y défendit vaillamment. « C'est une chose « incroyable, écrivoit l'empereur, que « la quantité de traits et de pierres dont « elle nous accable. Ni jour, ni nuit, « elle ne nous laisse aucun moment de « repos ». Il lui écrivit pour l'engager à se rendre. Elle lui répondit imprudemment qu'elle comptoit sur les Arméniens et Sarrasins qui venoient à son secours. L'empereur envoya au-devant de ces auxiliaires inattendus, et les gagna. *Zénobie*, ne perdant pas espérance, sort de sa ville pour en aller chercher d'autres. *Aurélien* averti, la fait prisonnière. On la lui amène. Il lui demande comment elle a eu la hardiesse d'affronter les empereurs romains. Elle lui répond avec une fierté mêlée d'adresse : « Pour vous, je vous « regarde comme un véritable empe-

« reur. Mais pour *Gallien* et ceux qui « lui ressembloient, je n'ai jamais cru « qu'ils méritassent un si grand nom, « et qu'il me fût défendu de me me- « surer avec eux ». Sachant sa reine prise, Palmyre se rendit. *Aurélien* y mit une forte garnison, et emmena *Zénobie* à Rome.

Son triomphe s'ouvrit par trois chars; le premier, qui avoit appartenu à *Odénat*, étoit tout couvert d'or et d'argent, et de pierres précieuses. Un autre, également riche, étoit un présent du roi de Perse à *Aurélien*. Le troisième, le propre char de *Zénobie*. L'empereur fit son entrée dans le quatrième, pris par lui-même sur un prince goth, et tiré par quatre cerfs. Il étoit précédé de vingt éléphans, des bêtes féroces de différens pays, de seize cents gladiateurs, d'un nombre incroyable de captifs goths, alains, roxolans, francs, sarmates, vandales, allemands, arabes, indiens, bactriens, ibériens, sarrasins, arméniens, perses, palmyréniens, égyptiens, et dix femmes de la nation des Goths, prises combattant en habit d'hommes. Suivoit *Zénobie*, dont la beauté peu commune, la taille majestueuse et l'air noble, attachoient les

yeux des spectateurs. Elle étoit liée de chaînes d'or que ses femmes soutenoient, et si chargée de perles et de diamans, qu'elle étoit souvent obligée de s'arrêter pour se reposer. Après l'empereur marchoient les légions victorieuses, tant cavalerie qu'infanterie, avec des couronnes de laurier à la main. On ne parle plus de *Zénobie* que pour louer la générosité d'*Aurélien*, qui lui donna, autour de Tivoli, des terres, où elle vécut tranquillement selon son rang. Mais *Aurélien* s'étoit auparavant déshonoré en faisant périr le fameux auteur du traité du sublime *Longin*, qui, ministre de *Zénobie*, l'avoit encouragé à la résistance, et qui lui fournit les paroles altières qu'elle écrivit à l'empereur, quand celui-ci la somma de se rendre.

Aurélien fit de grandes libéralités au peuple, et ce qui est préférable, il rétablit les loix, et remit l'ordre dans tous les genres d'administration. Il ne put le faire sans éprouver des contradictions, qui dégénérèrent même en factions; mais sa fermeté en triompha. Il défendit l'adultère sous des peines très-rigoureuses, et les concubines, à moins qu'elles ne fussent esclaves. Il remit

Digitized by Google

tout ce qui étoit dû au trésor public, punit les délateurs, accorda une amnistie générale. Il paroît cependant qu'elle ne s'étendit pas aux chrétiens qu'il persécuta. Dans le châtiment des crimes, il se permit une sévérité que ses panégyristes même ont blâmée. La crainte que son inflexibilité inspiroit, fut cause de sa mort.

Soupçonnant *Mnesthée*, son secrétaire, de quelque malversation, il menaça de l'en punir. Chez lui, la peine suivoit de près la menace. Cet homme, qui apparemment se sentoit coupable, résolut de le prévenir. Dans cette vue, il contrefait l'écriture de l'empereur, et forme une liste des principaux officiers de l'armée qu'*Aurélien* menoit contre les Perses, n'oubliant pas d'y mettre son nom. Il la montre aux personnes inscrites, comme tombée entre ses mains par hasard, et comme un véritable arrêt de mort contre ceux qu'elle contenoit. Ils croient ce perfide; et pendant la marche de l'armée, lorsque l'empereur suivoit peu escorté, ils fondent sur lui, et le tuent à l'âge de soixante-trois ans, après cinq de règne. La trahison ne tarda pas à être reconnue, et le scélérat fut jeté aux bêtes.

Les soldats taillèrent en pièces tous ceux qui avoient exécuté ce forfait. Il y eut entre l'armée et le sénat émulation sur les honneurs funèbres dûs à cet excellent empereur.

Autre genre d'émulation qui eut lieu cette fois entre ces deux corps. Ils se renvoyèrent mutuellement le choix d'un empereur, se donnèrent réciproquement cette marque de déférence, jusqu'à trois fois, ne voulant pas se céder l'un à l'autre en égards respectifs; ils restèrent à ce sujet dans une espèce d'inaction pendant huit mois. Cependant l'opinion se formoit et paroissoit tourner, sur *Tacite*, homme de bonnes mœurs, naturellement doux, aimant les lettres, comme descendant du fameux historien de ce nom, et grand admirateur de la simplicité des anciens Romains. Quand il sut que les vœux le regardoient, il se retira à la campagne. Cependant il ne pouvoit se dispenser de paroître de temps en tems au sénat dont il étoit prince. Un jour convenu entre les sénateurs, lorsqu'il se leva pour dire son avis, ils s'écrièrent tous d'une voix: « *Tacite*, nous « vous saluons empereur. Nous vous « remettons le soin de l'état et du monde. Tacite Florien. 275.

« Acceptez l'empire que vous méritez « par votre caractère, votre rang, et « votre conduite passée ».

Le prince du sénat voulut s'excuser sur son âge de soixante et quinze ans. On lui répondit que d'autres avoient été élus dans leur vieillesse, et avoient très-bien gouverné. « Nous avons be- « soin d'un empereur et non d'un sol- « dat, de son esprit et non de son « corps. Vous avez un frère, servez « vous en; il est en âge de vous sou- « lager ». *Tacite* se laisse persuader, et signe lui-même le décret qui fut reçu avec de grands applaudissemens des soldats et du peuple: mais aucune joie n'égala celle du sénat. Les pères conscrits ordonnèrent des processions publiques, des hécatombes; se traitèrent eux et leurs amis, et écrivirent dans toutes les provinces qu'ils avoient recouvré le droit de créer les empereurs, et en même tems tous leurs anciens priviléges; que c'étoit à eux que devoient s'adresser désormais les sujets et les rois pour leurs affaires. Mais cette agréable illusion ne dura pas long-tems. *Tacite* mourut au bout de six mois, tems suffisant pour se faire singulièrement regretter. *Florien*, ce frère que

le sénat lui avoit indiqué comme capable de le soulager du fardeau de l'empire, en voulut prendre la charge. L'europe et l'Afrique le reconnurent, et sans doute aussi le sénat; mais les armées en disposèrent autrement.

Il y avoit en Orient un homme à qui *Tacite* connoissant sa capacité, avoit confié le gouvernement et les forces de cette partie de l'empire. Il étoit grand capitaine, excellent homme d'état, généreux, affable, équitable, ennemi du vice, en un mot possédant dans la plus grande perfection les qualités qu'indiquoit son nom, *Probus honnête homme*. Il étoit fils d'un père jardinier, ensuite soldat. Soldat lui-même, il passa par tous les grades, et parvint à l'empire âgé de quarante ans. Le malheureux *Florien* voulut se mesurer avec lui. Ses soldats se trouvant en présence de ceux de *Probus*, massacrèrent celui qu'ils regardoient comme incapable du commandement, et passèrent du côté de celui qu'ils en croyoient plus digne; le sénat approuva l'élection qui fut jugée convenable dans les circonstances où se trouvoit l'empire menacé d'invasions prochaines. Probus. 276.

Toute sa vie, *Probus* s'étoit exercé

contre les barbares. L'empereur ne trompa pas les espérances que les succès du général faisoient concevoir. Il commença par les Germains. Le détail de sa victoire, exprimé en termes modestes, dut flatter le sénat. « Pères « conscrits, leur écrivoit-il, la Germanie, cette vaste contrée, est entièrement soumise. Neuf rois de différentes nations se sont prosternés à « mes pieds, ou plutôt aux vôtres. Tous « les barbares labourent ou sèment « à présent pour vous ; ils font plus, « ils combattent pour vous. Rendez « donc grâce aux dieux pour une si « grande conquête. Quatre cent mille « ennemis ont été taillés en pièces, « seize mille ont pris parti dans nos « troupes. Nous avons repris soixante « grandes villes. Je vous envoie les couronnes d'or dont ces villes m'ont fait « présent, afin que vous les consacriez « aux dieux. Nous avons non-seulement recouvré le butin que les barbares avoient pris, mais nous nous « sommes aussi enrichis de leurs dépouilles. Leur bétail laboure les « champs gaulois, leurs brebis sont « dans nos pâturages ; nos magasins « renferment leurs blés ; en un mot

« nous ne leur avons laissé que la terre « toute nue ». Dignes fruits des conquêtes ! La dévastation et la ruine pour enrichir des citadins oisifs !

Probus vainquit les Bourgignons et les Vandales, et fit prisonniers leurs rois et la fleur de leur noblesse qu'il traita bien. Des nations soumises, il formoit des corps qu'il envoyoit subjuguer et contenir d'autres pays. Ainsi par des détachemens de ces Vandales, et de ces Bourguignons, il rangea et maintint les Anglais sous sa domination. Les Goths de la Thrace lui demandèrent la paix. Les brigands furent chassés de l'Isaurie, et leurs terres partagées aux vétérans, à condition que leurs fils, à l'âge de dix-huit ans, viendroient servir dans les armées romaines. De l'Europe, *Probus* passa en Asie, força les Perses à demander la paix, comme avoient fait les Goths, et porta la gloire de ses armes dans l'Ethiopie, et chez les peuples les plus reculés de l'Asie, dont la figure étrange étonna les Romains dans le triomphe de *Probus*.

Malgré ses exploits, il eut des rivaux ; mais il faut remarquer que les circonstances plutôt que l'ambition les lui donnèrent. *Saturnin* bon général,

avoit reçu d'*Aurélien* le commandement des frontières de l'Orient, avec défense expresse d'aller en Egypte. Les uns disent qu'il étoit de Mauritanie, d'autres plus probablement, qu'il naquit dans les Gaules. Les Gaulois, dans ce tems, passoient pour ambitieux, et les Egyptiens pour remuans et amateurs de la nouveauté. On croit que ces raisons ou préjugés avoient dicté la défense faite à *Saturnin*. La curiosité le prit. Le peuple aussitôt le proclama empereur. Il s'enfuit en Palestine; mais la crainte d'être puni d'une rebellion involontaire, lui fit arborer l'étendard de la révolte. *Probus* ne vouloit pas le croire. Il lui écrivit pour le rappeller à son devoir. *Saturnin* se seroit laissé fléchir, si ses soldats, malgré ses prières et ses larmes, ne se fussent opposés à sa soumission. Il fallut envoyer des troupes contre lui. Elles n'eurent pas de peine à vaincre un ennemi qui se défendoit à contre-cœur. Après l'avoir battu, elles l'enfermèrent dans la citadelle d'Apamée, et la prirent d'assaut. *Saturnin*, et toute sa garnison furent passés au fil de l'épée, au grand regret de l'empereur, qui auroit voulu lui conserver la vie.

Proculus dans les Gaules, fils de brigand, brigand lui-même, à l'instigation de sa femme, aussi courageuse qu'ambitieuse, se fit proclamer empereur à Cologne, soutint quelque tems son entreprise, mais enfin vaincu, se retira chez les Francs. Ils le livrèrent à l'empereur, qui le fit mourir. *Bonosus*, espagnol d'origine, né en Angleterre, après avoir tenu école, parvenu par tous les grades militaires au commandement des bords du Rhin, eut le malheur de laisser surprendre et brûler la flotte que les Romains entretenoient sur le fleuve. Persuadé que la pourpre seule pouvoit l'exempter du châtiment, il la prit, et la défendit plus long tems que *Probus* ne comptoit. Enfin réduit à l'extrémité, il s'étrangla lui-même. Il avoit le talent de boire autant que dix hommes en conservant son sang-froid. *Aurélien* lui avoit fait épouser *Hunila*, princesse du sang royal des Goths, afin qu'il pût se lier avec les principaux de la nation, et pénétrer leurs secrets en buvant. *Hunila* avoit beaucoup d'esprit. Elle étoit belle et vertueuse. *Probus* la traita avec honneur et lui assigna une pension pour elle et ses enfans. Un gouverneur d'Angleterre

dont les historiens taisent le nom, donna à l'empereur des inquiétudes sur sa fidélité. Il en fit part à un de ses amis du commandant suspecté. Ce confident part, sous prétexte d'aller convertir son ami. Il en est bien reçu, et le poignarde pendant la nuit. On ne dit pas si *Probus* approuva cette trahison.

Les Gaules en particulier doivent de la reconnoissance à cet empereur, il y planta la vigne, ou en étendit, et en rendit libre la culture, auparavant défendue et bornée. Il y employa ses soldats qu'il occupoit pendant la paix à toutes sortes de travaux utiles. « Puis-« qu'ils sont entretenus par le public, « disoit-il, il faut qu'ils travaillent ou « combattent pour le public. » Dans le peu de tems que ce prince régna, il bâtit ou répara soixante et dix villes. On doit compter entre elles celle de *Firmium*, où il étoit né. Il fit dessécher les marais qui l'environnoient, et élever une digue contre les inondations auxquelles elle étoit exposée. Ces travaux, qui paroissoient aux soldats moins faits pour le public que pour lui, leur déplurent. Ils l'attaquèrent, pendant qu'il les surveilloit. Il eut le tems de se réfugier dans une petite tour d'où il avoit

coutume de regarder l'ouvrage. Ces furieux l'y poursuivirent : il étoit seul à la défendre. Ils l'emportèrent d'assaut, et le massacrèrent après six ans et demi de règne, à peu près cinquante ans d'âge. Ce prince fut extrêmement regretté, même par les barbares. S'ils craignoient sa bravoure, ils révéroient sa probité, sa clémence, et sa justice. On posa sur son tombeau cette épitaphe : *Cy gît l'empereur Probus, dont la vie et les mœurs répondirent à son nom.*

Carus, son capitaine des gardes lui succéda, et fut reconnu par le sénat. On ignore sa naissance; mais il se disoit Romain, et touchoit au moins à la vieillesse, puisqu'il avoit deux fils assez avancés en âge, pour avoir un caractère prononcé et connu. L'un nommé *Carin*, farouche et cruel, l'autre appellé *Numérien* doux et humain. *Carus* les associa tous deux à l'empire. Il détacha de lui le premier qui l'avoit aidé à remporter en Thrace une grande victoire sur les Sarmates; et l'envoya continuer ses exploits sur le Danube. Avec le second, il partit contre les Perses, tomba malade, et voici comme un de ses secrétaires raconte sa mort : « Pendant que notre prince chéri étoit

Carus, Carin, Numérien. 282.

« malade dans sa tente, il survint un « furieux orage. Le jour fit tout-à-coup « place à la nuit. Le tonnerre grondoit « d'une manière effroyable. Après un « coup plus terrible que les autres, « on entendit crier l'empereur est « mort. Peu après, ses chambellans, « dans le désespoir que sa mort « leur causoit, mirent le feu à sa « tente. » Le secrétaire remarque que cet incendie avoit fait croire par les uns qu'il étoit mort d'un coup de tonnerre, par les autres qu'il avoit été assassiné. Il certifie qu'il mourut de maladie.

Mais le sort de son fils *Numérien*, reconnu sur le champ empereur, donne lieu de soupçonner qu'investi de traîtres jusques dans son propre domestique, il succomba comme il arriva à son fils qui trouva un meurtrier dans sa famille. Ce prince très-sensible à la mort de son père, en versa tant de larmes que ses yeux affoiblis ne pouvoient soutenir l'éclat de la lumière. Il se faisoit porter dans une litière fermée. Son beau-père nommé *Aper*, qui veut dire *sanglier*, crut l'occasion favorable de se mettre à la place de son gendre, et l'assassina. C'étoit un scélérat mal-adroit. Pendant

trois jours il fit porter le corps dans la litière fermée, sans savoir prendre un parti. La mauvaise odeur décéla son crime. L'armée en étant instruite, nomma *Dioclétien*, aussi capitaine des gardes de *Numérien*. On doit observer que *Carus*, *Dioclétien*, tous deux capitaines des gardes, furent mis à la place de l'empereur qu'ils n'avoient pas défendu.

Dioclétien fit paroître devant lui le traître *Aper*. Une druidesse gauloise lui avoit prédit qu'il seroit empereur après qu'il auroit tué un sanglier. En conséquence, dans toutes les chasses où il se trouvoit, il tuoit le plus qu'il pouvoit de sangliers; mais comme la prédiction ne se réalisoit pas, il disoit à ses amis : « Je tue la bête et les autres « en profitent. » Dans cette circonstance, après avoir reproché à *Aper* le meurtre de son père et de son gendre, il descendit de son tribunal, lui plongea son épée dans le sein et s'écria : « J'ai tué enfin le sanglier fatal. » *Carin* qui pouvoit l'inquiéter, et qui avoit même gagné une bataille contre lui sur les rives du Danube, périt de la main d'un tribun dont il avoit débauché la femme. *Carus* ne régna qu'un an et

quatre mois, il se passa à-peu-près autant avant que *Dioclétien* fût défait de *Carin*.

Dioclétien et Maximien. 283.

L'histoire offre ici le spectacle extraordinaire de deux amis sur le trône, de deux empereurs qui se donnent chacun un César et abdiquent, de ces Césars devenus empereurs qui en prennent deux autres. Dans ce cahos de pouvoirs, les historiens sont aussi embarassés à tenir le fil des évènemens, que l'étoient les peuples de savoir, auquel de ces potentats ils obéiroient. *Dioclétien*, le célèbre *Dioclétien* père d'une dinastie non de race mais de puissance, étoit fils d'un esclave de Dalmatie, fut esclave lui-même d'un sénateur dont il reçut la liberté, et par les gardes militaires qui étoient alors le marche-pied du trône, parvint à s'y placer. Il entendoit très-bien les affaires civiles, savoit prévoir les évènemens, concerter ses projets et être maître de lui-même, quoiqu'il fût naturellement enclin aux partis violens. Il haissoit les dépenses inutiles. On le vit protéger les sciences, chose étonnante dans un homme qui n'avoit d'éducation que celle des camps, et qui ne s'étoit jamais appliqué à autre chose qu'à l'art

militaire. Il l'entendoit aussi parfaitement que les plus grands capitaines de l'antiquité.

Peu de tems après être monté sur le trône, il y appella son ami *Maximien*, pas plus relevé que lui du côté de la naissance, excepté que peut-être, il ne naquit pas esclave, dans Serimium petit bourg de la Pannonie. Il prit de bonne heure le parti des armes, se signala par plusieurs exploits, et passoit pour un des grands généraux de son tems. On le représente comme un homme méchant et cruel; mais on convient en même tems de son courage, de ses talens guerriers, et de son inviolable attachement à *Dioclétien*. Celui-ci n'eut qu'une fille nommée *Valéria*, et *Maximien* de sa femme *Eutropie* syrienne un fils et une fille, *Maxence* et *Fausta*. *Eutropie* avoit eu d'un autre époux *Théodora*. On croit que les deux empereurs tacitement se partagèrent l'empire, que *Dioclétien* se réserva les provinces orientales, et donna l'occident à *Maximien*.

C'étoit la tâche la plus difficile: *Maximien*, la remplit glorieusement, défit deux généraux qui s'étoient fait décla-

rer empereurs dans les Gaules, et fit rentrer les Germains dans leurs limites. Mais il fut obligé de laisser déployer l'étendard impérial par *Carausius* en Angleterre. Celui-ci y forma une marine qui soutint sa puissance. *Dioclétien* pendant ce tems n'étoit pas oisif. Il domptoit les Sarmates, et réunissoit sous son sceptre les Daces et autres peuples voisins. A la suite de ces exploits, les deux empereurs se joignirent à Milan. En voyant ce qui se passa après cette entrevue, il paroît qu'ils y conférèrent sur l'état critique de l'empire menacé de tous côtés, et que prévoyant la difficulté de résister aux assauts qui se préparoient, ils résolurent de se donner chacun un aide sous le nom de *César*. *Dioclétien* prit le sien, nommé *Galérien*, dans une famille obscure comme étoit la sienne, et *Maximien Constance Chlore* tenant par les Claudiens aux meilleures maisons de Rome. Les deux Césars répudièrent les femmes qu'ils avoient, et épousèrent *Galérien Valérie*, fille de *Dioclétien*, et *Constance Théodora*, belle-fille de *Maximien*.

Cette multiplication de maîtres devint un grand fardeau pour l'empire. Il

n'y avoit auparavant qu'une cour à entretenir, il fallut en entretenir quatre. Les taxes augmentèrent à proportion et au-delà du besoin. Plus on eut de peine à les extorquer, plus on augmenta le nombre des officiers chargés de les lever : véritable addition à l'impôt, qui le rend plus onéreux. L'Italie même, jusqu'alors ménagée, fut flétrie des stigmates du fisc, et gémit comme les autres provinces sous la verge des exacteurs.

Dioclétien ne choisit pas avantageusement en prenant *Galérien* pour *César*. De l'occupation de bouvier, élevé à cette dignité par l'intermédiaire des grades militaires ; trop de choses se ressentirent en lui de son premier état. Il étoit rustique, grossier, ennemi des gens de lettres. Dans ses actions, même dans sa contenance, il y avoit quelque chose de sinistre, plus propre à inspirer de la terreur et de l'aversion, que de l'amitié et de l'estime. *Constance* avoit toutes les qualités contraires. Il y joignoit l'habileté dans les armes, égale à celle de son collègue, si elle n'étoit pas supérieure. Ce prince en fit preuve dans les Gaules, où il remporta plusieurs victoires, mais sur-tout en

Angleterre, où il vainquit *Allectus*, qui avoit usurpé l'empire accordé à *Carausius*, qu'il assassina. *Constance* se conduisit de manière à se concilier l'affection des Anglais. Entre les villes des Gaules, il marqua une affection particulière pour *Autun*, qu'il orna d'aqueducs, de bains, et autres édifices. Toutes ces choses se faisoient, tantôt dans la compagnie de *Maximien*, tantôt séparément de lui, pendant que l'empereur de son côté repoussoit d'autres peuples des frontières, ou faisoit des conquêtes.

De même *Dioclétien* et *Galérien* se partageoient en Orient les opérations militaires. L'empereur, occupé à subjuguer les Maures en Afrique, envoya le César contre *Narsès*, roi de Perse, qui faisoit une irruption en Mésopotamie. *Galérien* risqua une action avec très-peu de troupes, et fut vaincu. Il revint en hâte auprès de *Dioclétien* chercher de la consolation et du secours. Il fut aussi étonné que piqué d'en être reçu avec le dernier mépris. Ce prince, qui prenoit le frais lorsque le César l'aborda, souffrit que revêtu de sa robe de pourpre, il fît beaucoup de chemin à pied auprès de

son char, sans daigner lui offrir une place. Cet affront, loin de le décourager, lui inspira un ardent desir d'effacer la honte de sa défaite. Il y réussit au-delà de ce qu'on devoit attendre. Avec un corps de vingt-cinq mille hommes, il mit en déroute une armée considérable, en tua plus de vingt mille, fit un butin immense, et une quantité innombrable de prisonniers, parmi lesquels étoient les femmes du roi, ses sœurs ses enfans, tant fils que filles, et plusieurs personnes de la première distinction. *Narsès* se trouva trop heureux de les racheter par la cession de plusieurs provinces.

Autant la défaite de *Galérien* l'avoit humilié, autant sa victoire l'énorgueillit. Elle lui fit prendre dans le gouvernement une autorité que la foiblesse de *Dioclétien* laissa parvenir à son comble. Ce prince, arrivé à un âge avancé, portoit avec peine le poids de l'empire. Les malheurs généraux le fatiguoient. Les accidens particuliers, non seulement donnoient atteinte à sa tranquillité, mais troubloient son esprit. Une maladie avoit commencé à y causer quelque dérangement. Il tressailloit souvent, et s'imaginoit voir

tomber la foudre du ciel. Les Chrétiens attribuoient ces frayeurs à la vengeance de Dieu, pour la persécution qu'il leur faisoit souffrir. On croit que *Galérien* irritoit son mal. On le soupçonne même d'avoir fait mettre deux fois le feu au palais de Nicomédie, que l'empereur habitoit, afin de renverser tout-à-fait son jugement, déjà fort ébranlé. La maladie du corps se joignit à celle de l'esprit. Elle fut si considérable, qu'on le crut mort; et quand il reparut en public, le peuple le trouva si changé qu'il eut peine à le reconnoître. Dans cet état, le César lui conseilla de remettre l'empire. On ne peut décider s'il y eût simple proposition, prières ou menaces. Il paroît plutôt que la démission se fit de bonne grâce, puisque *Maximien*, qui n'avoit pas les mêmes raisons d'âge et de foiblesse, s'y détermina aussi. Des historiens assurent que les deux empereurs s'étoient promis d'abdiquer ensemble.

Ils se tinrent parole. Le même jour, *Dioclétien* quitta la pourpre à Nicomédie, et *Maximien* à Milan. Les deux Césars *Galérien* et *Constance*, devenus empereurs, eurent chacun un César, comme on en étoit convenu. *Dioclétien*

les nomma, mais d'après le choix impérieux de *Galérien*, qui rejeta *Maxence*, fils de Maximien, et *Constantin*, fils de *Constance*. Il fallut lui donner *Maximien*, fils de sa sœur, et *Sévère*, qui lui étoit dévoué, mais qui ne tenoit par aucun endroit aux deux maisons impériales. Après son abdication, *Dioclétien* se retira en Dalmatie, son pays natal, et choisit pour son séjour la ville de Salone, où il fit bâtir un magnifique palais.

Tranquille dans cette retraite, il goûtoit un plaisir délicieux à jouir des présens de la nature. On lui entendit dire plusieurs fois: « A présent je vis; à pré- « sent je vois la beauté du soleil. » Il s'amusoit à cultiver un petit jardin. On voulut dans un tems de trouble l'engager à reprendre l'autorité impériale. Il répondit à ceux qui le sollicitoient: « Je « voudrois que vous vinssiez à Salone; « Je vous y montrerois les choux que « j'ai plantés de mes mains. Je suis « sûr qu'après cela, vous ne me par- « leriez plus d'empire. » Pour croire qu'un homme qui manifestoit de pareils sentimens, soit mort de regret d'avoir changé le sceptre contre sa bêche, ou qu'il se soit empoisonné de

chagrin, il faudroit en avoir une certitude au-dessus de tout soupçon. Mais on n'a à cet égard que l'opinion de ceux qui croient que l'amour des grandeurs est un mal incurable. *Dioclétien* avoit quatre-vingts ans; à cet âge on n'a besoin pour mourir ni de chagrin ni de poison. Les princes qui régnèrent après lui, l'honorèrent dans sa retraite comme leur père commun, auquel ils devoient leur dignité. Il ne régna que vingt ans et quelques mois. Malgré ses guerres, il fit beaucoup de choses utiles, donna plusieurs lois salutaires, et punit les délateurs. Il aimoit à encourager la vertu, haïssoit le vice, ménageoit sagement l'argent du public. Son goût pour l'architecture le porta à embellir plusieurs villes. Presque tous ses édifices ont porté le sceau de l'immortalité. La main du tems n'a pu l'effacer dans leurs ruines, qui étonnent encore les yeux et l'imagination.

Galérien et Constance. 305. Jusqu'ici l'empire Romain d'abord royauté, ensuite république avec ses consuls et ses tribuns leurs antagonistes, le peuple et le sénat qui se balançoient, sa dictature, puissance régulatrice, ses grands hommes, son enthousiasme de

gloire, son culte faisant partie du gouvernement, par le respect des peuples, la pompe des cérémonies, les fêtes et les sacrifices; l'empire Romain a été comme une machine, dont le mouvement une fois donné, se conservoit avec justesse à l'aide des linimens employés pour adoucir la rudesse des frottemens et des chocs. Il étoit pour lors agréable de contempler le jeu des ressorts qui entretenoient l'équilibre, savoir ces hommes extraordinaires, les Fabius, les Métellus, les Paul Emile, les Gracques, et tant d'autres dont les passions et les vertus contrastées, étoient le mobile des grands évènemens.

A cette majestueuse organisation, a succédé le désordre introduit par l'ambition dominatrice des *Marius*, des *Sylla*, des *Pompée* et la destruction presque totale opérée par *César*. Cependant cet empereur et ses successeurs ont conservé l'appareil de l'administration républicaine, le sénat et les magistratures; mais à l'ombre de ces formes, il se sont rendus maîtres; la volonté d'un seul a tout réglé, conduit et ordonné. Enfin ces formes mêmes, n'ont plus été qu'un vain nom. De ce moment l'histoire de l'empire n'est plus

que celle de la cour des princes et des intrigues de leurs courtisans, mêlées des guerres civiles et étrangères qui lui donnent encore un air imposant.

L'empire se partagea entre les deux empereurs, et les deux Césars. *Galérien* eut l'illyrie, la Pannonie, la Thrace, la Macédoine, la Grèce, l'Asie mineure, la Syrie, la Judée, et toutes les autres provinces de l'Orient. Il en céda à *Maximin*, la Syrie et l'Egypte. *Constance* eut la Gaule, l'Italie, l'Afrique, l'Espagne et la Bretagne. Il en détacha pour *Sévère* l'Italie et l'Afrique. *Maximin*, fils de la sœur de *Galérien*, étoit un jeune rustre élevé comme l'avoit été son oncle, par une mère grossière à la suite des troupeaux, et dont le caractère rude ne démentoit pas son origine. *Sévère*, dont la naissance est inconnue, étoit d'un âge mur, avoit toujours professé dans les troupes un attachement sincère à *Galérien*, et passoit pour son ami; mais de ces amis souples, qui ne voient que par les yeux de celui qui les subjugue. Aussi *Galérien* l'avoit-il choisi comme attendant de lui une soumission pareille de *Maximin* son neveu. Il ne manquoit à cet empereur pour être maitre ab-

solu de l'empire, que de gouverner *Constance*; mais s'il ne s'en flattoit pas, la santé foible de ce prince lui faisoit espérer qu'il ne tarderoit pas à être débarrassé de ce collègue. D'ailleurs, il garda auprès de lui *Constantin*, fils de *Constance*, comme une espèce d'ôtage, sinon de la soumission, du moins de la condescendance du père.

Constance en effet, étoit un collègue embarrassant pour un empereur plus jaloux d'être craint que d'être aimé, par ce qu'il désiroit au contraire dominer sur ses sujets plutôt par l'amour que par la crainte. On verra par le trait suivant qu'il y réussissoit. *Dioclétien* instruit que *Constance* avoit peu de soin de remplir le trésor public, envoya lui faire des reproches de sa négligence. Le César pria les personnes chargées de cette remontrance de repasser dans quelques jours. Pendant cet intervalle, il fit avertir les plus riches habitans des provinces qu'il avoit besoin d'argent, et qu'il ne tenoit qu'à eux de profiter de l'occasion de faire voir s'ils aimoient leur prince. Ce simple message produisit un effet incroyable. Une infinité de citoyens à l'envi les uns des autres, apportèrent leur or et leur ar-

gent; de sorte qu'en peu de tems, le trésor fut rempli. *Constance* invita alors les députés à venir le visiter. Pendant qu'ils examinoient ces monceaux avec étonnement, le prince leur dit: « Tout « ce que vous voyez m'appartient de- « puis long-tems; mais je l'ai laissé en « dépôt entre les mains de mon peu- « ple. » Il rendit tout ensuite aux dépositaires, bien sûr de le retrouver quand il en auroit besoin: « Car, disoit- « il, l'amour des sujets est le plus riche « et le plus sûr trésor du prince. »

S'il ne fut pas chrétien, loin de les persécuter, il les estimoit. Pendant que ses collègues les persécutoient, il fit déclarer aux officiers de sa maison, et aux gouverneurs de province, qu'il leur donnoit le choix de renoncer à leur religion, ou à leurs emplois. Ceux qui préférèrent leur religion, furent traités de lui avec distinction; il leur donna la garde de sa personne et l'administration de ses affaires: aux autres, il leur fit de cuisans reproches, et leur retira sa confiance. « Quiconque, leur dit-il, « trahit son Dieu, ne se fera pas scru- « pule de trahir son prince. » Aussi son palais se remplit de chrétiens. Sa femme même, la célèbre *Hélène* étoit

chrétienne. On ne peut douter qu'elle n'ait inspiré de bonne heure à son fils *Constantin* ses principes, qui déposés dans un cœur droit, germèrent et fructifièrent par la suite.

Galérien vit avec jalousie les premiers développemens du jeune *Constantin :* jamais prince ne promit davantage. Un air noble et une taille majestueuse, joints à une conduite irréprochable, à un caractère doux, généreux et affable envers tout le monde, lui gagnoient l'affection des peuples et des soldats, à un point que tous ceux qui le connoissoient, souhaitoient de le voir un jour empereur. Par les dangers auxquels *Galérien* l'exposa sans ménagement, on a conjecturé qu'il auroit voulu s'en défaire. D'un autre côté, sous prétexte d'affection, il le retenoit, et ne permettoit pas qu'il rejoignît son père. Forcé cependant par les instances du fils, il lui permit de partir de Nicomédie où ils étoient ensemble, pour les Gaules où étoit son père; mais en même-tems, il dépêcha un courier à *Sévère*, avec ordre d'arrêter le jeune prince quand il passeroit par l'Italie. *Constantin* le prévint, partit vingt-quatre heures plutôt que l'em-

pereur ne l'avoit réglé, tua ou mit hors de service tous les chevaux des postes. *Galérien* apprenant son évasion, en pleura de rage. Inutilement le fit-il poursuivre. *Constantin* arriva sain et sauf auprès de son père : les uns disent qu'il le trouva mourant, les autres qu'il aida *Constance*, et se distingua dans la guerre d'Angleterre. Quoiqu'il en soit, aussitôt après la mort de ce prince qui ne tarda pas, *Constantin* fut élu empereur par les soldats. Il épousa *Fausta* fille de l'empereur *Maximien*, mais d'un autre lit que *Maxence*, auquel *Galérien* avoit fait refuser par *Dioclétien* le titre de César pour le faire donner à *Sévère* et à *Maximin*.

Constantin. 300. Quand *Maxence* apprit à Rome où il étoit, l'élévation de *Constantin* à l'empire; fils de *Maximien*, gendre de *Galérien*, il se crut en droit de prendre la pourpre. Les gardes prétoriennes gagnées par ses promesses, le proclamèrent empereur, le sénat et le peuple le reconnurent, plus par haine contre *Galérien*, qui restant dans ses délicieuses contrées d'Asie, ne leur faisoit pas seulement l'honneur de les visiter, que par inclination pour

Maxence. *Maxence* étoit orgueilleux, cruel, difforme, esclave de tous les vices, abhorré non seulement des amis de son père, mais de son père même. Cependant, que ne peut l'ambition ! malgré sa haine pour un fils si odieux, quoiqu'il pût croire, comme l'opinion en étoit assez générale, que ce fils lui avoit été supposé, le vieux *Maximien* ennuyé de sa solitude, revint à Rome partager le trône avec lui. *Sévère* eut ordre de *Galérien* de s'opposer à ce qu'il appelloit une révolte. Le père et le fils allèrent à sa rencontre, firent *Sévère* prisonnier après une victoire, et lui accordèrent par grace de se faire ouvrir les veines.

Galérien arrivé trop tard à son secours, se vit à la veille de subir le même sort, parce que les deux empereurs gagnèrent une partie de ses soldats. Il fut trop heureux de se sauver avec le reste dans son département. Tandis qu'ils n'auroient dû songer qu'à le poursuivre, le père et le fils se brouillèrent. *Maximien* tenta de détrôner *Maxence*. N'ayant pas réussi, il alla trouver *Constantin* son gendre, ensuite *Galérien*, afin de les exciter contre son fils. Voyant ses tentatives inutiles, il se fixa auprès

de *Constantin*, déterminé, disoit il, à reprendre sa vie tranquille, et à ne se plus mêler d'affaires. Mais sous cette abnégation apparente, le perfide cachoit de noirs desseins.

Constantin étoit en guerre avec les Francs. Cette guerre se faisoit à outrance. Point de quartier. Les soldats prisonniers étoient massacrés, les généraux et les rois mêmes jetés aux bêtes. Prêt à être attaqué de nouveau du côté d'Arles, l'empereur fut conseillé par son beau-père d'aller au devant des ennemis à quelque distance ; il s'offrit même d'accompagner son gendre. Lorsqu'il crut l'avoir engagé assez avant pour ne pas craindre un trop prompt retour, il regagna la ville d'Arles, reprit la pourpre pour la troisième fois, s'empara du palais et du trésor, et en distribua une bonne partie aux troupes. Mais le gendre instruit à propos, revint sur ses pas, et eut bientôt réduit le vieillard à se sauver. Il se renferma dans Marseille avec une foible garnison qui se laissa surprendre. *Constantin* lui fit grace de la vie, et lui accorda même une liberté dont ce malheureux abusa. Déterminé à remonter sur le trône à quelque prix que ce soit, il s'adresse à

Fausta sa fille, l'engage à force de menaces, à laisser la nuit la chambre de son mari ouverte. Elle le promet et en avertit son époux. Il fait mettre à sa place un eunuque dans son lit. *Maximien* entre vers minuit, frappe l'esclave, et s'écrie: « *Constantin* est mort, « je suis empereur. » Aussitôt Constantin paroît avec une nombreuse garde, fait saisir son perfide beau-père, et le laisse décider du genre de sa mort. Il choisit d'être étranglé.

Après la mort de *Sévère*, *Galérien* dont la santé dépérissoit, ayant besoin d'aide, donna la pourpre à *Licinius*, dont la seule qualité estimable étoit d'être bon homme de guerre; d'ailleurs cruel, hautain, débauché, ignorant, et si ennemi des sciences, qu'il disoit qu'elles étoient la perte des états. *Maximin* le César, à l'envi de cette promotion, se fit aussi déclarer empereur dans la Syrie et l'Egypte. *Galérien* ferma les yeux sur cette usurpation, peut-être faute de pouvoir l'empêcher. Un autre prétendant nommé *Alexandre*, Phrygien de basse naissance, prit la pourpre en Afrique, et s'en revêtit à Carthage. *Galérien* ne vit pas la suite de ces entreprises. Il

mourutd'une maladie accompagnée de tourmens inexprimables, dont le seul récit fait frémir. Les historiens les présentent comme un châtiment de sa persécution contre les chrétiens. Quand il eut les yeux fermés, *Licinius* et *Maximin* se battirent pour ses dépouilles, et ensuite les partagèrent. *Maxence* resta en possession de l'Italie et du reste du département arraché à *Sévère*. L'Afrique usurpée par *Alexandre*, se trouvoit dans ce lot. L'Italien y porta ses armes, vainquit l'Africain qu'il fit étrangler, fit mourir tout ce qu'il put découvrir de gens riches, et confisqua leurs biens, sous prétexte qu'ils avoient favorisé l'usurpateur. Il porta même la fureur au point de faire réduire en cendres Carthage, redevenue une des plus belles et plus florissantes villes du monde.

Enflé de sa victoire, *Maxence* prétendit n'avoir plus d'égal. Il disoit ouvertement que ses collègues n'étoient que ses lieutenans placés sur les frontières, pour les défendre contre les barbares, et destituables à sa volonté. *Constantin* averti qu'il faisoit des préparatifs hostiles, crut devoir lui remontrer les inconvéniens d'une guerre ci-

vile, et les maux qui en seroient une suite nécessaire pour les peuples. Mais *Maxence* n'étoit pas homme à se laisser toucher par cette considération. Les historiens le représentent comme un tyran souillé de tous les vices. Rome gémissoit sous son sceptre de fer. Non content de ses propres vexations, il abandonnoit à ses soldats, l'honneur, la vie et les biens de ses sujets. Son avarice n'épargnoit pas les principaux membres du sénat, ni sa lubricité les dames les plus illustres. Une d'entre elles, prête à être sacrifiée à ses desirs impurs, se donna la mort. Elle étoit femme du gouverneur de Rome, et professoit la religion chrétienne.

Religion chrétienne.

En examinant au flambeau de l'histoire, la naissance, les progrès et l'établissement de cette religion, on ne peut s'empêcher d'être saisi d'étonnement. Elle nait dans un coin de l'univers, chez un peuple avili, ou plutôt entre les ruines d'une nation captive et dispersée. Son fondateur est un homme de basse naissance, à peine connu dans son propre pays. Sa prédication ne dure que trois ans. Il meurt attaché à un gibet, soumis à la peine infamante des esclaves, et ne laisse

pour prédicateurs de ses dogmes et de sa doctrine, que douze hommes d'une extraction aussi obscure que la sienne, ignorans, grossiers, livrés par besoin aux métiers pénibles de la classe indigente.

Ses dogmes n'ont rien de plus clair, ni de plus satisfaisant pour l'esprit, que ceux des religions alors établies. Ils sont comme eux enveloppés d'obscurités et de mistères. Ce qu'il propose à croire, contredit les opinions reçues, et sa doctrine combat les plus chers intérêts. Il ordonne le détachement des goûts, la résistance aux passions flatteuses, à l'ambition, à l'amour de la gloire, à la séduction des richesses; il veut qu'on se défie de ce qui plaît, qu'on ne conserve aucun attachement pour les biens de cette vie, et qu'on ne songe qu'à ceux qu'il promet dans une autre.

Pur et sévère dans sa morale, il proscrit, non-seulement les vices odieux aux païens, la cruauté et la rapine, mais encore ceux qu'ils canonisoient; la volupté même dépouillée de ses raffinemens, l'orgueil, le faste, la vengeance, à laquelle il substitue le pardon des injures, l'amour des enne-

mis, la modestie, l'humilité, l'affabilité, la douceur, toutes vertus repoussées par l'exemple des dieux que les payens adoroient. Ses disciples eurent à combattre l'intérêt des pontifes, choisis entre les premiers des nations, l'attachement des peuples à des cérémonies pompeuses, pratiquées dans des temples magnifiques que les chrétiens ne remplaçoient que par un culte obscure et craintif. Outragés par le mépris, persécutés par la haine, ils n'en répandent pas moins leur religion parmi les peuples qu'elle intéressoit peu, chez les grands qu'elle contrarioit, et l'introduisent jusques dans le palais des empereurs, étonnés de se voir, malgré leurs cruels édits, investis de chrétiens. Le silence de quelques-uns de ces princes, fit naître des intervalles de tranquillité, pendant lesquels la religion d'un Juif crucifié, austère et ennemi des plaisirs, prêchée par douze apôtres sans sciences dans des siècles de lumière, s'accrut, au point de devenir rivale et rivale triomphante des religions qui reconnoissoient pour chefs des héros, des rois déifiés ou immortalisés par des actions brillantes. Si cette conversion, presque

générale, n'est pas due à la certitude de miracles qu'on ne put alors désavouer, elle est elle-même le plus étonnant des miracles.

On dit que *Constantin* hésita entre les deux religions, qu'il fut décidé pour la chrétienne par une vision qu'il rapporta lui-même. La croix lui apparut dans une nuée lumineuse. Au bas étoient écrits ces mots : *Tu vaincras par ce signe.* On l'appella le *Labarum*, nom dont on ignore l'origine. L'empereur le fit peindre sur les drapeaux des troupes qu'il menoit contre *Maxence.* Elles étoient moins nombreuses et moins aguerries que celles de son beau-frère. Cependant elles remportèrent une victoire complette, presque sous les murs de Rome. Le tyran avoit fait préparer, sur le Tibre, un pont qui devoit s'ouvrir, lorsque *Constantin* voudroit le passer, et le faire engloutir avec toute son armée. Il fut pris dans son propre piège, lorsque pendant sa déroute, il se sauvoit épouvanté. Le pont chargé du poids des fuyards s'entr'ouvrit. Il tomba dans le fleuve et se noya.

Constantin ne signala le pouvoir que lui donnoit sa victoire, que par le li-

cenciement des gardes prétoriennes. Il les réduisit à la condition de simples soldats, et fit détruire leur camp, qui avoit été si souvent le foyer des désordres et des rebellions. Il n'innova rien dans le gouvernement, les magistratures et les emplois, et laissa en place tous ceux qui se soumirent et le reconnurent. Des loix existantes, il ne cassa que celles qui étoient inutiles ou contraires à la justice, comme les loix en faveur des délateurs, qu'il punit; celles portées contre les chrétiens, qu'il abrogea. Il défendit le supplice de la croix, comme peu respectueux pour la religion chrétienne. Après s'être fait instruire, il la professa ouvertement, lui donna des priviléges, bâtit des églises, marqua la plus grande vénération pour les évêques, la plus grande déférence pour leurs avis, les rendit dépositaires des sommes qu'il destinoit aux pauvres, principalement aux chrétiens. Il donna des biens aux ministres de la religion, dans l'intention qu'ils pussent remplir leurs fonctions sans en être distraits par d'autres occupations.

La faveur que l'empereur accordoit au clergé, y fit apparemment affluer plus de personnes qu'il ne convenoit,

puisqu'il jugea à propos de faire un édit par lequel il défendoit d'y recevoir des personnes, propres par leurs richesses et leurs talens, à être revêtues des grands emplois. Mais on fit connoître que cette ordonnance pouvoit avilir l'église, en la privant de sujets capables de l'illustrer, et il la rétracta. Il défendit les aruspices et les conventicules des païens dans les maisons particulières, en leur laissant la liberté d'exercer leur religion publiquement. Sans doute il y avoit déja quelque honte à n'être pas de la religion du prince; et cette honte faisoit craindre d'être remarqué lorsqu'on en pratiquoit une autre. Par respect pour la virginité recommandée dans la religion chrétienne, *Constantin* révoqua la loi *papia*, qui notoit et chargeoit d'impôts les célibataires. Il étendit ses soins sur les prisonniers, pourvoyant à ce qu'ils fussent traités humainement, et établit des fonds pour la nourriture des enfans des pères et mères pauvres, qui viendroient se déclarer hors d'état de les élever. Il ordonna la cessation de tout travail les dimanches.

Pendant que *Constantin* faisoit fleurir la religion chrétienne, les deux autres empereurs *Licinius* la proscrivoit, et

Maximin la persécutoit. Ce dernier voulut forcer les Arméniens à revenir au paganisme, qu'ils avoient abrogé. C'est la première guerre qui ait eu la religion chrétienne pour objet. D'accord dans leur aveuglement, ces deux empereurs eurent d'autres sujets de querelle qui les mirent aux mains. *Maximin* vaincu voulut abréger sa vie par le poison; mais celui qu'il prit n'étoit pas assez fort. Sa vie se prolongea au milieu de douleurs affreuses, dans lesquelles il expira. *Licinius* trouva, dans les états du défunt, *Valerie*, fille de *Dioclétien*, veuve de *Galérien*, *Candidien*, son fils adoptif, *Prisca*, mère de *Valérie*, *Sévérien*, fils de *Sévère*. Il les fit tous mourir. En comptant *Maximien* et *Maximin*, on remarque que tous les derniers persécuteurs de la religion chrétienne moururent de mort violente.

Licinius ne l'échappa pas non plus. *Constantin* lui avoit donné sa sœur *Constantia* en mariage avant la guerre contre *Maxence*. En reconnoissance de cette alliance, le nouvel époux avoit adopté les loix de *Constantin* en faveur des chrétiens. Mais il les exécuta mal. Cette infraction, et d'autres sujets de

brouillerie, entre autres la création d'un César par *Licinius*, nommé *Valens*, arma les deux beaux-frères. Quelques actions peu décisives amenèrent un traité de paix qui stipula entre eux un nouveau partage, et la destitution de *César Valens*. A sa place, les empereurs en créèrent trois, *Crispus* et *Constantin* le jeune, fils de *Constantin*, et *Licinien*, fils de *Licinius*. Leur bonne intelligence ne fut pas de longue durée. On ne sait qui entama une nouvelle guerre; mais *Licinius* lui donna un air de défi entre les deux religions. Avant la bataille, il se retira dans un bois voisin pour sacrifier à ses dieux. Revenu à son armée, il lui dit : « Si nous sommes « vaincus, il faut que nous méprisions « les divinités que nous adorons, et que « nous adorions un dieu jusqu'à présent l'objet de votre mépris. Si les « dieux nous accordent la victoire, il « faut que nous fassions une guerre « éternelle à leurs ennemis, et que « nous abolissions le nom chrétien ». La chance, si on peut appeller ainsi une disposition de la Providence, tourna en faveur du christianisme. *Licinius*, après sa défaite, fut bien reçu de son beau-frère, qui, sans qu'on en sache

la raison, le fit mourir ensuite. Il accomplit, contre le paganisme, l'anathême alternatif prononcé par *Licinius*, en défendant les sacrifices, les devins et les oracles, faisant fermer les temples des idoles, rendre à l'église les biens déja usurpés sur elle pendant les persécutions, exhortant tous ses sujets à embrasser sa religion, et les y excitant par des faveurs et des priviléges.

Ces succès brillans de *Constantin* furent ternis par des malheurs domestiques. On ne sait quelle altercation s'éleva entre *Crispus*, fils d'un premier lit, et *Fausta*, sa belle-mère. Elle renouvella contre lui l'accusation de *Phèdre* contre *Hyppolite*, et aussi crédule que *Thésée*, *Constantin* condamna son fils. Il but le poison à l'âge de vingt-cinq ans. La tombe qui ensevelit avec lui mille belles qualités, fut baignée des larmes des soldats, du peuple, et même des courtisans. La calomnie se découvrit. La criminelle belle-mère, convaincue de désordres trop prouvés, condamnée à la mort, expira suffoquée par la vapeur d'un bain chaud, et ses complices, condamnés avec elle, finirent leur vie par le fer ou le poison.

On a prétendu que l'empereur, en cette occasion, écouta trop son penchant à la cruauté, et confondit beaucoup d'innocens avec les coupables. En général, il n'étoit pas fort ménager de sang, témoin la mort de *Licinius*, son neveu, qui, à douze ans, ne pouvoit avoir mérité un sort si funeste.

Constantinople.

Les raisons qui ont déterminé *Constantin* à quitter Rome, et à se faire une autre capitale, sont encore incertaines. Les uns disent que ce fut une boutade de vaine gloire, une idée de se rendre immortel, en attachant son nom aux monumens impérissables d'une grande ville. D'autres disent qu'il s'ennuyoit de se trouver environné de temples, de sacrifices, d'idoles, et de l'attirail du paganisme, de ne pouvoir sortir sans être témoin de fêtes et de cérémonies qui lui déplaisoient. On ajoute que l'air contraint qu'il y apportoit, quand quelque événement, une victoire, les devoirs de sa place le forçoient d'y assister, choqua les Romains; qu'ils lui firent sentir leur mécontentement par des insultes publiques, et que le ressentiment qu'il en conçut, lui fit prendre et exécuter la résolution de les abandonner. Si ce fut là son motif,

le dommage que reçut Rome de la désertion du chef de l'empire, enseigne aux princes de quelle manière ils peuvent punir une multitude insolente, et est une leçon aux capitales et autres cités importantes, de ne pas abuser de leurs forces.

Constantin choisit Bysance, sur le Bosphore de Thrace, peut-être la plus heureuse position du monde. Il n'épargna ni peines, ni dépenses pour la peupler, l'orner, l'embellir, et en rendre le séjour commode et agréable. Il y fit faire un capitole, un amphithéâtre, un grand cirque, des bains, des portiques, des places publiques. Sur-tout il eut grand soin d'en faire disparoître tout ce qui pouvoit rappeller la mémoire du paganisme. Il fit abattre le peu de temples qui s'y trouvoient, et érigea à la place de magnifiques églises. Il planta des croix dans tous les carrefours et dans toutes les places. Son desir étoit qu'il n'y eût dans sa nouvelle ville que des chrétiens.

Il se déchargea d'une partie du fardeau de l'empire sur ces trois fils, *Constantin*, *Constant* et *Constance* qu'il fit Césars. Il leur fit épouser les filles de ses frères, et donna ses propres filles à

leurs cousins-germains, dans le dessein de se préparer une postérité intarrissable. Ces jeunes princes, sous ses ordres, repoussèrent les Goths, Sarmates, Francs et autres barbares des frontières; mais ils étoient encore mieux contenus dans leurs bornes par le respect et la crainte que l'empereur leur inspiroit. Ce sentiment lui attiroit des ambassadeurs des nations les plus éloignées, qui envoyoient lui porter l'hommage de leur admiration.

Un des soins les plus importans et les plus embarrassans, étoit la tranquillité et l'unité de l'église déchirée par les hérésies. On doit remarquer que presque toutes celles qui parurent dans les quatre ou cinq premiers siècles, regardoient la divinité de *Jésus-Christ*. Etoit-il Dieu et homme? Plus homme que Dieu? Plus Dieu qu'homme? Le corps de l'homme étoit-il vrai ou fantastique? La vierge *Marie* avoit-elle enfanté le Dieu? ou étoit-elle simplement mère de l'homme? Les esprits se partageoient aussi sur la Trinité. Etoit-ce l'assemblage de trois substances ou de trois formes? Les trois volontés étoient-elles une numériquement, ou identiques, quoique séparées? Mêmes questions

sur les volontés. Du sujet de la controverse, ou des noms de leurs patriarches, les sectaires prirent ceux d'Ariens, demi-Ariens, Nestoriens, Monothélites, Eutichicus, Antropomorphites, et autres semblables. L'opinion d'*Arius* fut discutée sous *Constantin* dans des conciles, avec toute la chaleur des génies orientaux, et la subtilité de la dialectique grecque. La divinité de *Jésus-Christ* sortit triomphante du creuset de la dispute. L'empereur s'y trouva. Il y mettoit l'ordre, exhortoit à l'union, à la concorde. Et l'existence perpétuée de l'église au milieu de ces troubles, sous les yeux des idolâtres envieux et encore puissans, est un autre miracle non moins étonnant que son établissement.

Constantin varia dans ses opinions. Il favorisa l'arianisme jusqu'à exiler des prélats catholiques, dont il blâmoit la fermeté, parce qu'ils refusoient des accommodemens mitoyens que les hérétiques lui faisoient entendre qu'on auroit dû accepter pour le bien de la paix. Il rappella les exilés avant que de mourir; mais il confia son testament à un prêtre arien, ce qui donna une grande autorité à ces sectaires, sous son prin-

cipal héritier. L'empereur ne se fit conférer le baptême que quand il se sentit attaqué d'une maladie dangereuse. Alors il appella ses enfans, qui étoient tous éloignés. Mais ils arrivèrent trop tard. Il mourut dans la soixante et quatorzième année d'âge, et la trente unième de règne.

Trois sortes d'historiens ont prétendu le juger : les ariens, les catholiques et les païens. On s'attend que les derniers lui trouveront tous les vices, qu'il fut ambitieux, injuste, exacteur, avare, débauché, vexateur et cruel. Quant à la cruauté, on ne peut l'en excuser à l'égard de sa famille; mais jamais il n'en montra envers ses sujets. Les catholiques et les ariens prononcent sur son caractère et ses actions, selon que dans quelques circonstances, il leur a été favorable ou contraire. L'église grecque en a fait un saint, mais l'univers l'a regardé comme un prince très-estimable, et personne ne lui dispute les qualités d'amateur des arts, protecteur des savans, homme d'état et grand capitaine. Il partagea l'empire en cinq. *Constantin*, l'aîné de ses enfans, eut les Gaules, l'Espagne et l'Angleterre; *Constance* le second, l'Orient, compre-

nant l'Asie, la Syrie et l'Egypte; *Constant* le plus jeune, l'Illyrie, l'Italie et l'Afrique. A son neveu, *Dalmatius*, il destina la Thrace, la Macédoine et l'Achaie; et à *Annibalien*, son autre neveu, la petite Arménie, à titre de royauté, le Pont et la Cappadoce, avec la ville de Césarée pour en faire sa capitale.

ROME ET CONSTANTINOPLE.

Cette division faite plutôt pour contenter un plus grand nombre de princes que pour le bien des peuples, pouvoit avoir un effet contraire à la tranquillité publique. Sous prétexte d'y pourvoir, la soldatesque prit les armes. En un même jour, *Julius Constantius*, frère du feu empereur, *Dalmatius César*, *Annibalien*, roi de Pont, cinq neveux de l'empereur furent massacrés, et avec eux les ministres du grand *Constantin*, qui auroient pu venger ce crime. Les soldats publièrent qu'ils n'en agissoient ainsi, que pour prévenir les troubles. Il ne resta de la famille de *Constantin*, que ses trois fils, *Gallus* et *Julien* ses neveux. Le premier ne dut la vie qu'à une maladie qui fit

Constantin. Constance. Constant. 337.

croire qu'il alloit mourir, et le second à sa très-grande jeunesse. On rend la justice à *Constantin* et à *Constant* de croire qu'ils ne furent pas coupables de cette barbarie. Mais on n'est pas sans soupçon sur *Constance*, le seul des fils de *Constantin*, qui peut en avoir été témoin, puisqu'il arriva assez tôt, pour assister aux funérailles de son père. Elles furent magnifiques, accompagnées d'un deuil qui s'étendit sur tout l'empire. Rome même qui avoit tant à s'en plaindre, ne lui refusa pas ses regrets. Elle auroit voulu avoir son corps; mais selon la volonté du défunt, il fut porté à Constantinople.

Constance et Constant.

Les trois frères se partagèrent les dépouilles de leurs deux cousins, et se retirèrent chacun dans leur département. Mais *Constantin* ne se contenta pas long-tems du sien. Il voulut empiéter sur celui de *Constant*, et succomba dans son entreprise. La perte d'une bataille, où il fut tué, mit fin à ses projets ambitieux. *Constant* s'empara des états du vaincu, dont *Constance* son frère ne réclama aucune partie.

Les Gaules tombées par la mort de *Constantin*, sous la domination de

Constant, lui donnèrent de l'occupation. Les francs y faisoient des irruptions continuelles, et le tenoient dans un état de guerre non-interrompu, pendant que les Perses donnoient le même embarras à *Constance*. On ne trouve d'eux en dix ans, que des expéditions militaires, et beaucoup de réglemens sur-tout de *Constance*, en faveur du christianisme, et une prédilection marquée pour les Ariens qui avoient beaucoup de crédit auprès de lui. Ces guerres portées sur les confins de l'empire, et déjà très désastreuses, furent renforcées par une guerre intestine, funeste dès son commencement, à l'empereur *Constant*. Ce prince vivoit dans la plus grande indolence, et ne se faisoit pas estimer des soldats. *Magnence*, Allemand d'origine, chef d'une partie de l'armée, remarquant ce mépris général, croit pouvoir en profiter. Il gagna plusieurs officiers. Un d'entre eux invite à un grand souper les complices, et plusieurs autres. *Magnence* sort vers la fin du repas, et rentre aussitôt revêtu de la robe impériale, et paré de tous les ornemens de la souveraineté. Ceux qui étoient instruits du dessein le saluent du titre d'*Auguste*,

ceux qui l'ignoroient les imitent comme par jeu; et en effet, on l'auroit fait passer pour tel, s'il n'avoit pas réussi. Mais les mesures étoient bien prises. *Magnence* envoie sur le champ investir le palais. Il comptoit y surprendre l'empereur : heureusement il avoit été averti, et s'étoit sauvé. L'usurpateur fit fermer les portes d'Autun, où la scène se passoit, croyant que *Constant* pourroit être caché dans la ville. En même tems il prit la double précaution de dépêcher des assassins sur le chemin qu'on pensoit qu'il auroit pu prendre : un d'eux l'atteignit et le tua. A la différence de son frère, *Constant* se montra toujours défavorable aux Ariens, et en général à tous les sectaires. Son nom, dans les écrits des évêques catholiques, n'est jamais placé qu'accompagné d'une épithète honorable.

Constance. 217. *Magnence* distribua largement aux soldats l'argent qu'il trouva dans le palais. Ils le proclamèrent, et l'usurpateur se vit maître des états de *Constant*. Mais il dut prévoir que sa possession ne seroit pas tranquille. En effet, sitôt que *Constance* apprit la catastrophe de son frère, il se prépara à le venger. *Magnence* tenta de s'accommoder avec

lui. Il proposa de le reconnoître pour son supérieur, en gardant néanmoins le titre d'empereur, puis de se réduire à celui de *César*. *Constance* déclara hautement que jamais il ne transigeroit sur le sang de son frère. L'usurpateur se prépara donc aussi à se défendre. Il parut en même-tems deux autres empereurs, *Népotien*, neveu du grand *Constantin* par une sœur, et *Vétéranion*, général des troupes de Pannonie. Il y prit la robe impériale. Le premier fut tué en voulant s'emparer de Rome qui tenoit pour *Magnence*. Le second écrivit à l'empereur qu'il ne vouloit être que son lieutenant, et l'aider à punir l'assassin de son frère. Il fut agréé à ces conditions.

Privé de ses frères, *Constance* adopta et déclara *César*, *Gallus* son cousin germain, et lui donna en mariage *Constantina* sa sœur, veuve d'*Annibalien*. Une circonstance qui tient du hasard, le débarrassa de *Vétéranion*. Il avoit bien accueilli ce collègue : prêts à marcher ensemble contre l'usurpateur, *Constance*, après avoir exhorté leurs soldats à se bien conduire, dans une guerre entreprise pour punir le meurtrier du fils du grand

Constantin, auquel il avoit prêté serment de fidélité, termina sa harangue par ces paroles : « Ce que je vous de-« mande est conforme à l'exacte équité; « c'est au frère à succéder à son frère, « et non à un étranger. » Que ce mot d'*étranger* fut prononcé à dessein ou par hasard, il frappa les soldats. Ils l'appliquèrent à *Vétéranien*, et s'écrièrent qu'ils ne reconnoissoient d'autre empereur que *Constance*, tirèrent le collègue à bas du tribunal, et le dépouillèrent de la pourpre. Le malheureux se jeta aux pieds de l'empereur, qui le releva avec bonté, l'embrassa et l'admit à sa table. Il lui assigna en Bithynie des biens pour vivre honorablement. *Vétéranien* y mena une vie paisible, ne se mêlant d'aucune affaire. On dit qu'il écrivit plusieurs fois à *Constance* pour le remercier de l'avoir débarrassé des soins du gouvernement, et de lui avoir procuré la tranquillité dont il jouissoit.

La guerre se faisoit vivement entre les deux rivaux. Enflé de quelques avantages, *Magnence* rejeta à son tour les propositions qu'il avoit faites autrefois lui-même, et défia l'empereur près de Mursa, en Pannonie. Cette bataille est

des plus célèbres, et une de celles qui décident du sort des royaumes. Le carnage qui s'y fit entre deux armées composées de soldats également nombreux, vaillans et disciplinés, affoiblit l'empire, et ouvrit la porte à l'inondation de tous les barbares. La frayeur de *Magnence* le fit fuir au-delà de l'Italie, jusques dans les Gaules, le premier théâtre de son usurpation. L'Afrique, la Sicile et l'Espagne, se détachèrent de lui; il lui resta cependant assez de forces pour tenter de nouveau fortune dans le haut Dauphiné : elle lui fut encore contraire. Il se réfugia à Lyon, ses soldats l'abandonnèrent. Furieux de leur perfidie, il tua de sa propre main sa mère, son frère *Desiderius* qu'il avoit créé César, ceux de ses parens et amis dont il se trouvoit accompagné, et se perça enfin de son épée. Son frère *Décence*, qui venoit à son secours, apprenant sa mort, s'étrangla.

Le reste du règne de *Constance*, 353.
quoique encore assez long, ne présente plus, avec quelques expéditions militaires, que des intrigues de cour. Ce prince étoit sensible et humain, mais foible, esclave de ses habitudes, ne voyant, n'entendant que par les yeux et

les oreilles de ceux qui l'approchoient. Ses eunuques, ses flatteurs, ses ministres le dominoient. *Cependant*, ajoute plaisamment un écrivain, *ils lui laissoient quelque autorité. Constance* devint plusieurs fois veuf. Celle de ses femmes qu'il aima et considéra le plus, se nommoit *Eusébie*, native de Macédoine, belle, obligeante, se piquant de sciences, vertueuse, disent enfin certains auteurs, quoiqu'on lui reproche, par suite du dépit que lui inspiroit sa stérilité, d'avoir administré à sa belle-sœur un breuvage propre à l'empêcher de devenir mère, chaque fois que celle-ci offroit des signes de fécondité. *Eusébie* aimoit à se mêler des affaires de religion. Les évêques ariens lui faisoient une cour assidue, et profitèrent bien de l'empire qu'elle exerçoit sur l'esprit de son époux. Il faut reconnoître qu'elle lui donna souvent de bons conseils. Son influence l'empêcha quelquefois d'exécuter les résolutions injustes que lui dictoient ses perfides ministres. On ne sait si elle eut part à la catastrophe du César *Gallus*, soit en le poussant dans le piége, soit en ne le retenant pas.

Quoique ce prince se montrât libertin,

infatué de son autorité et cruel, il n'auroit peut-être pas été impossible de le faire changer, en lui adressant des remontrances vives et pathétiques, menaçantes mêmes de la part de l'empereur, son cousin germain. Mais les ennemis que *Gallus* s'étoient fait à la cour, aimoient mieux le perdre que le corriger. En conséquence, ses désordres de jeunesse, comme de parcourir la nuit les rues d'Antioche, insulter, battre les passans, sa vanité puérile à se complaire dans les ornemens impériaux, sa facilité à laisser aiguiser son caractère irascible contre ceux qu'on vouloit lui rendre odieux, dont quelques-uns, sous de faux prétextes, furent envoyés au supplice; tout cela étoit représenté à l'empereur comme provenant d'une perversité irremédiable. Ceux mêmes que son cousin envoyoit dans le dessein de l'adoucir, avoient des ministres des ordres secrets de l'aigrir.

De tous les griefs de *Gallus*, le plus sensible à *Constance*, étoit le crime d'ambition. Son conseil lui persuada que pour y mettre obstacle, le plus sur moyen étoit de tirer le César d'Antioche, le théâtre de sa domination, et de l'appeller auprès de lui. L'empereur

lui écrivit une lettre invitatoire dont il chargea *Domitien*, qu'il faisoit *préfet de l'Orient*. En lui envoyant la lettre à remettre, il lui mandoit à lui-même : « Je sais que *Gallus* se propose de « venir me voir en Italie ; si vous le « jugez à-propos, vous pouvez l'accom- « pagner ; mais que ce soit avec tout « le respect dû à sa naissance et à son « rang ». On ne pouvoit donner avec plus de circonspection un ordre violent ; mais *Domitien* suivit par préférence les instructions secrètes des ministres. Ils vouloient que *Gallus* eût de la défiance, qu'il la montrât afin de pouvoir la faire regarder comme un regret de voir ses projets découverts, et un chagrin de l'obstacle qu'on y mettoit.

Domitien Arrive à Antioche, va droit à la maison des préfets, sans daigner rendre ses devoirs au César, quoiqu'il passât devant son palais. Prétextant une indisposition, il se fait attendre plusieurs jours, et va lorsqu'il ne peut plus différer. En abordant *Gallus*, il lui dit : « Il faut que vous alliez en « Italie, car telle est la volonté de « l'empereur. Si vous refusez d'obéir, « j'arrêterai le paiement de ce qui se « donne pour la dépense de votre mai-

« son ». Quelque peu encourageante que fût cette invitation, *Gallus*, s'y soumit sur les instances de *Constantia* sa femme, à laquelle l'empereur avoit écrit des lettres pressantes. Il se mit en route, comptant sur son épouse comme sur une sauve-garde ; mais elle mourut, lorsqu'il étoit trop avancé pour reculer.

On le laissa aller jusqu'à Constantinople sans aucun air de défiance ; mais quand il eut passé cette ville, tout annonça des projets sinistres. Il se vit entouré de gardes qui empêchoient de l'aborder. Les garnisons furent retirées des villes qu'il devoit traverser, de peur qu'elles ne lui rendissent les honneurs militaires, et qu'il ne les gagnât. La députation d'une armée dont il cotoyoit le voisinage, ne put jamais le saluer. On hâtoit sa marche. Par-tout il trouvoit des voitures prêtes pour lui et ceux de sa suite. Il lui fut même conseillé de laisser une partie de son escorte, pour satisfaire plutôt l'empressement de son parent. Quand on le tint près de Milan, où étoit *Constance*, des soldats s'introduisent dans la maison où il étoit logé. *Apodème*, envoyé de l'empereur parut, le dépouilla de la pourpre, lui

promettant qu'il ne lui seroit point fait de mal, et le transporta à Fione en Dalmatie, lieu de mauvais augure, où *Crispus* avoit été mis à mort vingt-huit ans auparavant. Il y trouva deux de ses plus mortels ennemis, chargés de l'interroger; mais des auteurs assurent qu'il fut condamné sans avoir été entendu. « Le fait est certain, disent-ils, « car tout prince qui n'entend que par « les oreilles de ses favoris, n'entend « rien du tout ». *Gallus* eut la tête tranchée. Sa mort entraîna celle de beaucoup de personnes qu'on dit ses complices. Il falloit bien des exécutions pour persuader à l'empereur qu'il y avoit eu un crime. Mais le jeune *Julien*, son frère, qu'on élevoit sous les yeux de *Constance*, ne pouvoit y être impliqué; cependant, il fut tenu pendant sept mois sous une garde sévère.

Un bon officier, nommé *Sylvain*, Franc d'origine, fut aussi victime d'une horrible fourberie. Il étoit de trop à la cour pour quelques ambitieux qui lui envioient l'estime du prince. Ils lui procurèrent un exil honorable, par le moyen d'un commandement dans les Gaules. Quoiqu'éloigné, ils le craignoient encore. L'un d'eux abusa d'une

lettre de *Sylvain*, tombée entre ses mains. Laissant la signature, il en gratta toute l'écriture, et y substitua des phrases qui indiquoient un projet tramé par *Sylvain*, de gagner les soldats, et de se faire proclamer empereur. Il l'auroit pu, parce qu'il étoit généralement estimé; mais il n'y songeoit pas. Cependant, sans donner tout à-fait dans le piége, *Constance* crut la chose bonne à examiner. Par une suite de son aveugle confiance, il en chargea le plus mortel ennemi du prétendu coupable.

Le juge arrive: au lieu d'aller droit à *Sylvain*, comme il lui étoit ordonné, et de lui remettre une lettre de l'empereur, qui l'appelloit à la cour pour se justifier, il fait saisir ses biens, et traite tous ses parens et amis comme complices d'un criminel. A cette nouvelle, *Sylvain* ne se croyant aucune ressource dans l'équité du prince, dont il connoissoit l'obstination dans les préjugés qu'on lui inspiroit, hésite entre se retirer chez les Francs ses compatriotes, ou se faire proclamer empereur. On lui conseille ce dernier parti. Il le prend; mais pendant sa délibération, son innocence avoit été reconnue. *Constance* lui députe *Ursicinus*,

officier estimé, chargé de lettres obligeantes. Il part d'autant plus volontiers, qu'il espère arriver avant que *Sylvain* sache que sa révolte est connue à la cour; et qu'ainsi il le déterminera facilement à se rendre. Mais malgré sa diligence, il apprend en arrivant à Cologne, que la nouvelle de la rebellion est sue à la cour, y est parvenue avant lui. Alors il change de mesures, feint d'avoir quitté le parti de *Constance*, pour partager la fortune de *Sylvain*, s'introduit auprès de lui à titre d'ami, en est reçu avec empressement et confiance, profite de cet accueil pour gagner des soldats, qui assassinent le trop crédule *Sylvain*. *Ursicinus* passoit pour honnête homme. Mais que ne corrompt pas l'air empesté de la cour! Il fut dans la suite disgracié, et puni par cette même cour à laquelle il avoit sacrifié son honneur.

Perpétuellement les bons officiers se trouvoient exposés à de pareilles vexations, qui, à la vérité, n'avoient pas toujours des effets aussi tragiques. Ils se retiroient. Les ministres les remplacoient par leurs amis et leurs créatures, la plupart gens sans capacité. L'empire en souffroit. Les barbares l'assailloient

avec succès de tous côtés. L'état de dépérissement où il se réduisoit insensiblement, l'impossibilité de pourvoir seul à tout, détermina *Constance* à prendre un collègue. Cette résolution éprouva bien des objections de la part des ministres, qui appréhendoient de perdre par cette adjonction une partie de leur puissance. Les difficultés devinrent plus fortes quand on sut que l'empereur jetoit les yeux sur le jeune *Julien*, frère de *Gallus*, dont ils appréhendoient l'esprit et la vengeance. Mais *Eusébie* soutint son mari dans son opinion. Il envoie un matin dire à *Julien* de quitter le manteau de philosophe, qui étoit apparemment l'habit qu'on prenoit, comme depuis on a pris le froc, pour faire connoître qu'on n'avoit plus de prétention au gouvernement, et le déclara *César*.

Si les ministres n'avoient pu parer ce coup, et retenir *Julien* dans la nullité, du moins ils se proposoient de lui rendre son existence politique plus désagréable que son inaction. On éloigna de lui tous les gens auxquels il avoit confiance. Sous prétexte d'honneur, on placa des gardes à sa porte, moins pour le défendre que pour l'observer. On ouvroit

ses lettres avant que de les lui remettre; de sorte qu'il fut réduit à avertir ses meilleurs amis de ne pas lui écrire, ni le venir voir de peur de s'exposer, ou de l'exposer lui-même à quelque chagrin. Il ne partit de Milan pour les Gaules, où l'empire étoit dans le plus grand danger, qu'environné de surveillans, d'espions, ou de contradicteurs, chargés de contrôler ses actions, et de restreindre ses pouvoirs. Malgré ces entraves, sa première campagne ne fut pas malheureuse. Ses succès déterminèrent l'empereur à étendre son gouvernement; mais en même-tems on lui donna, sous prétexte de le seconder, un assez bon officier, qui avoit autrefois trahi *Gallus*, sous lequel il servoit, et qu'on croyoit très-propre à faire échouer les entreprises de *Julien*.

Il fallut à *Julien* toute son adresse et la confiance des troupes pour se soutenir en même-tems contre ces manœuvres secrètes, et contre les irruptions des ennemis, qui l'investissoient quelquefois de tous côtés. Pendant qu'il ne passoit presque pas de jour sans combattre, *Constance* promenoit son indolence en Italie. Il se montra à Rome, dont il admira la magnificence,

le temple de Jupiter, les bains publics, l'amphithéâtre, le mausolée d'*Adrien*, le théâtre de *Pompée*, la place de *Trajan*, et les autres édifices. « La re-« nommée, dit-il, qui outre tout, reste « en deçà de la vérité dans ce qu'elle « raconte de Rome ». Il ne voulut pas entrer dans le sénat, qu'on n'en eût ôté l'autel de la victoire, reste d'idolâtrie contre laquelle il venoit de donner des édits très-sévères, déclarant indigne de tout emploi ceux qui la pratiquoient, condamnant à la torture et à la mort les magiciens, les devins, ceux qui les consultoient, qui seroient trouvés dans sa cour, ou dans celle de *Julien*.

Ce prince continuoit à se couvrir de gloire ; mais il la renvoyoit toute à *Constance*, qui n'hésitoit point à se couronner des lauriers de son cousin. Dans la relation qu'il fit publier de la victoire importante de *Julien* sous Strasbourg, il s'en attribua tout l'honneur, sans dire un mot du vainqueur. Les prisonniers, princes et autres, que son cousin lui envoya, il les regardoit et les traitoit comme des trophées de sa propre valeur. Jactance puérile ! d'autant plus blâmable, que lui-même n'étoit pas sans quelque gloire militaire, dont il

auroit pu se contenter. Il battit en personne les Quades et les Sarmates, peuples belliqueux, et les força à demander la paix. On peut dire qu'il avoit l'intelligence de la guerre, et qu'il y montroit de la bravoure; mais il aimoit la paix, et fit tout ce qu'il put pour l'entretenir avec les Perses, et ce ne fut qu'à l'extrémité qu'il se détermina à marcher contre eux.

Cette guerre amena le dénouement des intrigues formées contre *Julien*. *Constance*, muni d'excellentes et nombreuses troupes, fut encore conseillé de demander au César un renfort de l'élite dessiennes. Cet ordre arriva dans des circonstances difficiles. Les Pictes et les Ecossais, sortis de leurs rochers, ravageoient l'Angleterre, et donnoient beaucoup d'inquiétude au jeune général. D'un autre côté, il ne doutoit pas qu'aussitôt que ses meilleures troupes seroient parties, les Allemands, contenus uniquement par la crainte, ne rentrassent dans les Gaules. Ainsi *Julien* se trouvoit, pour ainsi dire, entre deux feux; exposé au ressentiment de l'empereur, s'il n'obéissoit pas, et à une invasion inévitable, s'il obéissoit. Dans ces angoisses, il prit la résolution d'o-

beir, mais d'abdiquer en même-tems la dignité de César. Il fait donc appeller un nommé *Décence*, chargé des ordres de l'empereur, et l'avertit que les auxiliaires levés en Allemagne et dans les Gaules, ne s'étoient engagés à servir qu'à condition qu'on ne les contraindroit pas de passer les Alpes, et qu'il y auroit peut-être du danger à violer leur capitulation.

En effet, quand *Décence* eut fait son choix, et qu'il fallut partir, la désolation éclata dans l'armée; les soldats se plaignoient qu'on les reléguoit au bout du monde, pendant que leurs enfans, leurs femmes et leurs amis seroient emmenés en captivité par les barbares. Pour ôter ce motif de résistance, *Julien* leur permit d'emmener leurs familles, et leur offrit des voitures aux dépens du public. Il poussa l'attention plus loin. Comme il connoissoit l'attachement de ses soldats, il conseilla à *Décence* de ne pas les laisser approcher de Paris, où il étoit, de peur qu'ils ne se portassent à quelque excès en le voyant. Mais le commandant ne crut pas devoir leur refuser la satisfaction de saluer leur général, qu'ils demandoient avec instance. *Julien* les reçut avec bonté, les exhorta

de se soumettre de bonne grâce aux ordres de l'empereur, qui ne manqueroit pas de récompenser leur valeur. Mais le peuple les conjura de ne point abandonner un pays qu'ils avoient défendu avec tant de gloire. De leur côté, les soldats étoient très disposés à rester. Le jeune général les harangua de nouveau. Ils l'écoutèrent avec attention, et se retirèrent en gardant le plus profond silence. Il invita les officiers à un magnifique repas, leur offrit ses services, les assura de son estime et de son amitié. Affligés de l'idée de se séparer d'un pareil chef, et de quitter leur patrie, ils se retirèrent tristement dans leurs quartiers.

Le mécontentement fermenta. Le soir, les soldats excités, dit-on, par leurs officiers, prirent les armes, se présentèrent tumultuairement au palais, et proclamèrent *Julien* empereur. Il rejeta avec indignation l'honneur qu'ils prétendoient lui faire, ordonna qu'on fermât les portes; de sorte que les soldats qui désiroient ardemment de le voir, furent obligés d'attendre jusqu'au lendemain. Pendant la nuit, il eut, dit-il, la vision d'un spectre, tel qu'on dépeignoit alors le génie de l'empire, qui

lui dit : « Je viens pour être avec vous ; « mais ce ne sera que peu de tems ». Dès que le jour parut, la soldatesque força le palais, obligea *Julien* de se montrer, le salua empereur ; et sur le refus d'accepter cette dignité, menaça de le tuer. Il se rendit, se laissa élever sur un bouclier, couronner d'un collier d'or, en forme de diadême, et fit aux soldats les largesses ordinaires.

Les suites de cet événement sont aisées à deviner. Le nouvel empereur écrivit à l'ancien pour s'excuser. Celui-ci refusa de reconnoître dans son cousin d'autre titre que celui de César, et lui envoya commandement de s'y borner. *Julien* reçoit le député sur son tribunal. Il déclare qu'il est prêt à abdiquer, si ses soldats le veulent. Tous s'écrient qu'ils n'y consentiront jamais. Il se fait pour lors prêter le serment de fidélité, et consomme sa rebellion. Bien des gens ont douté qu'il y ait jamais eu la moindre répugnance, et beaucoup d'auteurs assurent que sa résistance ne fut qu'une feinte, et que la pièce étoit préparée avant qu'il la jouât. Mais quand la chose seroit vraie, après le mal qu'on lui avoit fait et celui qu'il pouvoit craindre, il seroit excusable.

Quant à *Constance*, il ne l'est pas de n'avoir pas cédé aux circonstances, et contenté un parent digne de son attention. S'il ne le fit pas, on peut en rejeter en grande partie la faute sur ses mauvais conseillers. Il n'avoit plus la prudente *Eusébie* pour les contrebalancer. Elle étoit morte. Pour étouffer ses regrets, il en prit une autre. *Julien* avoit aussi perdu la sienne; mais il ne s'amusoit pas à des noces. Il s'occupoit à tenir ses troupes en haleine par de nouvelles victoires sur les Allemands, lusqu'à ce qu'il fallût les mener contre l'empereur.

Il se fit précéder par des manifestes. Dans ceux qu'il envoya aux villes de Grèce, Athènes, Corinthe et autres qu'il savoit attachées au culte des dieux, il insinuoit qu'il n'agissoit que par leur inspiration; mais dans son palais, il assistoit publiquement aux cérémonies chrétiennes, se permettant néanmoins en secret les sacrifices, et autres rites païens. *Julien* se rendit facilement maître de l'Italie et de la Sicile. Il avoit déja passé l'Illyrie, lorsqu'il apprit la mort presque subite de l'empereur, qui, débarrassé des Perses par une paix faite à la hâte, venoit précipitamment

au-devant de lui. Sa maladie fut courte. Une fièvre violente l'emporta dans un village de Cilicie, au pied du mont Taurus, à l'âge de quarante-cinq ans, après vingt-cinq de règne, sous son épouse *Eudoxe*, sous *Eumène*, *Eusèbe*, *Sérapion* et autres courtisans ministres et affranchis. Il reçut le baptême d'un Arien, immédiatement avant que de mourir. *Constance* étoit de petite stature, fait à la fatigue, sobre, dormoit peu, n'aima que ses femmes, n'avoit ni génie, ni connoissance, ni majesté.

La mort de *Constance* ne causa pas le moindre mouvement dans l'empire. L'armée qu'il menoit contre *Julien*, envoya reconnoître son cousin. Les autres armées, les deux capitales, Rome et Constantinople, toutes les provinces lui déférèrent à l'envi le titre d'empereur, et il se trouva tout-à-coup placé sur le trône avec une unanimité et une tranquillité qu'aucun empereur avant lui n'avoit connue. Ce *Julien* dont nous parlons, est celui que l'on connoît sous le nom d'*Apostat*. Cette épithète sembleroit imposer à tout historien chrétien l'obligation de ne présenter de ce prince qu'un portrait défa-

vorable ; mais des auteurs estimables ont osé tenter de lui donner un profil moins désavantageux, et ont réussi. Quant à nous, l'idée que nous en concevons, est celle d'un homme singulier, de ces hommes, que ceux même qui les estiment, ne proposeroient pas pour modèle. Il perdit sa mère en naissant. Son père lui fut enlevé dans son bas âge par un assassinat. *Constance* son parent le laissa négligemment entre les mains de pédagogues, qui, flattés d'avoir sous leur férule un rejeton de la famille impériale, lui laissèrent faire ses volontés. Le génie de l'enfant, la facilité de sa conception les éblouit. Ils devinrent plutôt ses disciples que ses maîtres. « Il ne nous « reste plus rien, disoient-ils, à lui « montrer. »

Julien se crut dès-lors un prodige. Il abonda dans son sens. Sa curiosité n'étant point retenue par le frein de l'estime pour ceux qui l'enseignoient, s'aiguisa et le porta à vouloir tout pénétrer. Sa naissance, ses lumières, lui donnèrent le droit, sorti de l'adolescence, de fréquenter des gens habiles, des philosophes connus en Grèce et principalement à Athènes, où il vécut.

S'ils le contre-disoient, c'étoit avec ménagement. Leurs égards lui laissoient ses opinions. Il se piqua de les soutenir. Un pareil caractère devoit se révolter contre toute espèce de soumission en fait de sentimens. *Constance* vouloit qu'il fût chrétien. Il le gêna, le persécuta; et *Julien*, malgré son esprit, s'obstina dans l'absurde polithéisme. L'habitude de faire ses volontés, contractée dans sa jeunesse en compagnie de gens au dessous de lui, le rendit familier dans ses manières, négligent dans ses habits, jusqu'à la mal-propreté, railleur, défaut capital dans un prince. Ce précis de ses premières années, suffit pour expliquer le mélange de ses bonnes et mauvaises qualités, et porte à le plaindre dans ses écarts.

Ce prince étoit petit de stature. Son visage qui n'avoit rien d'agréable, étoit défiguré par une longue barbe. Mais il étoit bien fait, actif et fort adroit dans tous ses exercices. Il avoit une mémoire excellente, beaucoup de pénétration, et de présence d'esprit. En reconnoissant qu'il étoit naturellement bon et doux, on auroit droit d'être étonné de ses vexations, de ses persécutions à l'é-

gard des chrétiens, si on ne savoit à quoi la volonté déterminée de se faire obéir peut porter certains esprits. *Julien* auroit dû prendre pour lui même les conseils sages qu'il donna à un père qui avoit déshérité son fils, en punition de ce qu'il avoit quitté le christianisme, pour le paganisme. L'empereur les fit venir l'un et l'autre en sa présence, s'adressant au père, il lui dit: « Je ne trouve rien de plus déraisonnable, que d'user de violence en fait de religion. Permettez à votre fils d'en professer une différente de la vôtre, comme je vous permets d'en professer une différente de la mienne, quoiqu'il me soit aisé de vous contraindre d'y renoncer. — Quoi, répondit le père, vous parlez en faveur d'un impie abhorré des cieux qui a préféré le mensonge à la vérité, et renoncé au culte du vrai Dieu pour se prosterner devant les idoles. — Les invectives, répartit *Julien*, sont déplacées ici. » Puis adressant la parole au fils: « J'aurai soin de vous, lui dit-il puis que votre père est sourd à mes prières, et n'a aucun égard à ma recommandation. » Ainsi devroient se terminer les procès de ce

genre; et si tout le monde n'a pas comme un empereur le moyen de désintéresser les parties, tous ont du moins le droit de recommander l'union et la paix, malgré la différence de sentimens, et d'en donner l'exemple.

Le exploits guerriers de *Julien* finirent au moment où commencent ordinairement ceux des autres princes, savoir lorsqu'il monta sur le trône. On ne peut s'empêcher d'être surpris de ses victoires, lorsque l'on considère sa jeunesse et son éducation toute tournée vers l'étude, de sorte qu'il fut obligé d'apprendre les élémens de l'art militaire, au moment même où il menoit son armée à l'ennemi. Il avoit au reste beaucoup de disposition à la vie de soldat. Une grande sobriété. « Qui « pense trop à sa table, disoit-il, « pense peu à la vertu. » Point de délicatesse. Il dormoit sur une peau étendue à terre, et se levoit dès qu'il s'éveilloit, ce qui étoit ordinairement à minuit. Il employoit le reste de la nuit à lire, à écrire, à visiter les postes, quelque tems qu'il fît. Peu de repas, point de spectacle. Il ne souffroit à sa cour, ni danseurs, ni comédiens, ni joueurs d'instrumens, ni bouffons.

Il interdit le théâtre aux pontifes Païens, déclarant ces amusemens *infâmes*.

Sitôt qu'il fut en possession de l'autorité souveraine, il fit ouvrir les temples, recommencer les sacrifices aux idoles, retrancha les privilèges dont *Constance* avoit comblé le clergé peut-être avec excès, et s'appliqua à combattre la religion chrétienne par les armes du ridicule et du mépris, dont il s'efforça de couvrir ses dogmes et ses ministres. Ce fut une persécution plus dangereuse que celle des tortures et des glaives qu'il ne s'interdit cependant pas. Il diminua les impôts, et fit des établissemens utiles aux pauvres. La réforme de beaucoup d'officiers de la cour fut un grand soulagement pour le peuple. La simplicité qu'il pratiquoit lui-même, ne permettoit pas de luxe à ceux qu'il conserva. Son barbier venant un jour faire son service avec des habits trop beaux pour sa condition, l'empereur fit l'étonné, et dit : « Ce n'est pas un sénateur, « ni un gouverneur de province que « je demande, mais un barbier. »

Un de ses premiers soins fut d'épurer le ministère. Il punit quelques-uns de ceux qui avoient abusé de la confiance

de son prédécesseur, bien estimable, si la vengeance de tous les maux qu'ils lui avoient faits, ne joignit pas alors son épée à celle de la justice : on doit remarquer qu'il pardonnoit volontiers. Un homme qui l'avoit offensé dans sa jeunesse craignant son ressentiment lorsqu'il fut devenu empereur, vint se jetter à ses pieds, et le prier d'oublier son injure. Il l'embrassa de bonne amitié, et lui répondit : « J'ignore en « quoi vous m'avez offensé, et je ne « me soucie pas de le savoir ; mais « quelqu'ait été votre conduite à mon « égard, vous n'avez rien à craindre » sous un prince dont la plus grande « ambition consiste à diminuer le nom- « bre de ses ennemis, et à augmenter « celui de ses amis. » Cette scène se passa à Antioche, où il vécut quelques tems en butte à la raillerie des habitans. Il s'en vengea par une satyre, en homme qui fait assaut d'esprit ; puis en prince qui ne fait pas scrupule d'abuser de sa puissance, il leur laissa un gouverneur cruel et injuste. Quand on lui fit des remontrances, il répondit : « Ils n'en méritent pas un autre. » Après cela raillez les grands.

Cette ville où il faisoit ses prépara-

tifs pour la guerre des Perses, d'autres villes encore par lesquelles il passa, furent le théâtre des superstitions qu'il employoit pour découvrir l'issue de cette guerre, et se rendre ses dieux favorables. On parle de sacrifices de jeunes vierges qu'il eut la barbarie d'immoler pour consulter leurs entrailles palpitantes, crime qui doit rendre sa mémoire exécrable, s'il l'a commis. Il est certain qu'il brûloit de l'encens et offroit des holocaustes à la lune, au soleil, à tous les astres, aux divinités de tous les lieux et des élémens, à tous les dieux de l'Olympe et des enfers.

En même-tems que *Julien* s'appuyoit de ces secours surnaturels, il auroit été de la prudence de ne point négliger ceux que la circonstance lui présentoit. Au contraire, il reçut avec une fierté déplacée l'offre des Sarrasins de marcher avec lui contre les Perses. « Les Romains, répondit-il, « doivent secourir leurs alliés; mais ils « n'ont pas besoin de leurs secours ». Il ajouta à ce refus celui d'une gratification que ses prédécesseurs leur payoient. « Un prince guerrier, dit-« il, a du fer et point d'or ». Ces peu-

ples irrités se donnèrent aux Perses, et leur furent très-utiles. Il tint un discours encore plus révoltant à *Arsace*, roi d'Arménie, qui étoit chrétien. Il lui avoit commandé de se joindre à ses généraux pour commencer la guerre. Comme les ordres éprouvoient quelque retard, il écrivit à ce prince des lettres menaçantes qu'il terminoit ainsi: « Et le dieu que vous adorez ne sera « point capable de vous garantir des « effets de mon indignation ».

En comparant la sagesse des mesures qu'employa *Julien* dans ses autres guerres, avec l'imprudence qu'il mit dans la conduite de celle-ci, il est difficile de deviner la cause de ce contraste. C'est pourquoi dans cet embarras, les historiens chrétiens ne sont point blamables d'avoir présumé que dieu permit qu'il fût frappé d'aveuglement, parce qu'il se proposoit de détruire la religion chrétienne, s'il avoit été vainqueur. Ce malheureux prince, sitôt qu'il fut sur les terres des Perses, fit rompre le pont d'une rivière qui les séparoit de ses états, pour ôter à ses soldats la facilité de déserter; mais c'étoit aussi leur ôter la facilité de la retraite en cas d'échec. Après des com-

bats, des assauts, des marches pénibles qui lui coûtèrent beaucoup de monde, contre l'opinion de ses meilleurs officiers, il quitte les rives du Tigre, où il avoit une flotte qui pourvoyoit à ses besoins, et malgré la réclamation de toute l'armée, il fait brûler cette flotte, de peur que les ennemis ne s'en emparent quand il sera éloigné. Tout cela sur la foi des guides du pays, qui lui promettoient un chemin beaucoup plus facile et plus court.

Mais à peine le feu étoit à la flotte, qu'on découvre que les guides sont des traîtres. On veut envain arrêter l'incendie, l'embrâsement s'étend, et la flotte et consumée. L'empereur avance, bat les Perses qui viennent à sa rencontre. Ils fuyent : les Romains les poursuivent et se trouvent sans vivres dans des lieux déserts et ruinés. Ils avancent croyant se faciliter le moyen d'en sortir, ils s'y enfoncent encore davantage. L'ennemi les harcelle ; ils périssent par milliers de faim et de soif. *Julien* se trouvoit dans la plus cruelle perplexité. Il n'est point étonnant que livré à ses réflexions désolantes, il ait cru, comme *Brutus* aux champs de Philippes, revoir le génie de l'empire

qui lui avoit apparu, lorsqu'il hérita de la pourpre. Pendant que cette terrible illusion occupe son esprit, on crie aux armes. Il court sans cuirasse où le danger l'appelle. Une flèche le frappe. Il tombe baigné dans son sang. On dit qu'il en prit dans sa main, le jeta contre le soleil en disant : « Tu as « vaincu Galiléen ». Ce mouvement de dépit, s'il a eu lieu, pourroit indiquer une espèce de défi de l'adorateur des idoles, au vrai dieu, et l'intention qu'on lui a cru de détruire la religion chrétienne, s'il étoit revenu vainqueur.

Porté dans sa tente, après le premier appareil, il voulut retourner au combat ; mais sa foiblesse ne le lui permit pas. Dès le second pansement, la blessure fut déclarée mortelle. Il se résigna avec fermeté à son sort. « Convaincu, dit-il, que celui qui « est épris de la vie quand il faut « mourir, est aussi lâche que celui qui « voudroit mourir quand il faut vivre». Il ne voulut point nommer de successeur, « de peur de donner aux Romains « un maître incapable de les gouver- « ner, ou d'exposer un homme d'un « mérite distingué aux dangers qu'il

« auroit à craindre, si son choix n'é-
« toit pas approuvé ». *Julien* mourut à l'âge de trente deux ans, après en avoir régné trois comme empereur. On ne peut nier qu'il avoit des vertus et des vices. Avoit-il plus des unes que des autres ? N'eut-il pas vertus et vices dans le même genre ? Par exemple, les uns disent que son lit étoit chaste comme celui d'une vestale ; d'autres, qu'il avoit à sa suite jusques dans les camps, une foule de prostituées. Sa réputation est donc, et sera toujours un problème. Héros pour les païens qu'il favorisoit, monstre pour les chrétiens qu'il persécuta, et dans nos derniers tems, le saint des incrédules. Il a écrit d'un style satyrique la vie des empereurs qui l'ont précédé. A l'exemple des auteurs, il est souvent tombé dans les fautes qu'il leur reproche.

Jovien. 363. L'armée étoit dans un état à ne pouvoir différer de se donner un empereur. Le choix tomba sur *Jovien*, d'une naissance consulaire, âgé de trente-trois ans, connu pour un des meilleurs officiers, et estimé pour les qualités de l'esprit. S'il n'avoit été question que de se défendre contre les Perses, les

Romains malgré leurs pertes, se sentoient assez de force et de courage pour résister; mais il falloit combattre la famine, le plus terrible des ennemis. L'extrémité où elle réduisoit l'armée, força *Jovien* de traiter à quelque condition que ce fût : trop heureux de sauver ses troupes par le sacrifice de quelques provinces. La retraite des Romains, quoique non interrompue par les Perses, fut encore difficile. Après une marche pénible, *Jovien* se vit enfin sur les terres de l'empire : il séjourna peu aux frontières, sans se mettre en chemin pour Constantinople. Pendant la route, il s'occupoit du gouvernement. On a encore de lui des réglemens qui marquent ce qu'on devoit attendre d'un jeune prince plein de bonne volonté et de lumières. Les païens eux-mêmes n'ont pu s'empêcher de donner des éloges à la fermeté avec laquelle il professa le christianisme, malgré la disgrace dont *Julien* le menaçoit. Aussi un de ses premiers soins fut-il, de rétablir le Labarum et les autres marques de la religion sur les enseignes de l'armée, et de rendre à l'église la liberté,

les biens et les priviléges dont l'apostat l'avoit privée.

Jovien gagna en hâte Constantinople. Sa femme venoit au-devant de lui, avec une suite digne d'une impératrice. Elle lui amenoit son fils *Veronien* presqu'au berceau. Déjà elle touchoit au moment d'embrasser son époux..... Quel coup de foudre! On lui annonce qu'il est mort. Jamais on n'a pu savoir quelle fut la cause d'une mort si subite, le poison, la vapeur du charbon, une apoplexie ou l'assassinat. Il paroît qu'on fit peu de recherches à cet égard; ce qui pourroit faire croire qu'il y avoit des personnes intéressées à ne rien découvrir. Son corps fut porté à Constantinople, et l'entrée pompeuse qu'on lui préparoit, changée en funérailles. Il ne régna que sept mois et vingt jours.

Valentinien et Valens. 363.

Par accord des officiers de l'armée et des magistrats, *Valentinien* fut élu: il étoit fils de *Gratien*: Pannonien, d'une famille obscure. Artisan de sa fortune qu'il devoit à la guerre, son fils courut la même carrière, et eut les mêmes succès. A peine élu, il eut occasion de donner une preuve de fermeté

digne d'être citée. Etant assis sur son tribunal, étendant la main pour commencer une harangue de remercîment aux troupes, les soldats l'interrompent par leurs cris, et lui demandent brusquement qu'il ait à se donner un collègue, afin qu'arrivant accident, ils ne soient pas sans chefs, comme ils s'étoient trouvés à la mort de *Jovien*. Cette espèce d'injonction interdit un instant *Valentinien ;* mais reprenant aussitôt ses esprits, il leur dit d'un ton d'autorité : « Il n'y a que peu de jours qu'il » dépendoit de vous de choisir pour » empereur qui vous jugiez à propos; » mais depuis que vous m'avez élu, » vous n'avez plus le pouvoir que vous » aviez alors, et il ne vous convient » pas de prescrire des loix à votre sou- » verain, c'est à moi de commander, » à vous d'obéir, à moi et non à vous » de décider ce qui est utile et conve- » nable à l'Etat. Je ne dis pas que je » ne veux pas prendre de collègue ; » mais dans une affaire de si grande » importance, il ne faut agir qu'avec » la plus grande précaution, de peur » que vous et moi n'ayons à nous re- » pentir d'une action inconsidérée ». Ses réflexions ne sortirent pas du cercle

de sa famille, et son choix qui ne fut pas généralement approuvé tomba sur son frère *Valens*. Les deux frères partagèrent l'empire : l'Orient contenant toute l'Asie, l'Egypte et la Thrace fut donné à *Valens*. *Valentinien* se réserva l'Occident comprenant l'Illyrie, l'Italie, les Gaules, l'Espagne et l'Afrique. Le premier fixa son séjour à Constantinople, et le second à Milan. Son règne nous occupera d'abord.

A cette époque, les barbares entrèrent dans l'Empire de toutes parts. Les Germains dans les Gaules et la Rhétie, les Sarmates et les Quades dans la Pannonie, les Pictes, les Saxons, les Ecossais, les Attacoles dans la Bretagne, les Asturiens dans l'Espagne, et les Maures en Afrique. *Valentinien*, outre qu'il étoit brave, qu'il savoit et faisoit la guerre par lui-même, eut de bons capitaines à opposer à cette espèce de ligue; on compte entre les plus distingués, les deux *Théodose*, père et fils, et *Jovien* le fléau des Germains, comme *Théodose* le père fut celui des Pictes. Ces capitaines firent la guerre loyalement, sans cruauté, sans barbarie, lorsqu'ils avoient battu les ennemis; sans ruse et sans détour lorsqu'il falloit trai-

ter avec eux. Les autres généraux, *Valentinien* lui-même ne montrèrent pas toujours la même bonne foi. On remarque trop dans les conventions faites par eux, le regret d'abandonner ou de laisser diminuer l'empire que les Romains avoient usurpé sur ces nations, et l'adresse à insérer de ces clauses équivoques auxquelles on peut donner l'interprétation que l'intérêt suggère. Quelques-uns des barbares échappèrent à ces piéges ; d'autres y furent pris.

Un roi allemand évita par la fuite les embûches que *Valentinien* en personne lui tendoit. Les Saxons ne furent pas si heureux ; après avoir battu un général de l'empereur, ils se trouvèrent à leur tour investis par un autre. Celui ci leur proposa d'incorporer dans ses troupes leurs meilleurs soldats, promettant de laisser retourner les autres dans leur pays ; mais après les avoir privé de l'élite de leurs guerriers, il les surprit pendant qu'ils se retiroient sans soupçon, et les tailla en pièces. Cette affreuse trahison ne fut pas punie; mais observent les auteurs, de semblables violations de la foi publique et du droit des gens devenues si communes chez les Romains, les exposèrent enfin

aux fléaux de la colère céleste qui les livra à ces mêmes barbares qu'ils avoient prétendu détruire par ces perfidies.

Il est à remarquer de *Valentinien*, que jamais prince n'a puni plus sévèrement les ministres qui abusèrent de sa confiance; et que jamais homme n'a été plus souvent trompé. La corruption étoit au comble dans ce malheureux siècle. L'empereur ne savoit à qui se fier. Il lui vint des plaintes si graves contre *Romanus*, gouverneur d'Afrique, que malgré les protections qu'il avoit à la cour, le prince résolut d'approfondir l'affaire. Le commissaire qu'il envoya, nommé *Palladius*, passoit pour un homme très-intègre. Mais le gouverneur sut bien, sinon se le rendre favorable, du moins lui fermer la bouche sur ses désordres. Lui offrir de l'argent lui-même, c'étoit risquer qu'il se crut insulté, et de s'en faire plutôt un ennemi qu'un protecteur. Il imagine d'engager les officiers, auxquels *Palladius* apportoit leur paie, de faire un présent à *Palladius*, comme à un homme très-puissant auprès de l'empereur, et dont le crédit pourroit leur être très-utile. *Palladius* accepte, s'acquitte ensuite de sa commission, exa-

mine tout avec attention, écoute les plaintes, et voit que la province est dans le plus triste état.

Il ne peut s'empêcher de faire des reproches au gouverneur, et de lui dire qu'il en fera son rapport. « Vous « êtes le maître, lui dit l'insolent Ro- « manus, mais moi je ne cacherai point « à l'empereur votre facilité à recevoir « des présens, et l'usage que vous faites « pour votre utilité de sa confiance ». *Romanus* qui connoissoit la sévérité de *Valentinien*, et qui la redoutoit, entre en accomodement. Il promet un rapport avantageux. Les malheureux Africains sont sacrifiés. Le gouverneur fait plus, par menaces et par promesses, il engage les plaignans à se rétracter. Ils y consentent, sans en sentir les conséquences; mais *Valentinien*, trompé par le témoignage de *Palladius*, auquel il avoit confiance, fait couper aux uns la langue, aux autres la tête, comme convaincus de faux.

Valentinien trouva plus de vérité dans *Iphiclès*, envoyé par les Epirotes, pour le remercier du bon gouvernement de *Probus*, commandant de la province. L'empereur se doutoit que ces remercîmens étoient mendiés, et

peut-être commandés par des menaces. « Etes-vous, dit-il à l'envoyé, bien vé- « ritablement chargé par vos compa- « triotes, de me remercier? » Iphiclès répondit : « Il est certain qu'ils m'ont « chargé de venir témoigner leur re- « connoissance. Mais les larmes rou- « loient dans leurs yeux lorsqu'ils me « donnoient cette commission. »

Il n'y a pas jusqu'à sa femme *Sévère* qu'il fut obligé de punir pour avoir acquis, à des conditions peu honnêtes, qu'on ne dit pas, une terre qu'elle desiroit. Il l'obligea de rendre la terre au vendeur, la répudia et en épousa une autre. Il est étonnant que les châtimens qu'il employoit n'eussent pas un meilleur succès, car ils n'étoient pas doux. La torture, la mort, brûler vifs des administrateurs infidèles, sont des punitions dont *Valentinien* a donné plusieurs fois des exemples; aussi passe-t-il dans l'histoire pour avoir été très-cruel. Il méritoit d'être trompé, parce qu'il avoit une haute idée de sa capacité et de ses talens. Il étoit dangereux d'en montrer plus que lui. On n'osoit le conseiller, de peur de lui causer ombrage. Il étoit facile à irriter. Sa colère étoit une vraie fureur. Quand ses mi-

nistres le voyoient en cet état, ils feignoient d'avoir reçu la nouvelle que les barbares menaçoient quelques provinces de l'empire. Il s'appaisoit sur-le-champ, devenoit affable pour eux, et, dit l'historien, *plus doux qu'Antonin le pieux.* Il mourut à l'âge de cinquante-cinq ans, après en avoir régné douze, et laissa le trône à *Gratien*, son fils, qu'il avoit revêtu de la pourpre dès sa tendre jeunesse. Il étoit bien fait, d'un entretien agréable, avoit beaucoup de mémoire, et resta toute sa vie très-fidèlement attaché à la religion catholique.

Valentinien eut toujours à se louer des égards et de la docilité de son frère *Valens*, qu'il avoit mis sur le trône d'Orient. On rapporte que pendant que l'empereur délibéroit sur le choix d'un collègue, un de ses officiers lui dit : « Si vous êtes partial pour votre « famille, vous nommerez votre frère; « si vous aimez votre peuple, vous en « choisirez un autre. » Cependant on ne voit pas que *Valens* fut si indigne du rang que son frère lui conféroit, ni que le peuple ait été malheureux sous son règne. La seconde année, il éprouva des inquiétudes de la part d'un compé-

titeur. *Procope*, ce rival, étoit parent de *Julien*. Ce prince, au moment de mourir, quoique disant qu'il ne vouloit pas nommer de successeur, avoit cependant donné sa robe de pourpre à son parent, comme arrhe de l'empire qu'il lui souhaitoit. *Jovien* se trouvant élu, chargea *Procope*, afin de l'éloigner du soin de conduire le corps de *Julien* à Tharse, et d'y célébrer ses funérailles. La cérémonie faite, *Procope* disparut. On le chercha inutilement. Il resta caché chez un ami près de Constantinople. Il y alloit souvent, déguisé en homme du commun, étudier la disposition des esprits.

Valens occupé de ses préparatifs de guerre contre les Goths, s'étoit retiré à Césarée pour y veiller de plus près, et avoit laissé sa capitale sous l'autorité de *Pétronius* son beau père. Cet homme ne s'y faisoit point aimer. Dans ses voyages, *Procope* s'apperçut du mécontentement, et résolut de le tourner à son avantage. Il gagna quelques officiers et soldats de recrue, qui le proclamèrent empereur, et le portèrent en triomphe au palais. Il n'y fut d'abord accompagné que par la populace; mais bientôt toute la ville fut contrainte de

le reconnoître. A sa première troupe se joignirent des déserteurs, des vagabonds, des esclaves fugitifs, avec lesquels il eut l'assurance de se mettre en campagne. Se voyant en tête des troupes réglées que l'empereur envoya contre lui, *Procope* peu assuré des siennes, s'avance au moment de l'action hors des rangs, va droit au commandant ennemi, comme s'il vouloit le défier. Apparemment il connoissoit cet officier nommé *Vitalien*; il lui présente la main, lui reproche avec bonté la préférence qu'il donne à un brigand Pannonien, sur un homme allié à la famille du grand *Constantin*. *Vitalien*, touché, le fait reconnoître par ses soldats, et passe avec eux de son côté. Ce renfort, augmenté par d'autres, met *Procope* en état de hasarder une bataille. Malgré le courage qu'il y montra, elle fut décisive contre lui. Forcé de fuir, il erra toute une nuit avec deux seuls compagnons de son désastre. Au point du jour, craignant d'être pris avec lui, et dans l'espérance d'une récompense, les traîtres se jettent sur l'infortuné *Procope*, le garottent et le mènent à l'empereur qui lui fait trancher la tête.

Ils eurent aussi la mort pour prix de leur perfidie.

Si on n'avoit d'autre reproche à faire à *Valens* que leur supplice, quoiqu'il ait été blâmé par quelques historiens, ce seroit à tort qu'on l'accuseroit d'injustice et de cruauté. Malheureusement il a acquis une triste célébrité dans les fastes des princes qui ont gêné les consciences, et qui ont tourmenté leurs sujets pour des opinions. Arien zélé, il persécuta les orthodoxes avec acharnement. Les disgraces, l'exclusion des emplois, le dépouillement des biens, l'exil ne lui suffirent pas, il employa les tortures et la mort. On doit regarder comme une tache ineffaçable à sa réputation, le sort affreux de quatre-vingts éclésiastiques, députés par le clergé de Constantinople pour se plaindre de l'intrusion d'un évêque arien, que l'empereur soutenoit. Il ordonna de les faire mourir. Le préfet, craignant qu'une pareille exécution ne causât des troubles, les jeta sur un vaisseau. Quand ils furent à quelque distance, les meurtriers qui avoient leurs ordres, y mirent le feu, et se sauvèrent dans la chaloupe. Le vaisseau fut consumé avec ceux qui s'y trouvoient.

Les devins, sorciers, astrologues, tous gens qui prétendoient prédire l'avenir, ou être en relation avec les dieux et démons, faiseurs d'oracles et diseurs de bonne aventure, les crédules timides, comme les sycophantes effrontés, les trompés et les trompeurs attiroient l'attention de *Valens*, une attention vexatrice, accompagnée d'une inquisition redoutable. Tout livre ou se trouvoient des cercles, des lignes, des figures d'animaux ou des parties humaines, étoient des livres abominables, recéleurs d'une science diabolique, des instrumens de sortilége digne du feu. On les cherchoit avec le plus grand soin. On fouilloit les lieux les plus cachés des maisons. Malheur à ceux chez qui se trouvèrent ces manuscrits infernaux! Quand même ils les auroient rencontrés par hasard, ils étoient punis comme s'ils en eussent fait usage. Il y a des exemples de cette criante injustice; des exemples aussi de la fraude des inquisiteurs, qui, afin de multiplier les coupables, pour lesquels on donnoit des récompenses, cachoient de ces livres dans des endroits où ils savoient bien les retrouver.

Tout ce qui paroissoit avoir rapport

à la magie, étoit un crime : et que n'y faisoit-on pas rapporter ! *Festus*, proconsul d'Asie, se montra un des plus habiles en cet art. Il fit périr dans la torture un philosophe, nommé *Cœranius*, pour le seul crime de s'être servi dans une lettre à sa femme, d'une expression qui sentoit le sortilége. Une femme guérit par des paroles la fille du proconsul, travaillée de la fièvre. Vieille infernale ! magicienne infâme, qui fut condamnée à la mort. Un jeune homme dans le bain, touche le marbre avec les doigts de ses deux mains, l'une après l'autre, les applique chaque fois sur sa poitrine, en prononçant les cinq voyelles, pour se soulager, dit-il, d'un mal d'estomac. Sorcier, magicien qui fut sur-le-champ exécuté. Tels étoient les barbares ministres du superstitieux *Valens*. « S'il regardoit la magie comme « une science vaine, disent judicieusement les historiens, il ne devoit pas « s'en alarmer. S'il y ajoutoit foi, il « auroit dû la souffrir, puisqu'il ne dépendoit pas de lui d'empêcher l'exécution de ce qu'elle annonçoit. » Ceci est dit principalement au sujet d'une prédiction qui le regardoit lui-même. Il lui revint qu'un oracle, con-

sulté pour savoir quel seroit son successeur, avoit répondu que la première partie de son nom étoit *Théod. Théodale*, *Théodote*, *Théodore*, *Théodosiale :* tout autant qu'on trouva de malheureux porteurs dans leur nom du fatal *Théod*, furent massacrés. La persécution atteignit sur-tout les philosophes, qui s'étoient fort multipliés par la faveur de *Julien* l'apostat. Leur état étoit une espèce d'ordre religieux, qu'indiquoit leur habit, dont la marque caractéristique étoit le manteau. Ils avoient des écoles, où se formoient les docteurs du paganisme. *Valens* auroit pu diminuer l'espèce, sans maltraiter les individus.

Des lois sévères sur d'autres objets, mœurs et police, plus de sévérité encore à les faire exécuter, rendirent *Valens* odieux. La dernière fois qu'il quitta Constantinople, les habitans jurèrent qu'ils en sortiroient tous s'il y rentroit. Il y avoit contre lui, à Antioche, une imprécation usitée en ces termes : *Puisse Valens être brûlé vif!* Cette imprécation devint une prophétie. Pendant tout son règne, il avoit eu la guerre contre les Goths. Ces peuples plusieurs fois battus, avoient eu de ter-

ribles revanches. La dernière fut la plus sanglante de toutes. Dans les champs de Nicée, non loin d'Adrianople, *Valens* fut entièrement défait. Les deux tiers de son armée furent exterminés. Lui-même blessé se retira dans une chaumière. Un corps de Goths, qui poursuivoit les fuyards, l'entoura. Y trouvant de la résistance, sans savoir qui elle contenoit, ils y mirent le feu. L'empereur y fut brulé. On le sut par un jeune homme, le seul qui se sauva, et instruisit les Romains de la fin tragique de l'empereur. Il vécut cinquante quatre ans, et en régna seize. On ne peut douter qu'il n'ait eu quelques bonnes qualités; personne n'en est absolument dépourvu; mais qu'en penser, lorsqu'on voit qu'il n'a su que se faire hair?

Gratien. Valentinien II. 378.

Il livra la funeste bataille dans laquelle il périt contre l'avis de ses meilleurs officiers. Ils lui conseilloient d'attendre *Gratien*, son neveu, qui venoit à son secours avec une armée nombreuse, victorieuse des Germains. Ce jeune prince ne se trouvant donc pas auprès de *Valens* quand il mourut, l'armée jugea à propos par des motifs de politique, pour que la pourpre ne

fût pas donnée à quelqu'autre candidat, d'en revêtir son second neveu, *Valentinien*, qui n'avoit que quatre ou cinq ans. *Gratien*, son frère, âgé de dix-sept ans, arrivé à l'armée, raisons entendues, approuva cette mesure qui lui avoit déplu d'abord, et traita toujours, depuis, son jeune frère, comme son propre fils. Les grands partagèrent l'empire d'Occident entre eux deux. L'Italie, l'Illyrie et l'Afrique, à *Valentinien*. A *Gratien*, les Gaules, la Bretagne et l'Espagne.

Par la mort de *Valens*, *Gratien* outre son partage dans l'Occident, se trouva encore investi de tout l'empire d'Orient. Ce fardeau lui parut trop pésant pour en rester seul chargé. En effet la description que font les auteurs du triste état où l'empire étoit réduit, nous montre qu'il avoit besoin de chefs plus expérimentés qu'un jeune homme de vingt-ans, et un enfant de dix. « Tout « le pays, disent-ils, depuis Constan- « tinople, jusqu'aux Alpes Juliennes, « est arrosé du sang romain. La Scy- « thie, la Thrace, la Macédoine, la « Dardanie, la Dacie, la Thessalie, l'A- « chaïe, les deux Epires, la Dalmatie, « les deux Pannonies, les Gaules, four-

« millent de Goths, de Sarmates, de « Quades, de Huns, de Vandales, de « Francs, de Germains, de Marcomans. « Rien n'a échappé à leur avarice. Des « personnes de tout rang, de tout âge, « ont éprouvé leurs fureurs. Combien « de personnages éminens de l'un et « l'autre sexe, combien de vierges sa- « crées ont essuyé de cruels outrages, « et ensuite une dure captivité? Les « évêques ont été massacrés avec leur « clergé, les églises détruites, les plus « beaux pays ont été réduits en cen- « dres. » A ces calamités, se joignit la plaie affreuse que fit à l'armée la perte d'un très-grand nombre des plus braves officiers, et des meilleurs soldats dans la défaite de *Valens*. *Gratien* recueillit les débris. Avec son armée ainsi renforcée, il opposa une digue aux premiers efforts des barbares, après les avoir arrêtés, les repoussa, et enfin les chassa au-delà des frontières.

Théodose. 379. Il fut aidé dans ses exploits par *Théodose*, très-habile général, qu'il avoit appelé auprès de lui. Le danger croissant, *Gratien* l'associa à l'empire. On pourroit croire qu'il voulut réparer en la personne du fils l'injustice faite au comte *Théodose* son

père, trois ans auparavant. Ce grand homme, après avoir soumis la Bretagne, après des victoires qui venoient de pacifier l'Afrique, périt sur l'échafaud dans Carthage, victime de ses envieux, qui sur de fausses imputations, arrachèrent cet ordre cruel à l'inexpérience de *Gratien*. Son fils se retira en Espagne, où il menoit une vie obscure, lorsque le jeune empereur l'appella pour le placer sur le trône d'Orient. On lui fait honneur d'une résistance qui ne fut pas de longue durée. Il se laissa persuader, et prit les rênes de l'empire. Gratien content de les avoir mis en si bonnes mains, s'en retourna en Occident, se concentra dans son partage, et envoya son frère *Valentinien* dans le sien, à Milan, sous le gouvernement de sa mère *Justine*.

Sous ces trois empereurs, la religion ou plutôt ses ministres eurent une grande part aux affaires d'état. Ils s'introduisirent dans les cours, et y acquirent beaucoup d'influence; malheureusement ils étoient divisés d'opinions. Le catholicisme l'emportoit dans la partie de *Gratien*, un arianisme fer-

vent, régnoit dans celle de *Valentinien*. Dans l'Orient, la part de *Théodose*, les sectes s'étoient multipliées à l'infini. Elles se combattoient ; mais l'orthodoxie, dont l'empereur faisoit profession, les absorba toutes pendant son règne. Il est à remarquer, ce qui ne devroit pas être un point de l'histoire, mais qui en est devenu un article important, qu'alors parurent les *Solitaires*, précurseurs des moines, dont la vie et les fonctions ont varié selon les tems.

Solitaires. On n'est pas embarrassé de savoir ce qu'étoient les *Solitaires*, proprement dits, tels que ceux de la Thébaïde. C'étoit des hommes qui, pénétrés du desir de la perfection, se retiroient dans des lieux éloignés de la corruption séduisante des villes. Là, les uns se confinoient dans des endroits isolés, sans autre communication avec les êtres vivans, que celle qu'exigeoient les besoins les plus stricts. Les cavernes qui bordent le Nil dans la haute Egypte, contenoient beaucoup de solitaires de cette espèce. D'autres choisissoient des lieux moins sauvages, où réunis en grand nombre, ils s'encourageoient à

la vertu par leurs exemples réciproques, et vivoient sous la conduite d'un chef de leur choix.

Il paroît que les solitaires qui environnoient Constantinople, Antioche et les autres grandes villes, étoient de ce genre. Séparés de la société par leur réclusion volontaire, le devoir de participer aux saints mystères qui ne se célébroient pas encore chez eux, les appelloit tous les dimanches dans la cité où ils se réunissoient au peuple. Ces gens d'une vie exemplaire, presque tous de la classe de ce peuple, devoient naturellement être consultés par lui, dans les circonstances où il s'agissoit de se décider sur quelques points de religion, objets que la multitude n'entend guères, et auxquels cependant elle s'intéresse beaucoup; ainsi, pour faire valoir une opinion, il ne s'agissoit que de gagner le chef. Il persuadoit ses solitaires qui se répandoient parmi le peuple, lui inspiroient leurs sentimens, et il est arrivé plus d'une fois que l'obstination inculquée dans les esprits, par ces insinuations ardentes, a forcé les empereurs eux-mêmes, à prendre, en fait de religion, des partis contraires à leurs sentimens. On doit aux solitaires la jus-

juce de dire qu'ils servirent beaucoup à dessiller les yeux du peuple, et à détruire le paganisme.

Pendant que les évêques et les ministres de la religion faisoient aux idolâtres une guerre de persuasion, les empereurs et les gouverneurs par leurs ordres en faisoient une d'inhibition. On abattit de tous côtés les temples des idoles; ceux qu'on ne jugea pas à propos de détruire, furent fermés. Il y eut défense aux prêtres sous des peines, d'offrir des sacrifices, même en particulier. On dégrada, on déshonora les idoles elles-mêmes. Dans ce moment de ferveur, plusieurs chef-d'œuvres de l'art, sans prix aux yeux d'un zélé enthousiaste, furent mutilés ou périrent. Les princesses et les grandes dames se permirent d'enlever aux déesses leurs colliers et leurs bijoux, et de s'en orner. Une vieille vestale, gardienne de ces joyaux, voulut s'en fâcher. Elle et son feu sacré furent tournés en ridicule. Ridicule, arme puissante, qu'on employa avec succès contre les augures, les aruspices, les oracles et beaucoup de cérémonies. L'église conserva cependant de ces dernières, celles qui purent s'allier avec la pureté et la ma-

jesté de la religion chrétienne. Mais à ne consulter que la politique, rien ne contribua plus à la destruction du paganisme, que les loix en faveur des mœurs. Les préambules étoient autant de censures vives sans amertume, et de préservatifs contre les dépravations autorisées par les exemples des faux dieux. Jamais ces loix n'ont été plus fréquentes et mieux motivées, que sous ces trois empereurs. Les deux plus jeunes, *Gratien* et *Valentinien* n'eurent pas la satisfaction de recueillir le fruit de leurs soins.

Gratien à la fleur de l'age, humain, modèle de sagesse, appliqué à ses devoirs, orné de toutes les vertus, triste effet d'une bonté sans énergie, dans un moment périlleux, ne trouva que des traîtres et des lâches. *Maxime*, homme remuant, qu'on dit avoir été élevé dans le palais de l'Orient, exilé en Angleterre pour son caractère turbulent, vient à bout de s'y faire déclarer empereur, et passe dans les Gaules pendant que *Gratien* étoit occupé contre les Germains. Le jeune empereur accourt. On dit qu'il étoit peu aimé des légions, parce qu'il marquoit de la pré-

dilection pour les auxiliaires. Quel qu'ait été le motif, il est certain que ses troupes l'abandonnèrent au moment d'une action près de Paris. Il s'enfuit escorté seulement de trois cents hommes. Il étoit malheureux, toutes les villes sur son passage lui fermèrent les portes, et il ne fut reçu à Lyon que pour y être égorgé à l'âge de vingt-quatre ans, après sept de règne. Jeune homme de la plus grande espérance. Ses vertus sont à lui : s'il fit des fautes, peut-on à son âge, les reprocher à d'autres qu'à ses ministres?

On croit que l'usurpateur va voir tomber sur lui les forces des deux empereurs, pour venger l'un son frère, l'autre son bienfaiteur; mais *Valentinien* gouverné par une mère plus occupée des affaires de l'église que de celles du royaume, demande la paix à l'usurpateur, et l'usurpateur la propose à *Théodose*, non comme grâce qu'il lui demande, mais en lui prescrivant l'alternative de le reconnoître empereur, ou de se préparer à la guerre. L'empereur d'Orient assez embarrassé à repousser les assauts continuels des barbares, le déclare son

collègue, et s'en donne en même-tems un autre, dans la personne de son fils *Arcadius*.

Maxime auroit pu jouir tranquillement de son usurpation, si la facilité qu'il avoit éprouvée à s'emparer des états de *Gratien*, n'eût éveillé ses désirs sur ceux de *Valentinien*. Il y entra brusquement. Le jeune prince obligé dès la première campagne, d'abandonner sa capitale, eut recours à *Théodose*. Il vint à son secours. Une bataille décida du sort des deux empires. *Maxime* se sauva dans Aquilée, y fut pris et décapité. *Victor* son fils qu'il avoit déclaré César eut le même sort. *Marcelin* son frère étoit mort dans la bataille. *Théodose* traita favorablement sa femme et ses filles, et leur assigna des terres pour vivre honorablement. Personne de ceux qui avoient suivi son parti ne fut recherché. On dit même que quand *Maxime* fait prisonnier lui fut présenté, on remarqua sur le visage de *Théodose* un air d'attendrissement qui engagea les ministres de l'empereur à éloigner l'usurpateur de sa présence, de peur qu'il ne lui fît grâce. *Théodose* joignit aux états de *Valentinien* ceux de *Gratien* son frère.

Mais *Valentinien* étoit destiné à chanceler toujours sur son trône, et enfin à en tomber. Il étoit dominé par *Arbogaste* Franc d'origine que les soldats dont il étoit fort estimé élevèrent au poste de général, sans le consentement de *Valentinien*, dont ils dédaignoient l'enfance. *Arbogaste* se conduisit assez bien dans l'affaire de *Maxime*; mais quand *Théodose* fut éloigné, son arrogance contenue jusqu'alors par des considérations politiques, augmenta au point que *Valentinien* ne put plus la souffrir. N'ayant pas la force de lui prononcer sa disgrace en face, le jeune prince lui jeta un papier portant ordre de se défaire de sa charge, et de se retirer. Le fier général déchire le papier avec mépris, et ajoutant la cruauté à l'outrage, il fait étrangler son maître. On l'attacha à un arbre avec son mouchoir, et on publia qu'il s'étoit pendu lui-même. Il n'avoit que vingt ans et en avoit régné à peu près seize. Doux, humain comme son frère, regretté comme lui, moins pour le bien qu'il avoit fait, que pour celui qu'on espéroit.

Arbogaste ne jugea pas à propos de prendre le sceptre, il le donna à *Eu-*

gène qu'on croit avoir été l'ame de son intrigue. Cet homme avoit d'abord enseigné la grammaire, ensuite la réthorique, il s'étoit fait estimer par son éloquence, il perça à Constantinople auprès des ministres à la recommandation d'un d'entre eux, *Arbogaste* l'emmena dans les Gaules, et lui donna sa confiance. Soit qu'il voulût s'en servir d'échelon pour monter au trône, soit qu'il le crût plus propre que lui au gouvernement, il lui fit revêtir la pourpre. Le nouvel empereur envoya des embassadeurs à *Théodose* qui les amusa par de belles paroles, pendant qu'il se préparoit à la guerre. *Eugène* ne s'y disposoit pas moins. Il paroît qu'il avoit pour lui un parti puissant décidé contre *Théodose*; moins peut-être par attachement pour l'ancien professeur de grammaire, que par haine pour le destructeur des idoles.

La religion païenne expirante, se débattit encore sous les auspices d'*Eugène*. Le sénat de Rome le supplia de rendre aux temples leurs revenus, de rétablir dans son sein l'autel de la victoire, et de permettre les sacrifices. Après quelques difficultés apparentes il accorda tout. Les chrétiens menacés

de discrédit, et peut-être de persécution, firent des vœux ardens pour *Théodose*, lorsqu'il marcha contre les usurpateurs. Lui-même se prépara à cette guerre par des actes de piété, auxquels les fidèles attribuèrent ses succès. Les historiens ecclésiastiques accompagnent de miracles la victoire qu'il remporta. Ses troupes essuyèrent d'abord un échec; mais elles revinrent à la charge avec plus d'ardeur. Celles d'*Eugène* au contraire se découragèrent, posèrent les armes au milieu même de l'action. Leur défection fut si soudaine, qu'*Eugène* qui considéroit le combat à quelque distance ne s'en aperçut pas. Voyant venir à lui un grand nombre de soldats, il leur demanda s'ils lui amenoient l'empereur suivant ses ordres. Pour toute réponse, ils se jettent sur lui, le garottent, et le traînent aux pieds de *Théodose*. Aux reproches du meurtre de *Valentinien* et des calamités qu'il avoit attirées à l'empire, le vainqueur joignit celui de sa folle confiance en *Hercule* dont il avoit fait peindre l'image sur son principal étendard. *Eugène* demanda la vie; mais avant que l'empereur eût le tems de lui répondre, ses propres soldats lui tran-

chèrent la tête. *Arbogaste* n'ayant pu trouver la mort dans les bataillons ennemis où il s'enfonça, se tua lui-même.

Théodose ne fit éprouver aucun mauvais traitement aux païens, qui avoient voulu profiter de l'occasion pour rétablir leur religion. Ils les engagea seulement par des exhortations pleines de bonté à ouvrir les yeux, et à revenir de leurs erreurs; mais il détruisit sans ménagement tous les monumens qui pouvoient l'entretenir. Il déclara une guerre implacable aux faux dieux, les poursuivit dans tous leurs asiles, en Egypte leur berceau, en Grèce leur empire, à Rome leur temple universel, où ils se rassembloient tous. A des édits foudroyans contre le culte idolatrique, l'empereur joignit des exemples que le paganisme ne connoissoit pas, le pardon des injures et de l'humanité.

L'injure dont le pardon fait honneur à la clémence de *Theodose*, ne fut pas tout à fait exempte de punition. Elle avoit été commise par les habitans d'Antioche, ville à laquelle l'empereur avoit donné les marques d'une prédilection particulière. Entre ces marques, étoient les statues de l'empe-

reur lui-même, de son père, de sa femme, de ses enfans qu'il avoit laissées ériger. Sa faveur cependant n'alla pas jusqu'à décharger la ville de tout impôt. A l'occasion d'une taxe qui lui étoit commune avec tout l'empire, elle se souleva. Ce fut sans doute la populace qui se permit les excès outrageans de renverser ses statues, de les fustiger, de les traîner dans les rues, et de les précipiter dans les cloaques avec les injures les plus grossières. Le gouverneur, devenu le plus fort par un corps de troupes qui lui arriva à propos, n'avoit pas laissé cet affront impuni. Plusieurs coupables furent décapités, d'autres jetés aux bêtes; il n'épargna même pas les enfans, ni ceux des citoyens qui, pouvant calmer l'émeute, en étoient restés trauquilles spectateurs.

Ces terribles exécutions avoient jeté la terreur dans la populace. Mais l'effroi devint général, lorsqu'on apprit qu'il venoit une armée entière contre Antioche, parce que l'empereur dans sa fureur, avoit juré d'en faire massacrer tous les habitans, et de n'y point laisser pierre sur pierre : chacun chercha à se sauver. La vue d'une ville prise d'assaut ne présente pas un spectacle

plus effrayant, que le tableau de la malheureuse Antioche, dans l'attente de son jugement. Arrive enfin un corps de troupes formidable, avec des commissaires armés d'un pouvoir terrible. Ils commencent des informations rigoureuses dans lesquelles beaucoup de personnes distinguées se trouvèrent impliquées. Ceux qui avouoient, étoient envoyés à la mort, ceux qui nioient, appliqués à la torture. La crainte et la désolation étoient à leur comble. Les prêtres et les autres ministres de la religion se répandirent dans les rues, les anachorettes quittèrent leurs retraites, tous apportoient ce qu'ils pouvoient de consolation à ces affligés. Pendant ce tems *Flavien*, leur évêque, sollicitoit la grace à Constantinople. Il l'obtint facilement, lorsqu'il fut parvenu à approcher de l'empereur, dont ses cruels ministres l'écartoient, dans la crainte que le saint prélat n'arrêtât cet exemple de sévérité qu'ils prétendoient nécessaire.

Ils firent valoir ce motif pour arracher de *Théodose* un ordre aussi cruel contre les habitans de Thessalonique. Plus coupables que ceux d'Antioche, ils avoient tué leur gouverneur, parce

qu'il avoit refusé de relâcher un cocher emprisonné pour avoir voulu faire violence à une femme de condition. « C'est votre clémence pour ceux « d'Antioche, lui dirent-ils, qui a « enhardit ceux de Thessalonique. Si « vous laissez ce crime impuni, quelle « sureté y aura-t-il désormais pour vos « officiers ». Cette raison émut l'empereur. Dans sa colère, il envoya des soldats avec des ordres ou sans ordres, ce qui est égal pour une soldatesque à qui on lâche la bride. Entrés dans la ville, ils investissent le peuple assemblé pour voir les jeux du cirque, chargent, l'épée à la main, la multitude, sans respecter ni âge ni sexe, ni condition, sans même distinguer les innocens des coupables. En moins de trois heures, ils égorgèrent plus de sept mille personnes, dont plusieurs étoient venues à Thessalonique pour y voir les jeux.

Saint-Ambroise, évêque de Milan, ayant appris cette affreuse exécution, écrivit à l'empereur pour l'engager à expier sa faute par une sincère pénitence. *Théodose* crut apparemment qu'il y auroit des accommodemens avec le prélat, et étant revenu à Milan, il

alla comme à l'ordinaire à la cathédrale pour assister à la célébration des saints mystères. Le pontife se présente à la porte, l'arrête, lui déclare qu'il est retranché de la communion de l'église, jusqu'à ce qu'il ait expié un crime public, par une pénitence publique. L'empereur se soumet, retourne au palais les yeux remplis de larmes, et accomplit; avec humilité, tous les devoirs de la pénitence publique, prescrite par les canons. Quelles ressources n'ont pas les peuples dans la piété des princes et dans la fermeté de pontifes religieux! *Théodose* mourut à Milan d'hydropisie, n'ayant pas encore cinquante ans, après seize ans de régne.

En mourant, il partagea son empire à ses deux fils, *Arcadius* et *Honorius*, le premier âgé de dix-huit ans, le second de onze. *Arcadius* eut l'Orient sous les soins de *Rufin*, et *Honorius* l'Occident, avec *Stilicon* pour ministre. Si ces deux hommes ne furent pas ennemis sous *Théodose* par la rivalité de crédit, ils le devinrent sous leurs pupilles, par la jalousie de puissance. *Stilicon*, vandale d'origine, s'étoit élevé au commandement des armées, par la bravoure et les autres qualités qui

Arcadius. Honorius. 394.

y mènent. *Rufin*, gascon de naissance, avoit gagné la confiance de l'empereur, par sa capacité dans les affaires. *Arcadius* fixa son séjour à Constantinople, et *Honorius* à Milan.

Les deux ministres s'accordèrent très-bien d'abord. Ils professoient et montroient une parfaite égalité dans le but de piller les provinces; mais *Stilicon* marqua le desir d'une supériorité dans le gouvernement, qu'il disoit lui avoir été attribuée par *Théodose*. *Rufin*, pour se mettre à l'abri de ses prétentions, forma le projet de marier sa fille à son élève, persuadé que le beau-père de l'empereur n'auroit plus de concurrent à craindre; que peut-être même, il pourroit se faire associer à l'empire par son gendre. Pendant qu'il nourrissoit ce dessein, il fait un voyage à Antioche pour faire périr, sous les coups, à ses yeux, un malheureux qui avoit encouru sa disgrace; en revenant, il trouve l'empereur marié à *Eudoxie*, fille d'un général franc, princesse fière et adroite, qui prit un grand empire sur son jeune époux. Elle dut cette fortune à un eunuque nommé *Eutrope*, qui, après avoir souvent

changé d'esclavage dans sa jeunesse, après avoir passé par les plus bas services du palais, fut dans sa vieillesse élevé par *Théodose* à la charge de grand chambellan.

Déchu de l'espérance de se soutenir par le mariage de sa fille, *Rufin* résolut de se rendre nécessaire par les troubles qu'il susciteroit dans l'empire. Il excita les Huns et les Goths à une invasion qu'il favorisa sous mains. Les cruautés que commirent ces barbares sous la conduite d'*Alaric*, furent terribles. Ils passèrent dans la Grèce qu'ils ravagèrent aisément, puisqu'ils n'étoient pas repoussés. *Stilicon* vint au secours. *Arcadius*, par le conseil de *Rufin*, lui envoye ordre de se retirer dans son empire d'Occident, et même de lui renvoyer les troupes d'Orient, que ce général avoit mêlées dans les siennes. *Stilicon* donna le commandement de ces troupes, qu'il renvoyoit à *Gainas*, officier Goth, son intime ami. Quand elles arrivèrent près de Constantinople, *Arcadius* sortit au-devant d'elles avec *Rufin*. Elles reçurent, avec acclamations, le jeune empereur. Mais à un signal donné par *Gainas*, les soldats se jetèrent sur

Rufin, qui s'étoit confié imprudemment au milieu d'eux, et le tuèrent. Tout étoit apparemment arrangé à la cour d'*Arcadius*, car l'eunuque *Eutrope* prit aussitôt les rênes du gouvernement, sans doute sous l'autorité d'*Eudoxie*. Plusieurs historiens blâment l'avarice de cette princesse. Ils ne sont point d'accord sur la pureté de ses mœurs. Mais tous conviennent qu'elle avoit un grand extérieur de piété, qu'elle favorisoit les orthodoxes, « et ce qui ré-« pare bien des fautes, disent-ils, elle « savoit respecter le clergé. »

Le peuple qui s'étoit réjoui de la mort de *Rufin*, ne gagna pas au change. *Eutrope* se trouva chargé de tous les vices de son prédécesseur, dont il n'avoit pas les qualités aimables, savoir la majesté de la taille, les avantages de la figure, l'affabilité, les charmes de la conversation. Le vieil eunuque étoit avare, cruel, fourbe, ingrat, jaloux. Un écrivain, après avoir fait son portrait avec les couleurs les plus noires, ajoute qu'il l'a peint en beau. Il se défit de tous ceux qui lui portoient ombrage à la cour, en commençant par ses bienfaiteurs. *Stilicon* prétendit encore inspecter les affaires de l'Orient, et revint en Grèce contre *Alaric* qui

y continuoit ses ravages. *Eutrope* lui envoya ordre de cesser ses soins officieux, et de se retirer. Comme il savoit qu'en bonne politique, il ne faut pas offenser à demi, il fit déclarer par le sénat de Constantinople, le ministre d'*Honorius* traître à l'empire, et fit vendre les terres, palais et autres biens qu'il avoit en Orient.

Cet injurieux décret détermina *Stilicon* à exécuter le dessein qu'il avoit déjà d'entrer, à main armée, dans les états d'*Arcadius*. Le vieux ministre de celui-ci, voulant rompre toute communication entre les deux empires, reçut à bras ouverts *Gildon*, commandant les troupes d'*Honorius* en Afrique, qui se révolta contre son souverain, et se donna à *Arcadius* avec toute la province. On croit même que ce fut *Eutrope* qui l'exhorta à cette défection. A l'infidèle gouverneur plus que suspect de paganisme, *Stilicon* opposa *Mascezel*, son frère, zélé chrétien. Les deux frères réunissant la double opiniâtreté de la haine fraternelle et religieuse, se firent la guerre sans ménagement. *Gildon* succomba et se tua pour ne pas tomber entre les mains de son frère. En récompense des suc-

cés de *Mascezel*, qui rendirent l'Afrique à *Honorius*, *Stilicon* le fit précipiter dans une rivière, où il se noya.

Plus il perdoit de crédit dans la cour d'Orient, par les manœuvres d'*Eutrope*, plus il en acquit en Occident par le mariage de sa fille *Marie* avec *Honorius*. A cet appui, il ajouta l'éclat de plusieurs expéditions militaires. Le vieil eunuque au contraire, n'avoit de soutien que ses ruses, dont il fut mal protégé. Son peu d'expérience à la guerre l'avoit forcé de remettre les troupes au commandement de *Gainas*, le meurtier de *Rufin*. *Gainas* regarda comme indigne de lui d'être encore en quelque chose dépendant d'un pareil ministre, et se jugea bien plutôt propre à le remplacer. Contre un fourbe, il crut pouvoir employer la fourberie. Il engage un de ses capitaines nommé *Tribigild*, homme intrépide, à lever en Phrygie l'étendard de la révolte. Loin de le réprimer comme il pouvoit, il lui laisse faire des progrès. Quand il a acquis un degré de force propre à se faire écouter, *Gainas* fait demander par le rebelle, la disgrâce et l'éloignement d'*Eutrope*, qu'à cette condition il mettra bas les armes. Après plusieurs négociations,

Arcadius est forcé d'abandonner son ministre. *Eutrope* chercha un asile dans une église. Il en fut retiré pour être envoyé en exil. Sous prétexte qu'on avoit trouvé chez lui des ornemens impériaux, et qu'apparemment le vieil eunuque aspiroit au trône, on lui trancha la tête.

Pour lors *Gainas* imposa la loi à *Arcadius*. Il força l'empereur de traiter en personne avec lui, et demanda qu'on lui livrât trois des principaux membres de l'état qu'il croyoit les plus propres à traverser ses desseins ambitieux. *Arcadius* refusoit. Mais ces trois illustres infortunés le prièrent de les sacrifier au bien public. Ils allèrent librement se présenter à *Gainas* qui ordonna sur-le-champ qu'on leur coupât la tête ; mais au moment où le bourreau avoit le bras levé, il leur fit grace de la vie, à la sollicitation de S. *Jean-Chrysostôme*.. Après cette condescendance pour le prélat, il se flatta qu'il ne désaprouveroit pas l'établissement d'une église Arienne à Constantinople ; mais l'évêque s'y opposa fermement. Le général Goth méditoit une entreprise plus importante ; c'étoit de s'emparer, non d'un en-

droit de la ville pour y bâtir son église, mais de la ville entière, des trésors du palais, et de se faire empereur. Comme il avoit à sa disposition toutes les troupes de l'empire, il introduisit dans Constantinople beaucoup de Goths, qui devoient le seconder à un signal donné, lorsqu'il tenteroit lui-même d'entrer dans la ville à la tête d'un corps considérable. Mais il fut repoussé des portes par les habitans qui massacrèrent les Goths dans la ville. *Gainas* se retira dans la Thrace, où il porta le fer et le feu. Un général, nommé *Fravitus*, envoyé contre lui, mit son armée en déroute. Le Goth périt dans la bataille, moins heureux qu'*Alaric*, prince de la même nation, dont les victoires ébranlèrent l'empire d'Occident.

On a vu qu'appelé par *Rufin*, il avoit déjà pillé la Grèce. Il en fut encore une fois expulsé par *Stilicon*. Une troisième fois, le ministre d'*Honorius* fit sortir d'Italie, plus par négociation que par force, *Alaric* et *Radagaise*, roi des Huns, qui s'étoit joint à lui. Une quatrième fois *Alaric* épouvanta *Honorius*, qui se retira de Milan à Ravenne. Il vouloit même abandonner, avec toute sa famille, l'Italie, si *Stilicon* ne s'y

fût opposé. Il gagna contre le roi goth la célèbre bataille de Pollentia, et fit toute sa famille prisonnière. Cette perte détermina *Alaric* à offrir pour condition de paix de se retirer de l'Italie, et de n'y plus revenir. C'étoit une promesse sur laquelle on devoit peu compter, car on lui entendoit souvent dire qu'il ne mourroit content que quand il auroit brûlé et pillé Rome. Sa retraite ne tranquillisa pas l'Italie. *Radagaise* y entra avec ses Huns, fut fait prisonnier par *Stilicon* et mis à mort. Des brigands Isauriens ravagèrent l'Orient. Les Alains firent une irruption dans les Gaules. Les fléaux se joignirent aux hommes. Des nuées de sauterelles ravagèrent la Palestine. Des tremblemens de terre bouleversèrent l'Asie; et les Gaules devinrent assujéties à *Constantin*, simple soldat que son nom fit placer sur le trône en Bretagne, d'où il étendit son empire au-delà de la mer. *Arcadius* mourut dans ces entrefaites, et laissa un fils nommé *Théodose* qui n'étoit pas encore sorti de l'enfance. Il mourut à trente-un ans, et en régna treize.

Il semble que ces circonstances d'un usurpateur qui envahissoit les Gaules,

et portoit ses conquêtes jusqu'en Espagne, d'*Alaric* qui menaçoit de très-près l'Italie, d'un enfant préposé au gouvernement de l'Orient, il semble que ces circonstances dussent être favorables à *Stilicon*, beau-père d'*Honorius* et mari de sa tante, grand ministre, excellent capitaine, père d'un fils nommé *Euchérius*, déjà capable de le seconder; et que par toutes ces raisons, *Honorius* auroit dû l'associer à l'empire, en lui donnant la charge de poursuivre l'usurpateur *Constantin*. Mais, imputation vraie ou fausse, on vint à bout de persuader à l'empereur que son beau-père étoit d'intelligence avec *Alaric*, et l'avoit appellé en Italie. De Pavie où il étoit, *Honorius* envoya à Ravenne, où demeuroit son beau-père, ordre de le tuer. Ce qui fut exécuté sans difficulté. En même-tems, il répudia sa femme, fille de *Stilicon*, et fit décapiter son fils *Eucherius*.

La facilité de ces exécutions fait douter si *Stilicon* étoit criminel. *Honorius* se priva par sa mort d'un grand général, dont il eut lieu de regretter les talens, lorsqu'il se vit serré de près par *Alaric*, qui étoit rentré de nouveau en Italie. *Honorius* avoit pour ministre

Olympius, qu'on croit auteur du malheur de *Stilicon*. *Olympius* signala le commencement de son ministère par ordonner ou souffrir que les soldats romains, à la nouvelle de la mort de *Stilicon*, massacrassent, dans toutes les villes d'Italie, les femmes et les enfans des barbares que ce général avoit appellé au service de l'empire. Irrités de cette perfidie, les soldats se jetèrent entre les bras d'*Alaric*, qui, en habile politique, profita de ce renfort pour proposer la paix à l'empereur, à condition d'une somme qu'on lui paieroit. Afin de hâter la délibération, il alla mettre le siége devant Rome, qu'il réduisit à de cruelles extrémités. On lui accorda sa demande, il leva le siége; mais comme on apportoit des délais au paiement, il revint devant la ville, fit encore des propositions qu'*Honorius* rejeta. Les Romains ne croyant pas devoir se sacrifier à l'obstination d'un homme, reçurent pour empereur *Attale*, préfet de la ville, présenté par *Alaric*. Le roi des Goths traita avec ce nouveau souverain, et leva encore le siége.

Quand *Attale* vit Rome délivrée, il ne se regarda pas comme un empe- Alaric. 409.

reur d'un momunt, il prétendit imposer des loix à *Honorius*. Ce prince étoit prêt de les subir, lorsqu'il lui vint un secours de son neveu *Theodose*, auquel *Arcadius*, en mourant, avoit donné pour ministre *Anthemius*, grand homme d'état, et honnête homme. Ce secours mit *Honorius* en état de rejeter l'offre qu'il avoit faite à *Attale* de le prendre pour collègue; offre que l'empereur d'*Alaric* avoit fièrement rejetée. Il eut aussi l'imprudence de se brouiller avec son protecteur, qui le déposa, mais sans le livrer à *Honorius*, qui le demandoit.

Rome étoit toujours comme le prix d'un marché entre *Alaric* et *Honorius*. Le premier paroissoit dire: si vous ne m'accordez ce que je demande, je pillerai et détruirai votre capitale. Le second n'accordoit qu'à regret, le moins qu'il pouvoit, et ne se pressoit pas de satisfaire. Pendant les délais, la famine faisoit dans Rome un cruel ravage, parce que les guerres civiles avoient empêché de cultiver les terres, et que les ports par où auroient pu arriver les vivres, étoient bloqués. Le peuple fut réduit à se nourrir des alimens les plus vils. La chair humaine

se vendit publiquement. On assure même que des mères mangèrent leurs enfans. Mais ce n'étoit là que les préludes du siége, ou plutôt des excès qui suivirent la prise; car le siége ne fut pas long. On dit qu'une dame romaine, touchée de la misérable condition du peuple obligé de recourir aux plus funestes moyens, pour ne pas mourir de faim, ouvrit une porte aux ennemis.

Prise de Rome.

A l'instant où les soldats alloient pénétrer dans la ville, Alaric leur dit: « Toutes les richesses du monde sont « ici concentrées, je vous les aban- « donne; mais je vous ordonne de ne « répandre le sang que de ceux que « vous trouverez armés, et d'épargner « ceux qui se réfugieront dans les égli- « ses. » Le pillage dura trois jours, disent les uns: d'autres disent six. Les Goths mirent le feu en plusieurs endroits. Malgré les ordres donnés, il ne se pouvoit que beaucoup de personnes ne fussent massacrées. Cette orgueilleuse et superbe ville, appelée *la capitale de l'univers*, après avoir triomphé de tous les peuples, et avoir étendu son empire d'un bout à l'autre du monde connu, fut prise par un barbare, qui n'avoit pas un pouce de terre qu'il pût

dire lui appartenir. Elle avoit, pendant l'espace de onze cent soixante-trois ans, pillé le reste de la terre, et s'étoit enrichie des dépouilles des peuples vaincus. Elle subit le même sort, et souffrit à son tour les calamités qu'elle avoit fait endurer à tant d'autres. *Alaric* survécut peu à sa conquête. Il emmena ses captifs et ses richesses en Campanie, les augmenta du pillage de l'Apulie, de la Lucanie, de la Calabre; et lorsqu'il alloit passer en Afrique pour la subjuguer, il mourut de maladie aux environs de Rhège. Ses soldats, de peur qu'on ne profanât ses cendres, les enterrèrent avec quantité de riches dépouilles dans le lit d'une rivière qu'ils avoient détournée, et à laquelle ils firent reprendre ensuite son cours ordinaire. Les Goths lui donnèrent pour successeur *Ataulphe*, mari de sa sœur.

Après avoir contemplé Rome, poussant des tourbillons de flammes, ruisselant de sang, vomissant par-tout ses ports des flots de malheureux, chargés de leurs effets les plus précieux, que leur disputoit encore le soldat avide, il convient de jeter un coup d'œil rapide sur la totalité de l'empire, afin

de voir comment s'est détruit ce colosse, de quelle manière il s'est divisé, en parties tronquées et mutilées, sans adhérence ni liaison, à peine dignes de figurer par la suite dans le monde politique. L'audace des ambitieux, la patience et la folie des peuples ont tout fait.

On se rappelle que *Constantin*, un simple soldat revêtu de la pourpre en Bretagne, avoit étendu son empire jusques dans les Gaules. Il tira d'un monastère *Constant* son fils, qu'il déclara *César*, puis Auguste, lorsqu'il eut réuni l'Espagne sous le sceptre de son père. *Honorius* les reconnut quand il se trouva pressé par *Alaric*. *Constantin* entra en Italie sous prétexte de secourir l'empereur; mais en effet, pour s'approprier quelques débris. Il étoit secondé dans ce projet par *Allabicus*, général de l'empereur, dont la trahison fut découverte et punie. Cet évènement força *Constantin* de rétrograder. Il mit dans Vienne son fils *Constant* qui avoit été chassé d'Espagne, et qui étoit encore poursuivi jusques dans les Gaules par *Géroncius*, chef des Espagnols. Celui-ci prit l'Auguste dans Vienne, lui fit trancher la

tête, et vint bloquer *Constantin* lui-même dans Arles. Pendant qu'il s'occupoit du siége, *Honorius* envoya un habile général nommé *Constance*, qui lui débaucha ses troupes. Il ne resta à *Géroncius* que trois cents soldats avec lesquels il gagnoit l'Espagne, mais ils le tuèrent parce qu'il les traitoit trop durement. *Constance* prit *Maxime*, un phantôme d'empereur, que *Géroncius* avoit fait, et lui laissa la vie. Malgré les secours des Germains qui arrivèrent à *Constantin*, *Constance* força Arles de se rendre. Le principal article de la capitulation étoit que *Constantin*, et *Julien* son frère, auroient la vie sauve. Ils prirent les ordres sacrés afin d'ôter tout ombrage à l'empereur; mais contre la foi du traité, *Honorius* ne les fit pas moins mourir.

Sous la protection d'*Ataulphe*, successeur d'Alaric, avec l'aide d'un roi des Alains, et d'un prince des Bourguignons, *Jovin* d'une bonne famille des Gaules, se fit proclamer empereur, et s'associa *Sébastien* son frère. Il eut l'imprudence de se brouiller avec *Ataulphe*, qui fit tuer *Sebastien*, et vendit *Jovin* à l'empereur pour du blé dont son armée avoit besoin. *Honorius*

ne lui fit point grâce, non plus qu'à *Héroclien*, autre usurpateur, qui d'Afrique où il avoit pris la pourpre, étoit venu l'affronter jusqu'en Italie. Il fut repoussé dans son Afrique, et égorgé par des soldats avides du prix mis à sa tête.

Ataulphe qui figuroit avec tant d'influence dans toutes ces catastrophes, épousa *Placidie*, sœur d'*Honorius*, prise par *Alaric* dans le sac de Rome. A la cérémonie du mariage, assista *Attale* qu'*Alaric* avoit fait empereur autrefois. *Ataulphe* voulant intimider *Honorius*, son beau frère, et le forcer à un traité de paix durable, revêtit de nouveau *Attale* de la pourpre. Après la mort d'*Ataulphe*, qui fut tué en Espagne, *Attale*, jouet de la fortune, fut pris, repris, et enfin confiné dans les îles de Lipari, après qu'on lui eût coupé, les uns disent la main droite, les autres simplement les doigs pour l'empêcher d'écrire. Il y vécut paisiblement. C'étoit un homme plus fait pour les plaisirs que pour les affaires. Il n'eut pas honte, lui qui avoit été empereur, de chanter publiquement une épithalame de sa composition aux noces de *Placidie*. Cette princesse de-

venue veuve, fut mariée malgré elle par *Honorius* son frère, à *Constance* son général. De ce mariage forcé, il n'en vint pas moins un fils nommé *Valentinien*. *Honorius* en conséquence associa son beau-frère à l'empire; mais il ne vécut que sept mois. *Théodose*, l'empereur d'Orient, ne voulut pas le reconnoître.

Ce prince régnoit sous la tutelle de sa sœur *Pulchérie*, qui prit en main les rênes de l'empire avec l'approbation du ministre *Anthémius*. Quoiqu'elle n'eût que seize ans, elle montroit d'excellentes qualités pour le gouvernement. *Pulchérie* se rendit maîtresse dans la cour comme dans l'état. Elle engagea son frère sur lequel elle avoit le plus grand ascendant de renvoyer l'eunuque *Antiochus* qui lui portoit ombrage; et afin d'assurer sa propre puissance, elle lui chercha une épouse, qui lui ayant obligation, soutiendroit le crédit de sa bienfaitrice. Un hasard lui présenta la personne qu'elle désiroit.

Athénaïs; fille d'un philosophe athénien, ayant perdu son père qui l'avoit élevée avec beaucoup de soin, fut privée par ses deux frères, *Gésius* et *Aurélien*, de la portion de bien qui

lui appartenoit. Sur la réputation d'équité que *Pulchérie* s'étoit faite dans tout l'empire, la jeune athénienne vint à Constantinople réclamer la protection de la princesse. Son esprit et ses graces plurent à *Pulchérie*. Après l'avoir plusieurs fois entendue, elle juge qu'une pareille épouse pourra faire le bonheur de son frère; elle la fait baptiser sous le nom d'*Eudocie*, et conclut ce mariage, qui ne fut pas si heureux qu'elle l'espéroit.

Ainsi l'empire d'Orient se trouva sous la domination des femmes, celui d'Occident ne l'étoit pas moins par l'ascendant de *Placidie* sur *Honarius*. L'amitié du frère et de la sœur étoit telle, que les courtisans, souvent aussi infâmes calomniateurs que bas flatteurs, publièrent qu'elle excédoit les bornes de la tendresse fraternelle. Des soupçons qu'ils jetèrent malignement rompirent cette union. On persuada au frère que la veuve d'*Ataulphe* se souvenant trop d'avoir été reine des Goths, leur découvroit les secrets de l'empire. Le réfroidissement qu'occasionna cette imputation obligea *Placidie* de se retirer à Constantinople. Elle y étoit avec *Valentinien* son fils,

lorsqu'*Honorius* mourut d'une hydropisie n'ayant pas encore soixante ans, après vingt-deux ans de règne, prince mieux servi par ses généraux et les évènemens, que son indolence ne méritoit.

Théodose II. Valentinien III. 423.

Jean, son secrétaire, se fit proclamer empereur, d'intelligence avec *Aëtius*, très-habile général, qui se chargea de faire agir les Huns contre *Théodose*, si ce prince ne vouloit pas le reconnoître. Mais l'empereur d'Orient prévint les efforts d'*Aëtius* : il envoya en Occident *Placidie* sa tante, avec *Valentinien* son fils, qu'il investit de l'autorité suprême sous la régence de sa mère. Il les fit accompagner d'une armée commandée par *Ardaburius* et par *Aspar* son fils. Le père envoya son fils par terre avec la cavalerie, et embarqua l'infanterie. La flotte fut battue par une horrible tempête. Le vaisseau où étoit *Ardaburius* échoua sur la côte. Il fut pris et emmené dans Ravenne à *Jean* qui lui fit l'accueil le plus obligeant, et lui laissa liberté entière dans la ville. Le prisonnier en abusa. S'apercevant que les soldats de *Jean* ne lui étoient pas fort affectionnés, il mande à *Aspar*

son fils, qui étoit venu heureusement par terre, de se rendre promptement à Ravenne. Il y arrive, trouve les portes ouvertes, s'empare de *Jean* et l'envoie à *Placidie*, qui lui fait couper la tête. *Aëtius*, arrivant trop tard avec une forte avant-garde de Goths, trouva moins expédient de continuer la guerre, que de faire la paix. Il fut reçu en grace, et nommé général d'une grande partie des troupes de l'empire.

Mais un commandement partagé n'étoit pas fait pour le contenter. Il voyoit avec des yeux jaloux l'estime dont jouissoit le comte *Boniface*, officier recommandable par sa vertu et sa capacité. Il avoit fait preuve de la dernière en Afrique, qu'il défendit avec beaucoup de valeur et d'habileté, contre les attaques de l'usurpateur *Jean*. Il y établit un ordre et une police qui lui ont valu les éloges des historiens. L'impératrice *Placidie* prisoit sur-tout la fidélité du comte *Boniface*. « Croyez-« vous, lui dit et lui fit insinuer le per-« fide *Aëtius*, croyez-vous que ce soit « pour vous qu'il a conservé l'Afrique? « Soyez persuadée qu'il n'a travaillé « que pour lui, et que son dessein est

« de profiter de la première occasion « pour s'y maintenir dans l'indépen- « dance : voulez-vous lui faire lever le « masque? ordonnez-lui de venir à « Rome, vous verrez s'il obéira. » En même tems qu'*Aëtius* inspiroit ces injustes soupçons à la princesse, il écrivoit à *Boniface* que l'impératrice avoit formé le dessein de le perdre; et que pour parvenir à ses fins elle le rappelleroit dans peu. L'infortuné comte ainsi prévenu, refusa d'obéir; et *Placidie* ne doutant plus de la vérité de ce qu'*Aëtius* avoit dit, fit déclarer *Boniface* ennemi de l'état. *Aëtius* obtint ce qu'il desiroit savoir, d'être nommé généralissime des troupes de l'empire.

Le comte défit une première armée envoyée contre lui; mais ne se croyant pas capable de résister seul aux forces qu'on se préparoit de lui opposer, il appella à son secours *Genseric*, roi des Vandales. La principale condition de leur traité, fut qu'ils partageroient l'Afrique. *Genseric*, sur cette assurance, quitte l'Espagne avec sa nation, hommes, femmes, enfans. Pendant que cette colonie s'emparoit des villes et des campagnes, quelques amis de *Boniface*, étonnés de cette association

avec les Vandales, qu'on savoit qu'il n'aimoit pas, obtiennent de *Placidie* la permission d'aller s'informer à lui-même des motifs de ce changement. Le comte leur montre la lettre d'*Aëtius*, et les assure qu'il n'en est venu à cette extrémité que pour garantir sa vie. Ils remportent la lettre, et la remettent à l'impératrice. *Aëtius* étoit alors dans les Gaules où il remportoit des victoires. Ce n'étoit pas le moment de le punir de sa perfidie; il n'auroit même pas été sûr de faire connoître qu'on en étoit instruit. *Placidie* dissimule, écrit à *Boniface* la lettre la plus obligeante, et le prie de travailler à faire sortir les Vandales de l'Afrique. Le comte entre de bonne foi dans les vues de l'impératrice, et offre des sommes considérables aux Vandales, s'ils veulent se retirer; mais ils avoient envahi toute la province à trois villes près, dont étoit Carthage, la capitale. *Genseric* ne répondit à *Boniface* que par des insultes, tailla en pièces le peu de soldats qu'il avoit, et le renferma dans Carthage. *Boniface* y tint plus d'un an. Il se rendit à la fin, et eut la douleur de voir l'Afrique ravagée de la ma-

nière la plus cruelle par les barbares qu'il y avoit appellés.

Arrivé à Ravenne où étoit la cour, il fut reçu avec les marques d'une distinction affectueuse, et honoré du commandement d'une armée. Cette faveur fit connoître à *Aëtius* que sa trahison étoit découverte. Il se plut à regarder le commandement donné à *Boniface*, comme un retranchement injuste fait au sien. Les deux généraux se mirent en campagne, pour soutenir chacun leur prétention. Dans le combat qui se donna, *Boniface* reçut une blessure dont il mourut quelques jours après. On dit qu'il exhorta *Pélagie* sa femme, si elle vouloit se remarier, de n'épouser qu'*Aëtius* quand il deviendroit veuf. Etoit-ce une marque d'attachement pour elle, ou de mépris? le vainqueur se retira chez les Huns, d'où il revint à la tête d'une armée. *Placidie* fut heureuse de pouvoir faire sa paix avec lui, en le recevant à la cour, et lui rendant ses emplois.

L'impératrice eut la satisfaction de marier *Valentinien*, son fils, à *Eudocie*, fille de *Théodose;* mais elle eut presque dans le même tems un chagrin bien cuisant pour une mère.

Honorie, sa fille, se permit une liaison plus que suspecte avec un de ses domestiques. Elle n'avoit que seize ans. On découvrit de plus, qu'aussi intrigante qu'amoureuse, elle entretenoit un commerce secret avec *Attila*, roi des Huns, qu'elle lui avoit même envoyé une bague et le pressoit fortement d'entrer en Italie avec une armée, pour l'épouser. Il fallut l'éloigner de la cour d'Occident, le théâtre de son déshonneur. On l'envoya dans la cour d'Orient qui fut aussi troublé par un éclat non moins scandaleux. Une pomme, vraie pomme de discorde en fut la cause.

Il est possible qu'*Athénaïs* devenue *Eudocie*, n'ait pas assez abjuré la liberté d'une condition privée ; que delà soient venues des imprudences qui auront donné des inquiétudes à *Théodose* son époux : une inattention peut-être innocente y mit le comble. L'empereur avoit reçu en présent une pomme singulière pour sa grosseur et sa beauté. Il la crut digne d'être offerte à l'impératrice, et la lui envoya. *Eudocie* se plaisoit beaucoup dans la conversation de *Paulin*, officier du palais, courtisan aimable et savant. Elle lui fit porter la pomme. Celui-ci ignorant d'où

venoit cette pomme, la présenta à l'empereur. En la recevant, la jalousie entra ou s'accrut dans son cœur. Il fit appeller son épouse, lui demanda ce qu'elle avoit fait du fruit qu'il lui avoit envoyé. N'osant avouer qu'elle l'avoit envoyé à *Paulin*, elle répondit qu'elle l'avoit mangé. L'empereur le lui montra, et ordonna sur-le-champ qu'on fit mourir *Paulin*. L'indifférence succéda à l'amour qu'il avoit eu pour l'impératrice. Se voyant plus que négligée, elle demanda à se retirer à Jérusalem : elle y vécut splendidement, mais sans autorité, avec les biens que l'empereur lui avoit donnés, et qu'il lui laissa, et ne mourut que plus de vingt ans après sa disgrace.

Ainsi, l'intention qu'avoit eue *Pulchérie* de donner à son frère une épouse qui fit son bonheur, ne fut pas couronnée du succès. Aux chagrins domestiques, se joignit pendant tout le cours de son règne, celui de voir ses peuples sans cesse assaillis et tourmentés par les barbares. Un auteur contemporain a caractérisé, dans un ouvrage estimé, la plupart des nations qui travailloient alors à la destruction de l'empire. « Les « Goths, dit-il, sont trompeurs, mais

« leurs mœurs sont pures. Les Alains « sont moins chastes, mais aussi moins « trompeurs. Les Francs sont rusés, « menteurs, si perfides, que les faux « sermens passent chez eux pour des « minuties ; mais ils sont obligeans à « l'égard des étrangers. Les Saxons « sont durs à l'excès, mais ils ont la plus « grande horreur pour la débauche. « Les Gépides sont cruels. Les Huns « rusés et dissolus. Les Allemands ivro- « gnes ; les Alains avides de butin. « Ces vices, ajoute l'auteur, sont bien « moins criminels chez ces barbares « que chez les Romains, qui sont ins- « truits des loix de la morale chré- « tienne. Cependant, observe-t-il, ils « ne peuvent se priver des lieux de « débauche, et les Goths auxquels il « n'est pas permis de les fréquenter, « en souffrent pour les Romains qui « ont établi leur religion parmi eux ». Il est à souhaiter que ceux de ces peuples qui existent encore, n'aient point conservé les mauvaises habitudes et les vices réprochés à leurs ancêtres. Au frein de la religion que notre auteur convenoit avoir été si inutile aux Romains de ce tems, *Théodose* joignit celui des loix, dans une collection qui

fut appellé *code Théodosien*. Il dura moins dans l'Orient qui avoit été son berceau, que dans l'Occident, où il fut assez généralement adopté par les Goths, Visigots, Francs, Germains et autres barbares qui conquirent l'Italie, l'Espagne et les Gaules.

Attila. Les anciens habitans des pays occidentaux, et les Romains qui s'étoient mêlés avec eux, disparoissoient insensiblement, de ces contrées malheureuses, ou chassés ou dépouillés, ou venus presque partout dans leurs propres domaines les serfs de leurs oppresseurs. Ils trembloient au nom seul de ces hordes indisciplinées, sur-tout du terrible *Attila*. Les empereurs ne se défendoient plus par le fer, mais par l'or; et à leur honte, par le poison et l'assassinat. Sur le moindre mécontentement que marquoit le roi des Huns, ils lui envoyoient des ambassades suppliantes. Au contraire, quand ce roi vouloit enrichir quelques-uns de ses courtisans, il les chargeoit de commissions auprès des cours craintives, convaincu par l'expérience, qu'ils n'en reviendroient que comblés de présens.

Ce fut au milieu de ces transes, que *Théodose* mourut d'une chûte de che-

val, âgé de cinquante ans, après quarante-deux de règne. On ne le loue que d'avoir été très-pieux. Bel éloge pour un particulier, mais qui ne suffit pas pour un prince. Sa sœur *Pulchérie*, partageoit l'empire avec lui. Outre le titre, il lui en laissoit tout le pouvoir. Il n'auroit tenu qu'à elle d'en abuser, comme faisoient ses ministres. *Théodose* avoit en eux une confiance aveugle. Elle a souvent tournée au préjudice de ses sujets, qui malgré sa bonté, n'ont pas été heureux sous lui. Sa sœur voulant lui faire sentir le danger d'un pareil abandon, lui fit présenter un jour un acte par lequel il donnoit à elle pour esclave l'impératrice *Eudocie*, son épouse. Quand il l'eut signé, elle lui dit de le lire. Il en fut honteux, et promit d'être plus attentif; mais corrige-t-on un indolent!

Pulchérie et Marcien. 450.

Par la mort de *Théodose*, *Pulchérie*, resta seule maîtresse de l'empire, et il auroit été difficile de trouver quelqu'un plus capable qu'elle de le gouverner. Cependant comme aucune femme n'avoit régné seule dans l'un et l'autre empire, elle résolut de se marier, malgré le vœu qu'elle avoit fait de rester vierge. Elle jeta les yeux sur *Marcien*,

homme distingué par sa vertu et d'autres qualités estimables, lui dit qu'elle étoit dans le dessein de le revêtir de la puissance souveraine en l'épousant, à condition qu'il lui permettroit de vivre et de mourir vierge. Il le promit. Elle le proclama empereur. Son choix fut généralement applaudi, et le mariage célébré avec la plus grande magnificence. Elle avoit alors cinquante et un ans. *Valentinien* qui auroit pu réclamer l'empire d'Orient, du titre de sa femme, fille de *Théodose*, approuva tout ce qui s'étoit fait, et reconnut *Marcien*. Ce prince avoit été simple soldat, et ne monta de grade en grade, à la puissance suprême, que par son mérite.

Pendant que le trône d'Orient se fortifioit par l'appui d'un homme, celui d'Occident chanceloit par la mort d'une femme. *Placide*, mère de *Valentinien*, mourut. Son fils lui avoit laissé en avançant en âge, l'autorité dont elle jouissoit pendant sa minorité. Eprouvée par l'adversité pendant ses mariages, *Placidie* gouverna sagement, et aussi heureusement que les circonstances le permettoient. A peine avoit-elle les yeux fermés, que *Valentinien* reçut une ambassade d'*Attila*, qui lui deman-

doit sa sœur *Honorie* en mariage. Il montroit comme un droit à cet hymen, l'anneau que la princesse lui avoit envoyé, et prétendoit pour dot la moitié de l'empire d'Occident. *Valentinien* se tira de cet embarras, par l'or qu'il prodigua au roi des Huns. Par le même moyen, il détourna de l'Italie ce fléau qui alla tomber sur les Gaules, où l'empereur lui opposa pour digue son général *Aetius*. Sept cent mille combattans qu'*Attila* traînoit après lui, furent vaincus dans les champs Catalauniques. Mais il resta au roi des Huns après sa défaite, une armée assez forte pour se faire redouter en Italie, où il retourna, et saccagea les villes et les campagnes. *Aetius* l'y suivit. Moitié vigueur, moitié adresse, il le détermina par de belles promesses à reporter de nouveau ses ravages dans les Gaules, où il fut encore vaincu par *Thorismond*, roi des Visigots. Une mort causée par excès de débauche, délivra la terre de ce guerrier, qui n'avoit jamais pu laisser les autres tranquilles, ni l'être lui-même.

Il paroît que *Valentinien*, dans sa détresse, avoit promis à *Aetius* plus qu'il ne voulut lui tenir, quand il se

vit hors de danger : savoir, de donner *Eudocie*, sa fille, en mariage à *Gaudentius*, fils du général. Les instances du père pour obtenir cet honneur à son fils, fournirent, à leurs envieux, le moyen de faire croire qu'*Aetius* en vouloit à l'empire. Dans cette persuasion, *Valentinien* mande le général, le fait entrer seul dans sa chambre, et le perce lui même de son épée. Tous ses amis appellés successivement sont massacrés de même dans le même lieu. « Ainsi périt, dit un historien, le plus « grand général de son siècle, par « les mains de l'homme le plus lâche « de l'empire ». Si cependant on étoit tenté de le plaindre, il faudroit se rappeller la mort du comte *Boniface*. Triomphant de cette trahison, l'empereur demanda à un Romain, dans le desir d'en tirer un aveu favorable, s'il n'avoit pas bien fait de se défaire d'*Aëtius*. « Je ne sais, répondit le Ro- « main, si vous avez bien ou mal fait ; « mais à mon avis, vous avez employé « votre main gauche à couper votre « main droite.

L'empereur fut, dit on, encouragé à cette noirceur par *Maxime*, un de ses courtisans, auquel il avoit fait un

affront sanglant. L'offensé savoit ou qu'il ne pouvoit se venger de l'empereur, ou qu'il seroit puni de sa vengeance si *Aetius* vivoit. C'est pourquoi il se joignit aux calomniateurs du général, et excita le foible prince à l'odieuse action qu'il commit. Quand il l'eut privé de cet appui, il songea à ne point laisser impuni l'attentat infâme de *Valentinien* sur son épouse, femme aussi admirable par sa beauté, qu'estimable par sa sagesse. L'empereur en étoit devenu passionnement amoureux; et désespérant de la séduire, usa à son égard d'une perfide adresse et de violence. Il engage son mari au jeu, lui gagne jusqu'à son cachet. Quand il s'en voit possesseur, il l'envoie à la femme de *Maxime*, comme signe de la volonté de son mari, qui l'appelloit au palais. Elle vient sans soupçon. On la fait passer dans un appartement reculé, où malgré ses supplications et ses larmes, le perfide empereur assouvit sa passion. Retournée chez elle, elle fait de vifs reproches à son mari, qu'elle croit complice de la trahison. Ce noir artifice provoqua la haine de *Maxime*, naturellement doux et ennemi des affaires. Il n'eut pas de peine à trouver

des gens prêts à partager son mécontentement, contre un prince méprisé et peu craint, sitôt qu'il n'eût plus *Aëtius* pour le défendre. Il n'y a point d'exemple d'un empereur assassiné avec autant de tranquillité, à la vue du peuple, lorsqu'il se promenoit au champ de Mars, entouré de sa cour, sans que personne se présentât pour le défendre. Mou, efféminé, point guerrier, pas même voyageur. *Il alloit*, dit-on; *de Rome à Ravenne, de Ravenne à Rome;* et dans ces deux villes se tenoit renfermé dans son palais avec une troupe d'eunuques, plus attaché à eux qu'à l'impératrice *Eudocie*, quoiqu'elle fût une des plus belles femmes de son tems. Il avoit trente-quatre ans, et en régna vingt-neuf.

455. Ou par représaille ou par politique, *Maxime* força *Eudocie* de l'épouser. Cette princesse aimoit son mari malgré ses défauts. Elle ne put se voir dans les bras de son meurtrier, sans desirer de sortir de cet état humiliant. N'attendant point de secours de *Marcien*, qui avoit perdu *Pulchérie*, et dont les forces étoient occupées dans l'Orient, elle écrivit à *Genseric*, roi des Vandales, de venir venger la mort de *Valenti-*

nien, son ami et son allié, et de la tirer des mains de l'assassin de ce prince. Il vint d'Afrique, avec une nombreuse flotte, aborda à l'embouchure du Tibre. Les Romains effrayés, se sauvèrent en foule de la ville, *Maxime* à la tête. Le peuple indigné de sa lâcheté, le poursuivit à coup de pierre. Il resta sur la place, ainsi que *Palladius*, son fils, auquel il avoit fait épouser l'aînée des filles d'*Eudocie*. Les Vandales pillèrent la ville à loisir pendant quinze jours, chargèrent ce qu'il y avoit de plus précieux sur leurs vaisseaux, et emmenèrent en esclavage, *Eudocie* et ses deux filles. Juste récompense de la confiance qu'elle avoit mise dans un prince plus avide de butin, que jaloux de la gloire de protéger une famille malheureuse.

La force alors étoit le droit suprême, et l'empire appartenoit à celui qui savoit se procurer assez de soldats pour faire la loi. Nul homme à cet égard ne l'emporta sur *Ricimer*, prince de la famille royale des Sueves, estimé, dès sa première jeunesse dans les armées romaines, nommé par ses panégyristes « le plus grand capitaine de son siècle, « l'invincible, plus courageux que « *Sylla*, plus prudent que *Fabius*,

« plus aimable que *Métellus*, plus « éloquent qu'*Appius*, plus déterminé « que *Fulvius*, et plus adroit que *Ca-* « *mille.* » Son ambition n'étoit pas d'être empereur, mais de les faire. *Maxime*, pendant ses trois mois de règne, avoit donné le commandement des troupes de l'empire à *Avitus*, qui étoit déjà général dans les Gaules. Quand il apprit la mort de *Maxime*, il prit lui même la pourpre; mais *Ricimer* lui ôta pourpre et commandement, lui fit quitter le sceptre pour la crosse de Plaisance, dont il devint évêque.

Léon Majorien. 457.

Ricimer mit à sa place, sur le trône d'Occident, *Majorien.* Sur celui d'Orient monta *Léon*, par la mort de *Marcien*, qui laissa après lui la réputation d'avoir été très-pieux et simple dans ses mœurs, sans que ces vertus douces aient nui au courage et à la majesté qui conviennent à un empereur. On loue avec raison sa reconnoissance pour *Pulchérie*, dont il respecta et accomplit avec exactitude les dernières volontés, consistant en dons aux églises et au peuple. *Léon*, qu'on a surnommé le *Grand*, ou *Léon* de Thrace, parce qu'il étoit de ce pays, dut son élévation

au refus d'*Aspar* et de son fils *Ardaburius*, deux seigneurs très-puissans, qui n'osèrent prendre le diadême parce qu'ils étoient Ariens. Ils firent tomber le choix sur *Léon*, dans l'espérance de le gouverner. Le même motif détermina *Ricimer* en faveur de *Majorien*, auquel il trouva plus de talens pour la guerre, et plus de qualités estimables qu'il n'auroit voulu. Il s'en défit, et mit à sa place *Severus*.

On croit que, ne trouvant pas non plus dans celui ci la docilité qu'il desiroit. *Ricimer* le fit empoisonner. De son aveu, les Romains revêtirent de la pourpre, avec une approbation générale, *Anthémius*, comte d'Orient, qui avoit été consul et patrice. Il possédoit des qualités qui faisoient concevoir les plus belles espérances de son gouvernement. Pour s'attacher *Ricimer*, il lui donna sa fille en mariage; mais une pareille faveur n'étoit pas capable d'enchaîner le caractère impérieux de *Ricimer*. Sa passion de dominer étoit sans cesse fortifiée par les succès dans ses expéditions militaires. Toujours armé, toujours à la tête de ses troupes qu'il tenoit continuellement en haleine, il ne se contentoit pas d'avoir sur pied,

Sévérus. Anthémius. 467.

dans le centre de l'empire, une armée nombreuse, il la promenoit aux extrémités sur terre, sur mer, également habile sur les deux élémens.

472. *Anthémius* et *Ricimer* vécurent près de cinq ans en bonne intelligence, accord assez difficile à conserver entre un empereur qui devoit être jaloux de son autorité, et un général si puissant. Arriva le moment où ils crurent qu'il étoit impossible de subsister ensemble. Il seroit difficile de dire lequel des deux eut le premier dessein de se défaire de l'autre. Peut-être le conçurent-ils ensemble. Mais *Ricimer* étoit le plus fort. Il attaqua *Anthémius* dans Rome. Les habitans qui l'aimoient, le défendirent jusqu'à souffrir pour lui les dernières extrémités de la famine. *Ricimer* la prit d'assaut, y renouvella les horreurs d'*Alaric* et de *Genseric*, fit mourir *Anthémius*, et proclama à sa place, *Olybrius*, qui vécut peu. *Ricimer* lui-même succomba à une maladie d'entrailles, qui l'emporta deux mois après le sac de Rome.

Léon, empereur d'Orient, trouva mauvais qu'après la mort d'*Olybrius*, *Glicerius*, appuyé par *Gondibal*, neveu de *Ricimer*, se fut fait nommer

empereur d'Occident à Ravenne. Il lui donna pour rival *Julius Népos*, qui fit *Glycerius* prisonnier, le dépouilla des ornemens impériaux, après qu'il les eut portés un an. *Glycerius* prit les ordres, et fut ordonné évêque de Salone en Dalmatie. *Népos* nomma général de ses troupes *Orestes*, qui le dépossèda. Il fut trop heureux dans son malheur, de trouver un asile à Salone auprès de *Glycerius*, qu'il avoit détrôné. Que de réflexions ils durent faire sur les vicissitudes de la fortune! *Orestes* ne voulut pas prendre le titre d'empereur. Il le donna à son fils *Auguste*, encore enfant, qu'on nomma *Augustule*.

Fin de l'empire d'Occident. 476.

Sous cet empereur, dont l'appellation diminutive indique la puissance, les barbares qui servoient dans les armées romaines avec le titre d'alliés, demandèrent la troisième partie des terres de l'Italie, comme une récompense de leurs services. *Orestes* les refusa. Ils se révoltèrent, et choisirent pour leur chef *Odoacer*, dont on ignore la naissance et même la patrie. Goth, Rugien, ou de quelque nation qu'il ait été, *Odoacer* se montra aussi capable de commander une armée que

de gouverner un état. Sa taille avantageuse le fit admettre dans les troupes de l'empereur. Ce fut là sa première fortune. Se trouvant à la tête d'une bonne armée, il somma *Orestes* d'accorder la distribution des terres. Sur son refus persévérant, il l'assiégea dans Pavie, la plus forte place d'Italie, le prit et le fit mourir. De-là, il courut à Ravenne, où il trouva *Paul*, frère d'*Orestes*, qu'il traita de même, et le jeune *Augustule*, auquel il fit grace en faveur de son âge, se contentant de le dépouiller des ornemens impériaux. Il ne les prit pas lui-même, mais il se fit proclamer roi d'Italie.

Ainsi finit l'empire d'Occident. La Bretagne étoit depuis long-tems abandonnée par les Romains. L'Espagne étoit occupée par les Goths et les Suèves, les Vandales possédoient l'Afrique. Les Gaules étoient partagées entre les Bourguignons, les Goths, les Francs et les Alains. Enfin, l'Italie elle-même et la superbe Rome, qui, pendant tant de siècles, avoit donné des loix au reste de la terre, devint l'esclave d'un barbare, dont la famille et la patrie n'étoient pas connues. La chûte de cet état, le plus grand qui ait ja-

mais existé, vient sans doute principalement de la corruption des sujets, de la mollesse, du luxe et de l'ambition des princes; mais la cause la plus prochaine fut l'imprudence d'admettre de grands essaims de barbares sur les terres de l'empire, et d'en avoir dans les armées romaines des corps considérables, séparés et commandés par des chefs de leurs propres nations. Ces peuples devinrent plus puissans que les Romains naturels. Ils se mirent en état de résister aux empereurs, et de disposer de l'empire. Enfin, ils se trouvèrent les maîtres de ceux qui les avoient pris pour les servir.

Cette grande révolution arriva cinq cent sept ans après que la bataille d'Actium eut fondée la monarchie romaine, et douze cent vingt-neuf ans après la fondation de Rome. On n'a pas manqué d'observer que l'empire commença par *Auguste*, et finit *par un prince du même nom, mais en diminutif.*

EMPIRE GREC.

Léon gouvernoit toujours l'Orient, plus heureux qu'*Anthémius*, qui avoit été victime de la jalousie de *Ricimer*,

auquel il devoit le trône. *Léon*, porté sur le sien par *Aspar* et *Ardabirus*, trouva moyen de s'y maintenir malgré ces deux hommes, qui voulurent l'en faire descendre; et même de se défaire de ces importuns protecteurs. Il avoit une fille cadette, nommée *Ariadne*, qu'il maria à *Zénon*, d'une illustre famille d'Isaurie. Il le fit patrice, capitaine de ses gardes, commandant en chef de toutes les troupes de l'Orient, avec l'espérance de l'empire. Mais il ne plaisoit ni au sénat ni au peuple de Constantinople. Pour ne pas laisser échapper le sceptre impérial des mains de sa famille, *Léon*, devenu vieux et infirme, créa César *Léon*, son petit-fils, âgé de cinq ou six ans, enfant de *Zénon* et d'*Ariadne*, sa fille. Le vieil empereur mourut d'un flux de sang après dix-sept ans de règne. L'impératrice *Verina*, sa veuve, fit ce que n'avoit pas pu son époux. Elle obtint que son gendre seroit reconnu collègue de son fils. L'enfant mourut au bout de six mois, et *Zénon* se trouva seul empereur.

Il ne se corrigea pas sur le trône des vices qui avoient fait différer sa proclamation. L'impératrice *Verina*, sa belle-

mère, le fit dépouiller de la pourpre qu'il déshonoroit. *Basiliscus*, son frère, dont elle se servit pour ôter le diadême à son gendre, le prit lui-même, au grand regret de *Verina*, qui avoit compté en gratifier *Patricius*, maître des offices, son amant. *Basiliscus* ne se conduisit pas mieux que *Zénon*. Le peuple, qui n'avoit guères de choix qu'entre de mauvais princes, rappela celui-ci. *Basiliscus* fut tué, ayant été abandonné par *Harmatius*, qu'il avoit fait commandant de ses troupes. Ce capitaine infidèle reçut de *Zénon* la récompense qu'il lui avoit promise, de le faire chef de sa maison. Quand il y fut installé, il le fit massacrer dans le palais par *Onoulus*, qu'*Harmatius* lui-même avoit élevé. Si, sans se contenter des grands traits des catastrophes de l'empire d'Orient, on vouloit en recueillir les particularités, on trouveroit à chaque règne de ces trahisons entre pères, femmes et enfans, parens et amis, protecteurs et protégés. On remarquera aussi que les systêmes religieux, les hérésies, soutenues avec chaleur par les Grecs, naturellement sophistes et querelleurs, ont presque toujours été cause ou prétexte des trou-

bles de la cour, où les opinions s'affrontoient réciproquement, le peuple y prenoit une part très-active; et les ambitieux, sachant rallumer son zèle, lui inspiroient une fureur aveugle d'autant plus dangereuse, que les motifs en paroissoient sacrés.

L'indolence de *Zénon*, sa tranquillité dans la débauche, furent troublées par deux révoltes, l'une de *Marcien*, son beau-frère, qui revendiquoit les droits de *Léontia*, sa femme, fille aînée de *Léon*; l'autre de *Léontius*, commandant des troupes de Syrie. L'une et l'autre finirent par la mort de leurs auteurs. *Zénon* ne tarda pas à les suivre dans le tombeau. Il y entra tout vivant, si on en croit quelques historiens. *Arladne*, qui ne l'aimoit pas, et qui avoit de l'affection pour un officier du palais, nommé *Anastase*, profita d'une attaque d'épilepsie, à laquelle il étoit sujet, et le fit enterrer précipitamment. On entendit du bruit dans le cercueil; mais elle ne permit pas de l'ouvrir. On trouva quelques jours après qu'il avoit devoré la chair de ses bras. Digne fin d'un monstre de lubricité et de cruauté. Il avoit soixante-cinq ans, et en régna dix-sept.

Anastase avoit vieilli dans les emplois du palais, où il exercoit la fonction de *silenciaire*, c'est-à dire qu'il étoit chargé d'y faire garder le silence, comme il se pratique encore dans les palais d'Orient, où l'on ne se permet pas le tumulte des nôtres. On avoit de lui l'idée d'un homme bon et intègre, il n'en faut de preuve que le vœu du peuple. Lorsqu'il fut proclamé dans le cirque, tous s'écrièrent : « règne « *Anastase* comme tu as vécu ». Il avoit soixante ans. Si-tôt qu'il eut pris la pourpre, l'impératrice *Ariadne* lui donna la main. L'espérance du bien qu'il pouvoit faire, et ce qu'il fit en supprimant des impôts odieux, le soutinrent six ans contre une cabale puissante qui livra des combats. Elle finit par la mort des chefs et des complices, comme il arrive ordinairement aux complots, qui ne se terminent pas par un prompt succès. Anastase. 491.

L'empereur vécut, pour ainsi dire, toujours entre deux feux, les Orthodoxes et les Eutichiens. On l'accuse d'avoir trop favorisé ces derniers. Son penchant décidé donna lieu à une émeute en faveur de l'Orthodoxie, qui coûta en une seule fois plus de dix

mille hommes. Dans une autre occasion, *Vitalien*, simple gouverneur de Thrace, parut sous les murs de Constantinople avec une armée considérable, menaçant de déposer l'empereur s'il ne rappelloit pas l'évêque catholique qu'il avoit exilé. *Anastase* acquiesça docilement à la volonté de son sujet. Les Perses firent des conquêtes sur l'empire: des essaims de barbares le tourmentèrent. Il crut mettre sa capitale à l'abri des incursions, en enveloppant Constantinople et ses environs d'un retranchement qu'on appella la muraille d'*Anastase*. Ces sortes de remparts marquent quelquefois plus la foiblesse, qu'ils ne servent à la défense. Pour ne point tomber en contradiction sur le caractère de ce prince, les auteurs partagèrent les tems: ils disent qu'au commencement de son règne, il donna de grandes marques de générosité, de douceur, d'application, et parut n'avoir à cœur que la félicité de ses sujets, et qu'à la fin il vendoit les charges, et partageoit avec les gouverneurs des provinces, les dépouilles du peuple qu'il abandonnoit à leur rapacité; c'est-à-dire qu'il fut bon et mauvais, ce qui

n'est pas particulier à *Anastase*. On le trouva mort dans sa chambre à l'âge de quatre-vingt huit ans, dont il en avoit régné vingt sept.

Comme l'âge de l'empereur ne laissoit pas douter qu'il ne fallût bientôt un successeur, *Evagre*, grand chambellan, remit, dit on, à *Justin*, préfet du prétoire, des sommes considérables pour acheter les suffrages des soldats en faveur de ses amis. *Justin* distribua l'argent en son nom. Ayant ainsi séduit les troupes, il fut proclamé dès qu'on sut la mort d'*Anastase*. Il purgea sa cour des conspirateurs, entre autres de *Vitalianus*, qui ne pouvoit comme sous *Anastase* avoir pris pour prétexte de sa rebellion la défense des Orthodoxes; car *Justin* les protégea d'une manière éclatante pendant tout son règne, et reprima sans ménagement les Eutichiens, les Ariens et les autres hérétiques. Il ne savoit ni lire ni écrire, ayant passé sa vie à garder les troupeaux, jusqu'au moment qu'il s'enrôla dans les troupes. Cependant il ne manquoit ni de pénétration, ni d'adresse dans le gouvernement des affaires. *Justin* mourut à l'âge de soixante et dix-sept ans, après en avoir régné neuf. Justin. 5, 8.

Justinien. Il avoit associé à l'empire son neveu *Justinien*, qui lui succéda sans opposition. Cependant il y eut sous son règne la plus terrible émeute qui ait jamais éclaté à Constantinople. Elle commença pour une bagatelle, par des factions dans le cirque sur le mérite des acteurs; mais le véritable motif étoit le mécontentement qu'on avoit des ministres. *Justinien* congédia les deux plus notés, cette condescendance ne servit qu'à rendre la populace plus insolente. Elle proclama empereur, malgré lui, dit-on, *Hypatius*, neveu de l'empereur *Anastase*. La plupart des sénateurs prirent le parti des rebelles. *Justinien*, alarmé et découragé, étoit prêt à quitter la ville et à s'embarquer. L'impératrice *Théodora*, son épouse, le retint par ces mots: « C'est un glorieux tombeau « qu'un royaume. » Il se mit à la tête de ses gardes, se défendit dans son palais. Quand on vit qu'il ne s'abandonnoit pas lui-même, il lui vint du secours. *Bélisaire* que ses victoires, sous ce règne, ont rendu si fameux, amena un corps de troupes étrangères qui délivrèrent le palais, fondirent impétueusement dans le cirque, tuèrent sans distinction d'âge ni de sexe, et firent un

grand carnage. Les exécutions suivirent. *Hypatius* et *Pompéius*, autres neveux d'*Anastase*, eurent la tête tranchée. Les sénateurs fauteurs de la rebellion furent punis et leurs biens confisqués; mais l'empereur fit rendre ensuite à leurs enfans leurs dignités et leur fortune.

Après cet orage *Justinien* jouit d'un calme qui ne fut altéré par aucun trouble pendant la durée d'un long règne. Il est vrai qu'il eut des guerres perpétuelles; mais il s'en déchargeoit sur deux habiles généraux, qui firent toute sa gloire: *Bélisaire*, le fléau des Perses, l'eunuque *Narses*, vainqueur de l'Italie, dont les succès nous occuperont. Ces deux grands hommes, tantôt séparés, tantôt réunis, rarement en bonne intelligence entre eux, s'accordèrent cependant toujours pour l'avantage de leur commun souverain, qui ne les paya que d'ingratitude. Il ne faut cependant pas ajouter foi à la fable répandue que *Bélisaire* devenu aveugle à la fin de ses jours, fut réduit à demander l'aumone dans Constantinople; mais il est vrai qu'il tomba en disgrace, et qu'il traîna une vieillesse obscure. *Narsès* pensa succomber à des intri-

gues de cour, et n'échappa d'être honteusement rappellé par l'impératrice aux fonctions humiliantes du service des femmes, que parce que son courage et son habileté étoient nécessaires à l'empereur.

Justinien s'est rendu célèbre par son application à corriger la jurisprudence. La nouvelle forme qu'il donna au droit romain, lui mérita le nom de *Grand*. Son code qui a retenu son nom, est devenu celui de toutes les nations. Il aimoit les bâtimens. Presque toutes les villes importantes de ses vastes états lui ont dû des édifices magnifiques. Il recouvra par ses généraux, et réunit à l'empire l'Afrique et l'Italie. *Justinien* étoit plus clément que sévère; mais il paroît avoir été indifférent pour les autres, comme sont souvent les princes. Il mourut à quatre-vingt-quatre ans, après trente neuf ans de règne. La majesté de l'empire parut renaître sous lui. A sa mort, elle s'évanouit pour toujours.

En effet, l'histoire de cette époque de l'empire, ne présente plus que des évenemens sinistres. Il est pénible de les tracer. Les écrivains qui s'engagent dans cette carrière, et ceux qui les y

suivent, ne marchent qu'entre des assassins et des bourreaux, sans presque trouver à reposer la vue sur des objets moins affligeans. Parcourons rapidement ces scènes sanglantes. Si nous peignons les catastrophes des princes, sans parler des malheurs des peuples, le lecteur se rappellera que quand l'ouragan abbat les arbres, les épis s'en ressentent.

Justinien nomma en mourant son successeur *Justin*, fils de sa sœur *Vigilantia*. Il fut proclamé par le sénat, et couronné par le patriarche de Constantinople. Cette pieuse cérémonie s'étoit introduite depuis quelque tems. *Justin* passoit pour bon. Cependant la seconde année de son règne, il fit mourir un autre *Justin* son parent, parce qu'il étoit trop aimé du peuple. On rejette ce crime sur l'impératrice *Sophie*, cruelle, hautaine et soupçonneuse. Soit frénésie, soit imbécillité, *Justin* se trouva après quelques malheurs hors d'état de gouverner. Il fallut lui donner un suppléant, qui, de l'aveu de *Sophie*, fut *Tibère*, homme estimé, né en Thrace, qui avoit rempli avec honneur les premiers emplois de l'état. Justin. 562.

Quand *Justin* mourut après seize Tibère. 531.

ans de règne, *Tibère* déjà possesseur de toute l'autorité, en prit le titre. Il déclara *Auguste*, *Anastasie*, qui étoit sa femme, mais qu'on ne connoissoit pas pour telle. Cette action étonna fort l'impératrice *Sophie*, qui dans l'espérance d'être associée au trône, avoit puissamment contribué à l'y placer. Sans doute les deux époux avoient eu l'adresse de bien cacher leur engagement à *Sophie*. Elle devint mortelle ennemie de *Tibère*, et entreprit de mettre à sa place un *Justinien* qui commandoit l'armée contre les Perses. Le complot fut découvert. *Tibère* se contenta d'ôter à *Sophie* ses trésors, dont elle abusoit, et à *Justinien* le commandement de l'armée, et lui substitua *Maurice*, né en Cappadoce, d'une ancienne famille Romaine, très-bon général. Pour le récompenser de ses succès, il lui donna sa fille *Constantia* en mariage, et le déclara César.

Tibère ne vécut seul que quatre ans sur le trône, et le laissa à *Maurice*. Peu d'empereurs ont eu un règne aussi agité. Séditions dans les armées, séditions dans la capitale, et enfin la plus affreuse des catastrophes. Elle fut cau-

sée par l'obstination de *Maurice* à ne pas vouloir payer la rançon de douze mille soldats Romains, que les ennemis offroient pour une somme modique. Se voyant refusés, ils firent passer tous leurs prisonniers au fil de l'épée. A cette nouvelle, le peuple de Constantinople jeta les hauts cris. L'armée encore plus irritée, se révolta ouvertement, et nomma empereur *Phocas*, simple tribun. *Maurice* ne put se sauver, et fut présenté chargé de fers à l'usurpateur, avec cinq de ses enfans. Le barbare fit massacrer devant lui les cinq fils l'un après l'autre. *Maurice* contempla la mort de ses enfans avec une résignation héroïque. A chaque assassinat, il se contenta de répéter, les yeux baignés de larmes, ces paroles du prophète *David. Tu es juste, seigneur, dans tous tes jugemens.* La gouvernante de ses enfans en ayant caché un, et tâchant de lui substituer son propre fils, il ne voulut pas souffrir cette espèce de fraude, et en avertit lui-même les bourreaux. Il fut à son tour immolé sur ces corps sanglans, à l'âge de soixante ans, après seize de règne.

On ne connoît pas la famille de *Pho-* Phocas. 603.

cas, ni de *Léontia*, sa femme. Il étoit d'une taille moyenne, difforme, et d'un regard terrible. Il avoit les cheveux roux, ses soureils se joignoient. Une de ses joues étoit marquée d'une cicatrice qui devenoit noire quand il se mettoit en colère. Il étoit adonné au vin, aux femmes, sanguinaire et inexorable. Son épouse, dit-on, ne valoit pas mieux que lui. Tel est le portrait que les Grecs font de ce couple. *Grégoire le Grand*, qui, demeurant à Rome, ne les connoissoit que par leurs lettres obligeantes et leurs présens, en fait au contraire un grand éloge. Mais n'y eût-il que la mort de *Maurice* et de ses fils, s'en seroit assez pour regarder *Phocas* comme un monstre de cruauté. Il continua ses barbaries sur cette malheureuse famille; sous prétexte de correspondance avec des conspirateurs, il fit trancher la tête à l'impératrice *Constantine*, et à trois de ses filles, sur le lieu même où *Maurice* et ses fils avoient été exécutés trois ans auparavant. Les conjurations ne manquèrent point contre un homme qui n'avoit rien de sacré. Qui auroit osé se fier à lui? Un de ses généraux, dont il craignoit le mérite, eut l'imprudence, sur des promesses

solennelles, de se remettre entre ses mains. Quand il le tint, il le fit brûler à petit feu. On ne pouvoit même lui rendre service, sans courir des risques. Un nommé *Anastase* lui révela un complot. Il fit mourir les complices, et *Anastase* à leur tête.

S'il arrivoit au peuple, dans le cirque, de n'être pas de son avis sur les talens d'un acteur, il faisoit entrer des soldats qui massacroient tout indistinctement. L'indignation excitée par ses forfaits, vint au point, que ses parens eux mêmes se révoltèrent. Il arriva de tous côtés des troupes qui l'environnèrent. *Héraclius*, fils d'un gouverneur d'Afrique du même nom, fut celui qui le serra de plus près. Il dispersa sa flotte; et comme le tyran s'enfuyoit, *Pétronius*, dont il avoit autrefois débauché la femme, le poursuivit avec une troupe de soldats, le dépouilla de la pourpre, et l'ayant revêtu d'un habit noir, le conduisit chargé de fers aux pieds d'*Héraclius*. Celui-ci voulut lui faire des reproches de la conduite tyrannique qu'il avoit tenue à l'égard de ses sujets, *Phocas* lui répondit tranquillement: « Tâches de mieux gouverner ». On lui coupa les pieds, les mains, les bras,

les jambes, les parties honteuses et la tête, après sept ans de règne.

Héraclius. 610. *Héraclius*, qui fut reconnu empereur, descendoit d'une famille noble de Cappadoce. Il avoit l'air majestueux et entendoit la guerre. Cette connoissance lui étoit bien nécessaire dans un tems où l'empire étoit attaqué de tous côtés, sur-tout par les Perses, qui faisoient de grands progrès, et ne vouloient entendre à aucun accommodement. *Héraclius* les y força par ses victoires. Il recouvra diverses provinces qui avoient été démembrées de l'empire par cette nation hautaine, et chassa devant lui son monarque et leurs nombreuses armées. L'empereur reporta à Jérusalem une partie considérable de la vraie croix, que les Perses avoient enlevée à la ville sainte. Dans le même tems *Mahomet* prenoit *Médine*, la *Mecque*, et commençoit à étendre sa religion dans l'Asie, où le christianisme dominoit alors. Les apôtres du prophète étoient de nombreuses armées. *Héraclius* ne manquoit ni d'habileté ni de courage, pour faire tête à ce nouvel ennemi; mais il perdoit une partie si considérable de son tems en disputes de religion, en festins, fêtes publiques,

qu'il n'avoit pas le loisir de réfléchir sur les dangers qui menaçoient l'empire. Il s'occupoit uniquement du désir d'y établir des opinions erronées, lorsqu'il mourut d'hydropisie, après trente ans de règne. Son fils *Constantin* lui succéda, et fut, à ce qu'on croit, empoisonné au bout de sept mois par sa belle-mère *Martina*, qui vouloit placer sur le trône son fils *Heracléonas*. Mais apparemment on eut des preuves du crime, puisque le sénat fit couper le nez au fils, arracher la langue à la mère, envoya l'un et l'autre en exil, et revêtit de la pourpre *Constant*, fils de *Constantin*, et petit-fils d'*Héraclius*.

Constant eut quelque ressemblance avec *Caïn*. Regardant d'un œil d'envie son frère *Théodose*, que sa vertu rendoit les délices du peuple, il le fit ordonner diacre, et reçut la coupe sacrée de ses mains; mais ses frayeurs ne l'ayant point abandonné, il le fit tuer quelque tems après. Ce crime produisit d'affreux remords. Il croyoit perpétuellement voir son frère lui présenter une coupe remplie de sang pour étancher la soif cruelle qui le tourmentoit. Afin de fuir un objet si effrayant, il se rendit en Sicile, résolu de transférer

Constant II. 642.

le siége de l'empire à Syracuse. Mais les habitans de Constantinople, instruits de ce dessein, retinrent sa femme et ses enfans. Il erra depuis comme un autre *Caïn;* mais les remords vengeurs l'accompagnoient par-tout. Ses guerres contre les Sarrazins et les Lombards, quoique perpétuelles et très-animées, ne pouvoient faire diversion aux terreurs qui l'effrayoient. Il se retira enfin, selon son premier dessein, à Syracuse; de-là il gouvernoit l'empire d'une manière tyrannique, détesté surtout pour son extrême avarice, qu'il portoit au point de dépouiller les églises de leurs plus riches ornemens et des vases sacrés. Un de ses domestiques l'assomma dans le bain avec le vase destiné à lui verser de l'eau sur la tête, dans la vingt-septième année de son règne.

Constantin Pogonat. 663.

Lorsque *Constant* emmena de Constantinople *Constantin*, son fils, il étoit fort jeune. Quand il revint, il avoit de la barbe. Les habitans le nommèrent *Pogonat* ou *le barbu.* Il avoit déjà fait acte d'homme, si on peut appeller ainsi la victoire remportée sur un usurpateur, qu'il fit tuer. Pendant son règne, les Sarrazins vinrent jusques sous les

murs de Constantinople. Il les défit, et vécut ensuite assez tranquille; s'occupant beaucoup des affaires de l'église. Il fut pieux et juste, et mourut de langueur après dix-sept ans de règne.

Justinien II, son fils, arrivé sur le trône à l'âge de dix-sept ans, en fut chassé, y remonta, et éprouva toutes les vicissitudes de la fortune. Il marche contre les Bulgares, et est mis en fuite. Il fait fuir à son tour les Esclavons, se sauve lui-même devant les Sarrazins, gouverne avec hauteur et cruauté. Le peuple le déteste. Pour s'en venger, il ordonne un massacre général des habitans de Constantinople pendant la nuit. Un ancien commandant des troupes d'Orient, nommé *Léonce*, qui avoit été retenu trois ans en prison, venoit d'être mis en liberté, et dédommagé de sa captivité par le gouvernement de la Grèce. Il alloit partir, lorsque deux de ses amis, supérieurs de monastère viennent l'exhorter à délivrer la ville du malheur dont elle est menacée. *Léonce* se met à la tête des troupes qui lui étoient données pour s'établir dans son gouvernement. Va droit au palais, saisit l'empereur, lui fait couper le nez, et l'envoie en Justinien II. 685.

exil à Chersone. Le patriarche proclame *Léonce*, et le fait asseoir sur le siége impérial.

Ce ne fut pas pour long-tems. Un de ses généraux, nommé *Apsimar*, qui prit ensuite le nom de *Tibère*, le traita comme il avoit traité *Justinien*, le déposa, lui fit couper le nez et le relégua dans un monastère de Dalmatie. Ce *Tibere* eut des succès importans contre les Sarrazins, et leur causa de grandes pertes. Il auroit pu régner tranquille, s'il n'eût pas attenté à la vie de *Justinien*, relégué à Chersone. Ce prince en fut averti, et se sauva chez *Trébelis*, roi des Bulgares, qui le reçut bien, et le remena à Constantinople, dont il s'empara par surprise. Le premier soin de *Justinien*, rétabli sur le trône, fut de se venger. Il n'en avoit jamais perdu ni le desir, ni l'espérance. Lorsqu'il se sauvoit chez Trébelis, une tempête mit son vaisseau à deux doigts de sa perte. Dans cette extrémité, un de ses serviteurs le conjura de pardonner à ses ennemis, s'il recouvroit l'empire. Il répondit froidement : « Que je me noie à l'instant si je pardonne à aucun d'eux ». *Tibere* et *Léonce* éprouvèrent les ef-

fets de son ressentiment. Il les fit mourir tous d'eux.

Les habitans de Chersone n'avoient pas eu pour lui les égards qu'ils lui devoient pendant qu'il étoit exilé au milieu d'eux ; il les soupçonnoit même d'avoir eu dessein de le livrer à *Tibère*; le vindicatif *Justinien* les fit massacrer. Les exécuteurs de ses ordres avoient épargné des femmes et des enfans. L'empereur les renvoya, et leur défendit de laisser dans Chersone aucun enfant en vie. Ils trouvèrent de la difficulté à accomplir ce commandement inhumain. Craignant d'être punis par l'empereur pour n'avoir point exécuté ses ordres, ils proclamèrent leur général, nommé *Philippicus*, qui trouva moyen de faire tuer *Justinien* après vingt-un ans d'un règne fort traversé. Il manque pour dernier trait à son caractère, de dire que pour des raisons très-frivoles, il déclara la guerre à *Trébelis*, roi de Bulgarie, qui l'avoit rétabli sur le trône.

Les armes de l'empire ne furent pas heureuses sous *Philippicus*. Les Bulgares firent une irruption en Thrace et vinrent jusqu'à Constantinople. L'indolence de l'empereur, trop occupé

Philippicus. Anastase. Théose. 706.

des affaires de religion, le rendit odieux. Ce fut sans le moindre mouvement, sans la moindre marque de sensibilité que le peuple apprit qu'on avoit crevé les yeux à *Philippicus* dans son palais, où on l'avoit surpris lorsqu'il reposoit pendant le jour. Son premier secrétaire, nommé *Anastase*, prit la pourpre. Comme il étoit plus homme d'état qu'homme de guerre, il mit à la tête des armées un isaurien, nommé *Léon*, très-habile général.

L'armée de mer refusa de reconnoître Anastase, et proclama *Théodose*, homme de basse condition, simple receveur d'imposition. *Léon* vint au secours d'*Anastase*, son bienfaiteur, et sans coup férir détermina *Théodose* à abdiquer, et à prendre avec son fils les ordres sacrés. Il négocia aussi heureusement avec *Anastase*, auquel on persuada qu'il seroit plus heureux simple particulier, que possesseur d'une couronne trop pesante pour lui. *Léon* lui assura des richesses qui auroient pu lui procurer une vie tranquille, si l'ambition n'étoit venu la troubler. Il voulut remonter sur le trône, dont *Léon* s'étoit emparé de son aveu, et s'attira la mort.

Pendant le règne de *Léon*, l'empire d'Orient perdit toute autorité sur l'Italie, qui passa sous la domination des Lombards. Rome, comme on verra, se donna à ses évêques. Ces changemens furent en grande partie causés et confirmés par la querelle sur les images. *Léon* et ses successeurs les détruisirent dans leur empire, et persécutèrent ceux qui leur rendoient un culte de vénération. Le clergé et les peuples se partagèrent à l'égard de cette opinion. *Léon* enploya toute sorte de violence pour établir la sienne, jusqu'à tenter de faire assassiner le pape *Grégoire*, qui s'y opposoit. L'Occident resta attaché au culte des images. Les villes d'Orient se divisèrent entre elles, et dans leur propre sein sur ce dogme, qui entra désormais pour beaucoup dans les affaires d'état. Pendant que l'empereur s'occupoit presqu'uniquement de ces querelles, les Sarrazins ravageoient les parties orientales de l'empire. Il songea à assurer le diadême à *Constantin*, son fils, et régna vingt-cinq ans. Léon, 176.

La précaution qu'avoit prise *Léon* de s'associer son fils, et de le faire couronner, n'empêcha pas qu'il ne se Constantin. Copronime. 747.

trouvât en tête un compétiteur soutenu par le patriarche *Anastase*. Constantin s'empara de son rival et de son fils, et leur fit crever les yeux. Quant au patriarche, il le fit promener sur un âne dans les principales rues de la ville, le visage tourné vers la queue, le fit battre de verges, et après cela lui rendit sa dignité, ne pouvant dit un historien, en trouver un plus mauvais. Comme Constantinople, où étoit l'usurpateur, ne s'étoit rendue que forcée par une extrême famine, l'empereur en punit les habitans par des taxes et des extorsions. Il fut plus heureux contre les Sarrazins et contre les Bulgares que son père. Comme *Léon*, il persécuta les orthodoxes qu'on appelloit adorateurs des images. Il mourut dans la vingt-quatrième année de son règne.

Léon. III. 775. Son fils *Léon* l'imita dans son acharnement contre les images. Il eut cependant le chagrin de trouver jusques dans son palais des personnes opposées à ses sentimens, entre autre l'impératrice *Irène* son épouse. Quoiqu'il l'eut beaucoup aimée auparavant, il l'éloigna de son lit, et fit mourir dans les tourmens ceux qui lui avoient procuré

des images. Il ne régna que cinq ans. Constantin. Porphyrogenète, et Irene. 780.

Irène se plaça sur le trône à côté de son fils *Constantin Porphyrogénète*. Des envieux de sa puissance engagèrent le jeune prince qui n'étoit âgé que de dix ans à éloigner sa mère. Elle fut avertie du complot par *Saturatius* son ministre. *Irène* fit battre publiquement de verges les conspirateurs, et se chargea elle-même de punir de même son fils dans l'intérieur du palais. Elle se fit ensuite proclamer seule souveraine par les armées. *Constantin* eut son tour. Le peuple s'indigna de la tyrannie de la mère à l'égard de son fils qu'elle retenoit captif dans ses appartemens, et l'obligea de lui rendre sa liberté. *Saturatius* qui avoit fait fustiger ses ennemis éprouva le même traitement. Le fils conduisit très-respectueusement sa mère dans une maison qu'elle avoit fait bâtir, et où étoient renfermés ses trésors. Comme *Constantin* continuoit de la voir, elle reprit son empire sur lui.

Sans doute pour y parvenir, elle se prêta à ses excès, ou ne s'y opposa point. C'est déjà une grande faute pour une mère qu'une pareille condescendance; mais la faute devient un

orime, si dans l'intention de rendre son fils méprisable et odieux, elle lui conseilla de faire un divorce injuste avec l'impératrice *Marie*, et de faire crever les yeux à ses trois oncles qui lui étoient suspects. Quelques historiens la croient coupable de cette horrible perfidie; d'autres l'excusent; mais on ne doute pas qu'elle n'ait eu une part plus qu'indirecte à la mort de l'infortuné *Constantin*. Il l'avoit laissé seule avec l'armée à Pruse en Bulgarie. De cette armée, partent des officiers qui s'étoient engagés auprès d'elle à déposer son fils. Ils arrivent à Constantinople, sans qu'il eût le moindre soupçon, le surprennent et lui crèvent les yeux d'une manière si barbare, qu'il en mourut quelques jours après dans les plus cruelles douleurs. Il avoit régné seize ans, tant seul qu'avec sa mère.

Ce prince en montant sur le trône, devoit épouser *Rothrude*, fille de *Charlemagne*; mais ce mariage conclu par *Irène*, fut rompu par elle-même, de peur qu'il ne donnât trop d'autorité à son fils. Le desir de conserver celle qu'elle venoit d'acquérir, lui fit agréer, si elle ne la provoqua pas, la proposition

de *Charlemagne* de l'épouser elle-même, afin de joindre les deux empires. La malice de l'eunuque *Aëtius*, empêche la conclusion de ce projet. Incapable par son état de posséder l'empire lui-même, il vouloit le procurer à *Léon* son frère, gouverneur de Thrace. Le mariage proposé, s'il réussissoit, devenoit un obstacle invincible. Il en rendit le dessein public, et répandit en même tems, que le siége de l'empire seroit par-là transféré hors de Constantinople. Les habitans le craignirent. Ce que n'avoit pas prévu *Aëtius*, ils élurent un empereur nommé *Nicéphore*. Le nouvel empereur traita *Irène* avec beaucoup d'égards, pour savoir où étoient ses trésors. Quand il les eut en sa possession, il la relégua dans un couvent de l'île de Lesbos, où elle mourut de chagrin, après avoir régné six ans depuis la mort de son fils. Que de peines elle se donna, pour posséder seule quelques années, une puissance qu'elle auroit pu partager avec son fils, par des moyens doux et dignes d'une mère! de quelqu'éloges que la comblent les historiens catholiques, parce qu'elle protégea le culte des images, *Irène* ne sera toujours aux

yeux de la raison, qu'une ambitieuse, qui dans un état particulier, auroit été une intrigante méprisable.

Nicéphore. 805. *Nicéphore* fit un traité avec les ambassadeurs de *Charlemagne* qui étoient à Constantinople, et reconnut ce prince empereur d'Occident. Il fut inquiété par *Bardane*, qui fut élu empereur; mais qui abdiqua presqu'aussitôt. Il se fit moine. *Nicéphore* ne se contentant pas de ce sacrifice, lui fit arracher les yeux. En même-tems, il s'associa son fils *Saturneius*, et donna sa fille *Procopie* à un officier du palais, nommé *Michel*. *Nicéphore* fut tué dans une bataille par les Bulgares dans la neuvième année de son règne. Son fils, mortellement blessé, languit deux mois, et *Michel* fut élu.

Michel. 811. Mais ne se sentant pas capable de gouverner l'empire dans l'état critique où il se trouvoit, il le céda au bout de

Léon. 813. neuf mois à *Léon*, officier distingué, et se retira dans un asile où il comptoit vivre tranquille avec *Procopie* sa femme. *Léon* les sépara, et mit *Théophilacte* leur fils hors d'état d'avoir des enfans. Il se déclara avec fureur contre le culte des images. *Michel-le-Bègue*, qu'il avoit revêtu des premiers

emplois, conspira contre lui, et fut condamné à être brûlé vif. On le menoit déjà au lieu de l'exécution. C'étoit la veille de Noël. L'impératrice *Théodosie* représente à son mari que ce seroit peu respecter cette grande solennité, à l'occasion de laquelle ils devoient participer au sacrement de l'Eucharistie, et demande un surcis. L'empereur l'accorde, mais il fait charger le coupable de fers, et de peur qu'il ne lui échappe, il s'en fait apporter les clefs. Le bègue profite du délai, fait venir les conjurés à la prison, et menace de les dénoncer, s'ils ne le sauvent pas. La crainte les détermine à tout risquer. Ils attaquent l'empereur dès le matin dans la chapelle du palais, et le tuent. Ils font plus, ils portent *Michel*, et l'asseyent sur le trône tout garotté de fers comme il étoit, parce qu'on n'en put pas trouver les clefs. L'impératrice *Théodosie* fut reléguée dans une île avec ses quatre fils, auxquels on fit la même opération que *Léon* avoit fait subir à *Théophilacte*. *Léon* régna sept ans et demi. Il paroît que *Michel* fut aidé dans sa singulière aventure par les catholiques, ennemis de *Léon*, persécuteur des images.

Michel, le Légue. 82

Aussi *Michel* se montra t il favorable aux Orthodoxes, quoiqu'au fond il s'embarrassât fort peu de ces disputes. Volontiers il auroit penché pour le judaïsme. Il observoit le sabbat, nioit la résurrection des morts, et se montroit peu scrupuleux sur la morale, puisqu'il tira *Euphrosine*, fille de *Constantin Porphyrogènete*, d'un monastère où elle étoit religieuse, et l'épousa malgré elle. Un des principaux officiers de l'armée, nommé *Euphémius*, crut pouvoir en faire autant à l'exemple de l'empereur; mais *Michel* ordonna que justice en fût faite, et qu'il eût le nez coupé. Pour éviter ce supplice, il se fit proclamer empereur. C'étoit le palladium contre les châtimens. Un nommé *Thomas* s'étoit servi du même moyen pour n'être pas puni d'avoir débauché la femme d'un magistrat. Ce *Thomas* donna beaucoup d'embarras à Michel, gagna des batailles contre lui, assiégea deux fois Constantinople; mais subit enfin le sort ordinaire à ces entreprises hasardeuses. Il fut tué ainsi qu'*Euphémius*. *Michel* régna près de neuf ans, et mourut de maladie.

Théophyle. 826.

Théophyle se piqua de réparer le scandale de son père, en remettant

Euphrosine dans son monastère. Est-ce politique, est-ce justice qui l'engagea à punir les meurtriers de *Léon*, auxquels *Michel* cependant devoit la couronne? Il lui arriva deux choses qui peuvent étonner de la part d'un prince. Il pardonna très-sincèrement à un excellent capitaine qui s'étoit retiré de son service sur des craintes de mauvais traitemens, et qui avoit tourné ses armes contre lui, il le rappela, et lui rendit toute sa confiance. Loin de se montrer jaloux d'un autre, que ses soldats avoient nommé empereur à cause de ses belles qualités, s'il ne confirma pas leur choix, parce qu'il avoit des enfans, il le rétablit dans ses charges, et lui donna les plus grandes marques d'amitié. Ses plus grands ennemis, c'est-à-dire, les Orthodoxes, qu'il tourmenta pour le culte des images, reconnoissent qu'il étoit observateur de la justice, ami de son peuple, et parfaitement désintéressé. On raconte qu'apercevant dans le port de Constantinople un vaisseau qui lui paroissoit richement chargé, il demanda à qui il appartenoit. On lui dit que c'étoit à l'impératrice *Théodora*, son épouse. Il s'écria très-irrité : « Com-

» ment souffrirois-je que la femme » d'un empereur soit marchande? Si » les princes s'appliquent au com- » merce, les sujets n'ont qu'à mourir » de faim. » Il fit mettre le feu au vaisseau. La punition étoit éclatante; mais elle auroit pu être plus utile, en distribuant les richesses du vaisseau. *Théophyle* étoit ennemi de la débauche; il chassa de Constantinople les prostituées, fut un modèle de tempérance, et fit revivre d'excellentes loix. Il régna douze ans.

Michel. 841. Comme *Michel* son fils n'avoit que six ans, *Théodora*, sa mère, prit en mains les rènes du gouvernement. Est-ce par contrariété ou par ambition, qu'elle persécuta les Iconoclastes que son mari avoit favorisés? En quatorze ans que dura sa régence, elle purgea l'empire de cette secte, ainsi que du manichéisme qui y étoit très-puissant. Elle avoit un frère nommé *Bardas*, aussi chargé de vices qu'elle étoit ornée de vertus. Il trouva son neveu *Michel* très-susceptible de mauvais conseils. Comme l'impératrice les gênoit dans leurs désordres, ils résolurent de s'en défaire. Elle le sut, et pour leur épargner un crime, elle abdiqua le gou-

vernement; mais auparavant, elle rendit publiquement compte au sénat de son administration, et fit voir les sommes considérables qu'elle laissoit dans le trésor, afin de prévenir, s'il étoit possible, les folles dépenses de son fils. Elle se retira de la cour avec ses trois filles; mais son fils la fit renfermer avec ses sœurs dans un monastère, où elle mourut de chagrin quelques tems après.

Michel que rien ne retenoit plus, s'abandonna aux plus infâmes débauches. Il se glorifia d'imiter *Néron*, qu'il s'étoit proposé pour modèle. En peu de tems, il dépensa les trésors immenses que sa mère lui avoit laissés. Il étoit toujours entouré d'une troupe de bouffons, de misérables sans honneur et sans vertu, qui pour tourner en ridicule les choses les plus saintes, se revêtoient des habits sacrés que les prêtres portoient dans les occasions solennelles, et imitoient dans cet appareil, les cérémonies de l'église. Pendant que l'empereur passoit sa vie dans ces désordres scandaleux, *Bardas* gouvernoit avec une autorité absolue. Son neveu le nomma *César*; mais sur le soupçon qu'il vouloit être davan-

tage, il le fit assassiner. Comme il lui falloit quelqu'un sur qui il pût se décharger des soins du gouvernement, il choisit *Basile*, grand chambellan. Il étoit de très-basse origine; mais grand, bien fait, d'une figure aimable, et adroit aux exercices.

Son habileté à dompter les chevaux, l'avoit fait remarquer de *Bardas* qui le fit entrer dans la maison de l'empereur, où il s'avança jusqu'aux premiers postes. Ce fut lui qui inspira à *Michel* les soupçons qui coûtèrent la vie à *Bardas*. En récompense, l'empereur le fit non-seulement César, mais son collègue. Il s'occupa de réformer les abus qui s'étoient glissés dans le gouvernement, et s'efforça même de corriger les habitudes vicieuses de l'empereur; mais averti que ce prince n'attendoit qu'une occasion favorable pour se défaire d'un censeur incommode, il entra, pendant qu'il dormoit, dans son appartement, et le fit tuer sous ses yeux dans la vingtième année de son règne. Ce prince a été le protecteur de *Photius*, patriarche de Constantinople, malheureusement célèbre par le schisme qui a séparé l'église grecque de la latine,

et dont il fut la cause et l'auteur, mais d'ailleurs connu avantageusement comme un homme d'une grande condition, et amateur distingué des sciences dont il a laissé des monumens précieux.

Si un crime pouvoit s'excuser: celui de *Basile* obtiendroit grâce, puisqu'il délivra l'empire d'un mauvais souverain, et lui en donna un bon. *Basile* gouverna avec beaucoup de justice et de modération, n'avança que des gens de mérite, et permit à tous ses sujets de l'aborder librement: ce qui le rendit si cher, qu'ils le regardoient moins comme leur prince que comme leur père. Ce bon prince pensa faire aveugler son fils calomnieusement accusé d'avoir voulu l'assassiner. Tout le monde étoit convaincu de l'innocence de *Léon;* et on ne cessoit de prier le père de lui rendre la liberté. Importuné de ces sollicitations, l'empereur défendit qu'on prononçât devant lui le nom de *Léon.* Un jour qu'il s'entretenoit avec les principaux de l'empire, un perroquet qui, de sa cage suspendue dans la salle où étoit alors l'empereur, avoit souvent entendu déplorer le sort infortuné du prince, Basile. 861.

prononça tout-à-coup ces mots : « Hé-« las pauvre *Léon* » ! Ses amis profitèrent de cette occasion, et renouvellèrent leurs instances auxquelles *Basile* eut égard. Il mourut quelque tems après, dans la dix-neuvième année d'un règne sage, qui ne fut pas destitué de gloire militaire. Il donna à son fils d'excellentes règles de gouvernement, comprises en soixante-six chapitres, dont les lettres initiales forment ce sens : *Basile empereur des romains en Christ, à Léon son cher fils et collégue.* Si *Basile* n'est pas l'inventeur des achrostiches, du moins en avoit-il le goût.

Léon. 885. *Léon* ne pouvoit conserver de femmes. Il en perdit trois l'une après l'autre. Son quatrième mariage occasionna un schisme dans l'église grecque, où les quatrièmes noces étoient défendues. Il fut désapprouvé par le patriarche *Mysticus*. *Léon* en mit un autre nommé *Euthymius*, pour obtenir l'absolution. Le clergé prit parti et sans doute le peuple, puis qu'un fanatique lui porta sur la tête dans l'église un coup de bâton dont il fut renversé. Les choses s'accommodèrent. *Léon* garda *Zoé* sa

quatrième femme, dont il eut un fils nommé *Constantin*. Il soutint pendant presque tout son règne la guerre contre les Sarrasins. Elle se fit par ses généraux, tantôt heureuse, tantôt malheureuse. Pour lui, il donna ses principaux soins au gouvernement intérieur. Ses actions autant que ses écrits, lui ont fait donner le surnom de *philosophe;* il revit lui-même les loix de *Justinien*. Il écrivit aussi sur la discipline militaire et sur la chasse. On a de lui des traités théologiques et historiques. Son règne qui dura vingt-cinq ans, à quelques échecs près, fut avantageux à ses peuples, bonheur qui tient à un souverain lieu de tous éloges.

En mourant, *Léon* conjura son frère *Alexandre* auquel il laissa la couronne de ne la garder qu'en dépôt pour la remettre entre les mains de *Constantin*. Le frère eut dessein d'en priver son neveu, par la mutilation. On ne sauva le jeune prince de ce danger, qu'en représentant qu'il étoit d'une constitution à ne pouvoir vivre long-tems. Heureusement les débauches abrégèrent la vie de l'oncle, qui en un an, s'acquit la réputation d'un prince aussi odieux que méprisable. Alexandre. 911.

Constantin VIII. 912.

Constantin n'avoit que six ans, il fut long-tems témoin plutôt qu'acteur dans tout ce qui se passa sous son règne. Son oncle l'avoit laissé entre les mains de tuteurs plus capables de le corrompre que de le former à la vertu. Ils étoient en même-tems régens. Le sénat les congédia. *Zoé*, mère du jeune prince, qui avoit été éloigné par les tuteurs, revint et s'empara de l'autorité. Les Bulgares, ennemis perpétuels des Grecs, firent des irruptions qui obligèrent *Zoé* de lever des troupes. Elle en donna le commandement à deux généraux nommés *Romain* et *Léon*. Ces deux hommes ne se virent pas plutôt à la tête des armées, qu'ils conçurent le dessein qui leur paroissoit facile avec un enfant, ou de s'emparer de l'empire, ou de le partager avec *Constantin*. Les deux ambitieux, au lieu de s'entendre, se croisèrent. La faction de *Romain* l'emporta, il fit aveugler son rival, et épouser sa fille à *Constantin*, l'engagea à nommer son fils *Christophère* chef des alliés, qui faisoient alors la plus grande force de l'empire, prit lui-même le titre de César, ensuite celui d'empereur, relégua l'impératrice *Zoé*,

s'empara de toute l'autorité, fit la paix avec les Bulgares, et pour mieux cimenter sa puissance, engagea le roi de cette nation à prendre en mariage *Julie*, fille de *Christophère*.

Le jeune empereur regardoit tous ces événemens sans paroître s'en mêler; mais il avoit des desseins qui consistoient à perdre ses ennemis par eux-mêmes. *Romain* au défaut de *Christophère* son aîné qui apparemment mourut, associa à l'empire un autre fils nommé *Constantin*. Un troisième appellé *Etienne* en fut jaloux. Il ne fut pas difficile au jeune empereur de le déterminer à s'élever contre son père; le légitime empereur *Constantin* les surprit tous deux, et les fit ordonner prêtres, afin qu'ils ne pussent désormais revenir au trône. Le crime que *Constantin* avoit provoqué contre *Romain* l'usurpateur de la part d'*Etienne*, fut tenté et presque consommé contre lui-même par *Romain*, son fils. Il voulut empoisonner son père. Au moment que celui-ci tenoit la coupe, il fit un faux pas, qui lui fit répandre une partie de son breuvage. Mais il en but assez, pour en être fort malade. Il laissa la couronne, après

quarante-huit ans de règne à ce même *Romain* l'empoisonneur.

Romain, le jeune. 962. Il ne démentit par sur le trône, l'opinion que son parricide avoit fait prendre de lui. *Romain* passa pour un prince des plus débauchés dont l'histoire fasse mention. Pour vaquer plus librement à ses plaisirs, il donna toute l'autorité à son grand chambellan nommé *Joseph*, homme simple et crédule. Si les Sarrasins furent battus pendant son règne, ce fut par ses généraux. Il ne vécut que trois ans sur le trône, et mourut à l'âge de vingt quatre ans, empoisonné par *Théophane*, sa femme. Il laissa deux fils, *Basile* et *Constantin* dans la première enfance.

Nicéphore Phocas. 964. Le bon *Joseph* gouvernoit toujours. Il se croyoit l'ami de *Théophane* qui avoit pris la tutelle de ses enfans. Les troupes étoient commandées par un habile général nommé *Nicéphore Phocas* que *Joseph* vouloit faire destituer parce qu'il lui soupçonnoit des prétentions à la couronne. Mais l'adroit *Nicéphore* vient un jour trouver le ministre, lui dit qu'il est dégoûté des grandeurs mondaines, qu'il soupire depuis long-tems après la vie monastique, qu'il en a jusqu'à présent été détourné par la

faveur de ses maîtres, et la nécessité de remplir les importans emplois qu'ils lui donnoient; mais qu'il supplie qu'on lui laisse enfin la liberté de se retirer dans un cloître, en même tems, l'hypocrite montre à *Joseph* un cilice qu'il portoit, disoit-il, toujours. *Joseph* touché, se jette aux pieds du saint homme les larmes aux yeux, lui avoue qu'il a eu des soupçons, lui en demande pardon, et le prie de continuer à commander l'armée. *Nicéphore* se laisse gagner, est élu par l'armée empereur, sans doute malgré lui. On croira, si l'on veut, que ce fut par simple convenance que l'impératrice *Théophane* lui donna la main, quoiqu'il fût marié; mais elle lui avoit montré dès le commencement une affection dont le sage *Joseph* ne savoit que penser. Il fut stupéfait de ce qu'il voyoit. On le pria de renfermer son étonnement dans un monastère où il mourut deux ans après. *Nicéphore* remporta de grands avantages sur les Sarrasins. Il commençoit un règne glorieux, lorsqu'il s'attira la haine de *Théophane*. On ne se voit pas toujours époux comme on s'est vu amant. Elle le soupçonna de vouloir rendre eunuque les deux petits princes *Basile* et

Constantin qu'elle avoit eue de *Romain*. Une injustice que l'empereur fit à *Jean Zimiscès* un de ses généraux, donna lieu à une conjuration dans laquelle l'impératrice entra. Elle ouvrit elle-même la chambre de son mari aux conjurés qui le massacrèrent. Il étoit dans la huitième année de son règne.

Jean Zimiscès. 969. La mort de *Nicéphore* n'occasionna pas le moindre mouvement. *Jean Zimiscès* prit le sceptre ; mais le patriarche voulut le soumettre à la pénitence publique pour avoir tué son prédécesseur. Il rejeta le crime sur la veuve. On croit que c'étoit une chose concertée entre le patriarche et l'empereur, pour mettre celui ci dans la nécessité apparente d'éloigner *Théophane* : il la relégua dans un monastère d'Arménie, et s'associa les deux fils de cette mégère, *Basile* et *Constantin*. Il s'éleva un compétiteur nommé *Bardas Phocas*, neveu du dernier empereur. *Jean* envoya contre lui *Bardas Sclerus*, très-habile général. Il n'eut pas besoin d'employer la force. Les partisans des *Phocas* l'abandonnèrent. *Sclerus* lui promit de faire sa paix avec l'empereur qui en effet lui accorda la vie, en le confinant

dans l'île de Chio. *Zimiscès* combattit pendant tout son règne contre les *Rossis* qu'on croît les ancêtres des Russes. Il les battit en plusieurs rencontres. Revenant d'une de ces victoires, il remarqua sur sa route de beaux palais, des terres bien cultivées, qu'on lui dit appartenir à l'eunuque *Basile* qui s'étoit fort enrichi dans le ministère pendant les deux derniers règnes. Il échappa à l'empereur de dire : « Faut-il que l'empire Romain soit abandonné à la rapacité d'un eunuque insolent! » Cette parole lui valut une coupe empoisonnée, dont il sentit l'effet, mais il ne voulut pas qu'on fît des recherches. Il employa le peu de tems qu'il vécut après ce funeste breuvage, à des exercices de piété, et des dispositions politiques. *Zimiscès* nomma ses successeurs *Basile* et *Constantin*, et mourut universellement regretté après un règne de neuf ans.

Basile et Constantin. 976.

Théophane l'empoisonneuse et l'assassine eut-elle encore part à cette mort? On l'ignore, mais elle en partagea le profit; l'eunuque *Basile* la rappella, pour régner avec elle sous le nom des deux princes, dont l'aîné n'avoit que dix-neuf ans, et le second

dix-sept. On a déja vu deux *Bardas* aux prises, *Bardas Phocas*, neveu de *Nicéphore*, et *Bardas Sclerus*, général habile employé par *Zimiscès*. On va les voir de nouveau se provoquer dans l'arêne que la jeunesse des deux empereurs leur laissoit libre.

Sclerus usurpe l'autorité souveraine, défait deux fois l'armée impériale, prend Nicée, et bat *Phocas* envoyé contre lui. *Phocas* prend sa revanche, et fait fuir *Sclerus* jusqu'à Babylone, dont le sultan le fait mettre en prison. *Phocas*, débarrassé de *Sclerus*, prend lui-même la pourpre. Le sultan relâche *Sclerus*, qui s'accorde avec *Phocas*. Ils partagent ensemble l'empire, afin de mieux résister à *Basile* et *Constantin*, qui, malgré leur jeunesse, avoient pris les armes, et poursuivoient les usurpateurs. La discorde se met entre les deux *Bardas*. *Phocas* fait emprisonner *Sclerus*, et meurt dans une bataille livrée aux deux empereurs. *Sclerus*, à l'aide de la déroute de son collègue, secoue ses fers, et se soutient quelque tems dans sa révolte; mais enfin il se soumet, et est traité très favorablement.

Dans les intervalles de tems que les révoltes laissoient aux empereurs, *Ba-*

sile, auquel, comme au plus âgé, on attribue les peines et les honneurs, faisoit la guerre à outrance aux Bulgares. Il remporta sur eux des avantages signalés. On raconte qu'ayant fait un très grand nombre de prisonniers, il leur fit crever les yeux à tous, les divisa par compagnies de cent hommes. Chaque compagnie étoit conduite par un homme, à qui on avoit crevé un œil. C'est ainsi qu'ils furent menés jusqu'à *Samuel*, leur roi. Ce prince ne pouvant résister à l'impression d'un spectacle à la fois si horrible et si touchant, s'évanouit, et mourut deux jours après. Il n'y a certainement aucun lecteur qui n'aimât mieux ressembler à *Samuel* vaincu, qu'à *Basile* vainqueur. Quelque éloge qu'on donne à sa bravoure dans la guerre, à son habileté dans le gouvernement, ce trait horrible de cruauté flétrit à jamais sa mémoire. Aussi remarque t on qu'il fut plus craint qu'aimé de ses sujets. Il mourut à soixante et dix ans, après cinquante et un an de règne.

Constantin, son frère et son collègue, ne manquoit pas de courage, et savoit assez la guerre. Pour tout le reste, il ne paroissoit pas qu'il fût empereur, et ne songeoit qu'à ses plaisirs. Quand

il se trouva seul, il ne changea de conduite qu'en ce qu'il s'étudia, pour ainsi dire, à bouleverser tout le bien que son frère avoit fait. Il chassa les ministres, et leur substitua ses compagnons de débauche. Heureux les généraux et les magistrats estimés qui en furent quittes pour l'exil, et qui ne perdirent ni les yeux, ni la vie. Le tombeau s'ouvroit pour ce vieillard débauché, lorsqu'il lui prit quelque inquiétude pour sa famille. Il avoit trois filles, et désiroit que son successeur en épousât une. Les suffrages tombèrent sur *Romain*, son allié; mais il étoit marié. L'empereur le fait venir, et lui dit: « Choisissez de « répudier votre femme, d'épouser « une de mes filles, et d'être déclaré « empereur, ou d'avoir les yeux cre- « vés ». Terrible alternative pour un homme qui aimoit sa femme. Elle se sacrifia, entra dans un monastère; et *Romain* épousa *Zoé*, seconde fille de *Constantin*. L'empereur mourut trois jours après, âgé de soixante et douze ans, n'ayant régné que trois ans seul.

Romain II. 1028. *Romain* s'est signalé par des générosités dignes d'éloges pour les pauvres captifs, dont les guerres passées avoient excessivement multiplié le nombre. Il

les racheta tous, leur donna de l'argent pour leur voyage, et les renvoya chacun dans leur pays. Les écrivains ecclésiastiques l'ont aussi beaucoup loué de sa libéralité à l'égard des monastères, qu'il enrichit de magnifiques décorations. En tout il se montra prince très-pieux, qualité qui, avec son âge de soixante-six ans, ne lui gagna pas le cœur de l'impératrice *Zoé*, son épouse. Elle conçut une violente passion pour *Michel*, de basse naissance, frère de *Jean*, eunuque favori de l'empereur. Le dévôt mari fut empoisonné, et comme il ne mourut pas assez vîte, pendant qu'il étoit dans le bain, un scélérat aposté lui enfonça la tête, et le retint sous l'eau, jusqu'à ce qu'il fût étouffé. Il régna cinq ans et demi. Pendant qu'il expiroit, *Zoé* envoie chercher le patriarche de la part de l'empereur. Elle se présente : « Il est mort, lui dit-elle; « afin d'empêcher les troubles, ma- « riez-moi sur-le-champ avec *Michel* « que voici ». Le pontife hésite. On lui offre cent livres pesant d'or : ses scrupules disparoissent, et *Zoé* à peine veuve est remariée.

Tout le gouvernement fut alors changé : ceux qui y avoient eu la plus

Michel Paphlagonien. 1034.

grande part sous *Romain*, destitués et relégués, cédèrent la place aux créatures de l'eunuque *Jean*, qui s'empara de toute l'autorité. *Zoé* elle-même ne fut pas exempte de l'espèce d'inquisition établie par *Jean* pour se soutenir. Il éloigna de cette princesse toutes les femmes et les eunuques qui avoient sa confiance, et les remplaça par des gens dont il étoit assuré ; de sorte que l'impératrice se trouvoit comme prisonnière dans son palais. Mais ce qui lui déplaisoit davantage, c'est qu'elle n'avoit fait que changer un dévot contre un autre. *Michel* rongé de scrupules, ne songeoit qu'à expier par des actes de piété, le crime qui l'avoit fait monter sur le trône. *Jean*, son frère, s'apercevant que son esprit dépérissoit comme son corps, l'engagea à nommer César, *Michel Calaphate*, fils de sa sœur. *Zoé* y consentit et l'adopta. Son pieux prédécesseur lui laissa par sa mort le diadême, après l'avoir porté près de huit ans.

Michel Calaphate, Zoé ; Théodora, et Constantin, Monomaque. 1041.

L'eunuque *Jean* avoit fait dans ce neveu un choix qui lui fut bien pernicieux, ainsi qu'à *Constantin* son autre frère. *Michel* se laissa gagner par *Zoé* qui l'engagea à exiler son oncle *Jean* ;

mais elle-même taxée par l'empereur d'avoir employé des opérations magiques pour se défaire de lui, fut confinée dans un monastère. Cette ingratitude à l'égard de sa bienfaitrice, révolta le peuple qui appella *Théodora*, sœur de *Zoé*, renfermée comme elle dans un couvent, et mit les deux princesses sur le trône. *Michel* se sauva dans un cloître, et y prit avec son oncle *Constantin* l'habit religieux, après avoir porté la pourpre quatre mois. Cette déchéance paroissoit une peine suffisante; mais *Théodora* exigea qu'ils eussent les yeux crevés. *Zoé* encore replacée sur le trône, fut engagée par ses sujets à leur donner un empereur. Entre les concurrens qui se présentèrent, elle remarqua *Constantin*, surnommé *Monomaque*, personnage illustre par sa naissance, d'une figure aimable : ce qui n'étoit pas une qualité indifférente pour cette princesse. Elle l'épousa. L'eunuque *Jean* fut relégué à Lesbos, et privé de la vue. *Monomaque* gouverna avec sagesse et prudence, aussi heureusement que pouvoient le permettre les incursions des barbares, dont l'empire étoit tourmenté. On ignore quelle part il

laissa à *Théodora*, dans le gouvernement ; tout ce qu'on sait, c'est qu'il la traita toujours avec beaucoup d'égards et de respects. Mais ayant perdu *Zoé* sa femme, et se sentant dépérir, ce ne fut pas *Théodora*, sa belle-sœur, qu'il choisit pour lui succéder. Elle le sut, sortit de son couvent et se fit déclarer impératrice. Cette hardiesse causa tant de frayeur à *Monomaque*, qu'à la nouvelle il tomba en foiblesse, et mourut dans la treizième année de son règne.

Théodora. 1055.

Théodora occupa dignement le trône qu'elle venoit de se procurer. La sagesse de son choix par rapport à ses généraux et à ses ministres ; sa manière impartiale de rendre justice en écoutant elle-même plaider toutes les causes, et la modération avec laquelle elle usoit de son autorité, lui gagnèrent l'affection et l'estime des peuples voisins. *Théodora* ne fit, pour ainsi-dire, qu'essayer la couronne qu'elle méritoit si bien. Après l'avoir porté un an et quelques mois, par le conseil de son ministre qui vouloit continuer de gouverner, elle la laissa en mourant à *Michel Stratiotique*, homme avancé

en âge, qui n'avoit aucune idée des affaires.

Si la loi de l'hérédité eût donné quelque droit au trône, il auroit appartenu à *Théodore*, cousin-germain du défunt empereur. Il fit des efforts pour s'en emparer, et espéroit être secondé par le patriarche et le clergé, qu'il trouva sourds à ses prières; mais du moins après son entreprise malheureuse ils lui donnèrent asile dans l'église, d'où il sortit volontairement pour un exil où il mourut peu après. *Stratiotique* s'attira par sa mal-adresse un rival beaucoup plus dangereux. Cet empereur, qui auroit dû ménager les généraux de ses troupes comme son principal appui, les mécontenta. Ils s'assemblèrent, et élurent un d'entre eux pour être placé sur le trône à la première occasion favorable. Ce secret resta plusieurs mois entre les complices, sans être découvert, tant étoit grande la négligence du gouvernement. Il éclata enfin, et on apprit avec étonnement que la plus grande partie des troupes de l'empire, rassemblée dans une vaste plaine, s'étoit donnée un empereur. *Stratiotique*, ou plutôt ceux qui gouvernoient sous son

Michel Stratiotique. 1056.

nom, se trouvèrent encore assez de soldats pour tenter une bataille, dont le sort ne leur fut pas favorable. Alors *Isaac Comnène*, le général élu, s'avança vers Constantinople. Un décret du sénat le déclara empereur. Une députation d'évêques vint exhorter *Stratiotique* à abdiquer la dignité impériale. Il leur dit : *Que me donnerez-vous en échange?* Ils répondirent : *Le royaume des cieux.* Celui-ci valoit bien l'autre, s'il avoit été en leur puissance. *Stratiotique* alla en chercher le chemin dans un monastère où il se retira après avoir régné un an.

Isaac Comnène. 1057.

Le premier soin de *Comnène*, fut de récompenser ceux qui l'avoient élevé, le second de remplir le trésor de l'état. Il y entassa le produit des impôts qu'il rendit assez onéreux pour faire murmurer hautement. Il y joignit tout ce qu'il put prendre des biens du clergé, autre sujet de murmure non moins éclatant. Le patriarche, qui s'en rendit l'organe, fut dépossédé et exilé. Après deux ans et trois mois de règne, *Isaac* abdiqua volontairement, et s'étant retiré dans un monastère, employa le reste de ses jours à des exercices de piété. Quoi-

qu'il eût des enfans, et un grand nombre de proches parens, il nomma pour son successeur, *Constantin Ducas*, que tout le monde regardoit comme l'homme le plus digne de le remplacer.

Les impôts étoient toujours la cause des mécontentemens et des plaintes. Celles-ci furent d'autant plus vives sous *Ducas*, qu'on ne s'apercevoit pas, que l'argent qu'il levoit contribuât à rendre le peuple plus heureux. Il étoit toujours tourmenté par des invasions. Les Turcs connus depuis quel que tems étoient pour lors les ennemis les plus redoutables de l'empire. Au lieu de les repousser par de bonnes armées, *Ducas* voyant qu'elles coûtoient trop à lever et à entretenir, tâchoit d'éloigner ces ennemis, par des dons aux généraux. Ils recevoient les présens, et revenoient par des nouveaux ravages en extorquer d'autres. *Ducas* régna cinq ans et six mois dans cette alternative. Réduit à l'extrémité par une maladie mortelle, il laissa l'empire à ses trois fils *Michel*, *Andronic*, et *Constantin*, nomma régente, pendant leur minorité, l'impératrice *Eudocie*, Constantin Ducas. 1059.

leur mère, après lui avoir fait faire serment qu'elle ne se remarieroit jamais.

Romain. Diogène. 1067.

Deux motifs que le mourant auroit dû prévoir, rompirent le serment de l'impératrice, la nécessité et l'amour. Des mécontens et des ambitieux, à l'occasion de quelques échecs essuyés de la part des Turcs, publièrent que l'état présent de l'empire demandoit un homme courageux, et non pas une femme foible et timide. Entre ces détracteurs du gouvernement, se trouva *Romain Diogène*, homme bien fait et d'une illustre naissance. Il accompagna ses paroles de quelques actions qui le firent accuser d'aspirer à l'empire. On l'amène à *Eudocie* pour recevoir sa sentence de mort. Cette princesse touchée de compassion à la vue d'un homme trop aimable à ses yeux pour être criminel, lui fait grace, le met à la tête de ses troupes, et conçoit le projet de l'épouser. Mais le serment? elle s'en étoit déjà donné la dispense au fond du cœur. Il ne s'agissoit plus que de la faire prononcer par le patriarche *Jean Xiphilin*, afin de ne pas trouver le peuple contraire à son désir.

Elle détache, auprès du pontife, un

fidèle eunuque qui va lui dire en confidence que l'impératrice est éprise de *Bardas*, son neveu, qu'elle est déterminée à l'épouser et à partager avec lui l'autorité, s'il la relève du serment qu'elle a prêté, et s'il persuade au sénat qu'elle peut se marier. *Jean* ébloui par l'espérance de voir son neveu empereur, obtient le consentement des sénateurs, en leur représentant la situation douloureuse de l'empire, et en déclamant contre le serment téméraire que la jalousie du défunt empereur avoit extorqué. Il rend publiquement à *Eudocie* son écrit dont il étoit dépositaire, et l'exhorte à épouser quelqu'homme capable de la protéger elle et ses enfans. Elle l'écoute avec docilité, et quelques jours après, au grand étonnement du patriarche, elle épouse *Romain Diogène*, et le fait proclamer empereur. Le sort de la guerre jeta ce prince entre les mains d'*Axan*, sultan des Turcs. Il en fut traité avec tous les égards qui peuvent adoucir le malheur. Pendant qu'il convenoit, avec son généreux vainqueur, d'une paix aussi avantageuse que s'il eût été libre, *Jean Ducas*, beau-frère d'*Eudocie*, sur la nouvelle de la captivité

de son mari, la chasse du trône, l'enferme dans un monastère, et fait proclamer empereur *Michel Ducas*, l'aîné des trois fils de l'impératrice. *Romain* s'oppose, à main armée, à l'usurpation. Il est pris. Jean le fait empoisonner; mais comme le poison agissoit trop lentement, il lui fit crever les yeux d'une façon si cruelle qu'il en mourut en peu de jours, dans la quatrième année de son règne.

Michel Ducas. 1069.

Comme *Michel Ducas*, étoit un prince très-indolent, toute la puissance resta entre les mains de *Jean* son oncle. Il se l'assura par la destitution et l'exil de tous ceux qui pouvoient lui être contraires. Cette manière d'agir arbitraire, lui suscita beaucoup d'ennemis. Les Turcs, qui ne se contentoient plus d'inquiéter les frontières, mais qui s'étoient assurés des points d'appui dans le royaume, se voyoient réclamés par les factions, et s'étendoient à l'aide des troubles qu'ils fomentoient. Un *Ruselius*, natif des Gaules, remporta sur eux des avantages qui l'enhardirent à se faire déclarer empereur. On envoya contre lui *Alexis Comnène*, jeune capitaine, déjà fameux par plusieurs victoires. Il étouffa cette rebellion par

la captivité de *Ruselius*, dont on n'entendit plus parler. Mais à ce révolté en succédèrent deux autres, *Nycephore Bryenne* et *Nycephore Botoniate*. Ils firent tant de peine à l'indolent *Michel*, qu'il aima mieux quitter la couronne que d'essuyer sans cesse la fatigue de la défendre. Il se dépouilla de la pourpre impériale, prit les ordres, et devint évêque d'Ephèse, après avoir régné six ans et demi.

Des deux concurrens, *Botoniate* resta le maître, par la valeur d'*Alexis* qui battit et lui livra son rival. Il le défit encore d'un autre nommé *Basilace*. Pendant ces exploits, dans lesquels *Alexis* étoit aidé par Isaac son frère, il se passoit une intrigue de cour, qui lui fut plus avantageuse que ses victoires. L'impératrice *Marie*, femme de Michel, apparemment réputée veuve, par l'ordination de l'évêque d'Ephèse, avoit épousé le *Botoniate*. De son premier mari *Michel*, elle avoit un fils qu'elle maria à la fille de *Botoniate*. Elle découvrit que malgré le double droit de ce jeune prince à la couronne, son époux entraîné par le conseil de deux favoris, étoit prêt à la faire passer sur la tête

Nicéphore Botoniate. 1077.

d'un jeune parent nommé *Synadène*. Elle eut recours aux deux *Comnènes*, *Alexis* et *Isaac*, pour soutenir le droit de son fils. Les favoris découvrirent cette intelligence, et travaillèrent à se défaire de ces protecteurs de l'impératrice; mais ils furent avertis à tems, et afin de couper court à toutes les manœuvres, *Alexis* se trouvant à la tête d'une armée, se fit proclamer empereur. Le *Botoniate* n'étoit pas sans ressource; mais il aima mieux déférer aux conseils du patriarche *Cosmas*, fameux par sa piété, qui l'exhorta de se soumettre aux ordres de la providence, et de quitter plutôt l'empire, que de souffrir que sa capitale fût souillée du sang chrétien. Il ne se fit pas fort presser, alla à la grande église se dépouiller des habits impériaux, et de-là dans un cloître, prendre ceux de moine, après deux ans et dix mois de règne. Ainsi *Marie* se trouva veuve d'un évêque et d'un moine qui vivoient encore.

On remarquera que la décadence de l'empire Grec de Constantinople, ressemble beaucoup dans les causes à la dissolution de l'empire des Séleucides, avec la différence qu'y mettent

les mœurs et la religion. Chez les Séleucides, les intrigues de cour venoient des mariages contractés entre frères et sœurs, dont les enfans appuyés de droits égaux, se disputoient la souveraine puissance qu'ils affoiblissoient. Chez les Grecs, la confusion des mariages suivie des mêmes résultats, c'est-à-dire, de prétentions mêlées, entraîna les mêmes désordres. Dans l'un et l'autre empire, la révolution fut préparée par les minorités, l'influence des femmes, l'inexpérience des jeunes princes, la briéveté des règnes, et l'ébranlement continuel donné au corps de l'état, autant par les assauts des hordes de barbares environnantes, que par leurs perfides alliances. De tems en tems cependant, il parut des princes qui soutinrent, d'une main puissante, l'édifice chancelant, et en retardèrent la chûte.

De ce cahos comme de celui des Séleucides, n'acquirent des souverainetés, même des empires, mais beaucoup moins considérables que ceux des successeurs d'*Alexandre*. Nous citerons rapidement, comme par digression, les empires de Trébisonde et de Nicée.

Trébisonde a été le siége de l'empire des *Comnènes*. Echappés au fer des tyrans de Constantinople, leurs parens, ils se formèrent un état des parties orientales du pont, de la Galatie et de la Cappadoce. Il ne méritoit pas plus le nom d'empire que celui de Nicée, dont nous allons parler; mais les deux souverains prirent ce titre par émulation à l'égard l'un de l'autre, et il leur est resté. Trébisonde assailli par les Grecs, les Latins, les Turcs, les Sarrasins, les Persans, sur-tout par les empereurs de Nicée, tantôt plusieurs ensemble, tantôt séparément, a lutté contre ces puissances de manière à nous faire regretter de n'avoir sur les exploits de ses empereurs que des indications sans détails. Il n'y a guères de remarquable que la catastrophe. *Mahomet II*, surnommé *le Grand*, s'empara de la capitale dans le quinzième siècle, fit charger de fers *David Comnène* contre la parole donnée, et le fit mourir; emmena l'impératrice, ses filles et toute la noblesse en triomphe à Constantinople qu'il avoit prise, incorpora dans ses janissaires huit cents des Trébisantains des mieux faits, distribua les femmes et

les filles douées de quelqu'agrément à ses capitaines. La capitale prise, tout l'empire se soumit en 1462, après avoir duré 268 ans.

L'empire de *Nicée* a été fondé par *Théodore Laxaris*, gendre du tyran *Alexis l'Ange*. Echappé au fer de son beau-père, il se sauva en Bithynie, dont les habitans le reçurent avec grande joie. De la Phrygie, de la Médie, de la Lydie et de l'Ionie, depuis le Méandre jusqu'au Pont Euxin, il se forma un empire qu'il soutint par sa valeur contre les attaques de son beau-père et du sultan d'Iconium. Il le laissa en mourant au vaillant *Jean Ducas*, surnommé *Vatace*, dont le courage et l'habileté étendirent encore cet empire presque jusqu'aux portes de Constantinople. Le règne de son successeur, qui ne dura que trois ans, une minorité qui suivit, des troubles, des trahisons abrégèrent la durée de ce petit empire, et le plongèrent, au bout de quarante ans, dans le néant. 1086.

Alexis Comnène retarda tant qu'il put ce démembrement de l'empire. Ses actions montrent qu'il étoit aussi prudent administrateur, que profond politique, et grand guerrier. Malgré 1087.

la prompte docilité de *Botaniate*, les troupes d'*Alexis* avoient commis dans Constantinople des désordres qui avoient beaucoup offensé le clergé et le peuple. *Alexis* touché de remords ou feignant de l'être, comparut devant le patriarche en habit de pénitent. S'étant reconnu coupable, des désordres commis par ses troupes, il demanda une pénitence proportionnée à l'énormité de sa faute. Le patriarche lui enjoignit à lui et à tous les complices des désordres, de jeûner, de coucher sur la terre, et de pratiquer plusieurs autres austérités, pendant quarante jours. Cette pénitence fut ponctuellement exécutée, sur-tout par l'empereur. Mais après cet hommage rendu à la religion, il ne se fit point faute des biens de l'église quand il en eut besoin. Ce ne fut pas sans éprouver des résistances qui causèrent des troubles.

Ce prince fut continuellement en guerre non-seulement contre les Turcs, les Sarrasins, et les autres ennemis naturels de l'empire, mais contre l'Occident qui tomba alors de tout son poids sur l'Orient, par les fameuses croisades dont *Alexis* soutint la première irruption. Elles furent précédées par celles

de *Robert Guiscard*, fils de *Tancrède*, seigneur de Haute-Ville. Ce normand ne se trouvant pas assez de bien dans son pays, pour sa nombreuse famille, envoya ses fils en chercher ailleurs; le plus jeune d'entr'eux, quoiqu'assez bien établi dans la Pouille et la Calabre, trouva, comme son père, n'avoir pas sa suffisance, et alla aussi en chercher chez ses voisins. On croit qu'il ne tendoit pas à moins qu'à l'empire de Constantinople, qu'il comptoit arracher à *Alexis;* mais il mourut après une guerre très-ruineuse pour les deux partis, dans laquelle même *Alexis*, ne se procura des avantages, que par l'adroite politique de susciter des diversions à son ennemi.

A peine débarrassé de celui-ci, *Alexis* se vit attaqué par les Scythes qui envahirent la Thrace. Il les repoussa d'abord par les armes, ensuite par un traité de paix dont il dicta impérieusement les conditions. Il ne fut pas moins heureux à plusieurs reprises, contre les Turcs; mais il eut besoin de toute son habileté pour se soutenir contre les croisés On a traité sa conduite à leur égard de perfidie. Il se défia d'eux, à la vérité

il leur fit des promesses qu'il rétracta, par-là il pensa les faire mourir de faim et de détresse ; mais ils ne venoient pas à son secours, ils n'étoient poussés que par une espèce de frénésie religieuse qu'un prince prudent ne pouvoit approuver. D'ailleurs outre la multitude qui commettoit des désordres infinis, qui pilloit, ravageoit, affamoit, et s'étoit fait chasser de tous les endroits qu'elle avoit parcourus, et poursuivre comme des brigands; l'armée étoit commandée par des seigneurs et des princes avides. On savoit qu'ils quittoient la plupart leurs foyers, moins par zèle de religion, que par le desir des conquêtes, et qu'ils étoient très-disposés à envahir tout ce qu'ils trouveroient à leur bienséance. *Alexis* ne pouvoit-il pas craindre, que faute de trouver ailleurs, ils ne le dépouillassent lui-même, et qu'ils n'eussent peut-être le dessein de le chasser de sa capitale, comme l'expérience ne l'a que trop prouvé à ses successeurs. Outre les espèces de chicanes ordinaires entre les personnes divisées d'opinions et d'intérêts, *Alexis* eut une guerre sérieuse avec *Boëmond*, prince croisé. Elle

finit par un traité qui fut le dernier de cet empereur. Il mourut de maladie, après un règne de trente-sept ans. Il étoit reconnoissant, généreux, libéral, et les auteurs, de plusieurs conspirations qui ont éclaté, pendant la durée de son règne, n'en ont jamais été punis que par l'exil et la confiscation de leurs biens.

On troubla les derniers momens d'*Alexis Comnène* par ces importunités qu'on n'épargne pas assez aux mourans. *Anne*, sa fille, réunie à l'impératrice sa mère, vouloit faire nommer *Bryeme*, son époux, mais l'empereur tint bon pour son fils *Jean*. Ce prince en montant sur le trône, eut encore à essuyer les assauts de cette cabale. Il la dissipa, et ne punit qu'en éloignant de la cour ceux dont la fidélité lui étoit suspecte. Il repoussa de ses frontières les Turcs, les Scythes, les Serviens, les Huns, et se rendit maître du royaume d'Arménie. Lorsqu'il se préparoit à d'autres victoires, il mourut pour s'être piqué d'une flèche empoisonnée qu'il avoit dans son carquois. Pendant tout son règne, il ne fit mourir personne, ce qui le rendit aussi cher à ses sujets par son humanité, qu'il

Jean Comnène. 1118.

étoit redoutable aux ennemis par son courage, son habilité, et son bonheur dans toutes ses expéditions, bonheur qui l'accompagna constamment pendant vingt ans de règne.

Manuel Comnène. 1153.

Il préféra pour lui succéder, son fils cadet *Manuel*. Celui ci fit sur-le-champ arrêter son aîné *Isaac*, mais le relâcha sur la promesse exigée de ne se jamais prêter à aucune conspiration contre lui. *Isaac* fut contraint de subir cette loi, parce qu'il étoit en butte au peuple dont il avoit négligé l'amour pendant la vie de son père. Les croisés ont fait contre cet empereur les mêmes plaintes que contre *Alexis*, son grand-père. On peut y opposer la même justification. Son génie étoit très-actif. Quand il n'avoit pas de guerres, il s'occupoit des disputes de religion. Il se plaisoit à y rafiner, d'où vient qu'il a inventé quelques hérisies. Avant sa mort, il prit l'habit monastique, le regardant comme une expiation de la vie dissolue qu'il avoit menée pendant trente huit ans de règne.

Alexis Comnène IIe. 1180.

Son fils et successeur *Alexis Comnène* n'avoit que douze ans. Il le laissa sous la tutelle de sa mère. L'impératrice l'éleva dans l'amour des plaisirs,

et l'éloignement des affaires, afin d'avoir elle seule l'autorité. Elle en rendit dépositaire *Alexis* président du conseil qui étoit plus dans ses bonnes graces, que son honneur ne le permettoit. La mauvaise conduite de la mère, fit le malheur du fils. Le mépris qu'elle inspiroit rendit le peuple favorable à l'usurpation d'*Andronic*, cousin germain du feu empereur. Il ne trouva presqu'aucun obstacle à s'emparer du président *Alexis*, de l'impératrice et de son fils. Il fit crever les yeux au premier, salua très-froidement la mère, se prosterna devant le jeune empereur avec beaucoup de respect, et entremêla son compliment de passages dès livres saints adoptés aux circonstances. Le tyran étoit un hypocrite froidement cruel. Il assistoit avec une dévotion apparente aux divins mystères, y participoit avec vénération, et en quittant l'autel, prescrivoit des tortures et des assassinats. Non content d'être tuteur, il se fit déclarer collègue du jeune prince. Ceux qui avoient contribués à son élévation, ne furent pas alors plus épargnés que les autres. Il exila ceux qu'il ne put empoisonner. L'impératrice sur des prétextes absolument destitués de fon-

dement fut étranglée. Le même supplice priva de la vie l'infortuné *Alexis* dans la troisième année de son règne, et la quinzième de son âge.

L'usurpateur fit périr sans distinction tous ceux qu'il crut affectionnés à la famille d'*Alexis*, ou capables de venger sa mort. Il ne se passoit presqu'aucun jour qui ne fût marqué par quelque cruelle exécution. En peu de tems, la fleur de la noblesse fut exterminée. L'impitoyable tyran se plaignoit cependant de la sévérité de la loi, qui ne lui permettoit pas de faire grâce à tous les gens de mérite. Le peuple se lassa de ces spectacles sanglans. Le danger d'*Isaac l'ange*, personnage de grande distinction qu'*Andronic* vouloit faire assassiner, excita la pitié de la multitude. Elle se rassembla dans l'église où il s'étoit réfugié, et le proclama empereur. Le tyran voulut se sauver par mer, les vents contraires le repoussèrent toujours. Il fut pris, amené à *Isaac*, abandonné à la populace, qui le tourmenta cruellement pendant trois jours. Si malgré son hypocrisie, il conservoit au fond des sentimens de religion, elle lui servit dans cette occasion. Il soutint les tourmens

avec un courage admirable, répétant de tems en tems ces mots : « Seigneur, » ayez pitié de moi. » Nulle impatience, nulle injure à ses bourreaux. Il leur disoit sans aigreur ces paroles : « Pour- » quoi brisez-vous un roseau cassé. » L'ambition est de tout âge, puisque ce fut à soixante et treize ans qu'*Andronic* escalada pour ainsi dire le trône, d'où il fut précipité après deux ans par cette mort cruelle.

Isaac l'ange gagna l'affection du peuple par sa douceur et sa modération, celle des grands, en rappellant les bannis, et relevant plusieurs familles illustres déchues de leur ancienne splendeur. Il trouva la récompense de ses bienfaits, dans l'attachement que lui montrèrent ses sujets contre *Branas*, un de ses généraux révoltés. Il vint jusqu'à Constantinople, qu'il assiégea. L'empereur, qui n'étoit pas guerrier, mais très-dévôt, se recommandoit aux prières des moines, fit placer en grande cérémonie l'image de la vierge au haut des murs; et plein de confiance dans ces précautions, restoit tranquillement dans son palais. *Conrad*, marquis de Montferrat, un chef de croisé, lui fit sentir que ces

Isaac l'Ange. 1184.

mesures ne suffisoient pas. Il se mit à la tête des habitans, repoussa et tua *Branas* de sa main. *Isaac* avoit le vice des ames foibles, qui est de croire se débarrasser par des subterfuges. Il se flatta d'amuser ainsi l'empereur d'Allemagne, *Frédéric Barberousse*, qui menoit une puissante armée au secours des croisés. Mais *Barberousse* prit de force les vivres et autres choses nécessaires promises par les Grecs. *Isaac* essuya encore d'autres échecs de la part des ennemis de l'empire, sur-tout des Scythes. Ses malheurs donnèrent occasion à *Alexis l'ange*, son frère; de le représenter comme incapable, et de le détrôner au bout de dix ans. Il le jeta dans une prison, et ajouta à son injustice, la cruauté de le faire priver de la vue.

Cette barbarie étoit d'autant plus horrible, qu'*Isaac* avoit toujours traité son frère avec amitié. Sans doute celui-ci se repentit; il fit sortir l'aveugle de sa prison, et appella à la cour *Alexis* son fils, âgé d'environ douze ans. L'ancien empereur, malgré son aveuglement, trouva moyen d'entretenir une correspondance avec sa fille *Irène*, femme de l'empereur d'Allemagne.

Les mesures étant à-peu-près prises, le jeune *Alexis* se sauve de la cour de son oncle, va trouver sa sœur, soulève les princes d'occident. Les Vénitiens, qui étoient alors très-puissans, s'engagent à transporter les troupes, dont la plus grande partie étoit de Français, et à contribuer eux-mêmes à replacer l'aveugle sur le trône, moyennant une somme qui sera payée après l'évènement. Ils vont droit à Constantinople, l'assiégent. Se voyant au moment d'être pris, le tyran, avec les ornemens impériaux et ses trésors, se sauve en Thrace, jusqu'au pied du mont Hémus. Sitôt qu'il est parti, les habitans de Constantinople ouvrent leurs portes, et rendent le sceptre à l'aveugle, trois ans après qu'il l'avoit perdu; mais il survécut peu à son rétablissement.

Alexis son fils en jouit encore moins. Pour payer les sommes dues aux Français et aux Vénitiens, il fut obligé d'accabler ses sujets de taxes; ce qui joint à l'amitié et à l'estime qu'il témoignoit hautement pour ses libérateurs, excita un mécontentement général parmi son peuple, ennemi juré des Latins. Cette disposition engagea *Jean Ducas*, sur-

Alexis Murtzulphe 1204.

nommé *Murtzulphe*, à cause de l'épaisseur de ses sourcils, à tenter d'usurper l'autorité souveraine. Pour y parvenir, l'artificieux *Murtzulphe* prévient le jeune empereur contre les Latins qu'il avoit jusqu'alors chéri. De petites aigreurs, fomentées avec soin, naissent des hostilités. *Murtzulphe* ménage un accommodement, et va jusqu'a prier les Latins d'entrer dans Constantinople, afin de soustraire *Alexis* à la fureur du peuple, qui, disoit-il, s'étoit révolté. D'un autre côté, il publie que l'empereur a vendu la ville aux Latins, qui s'avancent pour s'en emparer. Pendant le tumulte qu'excite cette nouvelle, *Murtzulphe* entre dans la chambre de l'infortuné *Alexis*, et l'étrangle de ses propres mains. Il se vante lui-même au peuple de cette action, comme d'un service rendu à la liberté publique, et se fait proclamer empereur.

Les Latins indignés assiègent l'usurpateur dans la ville. Comme il ne manquoit ni de valeur, ni d'expérience, il se défendit courageusement. Il y eut plusieurs assauts. Les Français les premiers arborèrent leur étendard sur une tour. Les Vénitiens parurent aussi sur

les murailles. Trois portes tombèrent sous les efforts des béliers, et toute l'armée entra le soir en bataille. Elle s'empara des postes les plus prochains, et se tint sur ses gardes, comptant avoir un grand combat à livrer le lendemain; mais à son grand étonnement, les Latins, à la pointe du jour, aperçurent des processions de supplians, qui arrivoient des différens quartiers de la ville, avec des croix, des bannières, des images de saints et des reliques, criant miséricorde. Les vainqueurs accordèrent la vie. Les chefs permirent un jour de pillage, sans violence ni effusion de sang, avec la condition d'apporter tout en commun, afin de partager le butin suivant le rang et le mérite. La masse ne fut pas considérable, parce qu'on avoit eu le tems pendant la nuit de cacher et sauver beaucoup de choses, et que les soldats, malgré les défenses, mirent à part pour eux beaucoup d'effets de grand prix. Le butin en général, sans compter les statues et les tableaux, monta à une somme incroyable. A la faveur d'un petit vaisseau, *Murtzulphe* se sauva avec *Euphrosine*, femme de l'usurpateur *Alexis l'Ange*, et sa fille *Eudocie*, pour laquelle il avoit quitté

sa femme légitime. Sans doute par cette alliance, il comptoit se faire un droit à l'empire des prétentions de son beau-père, réfugié au pied du mont Hémus. Cette grande révolution arriva huit cents soixante-quatorze ans après que le siége impérial eut été transféré de Rome à Constantinople.

CONSTANTINOPLE LATINE.

Baudouin. 1204. L'empire latin de Constantinople doit être regardé comme fixé dans la ville, et circonscrit par une enceinte plus ou moins étendue, selon les succès et les revers des princes Grecs, Turcs, Bulgares, Latins même, qui la pressoient de toute part. *Baudouin*, comte de Flandres, fut nommé empereur. On lui donna la Thrace, et une autorité absolue sur les provinces grecques prises ou à prendre. La Thessalie fut érigée en royaume pour *Boniface*, marquis de Montferrat. Les Vénitiens obtinrent les îles de l'Archipel, une partie du Péloponèse, et plusieurs villes sur l'Hélespont. *Théodore Lascaris*, gendre du tyran *Alexis l'Ange*, reçu en Bithynie après que son beau-père eut été chassé du trône, s'étoit mis en

possession de tous les pays, depuis le Méandre jusqu'au pont Euxin. Il prit le titre d'empereur, et fixa sa résidence à Nicée. Enfin *David* et *Alexis Comnène*, petit-fils du tyran *Andronic*, s'emparèrent des parties orientales du Pont, de la Galatie et de la Cappadoce, dont ils formèrent l'empire de *Trébisonde*. Tous ces souverains à peine établis, commencèrent à s'agiter et à se choquer. *Baudouin* attaqua les fugitifs de Constantinople réfugiés en Thrace. Ils appellèrent à leur secours *Jean*, roi de Bulgarie. Ce monarque tailla en pièces les troupes de l'empereur, et le fit prisonnier. On peut juger des cruautés que les Bulgares exercèrent en Thrace, par la barbarie avec laquelle il traita lui-même l'infortuné *Baudouin*. Il le fit traîner chargé de fers dans sa capitale. Après l'avoir fait mutiler des pieds et des mains, on l'exposa dans un desert aux bêtes féroces et aux oiseaux de proie. Il vécut trois jours dans ce cruel tourment.

Henri, son frère lui succéda. Il eut Henri. 1206.
à combattre *Théodore Lascaris* qui avoit pensé être supplanté par son beau-père *Alexis l'Ange*. Son gendre le vainquit, et le confina dans un mo-

nastère où il mourut. Après une sanglante guerre, *Théodore* reconnut l'empereur *Henri*, qui se contenta de sa soumission, et tourna ses armes contre les Bulgares et contre *Michel* et *Théodore l'Ange*, qui s'étoient donné la dénomination de *despotes* de l'Etolie et de l'Epire, et en exercoient le pouvoir. *Henri* ne put attacher ce pays à son empire. Il mourut après un règne de onze ans.

Pierre et Robert. 1217.

Il eut pour successeur *Pierre*, comte d'Auxerre, son beau-frère, qui fut assassiné par ordre de *Théodore*, prince d'Epire, lorsqu'il étoit sur ses terres, où le despote lui avoit permis de passer. *Philippe*, son fils aîné, ne voulut point d'un trône exposé à tant d'orages. Mais *Robert* son cadet ne le dédaigna pas. De son tems mourut *Théodore Lascaris*, empereur de Nicée. Comme son fils étoit en bas âge, il laissa ses états à *Jean Ducas*, surnommé *Vatace*, mari d'*Irène* sa fille ainée. L'empereur latin, *Robert*, saisit l'occasion de l'inquiéter, en appuyant deux oncles de ce prince qui prétendoient à l'empire. Mais après avoir repoussé *Robert*, *Vatace* le mit lui-même sur la défensive. L'empereur de Constantinople ne régna que neuf

ans. Il eut la satisfaction de prendre le despote *Théodore*, l'ennemi de son père. Il lui fit crever les yeux.

On ne sait si *Baudoin* qui lui succéda étoit son frère ou son fils. Il n'avoit que huit ans. On lui donna pour tuteur le célèbre *Jean de Brienne*, qui avoit été roi de Jérusalem. Malheureusement il étoit âgé de quatre-vingts ans. Il en vécut encore neuf, tems suffisant pour assurer l'état de son pupille. Mais le jeune prince ne sut pas profiter du succès de son tuteur. Il perdit pièce à pièce son empire, et enfin sa capitale qui lui fut enlevée par un des généraux de *Michel Paléologue*, qui lui-même, de chef des troupes de l'empire de Nicée, étoit parvenu à en prendre la couronne. La ville fut surprise. L'empereur *Baudouin* ayant quitté les marques de sa dignité, gagna la mer avec le patriarche latin, et un petit nombre de ses amis. Il se retira à Venise, laissant les Grecs maîtres de Constantinople que les Latins avoient possédée soixante ans. L'empire latin commença par un *Baudouin*, et finit par un empereur du même nom.

Baudouin II. 1228.

EMPIRE GREC.

Michel Paléologue. 1251.

Michel Paléologue, après plusieurs vicissitudes, obligé de fuir de la cour de *Vatace*, rappellé, élevé aux plus beaux postes de l'empire de Nicée, et nommé tuteur d'un prince, âgé de neuf ans, agit d'abord sous le nom du jeune empereur; mais quand il se vit bien établi, il fit inhumainement priver de la vue son pupille, sous prétexte de ne point laisser de compétiteur cause de trouble, dans une ville qui lui appartenoit à titre de conquête. *Michel* se conduisit avec beaucoup de politique à l'égard des Latins. Dans les priviléges qu'il leur accorda pour les retenir, il eut principalement égard au commerce, qu'il voulut faire fleurir dans sa capitale, où les Génois, les Vénitiens et les Pisans étoient fort puissans. Il donna aux premiers un des plus beaux quartiers, avec le droit de se gouverner par leurs propres lois. Les Vénitiens et les Pisans ne furent pas moins favorisés. Pour mettre le sceau à la concorde, qu'il desiroit établir entre tous ses sujets, il tenta la réunion de l'église grecque à la latine. Le patriarche et le clergé de

Constantinople ne trouvèrent pas bon que l'empereur reconnût la suprématie du pape. *Michel* s'irrita de la résistance et la punit par des dépositions et des exils. Le chagrin qu'il ressentit de ces troubles, lui causa une maladie, dont il mourut à l'âge de cinquante-huit ans, après vingt quatre de règne.

Le premier soin d'*Andronic*, son fils, fut de se concilier le clergé, en annullant tout ce qui s'étoit fait pour l'union des églises grecques et latines. Comme il étoit fort ombrageux, il prit des soupçons contre *Constantin*, son frère, et les meilleurs capitaines, qu'il écarta du commandement de ses armées, de sorte que les Turcs qui le serroient, eurent de grands avantages. Sous son règne, pour la première fois, ils mirent le pied en Europe, mais sans y former d'établissemens. *Andronic* ne se fiant pas à ses sujets, avoit inséré dans ses armées de grands corps de troupes auxiliaires, Massagètes et Catalans qui en faisoient la plus grande force. Ces étrangers firent souvent dans les provinces plus de ravages que les ennemis. Les peuples murmurèrent. Se voyant pillés, ils se joignirent aux

Andronic Paléologue. 1283.

pillards, et le malheureux empire, qui commençoit à se rétablir sous *Michel*, retomba dans la confusion sous *Andronic*.

Il eut les dernières années de son règne, des chagrins cuisans, suscités par un de ses petits-fils, nommé comme lui *Andronic*. Il étoit né de son fils *Michel*, prince doux, que son père s'associa. *Michel* eut deux fils, *Andronic*, dont nous parlons, et *Manuel*. Il paroît que le premier avoit de l'esprit, des manières aimables qui plaisoient beaucoup à son grand-père. Mais il étoit libertin et mal entouré. Livré à la passion des femmes, il soupçonna que sa maîtresse favorite avoit un amant qu'elle lui préféroit, et chargea un soir des assassins de venir son appartement, et de tuer celui qui viendroit la voir. Le malheur voulut que *Manuel* vînt ce soir peu accompagné visiter son frère. Ne le connoissant pas, les gens apostés se jetèrent sur lui, et l'accablèrent de coups, dont il mourut. Cet accident causa à *Michel*, leur père, un chagrin qui abrégea ses jours; mais il ne diminua point l'amitié du grand-père pour *Andronic*.

La mauvaise compagnie pervertit

entièrement ce jeune prince déjà mal disposé. Les complices de ses débauches, dans l'espérance de profiter de son autorité quand il l'auroit entière, lui inspirèrent le desir de s'affranchir de celle de son grand-père. Le vieillard fut averti; il parla à son petit-fils avec tant de bonté, que le coupable fondit en larmes, se jeta dans ses bras, et promit de se corriger; mais le repentir ne fut pas long, et la rechûte fut plus dangereuse. L'empereur pour éviter de plus grands inconvéniens, se détermina à partager l'empire. C'étoit trop peu pour le jeune ambitieux. Quand il eut une partie, il voulut le tout. Le grand-père augmenta encore sa portion, et aussi inutilement. La guerre faite jusqu'alors entre eux avec assez de modération, s'anima plus vivement. Constantinople surprise, tomba dans les mains du jeune *Andronic*, et le vieux *Andronic* avec elle. Il traita son grand-père avec assez d'égards, lui laissa son appartement, et les honneurs de l'empire, mais sans autorité. Cette ombre de puissance l'offusque encore. Soit de gré, soit de force, le vieil empereur se retira dans un cloître, où il porta deux ans l'habit monastique, et

mourut dans sa soixante et douzième année ; après quarante-neuf de règne.

Andron'c, le jeune. 1332.

Pendant les brouilleries entre le grand-père et le petit-fils, les Turcs firent des progrès en Asie, s'emparèrent de beaucoup de places où ils se maintinrent, et se disposèrent de manière, qu'ils n'avoient plus que le Bosphore à passer, pour cerner Constantinople. *Andronic* leur résista en vain. Ils lui imposèrent de dures lois, par lesquelles ils conservèrent tout ce qu'ils avoient pris, et promirent de le laisser jouir en paix de ce qu'ils ne lui enlevoient pas. Mais ils furent peu fidèles à leurs paroles, et ne cessèrent de l'inquiéter, pendant les neuf années qu'il régna seul. Il mourut à quarante-cinq ans.

Jean Paléologue et Cantacuzène. 1341.

Andronic laissa deux fils *Jean* et *Manuel*. L'aîné n'avoit que neuf ans. Les états lui donnèrent pour tuteur, et nommèrent protecteur de l'empire pendant sa minorité, *Jean Cantacuzène* son parent qui avoit eu la confiance d'*Andronic*. Ce choix déplut au patriarche, qui prétendoit lui-même à la tutelle. Il se fit appuyer par l'impératrice, en lui persuadant que *Cantacuzène* avoit dessein de se faire déclarer

empereur. Cette calomnie fut précisément ce qui le mena au trône auquel il ne pensoit pas, parce qu'on arma contre lui, qu'on le déclara ennemi de la patrie, qu'on le proscrivit, et que pour se défendre, il fut obligé de prendre la pourpre. Ce prince dont on ne peut faire trop d'éloges, se trouva forcé à la guerre. Les efforts qu'il fit pour la paix furent rejetés. On maltraita avec barbarie sa mère et tous ses parens. On tenta même de l'empoisonner; mais après des victoires qui lui soumirent presque tout ce que les Grecs possédoient au-de là de Constantinople, la ville même tomba entre ses mains. L'intrigant patriarche fut déposé et exilé. Par le traité qui fut conclu, on statua que *Cantacuzène*, reconnu collègue du jeune empereur, auroit seul l'administration des affaires pendant dix ans; qu'après cela, *Jean*, arrivé alors à vingt-cinq ans, partageroit l'autorité. L'ancien protecteur cimenta ces conditions, en faisant épouser à son pupille, *Irène*, sa fille, que l'on couronna impératrice.

Cantacuzène avoit été puissamment assisté par les Turcs. Il ne put en conséquence se dispenser de vivre en bonne

intelligence avec eux. Le clergé qui se mêloit trop des affaires d'état, et quelques dévotes en furent scandalisés. Ils décrièrent cette liaison, et aliénèrent peu à peu de *Cantacuzène* l'affection de la multitude. Cependant il gouvernoit avec tant d'équité et de modération, que ses ennemis, même les plus déclarés, n'ont jamais rien pu produire à sa charge. Quand le tems fut arrivé de laisser au jeune empereur sa part de l'autorité, il la lui remit de bonne foi. Des brouillons persuadèrent à *Jean Paléologue* que *Cantacuzène* vouloit le renfermer dans un monastère. Cette calomnie excita entre les deux princes, une défiance qui aboutit à une guerre déclarée. *Cantacuzène* en eut tous les avantages, et afin de faire voir l'injustice des soupçons répandus contre lui, et de couper court à toute guerre civile, il se retira volontairement dans un couvent, et prit l'habit monastique.

Le sacrifice au reste perd de son mérite quand on considère que les Turcs avoient envahi presque tout l'empire, qu'enfin, ils étoient établis en Europe et qu'ils s'y soutenoient dans des forts déjà peu éloignés de

Constantinople, qu'ils menaçoient visiblement. Il auroit fallu une grande union entre les premiers des Grecs pour résister à des ennemis si puissans; et la discorde régnoit par tout, principalement dans la famille impériale. *Andronic*, fils aîné de *Jean Paléologue*, se révolta contre lui. Il fut pris, et privé de la vue avec ses fils, en bas âge. L'empereur s'associa *Manuel*, son second fils. *Andronic*, par un retour dont on a déjà vu un exemple dans un empereur du même nom, quoiqu'aveugle, usurpa le trône sur son père et son frère, le leur rendit ensuite, et se contenta d'une petite principauté, où il alla vivre tranquille. Pendant ce tems, son père, traité en vassal par *Bajazet*, empereur des Turcs, se soumit à un tribut humiliant, et donna en otage *Manuel*, le seul fils qui lui restoit. Il mourut dans la trente-septième année d'un règne qui ne fut heureux que quand il partageoit la puissance avec *Cantacuzène*.

Manuel étoit à la cour du sultan quand on lui apprit la mort de son père. Il prend ses mesures dans le plus grand secret, trompe ses sur- Jean. 1392.

veillans, et arrive sur les terres de l'empire avant que les troupes envoyées après lui puissent l'atteindre. Bajazet, irrité, ravage la Thrace, et investit la ville impériale par terre et par mer. *Manuel* invoque le secours des princes d'Occident, qui amènent contre *Bajazet* une armée de cent trente mille hommes. Le sultan la défait complétement, et revient devant Constantinople. En même tems qu'il l'assiégeoit, il faisoit un traité secret avec *Jean*, fils d'*Andronic* l'aveugle, qui revendiquoit l'empire comme appartenant à son père, fils aîné de *Jean Paléologue*. Par cet accord, *Bajazet* s'engageoit à rendre l'empire à *Jean*, à condition qu'il en transporteroit le siége dans le Péloponèse, dont le sultan lui laissoit et garantissoit la possession, ainsi qu'à ses descendans. En conséquence de ce traité, *Bajazet* déclare aux habitans qu'il lévera le siége s'ils veulent reconnoître *Jean* pour empereur. *Manuel* se sacrifie pour ses sujets, et consent d'abdiquer, pourvu simplement qu'on lui permette d'emmener sa femme et ses enfans où il voudra. *Jean* accorde tout. L'empereur dépossédé se retire à Venise.

)uand il fut question de remplir la
rincipale condition du traité fait avec
: sultan, c'est-à-dire, de lui livrer
onstantinople, les habitans refusèrent
)solument d'y consentir. Heureuse-
ient pour eux, *Bajazet* fut attaqué
ar *Tamerlan*, qui le fit prisonnier.
. cette nouvelle, *Manuel* revient, et
;t reçu avec acclamation. *Jean*, de-
:nu odieux par sa complaisance pour
s Turcs, fut relégué dans l'île de
esbos. *Manuel*, profitant du dé-
)rdre que la victoire de *Tamerlan*
la captivité du sultan avoient mis
ns les affaires des Turcs, leur reprit
usieurs provinces, dont il resta pos-
sseur tranquille jusqu'à sa mort, ar-
vée à la soixante-quinzième année de
n âge, et la trente-septième de son
:gne.

Il laissa deux fils, *Jean* et *Constan-* Jean Paléologue. 1424.
:. Sous le règne du premier, les Turcs
:prirent toutes les provinces qu'ils
'oient perdues après les malheurs de
ajazet. *Amurath*, leur empereur,
it le siége devant Constantinople.
)mme *Bajazet* avoit été forcé par
'amerlan d'abandonner une con-
uête qu'il croyoit sûre, *Amurath* en
t aussi privé par *Jean Huinade*,

brave hongrois, dont les exploits ont rendu le nom célèbre. Malgré les diversions avantageuses de ce grand capitaine, l'empereur grec fut obligé de faire un traité humiliant avec l'empereur turc, et de se soumettre à des conditions honteuses. Le chagrin qu'il en eut, les peines que lui occasionnèrent les troubles de son église, qu'il avoit voulu réunir à la romaine, afin de tirer des secours des princes latins, la mort de l'impératrice à laquelle il étoit très-attaché, l'insolence d'*Amurath*, qui formoit toujours de nouvelles prétentions et le traitoit avec hauteur, toutes ces causes réunies minèrent sa santé. Il succomba sous le poids de ses malheurs, la vingt-septième année de son règne, et laissa à son frère *Constantin* l'empire, presque borné aux murs de Constantinople.

Constantin. 1448. Deux ans après que *Constantin* fut monté sur le trône, *Mahomet second* remplaça *Amurath*. Il affecta de la bienveillance à l'égard de l'empereur grec et des autres princes chrétiens qui avoisinoient ses états. On crut ces démonstrations d'autant plus sincères, qu'il étoit né d'une mère chrétienne. Mais depuis long-tems le parti étoit

pris dans le conseil des sultans, de s'emparer de Constantinople. Entre autres préparatifs, *Mahomet* fit bâtir sur le Bosphore, en Europe et en Asie, deux forts qui commandoient le détroit et bloquoient la capitale de l'empereur grec. Les plaintes qu'il fit de ces entreprises hostiles étant inutiles, *Constantin* s'appliqua à pourvoir la ville de vivres, à remplir les magasins, et sollicita par ses ambassadeurs les princes d'Occident de l'aider à conjurer l'orage qui menaçoit sa capitale; mais les princes chrétiens, trop occupés chez eux de leurs dissentions domestiques, ne lui donnèrent aucun secours. Un seul aventurier génois, nommé *Jean Justinien*, lui amena un nombre assez considérable de volontaires. En considération de son habileté et de sa bravoure, *Constantin* lui donna le commandement de toutes ses forces.

Celles de *Mahomet*, en arrivant devant la ville, étoient de trois cent mille hommes qu'il commandoit lui-même. Il les augmenta encore pendant le siége, qui, après beaucoup d'attaques particulières, fut terminé par un assaut général. *Constantin* ne put le prévenir

par toutes les offres qu'il fit au sultan, même la proposition de se reconnoître son vassal, et de lui payer un tribut. *Mahomet* demandoit la ville. « Je dois, « répondit *Constantin*, ou sauver ma « capitale ou tomber avec elle ». L'infortuné prince tint parole. Il se prépara au dernier assaut par la participation aux saints mystères, harangua la noblesse et le peuple, les exhorta à signaler leur courage pour la défense de la religion et de l'empire. De l'église, il se rendit au pàlais, prit congé de ses ministres, comme s'il n'eût jamais dû les revoir, assigna à chacun son poste, et marcha au sien, qui étoit le plus périlleux.

L'attaque fut terrible, et la défense soutenue avec intrépidité. Pendant que la fortune balançoit encore, *Justinien* fut blessé. On dit qu'à la vue de son sang, son courage s'évanouit. Il est certain qu'il quitta son poste, et se fit transporter à Galata, où assure-t-on, il mourut de honte. Ferme dans le sien, l'empereur vit tomber autour de lui les *Paléologues*, les *Comnènes*, les *Cantacuzènes*. Il n'étoit plus entouré que d'ennemis. « Quoi, s'écria-t-il dou- « loureusement, la mort n'a pas épar-

« gné un seul chrétien qui puisse m'ar-
« racher la vie » ? Comme il disoit ces mots, un Turc qui ne le connoissoit pas, lui donne un coup au visage. Un autre lui en porte un second. Il tombe et expire dans la quarante-neuvième année de son âge, et la dixième de son règne. Modèle digne d'être proposé aux princes malheureux, pour lesquels il est plus honorable de mourir à la tête de ceux qui les défendent, que de leur survivre. *Mahomet* admirant son courage, ordonna qu'on lui rendît les honneurs funèbres dus à un empereur. Il abandonna la ville au pillage, comme il l'avoit promis à ses soldats. Ainsi finit sous un *Constantin*, l'an quatorze cent cinquante trois l'empire établi à Constantinople, par un autre *Constantin* onze cent vingt-trois ans auparavant.

CARTHAGINOIS.

Après avoir conduit les Romains sans interruption jusqu'au dernier période de leur grandeur, il convient de dire ce que sont devenus les Carthaginois, leurs plus fameux antagonistes. Carthage, émule et rivale de Rome, si célèbre à ce seul titre, est encore

Carthage, en Afrique, entre la rivière de Tusca, la Méditerranée, les Caramotes, et la Lybie intérieure.

recommandable par ses lois, son gouvernement, son commerce, ses institutions politiques, militaires, civiles et religieuses. Elle étoit située au fond d'un golfe, dans une presqu'île, près de l'endroit où est actuellement Tunis. Elle est plus ancienne que Rome; les uns disent de Trente, les autres de cent et plus d'années. *Didon*, forcée de quitter Tyr, et de se soustraire à l'avarice de *Pygmalion*, son frère, est reconnue pour sa fondatrice. Cependant il paroît qu'elle y trouva des habitans que l'avantage de la position y avoit fixés, mais en petit nombre. Et c'est à elle et à ses phéniciens que cette ville doit les premiers fondemens qui annonceient sa grandeur future.

Description. Des accroissemens successifs l'ont conduit à être une des plus belles et plus fortes villes du monde. Dans son état de splendeur, elle étoit garnie d'un triple mur, flanqué de grosses tours. Dans les intervalles d'une muraille à l'autre, se trouvoient sous des arcades, des écuries, assez grandes, pour contenir trois cents éléphans et quatre mille chevaux, avec tout ce qui étoit nécessaire à leur entretien et à leur nourriture, outre des casernes

pour vingt mille fantassins. Deux ports séparés étoient destinés, l'un au commerce, l'autre aux vaisseaux de guerre qui pouvoient s'y tenir à l'abri, jusqu'au nombre de deux cent vingt. Ces ports étoient entourés de beaux parapets et d'arsenaux remplis de tout ce qui étoit nécessaire a l'équipement. La ville étoit bâtie sur quatre monticules. La plus élevée portoit la citadelle, très-forte par sa situation, et par les ouvrages qui l'environnoient. On peut présumer quels devoient être les temples, les édifices publics d'une ville peuplée de sept cent mille habitans, qui posséda l'empire de la mer, et par conséquent le commerce de l'univers presque sans interruption pendant six siècles. Il n'en reste à présent qu'un terrein applani qui couvre les décombres enfouis dans son sein, à peu-près comme l'océan cache quelquefois sous une surface calme, les richesses renfermées dans ses abîmes. On ne peut juger de sa position et de sa grandeur que par les citernes et les égouts qu'on voit encore.

Les Carthaginois ont possédé la meilleure partie de l'Espagne, de la Sicile, et des îles de la Méditerranée, sans compter les établissemens qu'ils ont

eus dans d'autres contrées, comme des points d'appui de leur commerce: mais leurs états proprement dits, contenoient autour d'eux, à-peu-près ce qui compose le royaume de Tunis. Cette dernière ville faisoit partie de la domination Carthaginoise, sous le nom de *Tunes*. *Utique* étoit la première après la capitale. *Hippone* la suivoit. On ne parlera point des autres qui bordoient la côte, où qui s'élevoient dans l'enfoncement des terres en grand nombre. La plupart étoient situées sur des lacs qui ne sont pas rares dans cette partie de l'Afrique. Les habitans profitoient pour leurs établissemens de tous les terreins cultivables qu'ils rencontroient, au milieu des sables brûlans dont ils étoient environnés. Mais toute leur industrie, n'a jamais pu procurer qu'une fertilité bornée le long de ces lacs, et des rivières peu considérables qui y coulent. Quant à la contrée même de Carthage, elle étoit très-fertile.

Gouvernement. On croit que le premier gouvernement de Carthage a été monarchique; on ne sait à quelle époque il est devenu républicain; voici comme il étoit composé. Le peuple, le sénat très-nombreux, deux *Suffetes* ou magistrats qui

le présidoient. Les Suffètes tenoient lieu des deux consuls de Rome, et des rois de Lacédémone. Mais ils ressembloient plus aux premiers, parce qu'ils n'étoient pas à vie comme les derniers. Ils étoient choisis entre les plus riches, afin de pouvoir soutenir l'éclat de leur rang ; on parvenoit à la dignité de sénateur, par l'élection ou du peuple, ou du collége des sénateurs eux-mêmes. Le mode n'en est pas bien connu. Quand les suffrages du sénat étoient unanimes, ils avoient force de loi. On ne pouvoit en appeller. Lorsque les avis étoient partagés, ou que les Suffètes étoient d'une opinion particulière, l'affaire étoit portée devant le peuple, qui alors prononçoit en dernier ressort. Delà vinrent, dit Polybe, les malheurs de Carthage, parce que dans la dernière guerre Punique, la populace enchaînée par ses orateurs, l'emporta sur le sénat. Il y avoit encore deux espèces de tribunaux dont on ne peut que conjecturer la destination et l'autorité. Les *Centumvirs* ou conseil des *cent*, tiré des sénateurs, et les *Quinquevirs*, ou conseil des *cinq*, tiré du *Centumvirat*. Il y a apparence que le Centumvirat discutoit les affaires et les proposoit au

sénat, et que le *Quinquevirat* surveilloit tous les autres, même les Suffètes, et étoient à-peu-près ce que sont *les inquisiteurs d'état* à Venise. Mais quelqu'aient été ces pouvoirs, il paroît qu'ils avoient été créés et qu'ils étoient balancés avec intelligence, puisque dans l'histoire de cette république, on ne voit pendant long-tems aucun exemple de mouvemens séditieux violens et emportés de la part du peuple, ni d'oppression de la part de quelques tyrans.

Religion. La coutume affreuse d'offrir des enfans à un dieu qu'on croit être *Saturne*, et de les brûler en son honneur: cette coutume a été long-tems en vigueur à Carthage. Ces enfans devoient être des premières familles. Les mères étoient tenues d'assister à cet horrible sacrifice, et n'étoient estimées qu'autant qu'elles ne donnoient aucune marque de sensibilité. Dans une occasion de détresse, les superstitieux Carthaginois en brûlèrent jusqu'à deux cents à la fois. Il y a peu de dieux Egyptiens, Grecs, Romains, Phéniciens, que les Carthaginois n'aient adoré avec les superstitions les plus absurdes, usitées chez les autres nations. On peut mettre de ce nombre les prostitutions recommandées

dées comme un acte religieux, pratiquées dans les temples, et dont le prix servoit de dot; mais on observera à ce sujet, comme on a fait à l'égard de toutes les coutumes, qui choquent les bonnes mœurs, qu'on ne peut pas croire qu'elles aient été générales.

Langue.

Les fragmens qui nous restent de la langue Punique, prouvent qu'elle étoit la même dans l'origine, que la Phénicienne. Elle fut ensuite augmentée des mots de plusieurs langues parlées par les nations avec lesquelles le commerce lioit les Carthaginois. Les Maltais en conservent beaucoup d'expressions. Les caractères de leurs écritures tenoient du Phénicien et de l'Hébreux. Du reste, les sciences étoient peu cultivées par les Carthaginois. Cependant il seroit injuste d'affirmer qu'ils les ont absolument négligées. Les Romains détruisirent non-seulement leurs archives, mais même presque toutes les productions relatives aux belles lettres ou à l'histoire, ce qui, pour le dire en passant, doit ranger ces maîtres du monde, dans la classe des peuples barbares.

Coutumes. Caractère.

Leurs coutumes, comme celles de tous les peuples, étoient mêlées de bien et de mal. Ils punissoient sans accep-

tion de personnes. Il n'y avoit que des gens condamnés à mort, qui pussent apprendre à quelqu'un la mort de son proche parent, dans l'opinion que ceux qui annonçoient ces nouvelles affligeantes, devoient mourir dans peu. On conservoit donc des criminels exprès ? Quand quelque grande calamité enveloppoit la ville, tous les murs en étoient tendus de noir. Tant que les soldats étoient en campagne, il leur étoit défendu de boire du vin, et aux magistrats tant qu'ils étoient en charge. Chaque officier ou soldat, portoit autant de bagues qu'il avoit fait de campagnes. Au retour d'une expédition malheureuse, le général étoit mis à mort, quoiqu'on eût rien à lui reprocher. Et on trouvoit des généraux ! La manière d'exercer l'hospitalité étoit de rompre quelques marques qu'on se donnoit réciproquement et qu'on se présentoit en s'abordant. Elles passoient dans les familles par héritage. Les Carthaginois ont été très-superstitieux, très-crédules aux oracles et aux devins. On leur donne de la dureté et même de la férocité dans le caractère. Ils n'étoient dit-on, occupés que du desir d'amasser des richesses. Il n'y avoit rien

de si bas ni de si honteux, qu'ils ne fussent disposés à entreprendre pour en acquérir. Mais il faut observer que cette réputation leur a été donnée par les Romains, ainsi que la note de mauvaise foi, *fides punica*, dont ces mêmes ennemis leur ont fait un reproche. La prévention des Romains alloit jusqu'à faire dire à Cicéron, touchant un philosophe punique : « Il avoit assez « d'esprit pour un Carthaginois ». Ils n'aimoient point la raillerie. Leurs grands étoient d'une arrogance insupportable. Mais il s'est trouvé parmi eux des ames héroïques et généreuses.

Armée. Marine.

A la différence des Romains, qui, des peuples qui les environnoient, se sont faits des soldats aussi Romains qu'eux mêmes, les Carthaginois, resserrés dans un territoire retréci, ont été obligés d'aller chercher au loin des mercenaires, qui ne pouvoient avoir l'enthousiasme patriotique des habitans du Latium. Cependant les généraux et les principaux chefs, toujours Carthaginois, ou souvent inspiré à leurs armées, une énergie qui les a rendues redoutables. Mais étant trop mélangées, elles n'ont pu atteindre à la discipline des Romains. Leurs marins for-

més dans les voyages de long cours, étoient aussi expérimentés qu'intrépides. Mais même inconvénient sur les flottes que dans les armées de terre. Trop peu de Carthaginois en comparaison des matelots auxiliaires. Par ce défaut, des amiraux très-habiles ont essuyé des défaites considérables. C'est par des voyages de long cours qu'ils ont exécutés eux-mêmes pour les découvertes et le commerce, qu'on peut juger de leur tactique maritime. *Himilcon* découvrit les côtes de l'Europe du côté de l'occident. *Hannon* fit le tour de l'Afrique, entra dans l'Océan, vit les îles britanniques. Beaucoup d'autres, dont les noms ont échappé à l'histoire, ont fait des excursions plus ou moins longues, et ont fondé l'immense commerce qui a rendu Carthage si riche et si formidable.

Commerce. Les marchandises que les Carthaginois fournissoient de leurs fonds aux autres nations, semblent avoir été du blé, toutes sortes de fruits, de la cire, du miel, de l'huile, des peaux de bêtes. Leurs manufactures consistoient principalement en tout ce qui étoit nécessaire pour l'équipement des vaisseaux. On leur attribue l'invention des galères

à quatre rangs de rames, et des gros cables. Ils tiroient de l'Egypte le fin lin, le papier, le blé; des côtes de la mer rouge, les épiceries, les aromates, l'or, les perles et les pierres précieuses; de Tyr et de Phénicie, la pourpre et l'écarlate, les riches étoffes et les tapisseries. A leur tour, des côtes occidentales, où ils portoient toutes ces marchandises, ils rapportoient aux Orientaux le fer, l'étain, le plomb et le cuivre. Leur commerce le plus lucratif semble avoit été avec les Perses, les Garamentes et les Ethiopiens. Il se faisoit par caravanes; c'étoit la profession la plus estimée, et les premières personnes de l'état s'en faisoient honneur.

La manière dont ils le pratiquoient avec les Lybiens doit être remarquée. Arrivés dans quelque baie, les Carthaginois débarquoient leurs marchandises, les exposoient dans un endroit élevé, retournoient à leurs vaisseaux, et avertissoient ces peuples de leur arrivée, en faisant une fumée très-épaisse. Ceux-ci se rendoient au lieu où étoient les marchandises, et mettoient auprès une certaine quantité d'or, après quoi ils se retiroient à une grande distance. Les Carthaginois revenoient ensuite au

rivage. S'il y avoit assez d'or, ils l'emportoient et remettoient à la voile. Dans le cas contraire, ils reprenoient le chemin de leurs vaisseaux, sans rien enlever. Les Lybiens remarquant que le marché n'étoit pas conclu, augmentoient la somme, jusqu'à ce que les Carthaginois l'eussent enlevée. Aucun de ces deux peuples ne fit jamais tort à l'autre. Exemple de bonne foi qu'il faut toujours estimer, quoique l'intérêt en ait été le mobile.

Didon.2108. *Didon*, fondatrice de Carthage, étoit jeune, belle, adroite et résolue, comme il paroît par la manière dont elle échappa à l'avidité de *Pygmalion*. Les historiens lui donnent beaucoup de sagesse. *Virgile*, comme on sait, la représente dans la caverne avec *Enée*, plus sensible qu'il ne convient à une femme qui auroit dû moins s'occuper de tendresse que de politique. Quand elle aborda la côte d'Afrique, elle ne demanda, dit-on, aux habitans que ce qu'une peau de bœuf pourroit renfermer de terrein. L'accord fait, elle coupa cette peau en lanières fort étroites, et se procura, par ce moyen un emplacement spacieux, sur lequel elle bâtit une citadelle. Les Carthaginois

ont long-tems payé aux proprietaires une redevance ou tribut pour ce qu'on leur avoit cédé. Ils augmentèrent aussi leur état d'une manière qui ne sera pas imitée. Les Cyrénéens se plaignoient qu'ils avoient empiété sur eux. On convint que de Cyrène et de Carthage, partiroient à une heure fixe deux commissaires, et que l'endroit où ils se rencontreroient, serviroit de limite aux peuples. Les députés de Carthage, qui étoient deux frères, nommés *Philœni*, firent une extrême diligence, et trouvèrent les députés de Cyrène plus près de cette ville que ceux-ci ne s'y attendoient. Les Cyrénéens prétendirent qu'il y avoit surprise, et que les Carthaginois étoient partis trop tôt. En conséquence, ils demandèrent que l'accord fût rompu. « Proposez, dirent « les *Philœni*, quelqu'autre expé- « dient, et nous nous y soumettrons. « Eh bien, répondirent les Cyrénéens, « déterminez-vous à reculer, ou, si vous « ne voulez rien céder, à vous laisser « enterrer vifs ici. Votre tombeau ser- « vira de borne. » Ils ne s'attendoient pas à être pris au mot. Mais les deux frères n'hésitèrent pas à sacrifier leur vie pour acquérir une plus grande éten-

due de pays à leur patrie. Ce dévouement peut être mis en parallèle avec celui de *Curtius*, qui se précipita dans le goufre à Rome.

Carthage s'éleva rapidement, et se peupla de même, à l'aide des femmes que les Tyriens, qui en avoient peu emmenés, prirent en passant dans l'île de Chypre. Cela se fit sans violence, parce que les Cypriotes, quand il arrivoit des étrangers, avoient coutume de se rendre sur le bord de la mer, pour gagner leur dot avec eux. Le commerce rendit bientôt Carthage un objet d'envie pour *Iarbas*, prince voisin, et la beauté de *Didon*, l'objet de ses desirs. Pour acquérir la ville, il demanda la reine en mariage, et menaça en même tems de la guerre, s'il ne l'obtenoit pas. Soit répugnance pour un amant si peu délicat, soit fidélité aux mânes de son premier époux, elle refusa sa main, et craignant, disent quelques auteurs, que ses sujets ne la forçassent à une complaisance d'où dépendoit leur tranquillité, elle se donna la mort.

Il se trouve après la mort de *Didon*, un vuide de plusieurs siècles, pendant lesquels nous ignorons ce qui se passa

tant à Carthage que dans ses colonies. Nous savons seulement que celles-ci se formèrent promptement par le commerce, et que la ville acquit un degré d'opulence et de population, qui a dû la rendre le théâtre de beaucoup d'évènemens, qui seroient des matériaux précieux pour l'histoire, si, disent ironiquement les auteurs: « La vertu, la « générosité, la grandeur d'ame, et « l'amour de la vérité si propres aux « Romains, n'avoient pas cru devoir « en priver la postérité, de peur qu'elle « n'y puisât des idées fausses et préju- « diciables à la cause de l'honneur et « de la justice ».

Après quelques expéditions maritimes, qui rendirent les Carthaginois redoutables, même aux Phocéens, qu'ils défirent sur l'élément également connu des deux peuples; après des succès en Sicile, dont les avantages furent suspendus par des troubles domestiques, ils tournèrent leurs armes contre la Sardaigne. Quoique dirigée par *Machée*, très-habile général, cette entreprise ne fut pas heureuse. Ils y perdirent la moitié de leur armée. Irrités de cette défaite, ils bannirent l'autre moitié avec leur chef. *Machée*, Machée.

qui leur avoit conquis une partie de la Sicile, et reculé leurs frontières en Afrique, indigné de cette ingratitude, approche de la ville avec ce qui lui restoit de soldats, et l'assiége. Sans doute, il y avoit alors à Carthage de ces divisions qui arment parens contre parens. Elles empêchèrent que *Machée* ne fût écouté, lorsqu'il demanda, avec les plus vives instances, d'être réintégré avec ses soldats dans les droits de citoyens. Cependant les assiégés se trouvant pressés, députèrent à *Machée*, *Cartalon* son propre fils, chargé de propositions de paix.

On peut conjecturer que le père et le fils étoient de partis opposés. Celui-ci avoit reçu de ses compatriotes, la commission de porter à l'*Hercule* Tyrien, la dîme des dépouilles remportées en Sicile, reconnoissance des Carthaginois à l'égard de leurs ancêtres. Cette fonction étoit sacerdotale. *Cartalon* en revenant, passa près du camp de son père, qui l'invita à une conférence. Il répondit, qu'avant d'obéir à son père, il alloit accomplir ce qu'il devoit aux dieux. Quand il revint député par la ville, encore décoré des habits sacerdotaux, son père

à qui cet appareil n'en imposoit pas, lui dit: « Misérable, comment oses-« tu paroître devant moi, et devant « tant de malheureux citoyens, cou-« vert de vêtemens si magnifiques? « Pourquoi nous insulter avec ces « marques de faste et de bonheur? « N'avois-tu pour étaler ton orgueil « et ton insolence, que ce lieu qui est « la scène de la disgrace de ton père. « Ces superbes vêtemens que tu portes, « ne sont-ils pas le fruit de mes vic-« toires? Puisque tu m'as considéré « comme un banni et non comme un « père, je t'envisagerai à mon tour, « non d'un œil paternel, mais de celui « d'un général ». En disant ces mots, il fit dresser une croix à laquelle son fils fut attaché par ses ordres. La ville se rendit. *Machée* condamna à la mort les sénateurs les plus coupables de son exil, et de celui de l'armée. Il y réforma le gouvernement républicain, comme il lui convenoit pour envahir la puissance souveraine qu'il ambitionnoit; mais il fut tué avant que de parvenir à son but.

Bomilcar, distingué par des exploits contre les peuples d'Afrique, introduisit dans la ville les troupes étran-

gères qui faisoient la principale force de son armée, et tâcha d'asservir la république. Les habitans, du haut de leurs toîts, assommèrent les oppresseurs et leur chef. On ne sait si c'est avant cette tentative, que les Carthaginois devenus soupçonneux, bannirent *Hannon* un de leurs principaux citoyens, parce qu'il avoit eu le premier l'art d'apprivoiser un lion. « Celui » qui a le talent d'apprivoiser les bêtes » féroces, disoient-ils, pourroit être » assez habile pour prendre un ascendant excessif sur l'esprit de ses concitoyens, et les dépouiller de leur » liberté ». Mais malgré la ressemblance entre ces deux bêtes féroces, tel qui auroit le talent d'adoucir l'une, ne seroit pas sûr de dompter l'autre.

Ce qui nous reste des annales de Carthage, ne nous présente point de ces terribles séditions qui ont ensanglantées Rome, et fait chanceler la république ; il y avoit dans cette ville sept ou huit familles puissantes : les *Amilcar*, *Asdrubal*, *Hannon*, *Bomilcar*, *Magon*, *Annibal*, *Imilcon*, dont la rivalité étoit la sauve-garde de la liberté. Ces familles s'observoient et se balançoient. L'une ne pouvoit

tendre à la domination, que l'autre ne s'y opposât. Pendant les combats qu'elles se livroient, les autorités, Suffètes, Sénat, centumvirs, quinquevirs, restoient toujours existantes, soutenoient l'équilibre, et s'il étoit dérangé, ramenoient l'ordre facilement, parce qu'il n'y avoit rien de changé dans le gouvernement ; au lieu que chez les Romains, c'étoit les pouvoirs eux-mêmes qui se combattoient. Le peuple vouloit l'emporter sur le sénat, les tribuns sur les consuls, de sorte que la paix qui se faisoit, laissoit toujours dans les prétentions des corps, les germes d'une autre guerre. Chez les Carthaginois, il ne s'agissoit que de réprimer ceux que leur ascendant rendoit dangereux ; et c'est ce qu'ils faisoient rigoureusement. Ils bannissoient des familles entières. A l'aide d'une faction puissante, ils proscrivoient la faction opposée, qui revenue dans sa patrie après quelque tems de disgrace, y rapportoit la haine contre ses rivaux. Ainsi, tel général qui avoit été mis à la tête d'une armée par le crédit de ses partisans, s'il essuyoit un échec, n'osoit revenir à Carthage, ou n'y revenoit que pour être victime de

la vengeance d'une cabale contraire. Delà, dans l'histoire de ce peuple, les exemples fréquens de généraux qui étant vaincus, se sont tués eux-mêmes; ou qui rentrés dans la ville, ont été punis de leur malheur par des morts cruelles. Mais il paroît que ces catastrophes ne causoient point des émeutes sanglantes comme à Rome, parce que le gouvernement étoit immuable.

Les guerres des Carthaginois et des Romains, ont aussi un caractère différent. Ceux-ci, dans les beaux jours de la république, ne combattoient que pour sa gloire et son agrandissement: sitôt que les peuples se soumettoient aux faisceaux consulaires, ils étoient assurés d'être protégés et maintenus dans leurs possessions. Les Carthaginois, au contraire, négocians avides, n'envisageoient que le gain, le poursuivoient par-tout où ils pouvoient le trouver, et s'emparoient de tout ce qui leur convenoit, sans égard pour les possesseurs. Telle est la réputation que les historiens romains ont faite aux Carthaginois. Si les Annales Puniques n'eussent pas été soustraites et détruites, il seroit intéressant de suivre ces deux

républiques dans leurs développemens. Dès qu'elles se connurent, elles se marquèrent de la défiance. Le premier traité entre elles, dont on sait encore la teneur et la date, bornoit réciproquement leur navigation à des promontoires et des côtes, au-delà desquels elles ne se permettoient pas d'aborder, ni de s'établir. Deux autres traités, qui ont précédés les guerres puniques, ne sont que des extensions de ce premier. On doit remarquer à l'honneur des Carthaginois, qu'ils prévinrent les Romains d'offres de service, lorsque *Pyrrhus* descendit en Italie. La république Italienne remercia l'Africaine de sa bonne volonté, avec la froide politesse d'une fierté jalouse. Malgré les brouilleries excitées quelquefois par la contrariété des intérêts, les deux nations se marquèrent long-tems des égards. Elles ne commencèrent à s'acharner l'une contre l'autre, qu'après que les Carthaginois eurent fait en Sicile des conquêtes, dont les Romains crurent devoir prendre ombrage.

Avant que de porter leurs armes dans cette grande île, les Carthaginois s'essayèrent sur de plus petites. Ils soumirent sur les côtes d'Espagne, celle

d'Ivica, s'établirent dans celles de Gorze, de Malthe, de Corse et de Sardaigne. Une guerre entre les tyrans d'Agrigente et d'Himère, les attira en Sicile. L'immense armement qu'ils y conduisirent, étoit en grande partie soudoyé par *Darius*, roi de Perse. Ils se trouvèrent en tête *Gelon*, tyran de Syracuse, général aussi rusé que brave. Il ne négligeoit aucun des moyens d'inspirer de la confiance à ses soldats. Ayant fait beaucoup de prisonniers, il fit choisir les plus malfaits qu'on exposa nuds à la vue de l'armée, afin de lui donner du mépris pour ceux qu'elle avoit à combattre. *Gelon*, vainqueur, traita humainement les vaincus. On remarque entre les conditions qu'il leur imposa, la défense d'offrir à l'avenir des sacrifices humains. Les Carthaginois imputèrent leur défaite à *Amilcar*, leur général; et ne pouvant le punir parce qu'il avoit été tué, ils bannirent *Giscon* son fils, le privèrent de tous ses biens, de sorte qu'il périt de misère.

Sa postérité se releva de cette humiliation. Carthage fournit même à *Annibal*, fils de *Giscon*, l'occasion de venger l'humiliation d'*Amilcar*, son grand-père. La république lui confia

une autre expédition contre la Sicile. Il flétrit ses lauriers, par les cruautés affreuses qu'il permit et encouragea en prenant Selinonte et Himère d'assaut. Les riches dépouilles qu'il rapporta à Carthage, déterminèrent à une nouvelle entreprise. *Annibal*, auquel on la proposa, s'en excusa d'abord sur son grand âge; mais enfin il s'en chargea, parce qu'on lui donna pour lieutenant *Imilcon*, son parent. Le nom seul d'*Annibal* jeta la terreur sur toute la côte, et lui facilita les approches d'Agrigente, qu'il assiégea. Il mourut de la peste sous ses murs. *Imilcon* ne s'en rendit pas moins maître de cette malheureuse ville, qui, après avoir été pillée, devint la proie des flammes. Le carthaginois s'empara aussi de Géla et Camarine, villes très-fortes, auxquelles il fit subir le même sort, et alla mettre le siége devant Syracuse. Il y eut plusieurs combats au pied de ses murailles et dans son port. Une peste plus affreuse que celle d'Agrigente, en chassa *Imilcon*. Elle fut suivie d'une défaite, après laquelle il s'estima fort heureux que *Denis*, le tyran de Syracuse, lui permît de repasser en Afrique avec les débris de l'armée la

plus florissante qu'ait jamais eue Carthage, réduite au plus triste état. *Imilcon* déclara en arrivant à Carthage, qu'il n'avoit conservé sa vie que pour ramener ses soldats. Il les combla d'éloges. « Nous n'avons pas été vaincus » par les Syracusains, dit-il à ses com- » patriotes, mais par la contagion. Le » bagage qu'ils ont trouvé dans notre » camp, est moins la dépouille d'un » ennemi, qu'un héritage que la mort » accidentelle du propriétaire, laisse » à ceux qui restent après lui. Ce qui » me touche le plus dans ce désastre, » c'est d'avoir survécu à tant de braves » guerriers qui sont morts les armes à » la main. » Après ce discours, il se rendit à sa maison, en ferma les portes, et sans vouloir parler à ses concitoyens, ni à ses propres enfans, il se donna la mort.

Imilcon n'avoit sauvé que ses concitoyens, et avoit abandonné à l'ennemi les Africains auxiliaires. Les parens des confédérés sacrifiés, irrités jusqu'à la fureur, assaillirent Carthage. Superstitieux a l'excès dans les calamités publiques, les Carthaginois invoquèrent tous les dieux, sur tout les Grecs, en particulier, *Proserpine* et *Cérès*, dont ils

avoient profanés les temples à Syracuse; mais une flotte qu'ils équipèrent, et les troupes qu'ils levèrent en Espagne et dans les parties de l'Afrique restées fidelles, leur servirent plus que la faveur des dieux étrangers, et de leurs divinités propres, auxquelles ils immolèrent des victimes humaines. Quand ils furent débarrassés de cette guerre presque domestique, ils songèrent à recommencer celle de Sicile, où ils avoient laissé quelques villes affectionnées. Les troubles de cette île favorisèrent leurs premiers efforts, ils se trouvèrent même comme autorisés à leur invasion, par l'alliance qu'ils contractèrent avec *Denis*. Ce prince réclama leur secours contre les Syracusains que sa tyrannie avoit révoltés; mais ce secours lui fut peu avantageux, puisqu'il abdiqua, et mourut exilé à Corinthe.

Cette ville d'où les Syracusains se croyoient issus, leur envoya *Timoléon* qui chassa les Carthaginois de Syracuse où ils avoient été reçus, et leur fit essuyer dans une bataille, la défaite la plus désastreuse qu'ils eussent jamais éprouvée. La *Cohorte sacrée*, composée de deux mille cinq cents citoyens y

fut détruite; de dix mille hommes restés sur le champ de bataille, il périt plus de trois mille Carthaginois appartenans aux meilleures familles. Carthage, trop facilement découragée par les revers, demanda la paix, et l'obtint; bien différente de Rome, qui ne traitoit jamais qu'après la victoire.

2661. Vers l'époque de ce malheur, *Hannon*, un des plus riches citoyens, croyant la république affoiblie par ses pertes, conçut le projet de renverser la constitution. Pour arriver à ses fins, il se proposa d'empoisonner tous les sénateurs qu'il invita à un grand festin, à l'occasion des nôces de sa fille. Trahi par quelques-uns de ses domestiques, il vit échouer son affreux projet. Cependant, on n'osa punir un crime si horrible, tant étoit grand son crédit! On se contenta de le prévenir par un décret, qui défendoit la trop grande magnificence des nôces. L'artifice ne lui ayant pas réussi, il eut recours à la force et arma tous les esclaves. Il fut encore découvert. Forcé de quitter la ville, il fut pris dans sa fuite, ramené à Carthage. Après avoir été battu de verges, on lui arracha les yeux, on lui brisa les os des bras et des cuisses; et

ainsi mutilé, on l'attacha à un poteau pour y attendre la mort. Ses enfans et tout ses parens, quoiqu'ils n'eussent pas trempé dans la conjuration, eurent part à son supplice : affreuse précaution, plutôt l'effet d'une rage populaire que de la prudence.

Dans leurs plus grands désastres, les Carthaginois n'avoient jamais été totalement expulsés de la Sicile. Ils s'étoient toujours réservé un territoire et des ports à l'aide desquels ils rentroient dans l'île, et y renouvelloient la guerre, quand l'occasion leur sembloit favorable. La guerre civile excitée par *Agathocle*, dans Syracuse, fut un de ces moyens que les Carthaginois crurent ne devoir pas négliger. Ils s'allièrent tantôt avec le tyran, tantôt avec les nobles qu'il avoit chassés de la ville, pour y établir la pure démocratie, l'appui du trône qu'il s'y érigeoit. La protection des Carthaginois donna de l'avantage aux nobles. *Agathocle* se trouva resserré dans les murs de Syracuse. Lorsque les Carthaginois croyoient le tenir de façon qu'il ne pouvoit leur échapper, il pourvoit prudemment à la sureté de la ville, charge sa flotte de troupes de débarquement, trompe ha-

bilement l'amiral ennemi, et porte la guerre en Afrique.

Agathocle remporta d'abord une grande victoire sur les troupes levées à la hâte que les Carthaginois lui opposèrent. Son apparition leur avoit causé une étrange surprise. Ils avoient cru ses forces détruites, puisqu'il étoit renfermé dans Syracuse; et ils ne concevoient pas comment il avoit pu après cela, malgré la puissante flotte qui le bloquoit, débarquer en Afrique, et avec un reste de troupes battues, battre lui-même une armée plus forte que la sienne. Ils crurent qu'un pareil malheur ne pouvoit être que l'effet de la colère des dieux. Pleins de cette idée, leur premier soin fut d'appaiser *Hercule* et *Saturne*, les dieux tutélaires de leur pays. On immoloit anciennement à *Saturne* les enfans des meilleures maisons de Carthage. Ces aveugles superstitieux se reprochèrent d'avoir usé de mauvaise foi à cet égard, en offrant à la place des enfans de qualité, d'autres enfans de familles pauvres, qu'on achetoit à ce dessein. Pour expier cette étrange impiété, on immole à ce dieu sanguinaire deux cents enfans des plus nobles de la ville, et plus de trois cents

personnes qui se reprochoient d'avoir manqué à ce devoir, s'offrirent en sacrifice, pour éteindre par leur sang la colère de *Saturne*. Autre trait d'affreuse superstition : après une victoire qu'ils remportèrent à leur tour sur *Agathocle*, ils immolèrent pour rendre grace aux dieux tous leurs prisonniers de distinction. Cette guerre se termina comme toutes les autres. Après des ravages, tant en Sicile qu'en Afrique, on fit la paix à des conditions qui changèrent peu la position des Carthaginois dans cette île, et les laissèrent en état de s'y soutenir contre les nouveaux adversaires qui s'y présentèrent.

Si on cherche le prétexte de la première guerre punique, on le trouvera dans les secours que les Carthaginois et les Romains réclamés par des villes divisées d'intérêt, donnoient aux unes et aux autres. Les deux nations s'accoutumèrent ainsi à se regarder comme ennemies et à se combattre ; mais le véritable motif, fut de la part des Carthaginois, le desir d'assurer et d'étendre leurs conquêtes en Sicile : la nécessité d'humilier une orgueilleuse rivale, la résolution de se conserver l'empire de la mer et du commerce. Les Romains

Iere. guerre punique. 274.

furent animés par des motifs du même genre. La fureur de commander, la crainte de voir un ami faux qui leur avoit déjà offert un secours insidieux contre *Pyrrhus*, mettre le pied en Italie, l'horreur, dit-on, qu'ils avoient pour le génie Carthaginois; mais ce motif pouvoit bien être réciproque, et on verra que la *probité Romaine*, n'étoit guères préférable à la *bonne foi Carthaginoise*. On doit donc reconnoître que la vraie cause de leur rupture, fut l'opposition dans leurs vues politiques. Il est probable aussi que la possession de la Sicile et de la Sardaigne, qui devoit naturellement servir de récompense au vainqueur, a influé beaucoup sur la résolution que prit le sénat Romain, d'entrer en guerre avec Carthage.

Elle fut entamée par un tribun Romain nommé *Caïus Claudius*, qui sur une simple barque, traversa le détroit de Messine, gardé par une flotte Carthaginoise, et vint dans cette ville, sous les yeux même de la garnison Carthaginoise, solliciter les habitans de se livrer aux Romains. *Hannon*, général des Carthaginois, répondit à *Claudius*: « Jamais les Carthaginois ne souffriront

« que les Romains soient maîtres du « détroit qui sépare l'Italie de la Si- « cile, ni même qu'ils s'y lavent les mains. » Cette déclaration fut suivie d'hostilités, dans lesquelles les Carthaginois l'emportèrent sur mer; mais ces succès n'empêchèrent pas les Romains de descendre en Sicile, et de s'y procurer d'abord un grand avantage par l'alliance qu'ils firent avec *Hiéron*, tyran de Syracuse, ce qui leur valut la possession de plusieurs villes; mais leurs rivaux conservèrent la supériorité sur la mer, leur élément naturel. La bonne construction de leurs vaisseaux, et leur habileté dans la manœuvre, déconcertèrent souvent les mesures sages des Romains, ou rendirent leur bravoure inutile. Cependant, ils ne se rebutèrent point. Ils suppléèrent à l'expérience par l'invention du *Corbeau*, espèce de machine qui placée sur les vaisseaux romains, enlevoit ou enfonçoit par son poids les navires Carthaginois. Il est rare que ce qui étonne n'effraie pas. Le jeu de ces machines destructives, procura la victoire aux Romains dans une occasion décisive, et leur donna la facilité de porter la guerre en Afrique, jusques sous les murs de Carthage.

Régulus les commandoit : *Régulus*, célèbre par les tourmens que les Carthaginois, selon quelques auteurs, lui firent souffrir. Il gagna sur eux une première victoire, et traita les prisonniers avec dureté. Quand ils s'en plaignirent, il leur répondit dédaigneusement : « Il faut savoir ou vaincre, ou « savoir se soumettre au vainqueur. » Il n'est pas surprenant après cette conduite, que l'ayant vaincu et fait prisonnier à leur tour, ils l'aient puni peut-être trop sévèrement de son arrogance ; mais on remarque qu'ils usèrent de douceur à l'égard des autres prisonniers. Cette défaite éloigna les Romains de l'Afrique ; cependant ils n'en restèrent pas moins puissans en Sicile, où la seule ville de Lilibée tenoit encore pour les Carthaginois. Le siége que les Romains mirent devant cette place, donna lieu à plusieurs combats de terre et de mer, qui furent suivis de la paix, toute au détriment de la république Carthaginoise. *Amilcar Barcas* chargé de la négociation, ne signa qu'à regret les conditions, que la détresse de sa république le forçoit d'accorder, et il en conçut du dépit contre les Romains, qu'il accusoit d'a-

buser de leur avantage; mais sa haine monta au comble, lorsqu'il vit que le sénat non-content des clauses déjà très-onéreuses du traité, ne le ratifia qu'après en avoir ajouté de plus dures encore. *Amilcar* y acquiesça; mais le ressentiment qu'il en eut, doit être regardé comme une des principales causes de la seconde guerre punique.

Elle fut précédée par une autre qu'accompagnèrent les excès de la plus horrible cruauté. La république se voyoit par la paix, dans le cas de licencier les mercénaires qui malheureusement pour elle faisoient la principale force de son armée, mais il falloit les payer. Le trésor épuisé par les frais de la guerre se trouvoit vuide. Le sénat crut qu'en exposant sa détresse à ces troupes, il se feroit remettre une partie de ce qui leur étoit dû. Mais ces soldats se trouvant au nombre de soixante et douze mille hommes aguerris, prétendirent ne devoir rien abandonner à une ville riche, qui en effet n'avoit d'autre partie à prendre en bonne politique, que de s'exécuter elle-même en cette circonstance. Elle ne fit que des offres médiocres, qu'elle envoya proposer par *Giscon*, leur ancien général, Guerre de Lybie. 763.

comptant qu'ils auroient des égards pour lui ; mais ils ne l'écoutèrent pas, le mirent aux fers, et tenant Carthage comme bloquée, ils allèrent attaquer Utique et Hippacia deux villes dont le pillage pouvoit contribuer à leur faire supporter l'attente de leur solde.

Ils se choisirent deux chefs, *Spendius* et *Mathos*, le premier Campanien qui avoit été esclave, d'une grande taille et infiniment hardi. Le second, Africain né libre, intéressé à soutenir la rebellion à laquelle il avoit puissamment contribué. Ils eurent la précaution, que ne doit pas négliger tout chef de révolte, de rendre leurs complices irréconciliables par des crimes contre ceux qu'ils ont offensés. En conséquence les Carthaginois qui tomboient entre leurs mains étoient massacrés sans pitié. *Giscon* même leur ancien général, n'échappa pas à leur fureur, il ne fut question entr'eux que de décider si sa mort seroit accompagnée de tourmens ou non. L'avis de *Spendius* l'emporta. Il fut exécuté avec sept cents de ses compatriotes comme les plus infâmes malfaiteurs. On leur coupa les mains, on les déchira de coups, et on les en-

fouit tout vivans dans une fosse. Les habitans d'Utique las d'être assiégés, traitèrent avec *Spendius*, tuèrent cinq cents Carthaginois qui leur servoient de garnison, et jetèrent les cadavres par-dessus les murs.

Cependant quelques revers forcèrent les révoltés d'en venir à un accord. Ils contraignirent *Spendius* leur chef à aller trouver dans leur camp *Amilcar* et *Annibal* qu'on leur avoit opposés. Entre autres conditions, les généraux exigèrent, que dix d'entre les rebelles leur seroient livrés, pour être traités comme il leur plairoit. Sitôt que la convention fut signée, en vertu de cet arrêté, ils firent saisir les négociateurs eux-mêmes, et investirent aussitôt Tunis où *Mathos* s'étoit retiré. A peine les troupes furent-elles campées, qu'*Amilcar* fit mettre en croix *Spendius* à la vue des assiégés. *Mathos* fit une sortie sur *Annibal* qui commandoit un quartier séparé, le fit prisonnier, et ayant ordonné qu'on détacha *Spendius* de la croix, y fit clouer *Annibal* lui-même. Mais *Mathos* ayant été forcé à une action décisive, fut à son tour chargé de fers, et expia dans Carthage ses forfaits par un supplice

cruel. Son armée se dissipa. *Amilcar* s'attacha une partie de ces soldats dénués de chefs, et les mena en Espagne, tant pour en décharger l'Afrique, que pour s'en servir dans l'entreprise qu'il méditoit contre les Romains.

Ces rivaux firent semblant pendant la guerre de prendre un vif intérêt au malheur de Carthage. Sous prétexte de lui conserver la Sardaigne, où les mercénaires révoltés avoient pénétré, ils s'y introduisirent eux-mêmes, et gardèrent les villes dont ils avoient chassé les rebelles, comme nantissement de leurs frais, jusqu'à ce qu'ils en eussent été remboursés. Cette conduite trop adroite, réveilla le ressentiment qu'avoient causé à *Amilcar* les clauses onéreuses ajoutées à son traité de Sicile. Réfléchissant attentivement sur les moyens employés par les Romains, pour étendre et assurer leur puissance, il remarqua qu'ils y étoient parvenus, en se faisant des soldats des peuples soumis autour d'eux. Comme les Carthaginois resserrés par des sables inhabités n'avoient pas les mêmes moyens, *Amilcar* imagina d'aller les chercher en Espagne, pays très fécond en hommes faciles à soumettre, parce que les peu-

plades étoient très-divisées, vraie pépinière de guerriers, quand on les auroit accoutumés aux armes. Il ne trouva pas ces conquêtes si faciles qu'il croyoit. Après neuf années de guerres, il fut tué dans une bataille, lorsqu'il se voyoit déjà assez entouré de soldats que son mérite lui avoit attachés, pour porter la guerre chez les Romains. *Annibal* son fils alors bien jeune, n'étoit pas auprès de lui; Mais il lui avoit inspiré d'avance la haine dont il avoit lui-même le cœur ulcéré.

Asdrubal gendre d'*Amilcar* le remplaça. Il laissa borner par les Romains ses conquêtes militaires; mais il en fit de plus dangereuses pour eux, en gagnant l'affection des petits rois du pays. Il appella auprès de lui *Annibal* son beau-frère, alors âgé de vingt-deux ans. Sa jeunesse, ses grâces, ses talens, la mémoire de son père le faisoient chérir des troupes qui le mirent à leur tête après la mort d'*Asdrubal* tué par un esclave dont il avoit fait mourir le maître. Le jeune général ne tarda pas à réaliser les espérances que l'armée avoit conçues de lui. Il s'aguerrit en la menant contre des nations qui n'avoient pas encore été attaquées. De ces con-

trées pour ainsi dire encore vierges, il en tira des hommes et des richesses dont il envoyoit une partie à Carthage, pour s'attacher le peuple et diminuer le crédit de la faction opposée à sa famille. Il n'y avoit que les succès qui pussent sinon la gagner, du moins lui imposer silence, et la forcer de laisser *Annibal* libre d'exécuter ses projets contre les Romains.

Deuxième Guerre Punique. 2780.

Les auteurs se sont épuisés en observations pour décider de quel côté étoit la justice dans cette guerre, comme si jamais cette vertu avoit servi de guide aux ambitieux. *Annibal* commença les hostilités; mais les Romains avoient fait depuis long-tems à son père et à son beau-frère des provocations qui autorisoient les Carthaginois à une rupture. Sagonte en fut le prétexte. Cette ville étoit très-forte. Les Romains par un traité se l'étoient expressément réservée, au milieu des possessions Carthaginoises, afin d'y avoir toujours un point d'appui. *Annibal* ne voulut pas souffrir cette citadelle conservée pour lui imposer la loi. Il s'en empara après un siége long et meurtrier, et la renversa de fond en comble. On ne peut imaginer de précautions plus sages que

celles qu'il prit pour sa grande expédition. Les troupes qu'il envoya en Afrique afin de préserver Carthage d'une invasion subite étoient espagnoles. Celles avec lesquelles il se flattoit de réprimer les mouvemens que les Romains pouvoient fomenter en Espagne étoient Africaines. Il lia aussi les princes de ce pays par des traités, incorpora dans son armée beaucoup de leurs soldats et de chefs qui devenoient autant d'otages, et se fit précéder par des négociateurs auprès des princes dont il devoit traverser les états, afin de se les rendre favorables. Ceux qui refusèrent de lui livrer passage, il les combattit.

L'olivier d'une main, l'épée de l'autre, *Annibal* s'ouvrit un chemin à travers les Pyrénées, du rivage de l'Ebre aux bords du Rhône. Là commencèrent les grandes difficultés. Il en éprouva beaucoup à transporter ses éléphans sur des radeaux au-delà du fleuve. Cependant il n'en périt aucun, au lieu qu'il s'en sauva peu des précipices des Alpes. Le général carthaginois perdit un grand nombre de soldats dans les sentiers étroits de ces roches glissantes, et dans les glaces dont

elles étoient hérissées ; de sorte que son armée composée en partant de quatre-vingt-dix mille fantassins et de douze-mille chevaux , n'avoit pas soixante mille hommes de toutes troupes quand il arriva en Italie.

Mais la victoire nourrit la victoire. Les soldats qu'*Annibal* perdoit dans les batailles qu'il livra , étoient bientôt remplacées par ceux que la réputation de ses succès attiroit auprès de lui. Ainsi après la journée de Trébie , si avantageuse , il se trouva en état de combattre glorieusement à Trasimène , et de triompher à Cannes. Mais les Romains instruits par leurs défaites , se rabattirent à une guerre de chicane , lui coupèrent les vivres , interceptèrent les contributions , et suspendirent le zèle des recrues ; de sorte qu'il commença à s'apercevoir d'un vuide effrayant dans sa caisse militaire , et dans ses bataillons. En annonçant ses victoires à Carthage , il envoya demander des hommes et de l'argent. La faction d'*Hannon* , qui dominoit dans cette ville, lui fit refuser l'un et l'autre.

Annibal réduit à lui seul, sans autres ressources que ses talens et son génie , se soutint pendant seize ans dans un

pays où tout étoit contre lui. Intrépide dans le danger, fécond en expédiens, ne désespérant jamais, il déconcerta souvent les projets les mieux combinés de ses ennemis; il vit l'Espagne, la Sicile, la Sardaigne arrachées à sa république. On fit rouler à ses pieds la tête de son malheureux frère, sa dernière espérance, et il tenoit encore ferme. Il fallut des ordres réitérés, le danger pressant de Carthage, pour le rappeller en Afrique. La fortune de *Scipion* l'emporta sur la sienne dans les champs de Zama. Carthage vaincue reçut la loi d'un vainqueur habile à profiter de tous ses avantages. Les Romains non seulement désarmèrent leur rivale, non-seulement lui ôtèrent sa principale force en faisant brûler ses vaisseaux, mais ils la taxèrent à des sommes considérables qu'ils exigèrent avec la plus grande rigueur.

Quand il fallut procéder au premier paiement, la difficulté de ramasser cette somme causa une grande tristesse dans le sénat. Plusieurs ne purent retenir leurs larmes. *Annibal* trop grand pour se laisser toucher par un sordide intérêt, sourit. On lui en fit reproche. Il répondit : « Ce rire amer qui

« m'échappe, est-il plus hors de saison « que les larmes que je vois répandre? « C'étoit lorsqu'on nous a ôté nos ar- « mes, qu'on a brûlé nos vaisseaux, « qu'on nous a interdit toute guerre « contre les étrangers, c'étoit alors « qu'il falloit pleurer; car voilà le coup « mortel qui nous a abattus. Mais nous « ne sentons les maux publics qu'au- « tant qu'ils nous intéressent person- « nellement, et ce qu'ils ont pour « nous de plus douloureux, c'est la « perte de notre argent. Lorsqu'on « enlevoit à Carthage vaincue ses dé- « pouilles, lorsqu'on la laissoit sans « armes et sans défenses, au milieu « de tant de peuples d'Afrique puis- « samment armés, personne de vous « n'a poussé un soupir; et parce qu'il « faut contribuer par tête à la taxe « publique, vous vous désolez, comme « si tout étoit perdu. Je crains bien « que ce qui vous arrache aujourd'hui « des larmes, ne vous paroisse bientôt « le moindre de vos malheurs ».

Revenu dans sa patrie, *Annibal* se montra aussi bon citoyen qu'il avoit paru bon général. Malgré la faction qui lui étoit contraire, il fut mis en qualité de *suffète*, à la tête de la république. Il développa dans cet emploi tous les

talens propres au gouvernement. L'administration des finances sur tout et la justice demandoient une grande réforme. *Annibal* surveilla les premières avec une intelligence et une intégrité fort désagréables à ceux qui y faisoient auparavant de grands profits. Sa sévérité dans le maintien de la justice, lui fit aussi des ennemis. Il ne se refusoit à rien de ce qui pouvoit être utile à la patrie. *Annibal*, ce général de nombreuses armées, ne dédaigna pas de se mettre à la tête de quelques bataillons, pour repousser des petits princes Africains qui faisoient des courses sur le territoire de la république.

Mais les Romains ne lui virent pas plutôt les armes à la main, que leurs inquiétudes se réveillèrent. Ils craignirent l'ascendant que son mérite lui faisoit prendre dans la république, et s'appliquèrent à fortifier la faction qui lui étoit opposée. Ils l'ont accusé d'avoir entretenu des liaisons avec *Antiochus* et d'autres monarques, pour leur susciter des ennemis; mais c'est encore un problème de savoir s'ils l'ont persécuté, parce qu'il les attaquoit, ou s'il les a attaqués, parce qu'ils le persécutoient. Au reste, quand il auroit fait

des efforts pour délivrer sa patrie du joug sous lequel elle gémissoit, ce pouvoit être un crime à l'égard des Romains, mais ce n'en sera jamais un aux yeux de la postérité. Leur acharnement à sa perte pourroit faire seul son éloge. Ils le forcèrent de fuir de sa ville, d'aller chercher de contrées en contrées des asiles, dont ils troubloient sans cesse la tranquillité par leurs menaces à ceux qui le retiroient. Enfin il s'empoisonna à l'âge de soixante-dix ans, pour ne pas tomber entre leurs mains.

Cette persécution opiniâtre des Romains fait tort à la réputation de magnanimité qu'ils affectoient. Si *Annibal* étoit grand politique, capable de soulever les empires contre eux, il falloit l'attaquer par les mêmes armes, et non par des intrigues dirigées contre sa liberté et sa vie; d'autant plus qu'excepté les barbaries inévitables de la guerre, il ne fut jamais cruel à leur égard. Sa religion et ses mœurs ont été dépeintes par leurs historiens avec les plus noires couleurs; mais d'autres écrivains lui rendent le témoignage le plus honorable sur les mêmes articles. Ils relèvent son humanité, son profond respect pour les dieux, sa sagesse peu com-

mune, sa continence singulière, son mépris des richesses et sa tempérance extraordinaire dans le sein de l'abondance. Il aima les belles-lettres, et les favorisa autant que pouvoit le permettre le tumulte des camps. Dans le sien même, il trouva de quoi satisfaire son goût par l'extrême variété de connoissances que devoit y apporter la multitude de nations dont son armée étoit composée. On dit qu'il parloit, ou du moins entendoit toutes leurs langues.

IIIe Guerre punique. 2850.

La troisième guerre Punique ne doit pas être regardée comme une véritable guerre. Ce fut, pour ainsi dire, la dernière convulsion d'une victime qui s'est long tems débattue sous le couteau, dont le sang s'écoule, et qui enfin expire. Il ne sera pas inutile de retracer encore en peu de mots cette dernière catastrophe d'une ville si célèbre. Le sénat romain, inquiet et jaloux de voir le corps énervé de la République carthaginoise reprendre quelque vigueur, se détermine à le détruire entièrement; mais il emploie à ce funeste projet toutes les perfides gradations que peut suggérer une politique astucieuse. Il fait d'abord montre de deux armées immenses de terre et de mer. Quand il a

effrayé par ce spectacle, et amené les Carthaginois à la nécessité d'une négociation, les généraux demandent trois cents jeunes gens en otages, tirés des premières familles de la république. Ces infortunés partent. Les mères, forcenées de douleur, font retentir la ville de gémissemens, se frappent la poitrine, jettent des cris capables d'attendrir les cœurs les plus durs. Il faut les arracher des bras de leurs enfans. Quelques-unes se jettent à la nage, et suivent les vaisseaux qui les emmènent. Arrivés à Lilibée, le général Romain félicite les conducteurs des otages de leur confiance dans l'indulgence de la république, et les engage, pour l'obtenir, à faire tout ce qu'ordonneront les consuls. Faire tout ce qu'ordonneront les consuls! Cette condition étoit bien vague et bien dangereuse; cependant les envoyés s'y soumettent.

Ces consuls, qui commandoient eux-mêmes les armées, font leurs demandes successivement, et à plusieurs jours d'intervalle, de peur que l'atrocité des ordres connus tous ensemble, ne révolte les infortunés, et n'en arrêtent l'exécution. Ils exigent, 1°. une quantité suffisante de blé pour la subsistance

de leurs troupes; *accordé sans difficulté.* 2°. Qu'ils remettent toutes leurs galères à trois rangs de rames; *abandonnées avec douleur.* 3°. Qu'ils livrent toutes leurs machines de guerre, et apportent au camp des Romains généralement toutes leurs armes; *données avec regret et inquiétude.* Voilà les malheureux dépouillés hors d'état de se défendre et de soutenir un siége. A présent, déclarent les impérieux consuls, abandonnez votre ville, qui va être détruite; emportez-en ce que vous pourrez; il vous est permis d'en bâtir une autre, pourvu que ce soit à plusieurs lieues de la mer, sans murailles ni fortifications. Voilà la justice, la clémence, la magnanimité romaine manifestées dans tout leur jour.

Une affreuse désolation s'empare de la ville, lorsque les députés y apportent ces tristes nouvelles. Au désespoir succèdent la rage et le dépit. Dans son premier mouvement, le peuple massacre ce qu'il rencontre de sénateurs et de gens en place, pour avoir tout accordé aux Romains, et s'être laissé priver de tous les moyens de défense. Cependant le courage renaît de l'excès même du malheur. Tous jurent de

mourir plutôt que de se soumettre à des conditions si iniques. De cette résolution naît une guerre qui dura environ deux ans. Mais à la fin, Carthage fut serrée de près. Tout ce qu'il est possible à des hommes dans l'état de détresse où on les avoit réduits, les Carthaginois le firent, jusqu'à construire de leurs vieux bois, des anciens ferremens abandonnés à la rouille, une flotte qui effraya les Romains. Ils défendirent leur ville de rue en rue, jusqu'à la citadelle, que les défenseurs eux-mêmes livrèrent aux flammes, dans lesquelles ils se précipitèrent.

Ainsi périt la première Carthage, environ sept cent cinquante ans après sa fondation. Les Romains, en expiation de l'injustice de leurs ancêtres, en rebâtirent plusieurs années après, sur une partie du même emplacement, une seconde, qui n'acquit cependant quelqu'illustration que sous *Auguste*. Alors elle passa pour la seconde ville de l'empire romain. *Maxence* la réduisit en cendres. Elle redevint assez importante pour tenir un rang considérable entre les villes d'Afrique sous *Genseric*, roi des Vandales. *Bélisaire* l'attacha de nouveau à l'empire

romain. Enfin, vers la fin du septième siècle, les Sarrasins l'ont détruite au point qu'il n'en reste plus la moindre trace.

NUMIDES.

Numidie entre la Méditerranée, la Gétulie, les rivières de Mulucha et de Tusca.

Les liaisons avec les Carthaginois ont donné quelque connoissance des peuples qui les avoisinoient.

En se plaçant à Alger, à l'ouverture à-peu-près des pays qui composoient la Numidie, on trouve des contrées embellies d'un sol fertile; à côté de plaines sablonneuses et stériles, des cantons peuplés et des déserts, ce qui fait qu'un ancien géographe la comparoit à une peau de léopard. Les enfoncemens des montagnes fournissent des retraites délicieuses contre les chaleurs de la plaine, des aspects rians et variés, des vergers féconds en fruits excellens; de leurs pentes découlent des eaux fraiches, peut être les meilleures du monde. D'anciens volcans reculés dans les terres, près des sources froides, versent des eaux chaudes, dont l'heureux mélange forme des bains salutaires. La Numidie étoit bien cultivée, et donnoit des blés en abondance. Les débris des villes qui la cou-

vrent, montrent qu'elle a été très peuplée. Les Romains y avoient porté le goût des arts ; quelques monumens en présentent encore des vestiges. On y a frappé des médailles. Leurs légendes, qui ne sont ni grecques ni romaines, prouvent que les Numides avoient une langue particulière, peut-être composée de celles de différens peuples, dont on les croit descendus.

A juger de leur origine par leur religion, ils ont été Egyptiens, Phéniciens et Grecs ; puisqu'ils avoient les dieux et le culte de ces différentes nations. On a pu autrefois partager les Numides, et on peut encore partager leurs successeurs en deux peuples, ceux des villes et ceux des campagnes ; les premiers, commerçans industrieux, amis du luxe, et adonnés aux vices qu'il entraîne. Les seconds, bons cultivateurs, et simple dans leurs mœurs. Il y a toujours eu, et il y a encore des hordes ambulantes qui promènent leurs familles et leurs bestiaux dans les contrées privées d'habitans, dont ils se font une propriété. Tous, dans les villes et les campagnes, sont également ardens pour la polygamie. La cavalerie numide a toujours été fort estimée. Les

guerres des Romains et des Carthaginois, qui la recherchoient également, l'ont rendue très-fameuse. Leurs chevaux ne connoissoient ni la selle ni la bride. Le cavalier les conduisoit avec une simple baguette, même dans les batailles. Quoique leur coutume fût d'arriver sur l'ennemi impétueusement, et de s'éloigner pour ainsi dire à la débandade, ils chargeoient cependant quelquefois, et se retiroient avec ordre.

On ne connoît point d'autre gouvernement entre les Numides, que celui des rois. Mais d'épaisses ténèbres couvrent l'histoire de ces princes, jusqu'au moment où des liaisons d'intérêt avec les Carthaginois leur ont donné quelque célébrité. Vraisemblablement, ils rendoient leurs peuples heureux par la paix. Ils ouvroient leurs ports au commerce. On a vu que *Iarbas* accueillit *Didon* et ses Tyriens. Les Phéniciens y furent aussi reçus, et même on souffrit qu'ils établissent des colonies; mais les Numides eux mêmes ont été peu commerçans. On ne leur voit point de marine propre. Dans les derniers tems, ils trafiquoient de leur courage, et transportoient leurs esca-

drons où la solde les appelloit, en Espagne, en Italie, en Sicile, sur les vaisseaux carthaginois et romains.

Masinissa. 2805. Ces républiques rivales se servirent souvent ensemble des Numides, parce qu'étant partagés en différens royaumes, elles avoient l'art de les opposer l'un à l'autre; et il est quelquefois arrivé que les Numides Romains au commencement d'une guerre, se trouvoient Carthaginois à la fin; et réciproquement. Ces alternatives se sont remarquées entre *Masinissa* et *Siphax*. Le premier, tout dévoué d'abord à Carthage, gagné ensuite à Rome par Scipion. Le second, Romain d'abord, rendu Carthaginois par *Sophonisbe*, sa femme, se vit traîné en captivité à Rome, où il finit ses jours. Leurs exploits guerriers sont confondus avec ceux des républiques dont ils étoient auxiliaires; mais leur vie, sur-tout celle de *Masinissa*, détachée de ces évènemens, mérite encore d'exercer les crayons de l'histoire.

Gala, roi d'une partie de la Numidie, mourut pendant que *Masinissa*, son fils, apprenoit la guerre en Espagne, sous les drapeaux Carthaginois. Selon les loix de la Numidie,

Desalcès, frère de *Gala*, prit la couronne, et la transmit à *Capusa*, son fils. Elle lui fut enlevée avec la vie par *Mézétule*, son parent, qui crut couvrir et assurer son usurpation, en épousant la veuve de *Desalcès*, nièce du premier *Annibal*. En même tems il s'appuya par une alliance des forces de *Siphax*, roi d'une autre partie de la Numidie. *Masinissa*, instruit de l'usurpation, quitte l'Espagne, et vient revendiquer la couronne, que le droit lui adjugeoit. *Bocchus*, roi de Mauritanie, lui donna des troupes, mais qui ne le conduisirent que sur la frontière, et s'en revinrent. Le mérite seul de *Masinissa*, sa bravoure, sa réputation déjà étendue, quoique naissante, appellèrent auprès de lui les vétérans de son père. Avec un petit nombre de guerriers, il battit *Mézétule*, et s'ouvrit le chemin au trône. Il y seroit resté tranquille, sans l'inquiétude des Carthaginois, auxquels sa capacité donnoit de l'ombrage. Ils inspirèrent de la jalousie à *Siphax*, et ce fut peut-être en ce tems qu'ils comblèrent l'infortune du malheureux *Masinissa*, en lui enlevant la belle *Sophonisbe*, sa fiancée, qu'ils mirent

entre les bras du vieux *Siphax*. En même tems, ils aidèrent l'époux à chasser l'amant de son royaume. Il se cantonna dans un fort, et s'y soutint longtems; mais enfin il fut obligé de fuir, après s'être vaillamment défendu. Des quatre cavaliers qui l'accompagnoient, deux se noyèrent sous ses yeux en passant une rivière, les deux autres le transportèrent blessé et mourant dans une caverne, où ils le nourrirent de leurs brigandages.

On le croyoit noyé, lorsqu'il reparut, rassembla une nouvelle armée, et reprit le sceptre de sa Numidie. *Siphax* l'arracha encore de ses mains. Ne désespérant jamais de sa fortune, *Masinissa* erroit sur les confins de son royaume, prêt à saisir pour y rentrer la première occasion qui se présenteroit. Il ne négligea pas celle que lui offrit l'arrivée de *Lelius* en Afrique. De ce moment, il fut invariablement attaché aux Romains. Ils lui rendirent son royaume, ou plutôt, il le reconquit par leurs secours. Avec ses états, il recouvra sa chère *Sophonisbe*. Le laurier de la gloire continua d'ombrager sa tête; mais on a vu qu'il flétrit lui-même le myrthe de l'amour, et le

remplaça en gémissant par le cyprès funèbre, lorsqu'il présenta la coupe empoisonnée à son amante.

Masinissa a été un des plus puissans princes de l'Afrique et des plus heureux. Après une jeunesse fort traversée, jusqu'à la fin de sa vie, qui fut très-longue, il conserva une santé robuste qu'il dut sans doute à l'exercice et à la sobriété. Le lendemain d'une grande victoire, on le trouva devant sa tente, mangeant un morceau de pain bis. A l'âge de quatre-vingt dix ans, il faisoit encore les exercices d'un jeune homme, montant à cheval sans aide, s'y tenant sans selle des journées entières. Lorsqu'il mourut, entre quatre-vingt-dix et quatre-vingt-quinze ans, son plus jeune fils n'avoit que cinq ans. Il en laissa cinquante-quatre, dont trois seulement d'un mariage légitime. Ils lui succédèrent, avec chacun une portion de la royauté. *Micipsa*, la représentation, avec la possession exclusive de la capitale, *Gulussa*, la guerre, *Mastanabal*, la justice, et chacun le titre de roi. Cette distribution fut faite par *Scipion* l'émilien, auquel *Masinissa*, en mourant, recommanda son royaume. Le romain trouva apparemment dans

les trois frères des caractères propres à ce partage. Le guerrier et l'administrateur de la justice, moururent. Celui-ci laissa un fils, nommé *Jugurtha*, que *Micipsa* fit élever dans son palais, avec *Adherbal* et *Hiempsal*, ses jeunes fils.

Jugurtha. 2882. Sans doute *Micipsa*, qui passe pour un prince doux et sage, découvrit dans son neveu des dispositions sinistres, puis qu'on croit qu'il chercha à s'en défaire. Il lui donna des commissions périlleuses, et le fit exposer à la guerre à des dangers dont il se tira par sa bravoure et son habileté. Ses succès lui concilièrent l'estime générale. Il avoit des traits réguliers, étoit bien fait, orné de tous les talens de l'esprit. Ennemi du luxe et des plaisirs, il s'exerçoit avec ceux de son âge à la course, à lancer le javelot, à monter à cheval, et supérieur à tous, il savoit pourtant s'en faire aimer. La chasse contre les lions et les bêtes féroces étoit son unique divertissement. Pour achever son éloge, « il excelloit en tout, et « parloit peu de lui-même. » Tel étoit *Jugurtha*, et avec ses belles qualités, un monstre de cruauté, d'ingratitude et de perfidie.

Soit que *Micipsa* fut revenu sur le compte de son neveu, soit qu'il espérât le gagner par ses bienfaits et la confiance, il l'adopta, et le déclara par son testament héritier de sa couronne, conjointement avec ses deux fils, *Hiempsal* et *Adherbal*, qu'il lui recommanda en mourant. *Jugurtha* promit tout. Mais son oncle ne fut pas plutôt mort, qu'il fit assassiner son cousin *Hiempsal*. *Adherbal* auroit eu le même sort, s'il ne s'étoit sauvé à Rome, où il implora la vengeance du sénat contre le meurtrier de son frère, et sa protection pour lui-même. L'assassin, en égorgeant son cousin, s'étoit emparé des trésors de la couronne. Il s'en servit pour se justifier à Rome, et même faire retomber l'accusation sur *Adherbal*, comme complice d'un complot tramé par les deux frères contre lui.

Ce succès l'enhardit dans le dessein d'enlever à son cousin la petite partie du royaume qui lui restoit. Il l'enferma dans sa capitale, et y mit le siége; Rome envoya une première et une seconde députation, que l'or de *Jugurtha* rendit inutile. *Adherbal* capitula sous condition d'avoir la vie sauve. *Jugurtha* le jura, et le fit égorger. Il savoit par les

Romains eux-mêmes, que des monceaux d'argent étoient une digue assurée contre les clameurs du peuple, contre les décrets du sénat, contre les entreprises des généraux. Défendu par ce retranchement, il brava tous leurs efforts. Deux corps de troupes vinrent en Afrique, commandés par un prince du sénat, par un consul, armés des foudres vengeresses de la république. Ils menacèrent, furent appaisés avec de l'or, et se retirèrent sans les lancer. *Jugurtha* osa même venir à Rome. Il osa y faire assassiner *Massiva*, fils d'*Hiempsal*, qui demandoit la punition de la mort de son père, et revendiquoit son royaume; cette fois, ses trésors lui servirent, sinon à se faire déclarer innocent, du moins à échapper au supplice. Il n'eut que l'ordre de quitter sur-le-champ l'Italie. Il se retourna en s'éloignant de Rome, et jetant sur elle un regard d'indignation : « ô ville vé-» nale, s'écria-t-il, ville vénale! il ne » te manque qu'un acheteur. »

S'il en est des hommes en dignité, comme des particuliers, on ne sera pas surpris que le Numide et les Romains corrupteurs et corrompus s'étant montrés l'un à l'autre le fond de

leur cœur, se soient réciproquement méprisés et haïs. *Jugurtha* battit une armée romaine et la fit passer sous le joug. Les Romains le vainquirent à leur tour, le poursuivirent avec acharnement de retraite en retraite. Il éprouvoit dans ses malheurs les syndéresses d'un scélérat rongé du desir de mal faire, et réduit à l'impuissance. Il vit lever sur lui les poignards de ceux qu'il employoit à ses crimes. Cette trahison fut encore pour lui une ressource; parce que dans la punition des coupables, il enveloppa des innocens riches, dont les biens lui servoient à corrompre le conseil et la cour de *Bocchus*, roi de Mauritanie, son beau-père, qui lui avoit accordé un asile. Il fut prêt, par cette perfidie, à entraîner ce prince dans une guerre contre les Romains, qui auroit causé sa ruine. *Bocchus* sentit le piége et s'en démêla à tems. Pour n'y plus retomber, il livra son gendre à Sylla, et *Jugurtha*, attaché au char du triomphateur, vint donner le spectacle de son ignominie à cette même Rome, qu'il avoit rendu si souvent complice de ses bassesses.

La Numidie prit part aux querelles de *Marius* et de *Sylla*, à celles de

César et de *Pompée*, entraînés par les rois que lui donnoient les factions. Chacune avoit dans ses armées de la cavalerie Numide. *Juba*, un des derniers monarques, sincèrement attaché à *Pompée*, succomba en le secourant. Dans la crainte de tomber entre les mains de *César*, après une bataille perdue, il se fit percer par un de ses esclaves. Les Numides, sous *Auguste* et ses successeurs, furent assujétis aux Romains, autant que pouvoient l'être de pareils peuples, impatiens du joug et de la domination, sans frein comme leurs coursiers, et se cabrant comme eux quand on leur présentoit le mors et la bride. Cependant la Numidie a été comptée entre les provinces romaines, avant même que d'être confondue avec la Mauritanie.

MAURITANIE.

Mauritanie entre la Malucha, rivière, la Cétulie, l'Océan Atlantique et la Méditerranée.

Fès, Maroc, Tanger, Salé, nous indiquent la position de la Mauritanie, parfaitement semblable à la Numidie, pour les productions, le terrein, les sites et les habitans. Elle embrasse le détroit qui sépare l'Afrique de l'Espagne. On ignore sa profondeur dans

les terres, parce que comme la Numidie, elle se perd dans les déserts de l'Afrique. Il y a eu de belles villes; il y en a encore. A la différence des Numides, les Maures ont été marins. Ils se sont hasardés sur l'Océan. Les îles peu éloignées de leurs côtes, leur ont offert un but de navigation et de points de repos, qui ont pu les encourager. Il est bon d'observer que le Mont-Atlas a quelquefois fait donner à cette partie de l'Afrique, quoiqu'improprement, le nom d'Atlantide.

On la peuple de Phénicieus, d'Arabes, d'Egyptiens, d'Ethiopiens, de Perses, qui accompagnèrent *Hercule* dans son expédition de Lydie, et qui vinrent avec lui jusqu'au détroit dont on a appellé les promontoires élevés les *Colonnes d'Hercule*. On y ajoute des Carthaginois. Il est même probable que ce sont eux qui ont donné à cette contrée le nom de *Mauritanie*, du mot *Maur*, qui signifie Occident, comme qui diroit à l'Occident de Carthage. Mais il passe pour certain, que de toutes ces nations, qui ont concouru à la population de cette contrée, les Arabes ont été les premiers habitans. Leur division par tribus, la vie errante

que plusieurs d'eux menent encore, est un indice presque certain de leur première origine. Il paroît que leur gouvernement a toujours été monarchique. Numides et Maures se ressembloient pour le langage et la religion, excepté que ceux-ci rendoient des hommages particuliers à *Neptune*, ce qui marque qu'il s'exposoient aux hasards de la mer, et tâchoient de s'en rendre le dieu favorable. On attribue à un de leurs anciens rois, l'invention des voiles.

Le luxe, qui ne va guères sans le commerce, étoit connu chez les Maures. Les principaux de la nation portoient des habits d'or et d'argent, soignoient toute leur personne, non-seulement avec propreté, mais avec recherche. L'infanterie armée d'abord de massues, ensuite d'épées, avoit des boucliers dont elle faisoit un usage très adroit. La cavalerie se servoit de lances, toutes deux de flèches qu'elles empoisonnoient quelquefois. Les Maures cultivoient très-peu, et seulement pour l'extrême besoin; par conséquent, ils menoient une vie très-sobre. Le peuple s'habilloit de peaux, couchoit sur la terre nue ou seulement couverte de leurs habits, comme font encore les tribus errantes.

Les arts, les métiers se bornoient au plus étroit nécessaire. Cependant si on en croit d'anciennes traditions, c'est d'*Atlas*, qui a donné son nom à leur plus hautes montagnes, c'est d'*Atlas* que vient la science de l'astronomie, la connoissance des astres, et c'est pour cela qu'on le représentoit portant le ciel sur ses épaules.

L'histoire fabuleuse de Mauritanie se réduit au combat d'*Hercule* et d'*Antée*. Celui-ci étoit invincible tant qu'il touchoit à terre. *Hercule* l'enleva et l'étouffa dans ses bras, cela veut dire qu'*Antée* dans une guerre qu'il eut contre *Hercule*, se soutint long-tems par les puissans renforts qu'il tiroit de son pays natal, et qu'*Hercule* en triompha en lui ôtant cette ressource. L'histoire véritable n'est guères plus longue que la fabuleuse, à quelques noms près. Elle commence à *Bocchus* beau-père de *Jugurtha*. On sait qu'il livra son gendre à *Sylla*; mais il est bon d'observer qu'il avoit promis au Numide de lui livrer le Romain, à celui-ci de lui mettre entre les mains le Numide. Ainsi le beau-père très digne du gendre, ne faisoit qu'hésiter entre deux trahisons, bien déterminé pour la plus utile.

Atlas le premier roi de Mauritanie passe pour avoir cultivé les sciences. *Juba* le jeune, l'avant-dernier des monarques Maures, s'y appliqua avec succès. Elevé à Rome, il y acquit tant de connoissance, qu'on l'a mis au nombre des plus savans entre les Grecs. Il possédoit l'histoire tant générale que particulière, il composa celle d'Arabie, écrivit sur les antiquités romaines et égyptiennes, les théâtres, la peinture, la grammaire. Les animaux et les plantes n'échappèrent point à ses observations, il travailla aussi sur la géographie, et rechercha la source du Nil. Il n'est resté que quelques fragmens de ces ouvrages estimables; mais ce qui doit consacrer son nom à l'immortalité, c'est que la douceur de son gouvernement lui gagna tellement le cœur de ses sujets, qu'ils lui dressèrent des autels.

GÉTULES, MÉNALANOGÉTULES, NIGRITES ET GARAMENTES.

Gétulie entre la Mauritanie, la Numidie et les déserts.

C'est beaucoup qu'on ait conservé le nom de ces peuples, et même trop, puisqu'on a rien à en dire. Depuis la Numidie et la Mauritanie, ils s'étendoient plus ou moins vers les déserts, en hordes errantes, tantôt dispersées,

tantôt réunies; s'ils ont eu des arts, ils ont dû être très-bornés. Une religion? elle n'a pu être que peu uniforme, et dénuée de majesté. Gouvernement? sans doute ils avoient des chefs pour se défendre ou attaquer; mais jouissoient-ils d'une autorité civile? c'est ce qu'on ignore. Le mélange des mœurs et des habitudes égaloit apparemment celui des couleurs. Les nuances se rembrunissoient depuis les côtes, en s'étendant vers le désert. Les premiers nègres parurent à Carthage vers la seconde guerre punique. Dans ces pays infestés de lions, de tigres, de voleurs armés et d'autres bêtes féroces, on voyageoit et on voyage encore en caravanes.

LYBIE MARMARIQUE, CYRÉNAIQUE, ET SYRTIQUE.

La Lybie Marmarique est la plus prochaine de l'Egypte. Dans son enclave se trouvoit l'Ammonide, ou le temple de *Jupiter* Ammon, à dix journées dans les sables; espèce d'île d'un bon terrein, chargé d'arbres et arrosée par des fontaines. Les uns disent qu'il n'y avoit que le temple et ses dépendances, les

Lybie Marmarique, Cyrénaïque et Syrtique, entre l'Egypte, la Mauritanie, la Méditerranée et le désert de Barco.

autres qu'il s'y trouvoit une ville assez considérable, des villages, une forteresse; mais comment un pareil point de terre dans une mer de sable a-t-il pu être trouvé et habité ?

La Cyrénaique étoit entre l'Egypte et la Syrtique. On y recueilloit le *Sylphium*, plante dont il ne nous reste que la figure sur les médailles. Il en découloit une gomme principale base d'un baume précieux. Les *Psyllis*, peuple de ces contrées, impatientés de voir le vent du sud les brûler et dessécher leurs réservoirs, entrèrent armés dans le désert de Barco pour lui faire la guerre. Le vent souleva les sables qui les engloutirent. L'histoire fait mention de quelques autres guerres plus raisonnables entre les peuples de ces contrées; mais elles ressemblent à toutes les autres, des ravages, des pillages et la paix.

La Syrtique touchoit à la Méditerranée. Les plus fameux de ses habitans étoient les *Lotophages*, ainsi nommés parce qu'ils se nourrissoient de la plante lotus, espèce de roseau qu'on croit avoit été la canne de sucre. Non moins insensés que les *Psylli*, les peuples de la Syrtique, incommodés par les rayons

trop ardens du soleil, lançoient contre cet astre des imprécations, à mesure qu'il avançoit sur leurs têtes. Les anciens historiens placent sur les bords du Niger une peuplade de nains. Entre les coutumes bizarres de ces peuples, dont il est bien difficile qu'on ait connu les mœurs, ils nous donnent comme certains les usages suivans. Les Marmarides avant que de marier leur filles, les présentoient à leur roi, non pour qu'il les épousassent, mais pour qu'il satisfissent leurs desirs, s'ils en trouvoient les fiancées dignes. Chez les Nasamones de la Cyrénaique, la mariée ne pouvoit refuser aucun des convives, et recevoit de chacun un présent. Enfin les femmes Lotophages marquoient par des plis à leurs robes le nombre de leurs amans favorisés; et les plus pliées étoient les plus estimées.

ETHIOPIE.

Ethiopie entre l'Egypte, la mer Rouge et les déserts.

La description et l'histoire de l'Ethiopie pays encore inconnu ne peut être que très-imparfaite. On y arrive de la Lybie par des déserts. On le parcourt entre des rochers d'une forme qu'on ne voit point ailleurs, entre des pré-

cipices horribles, entre des fleuves qui se changent à des tems marqués en vastes mers, entre des peuples, les uns entièrement sauvages, les autres à demi-civilisés. Une pareille confusion ne promet ni une grande régularité dans la suite des faits, ni une peinture bien exacte des mœurs et des lieux; mais la singularité pourra suppléer à l'ordre et rendre le tableau intéressant.

Les premiers Ethiopiens ou Abyssins qu'on vit à Rome, parurent de très-vilaines figures, avec leur teint plus que basanné, le col court, les épaules élevées, qui emboitoient la tête, les yeux très-écartés, le regard féroce, le nez applati, la bouche grande, les dents séparées et aigues, des corps musculeux et trapus, sans aucune grace. En général tels sont les hommes habitans la vaste région de l'Ethiopie, sauf quelques exceptions. Les femmes n'y sont pas faites pour plaire à d'autres hommes.

Les Troglodytes tapis dans les cavernes, se nourrissoient de serpens, de lézards et autres insectes. Les Nubiens avoient parmi eux des pygmées. Des autruches grandes comme des cerfs, étoient le gibier des Abatilites. Les sauterelles, les tortues, les éléphans, du

poisson, le lait de chienne, la nourriture de plusieurs peuples qui en tiroient leur nom. Les éléphantophages nichoient dans des branches d'arbres, d'où ils partoient pour aller à la chasse des lions, léopards et éléphans. Heureux ceux qui trouvoient des fruits, des racines, des roseaux succulens et autres mets offerts par la nature dans les cantons les moins ingrats. L'Ethiopie portoit jusqu'à des antropophages. Leur boisson est une espèce de bierre.

Il y a eu des villes, quelques-unes même dont les ruines attestent encore de la magnificence. Au milieu des plaines immenses, on trouve, non des montagnes, mais des rochers plus hauts, plus escarpés que les Alpes et les Pyrénées. Les uns ressemblent à des tours, d'autres à des pyramides. Les côtés en sont si unis, qu'on les prendroit pour des ouvrages de l'art. Cependant les sommets son couvert de bois, de prairies; il y jaillit des fontaines. On y trouve jusqu'à des étangs. Un de ces rochers à la forme d'un château bâti de pierres de taille. La plate forme qui le termine a quatre lieues de circonférence. Il faut guinder avec des cordes les provisions, et même les animaux. C'est une prison

d'état. On y mettoit autrefois les princes du sang auxquels on ne donnoit que ce qu'il falloit pour ne pas mourir de faim. Quelle triste existence! La nature a tellement poli un de ces rochers, qu'il fait de loin l'effet d'un miroir. Il y a aussi des montagnes semblables à celles qu'on voit par-tout, et souvent entre elles, des abymes effrayans.

La température est fort variée. L'air en général fort sain ; le froid très-grand sur les montagnes, des chaleurs excessives dans les plaines, des orages accompagnés de grêles, de vents impétueux, et de tonnerre rendus terribles par les échos des montagnes. Le vent *sendo*, qui renverse tout sur son passage, est commun, et paroît être un typhon terrestre. Ceux qui cultivent sont abondamment payés de leurs peines. Ils font au moins deux récoltes. Les arbres donnent aussi deux fois des fruits. Il n'est pas nécessaire de s'approvisionner de foin pour les bestiaux. Dans ce pays chaud, arrosé par les pluies fréquentes et abondantes, la terre est toujours couverte d'herbes. La durée des jours est égale à celle des nuits. Le Nil qui féconde l'Egypte, traverse une partie de l'Ethiopie, y re-

çoit les eaux de plusieurs grands fleuves, grossis par les pluies abondantes qui rafraîchissent la Zône-Torride, et la rendent habitable, lorsqu'il semble que le soleil devroit la brûler.

On sait que des détachemens d'Arabes sont venus de tems en tems renforcer la population d'Ethiopie déjà existante; mais il n'ont point par leur mélange, changé la race indigène, dont on ignore l'origine. Le gouvernement paroît avoir toujours été monarchique; mais quelquefois entre les mains des femmes qui se nommoient *Candaces*, comme les rois d'Egypte se nommoient *Pharaon*. Au reste, tantôt il y a eu plusieurs royaumes, tantôt ils se sont réunis. Dans quelques-uns, la monarchie a été héréditaire, dans d'autres élective, et affectée à l'ordre des prêtres tempérée, par des loix, ou despotique. On ne peut rien dire de certain sur le fond de la religion. Il paroît que les dieux d'Egypte, et même ceux de Grèce, ont pénétrés en Ethiopie; mais il est probable que l'idolâtrie n'y a pas été universelle; que la cour et les grands professoient le théïsme, et que les pratiques judaïques y étoient observées. Les Ethiopiens ont eu une langue pro-

pre, et une écriture qui se conserve encore; c'étoit celle des diplômes et des livres sacrés. Il y avoit beaucoup de dialectes.

Les coutumes n'ont pû être uniformes dans un pays si étendu et pendant une longue suite de siècles. Nous présenterons les plus singulières, sans fixer le tems, ni le canton auxquels elles appartiennent. Les gens condamnés à mort, devoient être leurs propres bourreaux. Ils ne devoient pas s'enfuir sous peine de déshonorer la famille. Une mère, en pareille circonstance, tua elle-même son fils. Le fils de la sœur succédoit au trône. Le roi étoit-il estropié, ses domestiques étoient obligés de s'estropier de même. Il devoit se tuer, quand les prêtres lui envoyoient dire que les dieux le lui ordonnoient pour le bien de ses sujets. Quand il mouroit, ses serviteurs se donnoient la mort, ou pour marquer leur attachement, ou pour aller le servir dans l'autre monde. Quand la race royale manquoit, quelques-uns ont choisi leurs souverains entre les bergers.

Les Icthiophages composoient de poisson pourri, une pâte qui devenoit agréable au goût, apparemment pour

eux. Ils vivoient long-temps. Ils exposoient leurs morts sur le bord de la mer ; le reflux les emportoit. Après s'être nourris de poissons, ils les nourrissoient à leur tour. Les habitans d'un canton fort tourmentés des moucherons, ne savoient d'autres remèdes que de passer les jours plongés dans l'eau jusqu'au col. On croiroit que les auteurs parlent d'une république de singes, lorsqu'ils nous disent que les hommes d'une contrée perchent sur les arbres, sautent de l'un à l'autre de branche en branche, possèdent leurs femelles en commun, se battent pour elles à coup de massue. Il y en avoit qui ne buvoient que tous les cinq jours; d'autres jamais. On en auroit fait de bons matelots. Quelques-uns avoient pour les vieilles femmes un respect presque d'adoration. Quand quelqu'un devenoit vieux, infirme ou inutile à la société, de quelque manière que ce fût, on venoit le prier de vouloir bien mourir. S'il ne se résignoit pas de bonne grâce, on l'attachoit malgré lui, comme il auroit dû faire de lui-même, à la queue d'un taureau, qui le traînoit, jusqu'à ce qu'il eût rendu le dernier soupir. Les funérailles chez eux étoient

un jour de grande joie. En général, ils pratiquoient la circoncision.

Leurs cheveux leur servoient de carquois ; ils y fichoient leurs flèches, dont dont ils empoisonnoient la pointe. Leurs arcs avoient quatre coudées de longueur. Il falloit une force extraordinaire pour les ployer; eux seuls en étoient capables. Ils tiroient en fuyant comme les Parthes. Le cuivre étoit leur métal précieux ; l'or leur servoit de fer. Ils enduisoient les corps de leurs parens, de plâtre, sur lequel ils traçoient leur figure, et les enfermoient dans des cercueils précieux, même, dit on, dans des caisses de cristal, qui laissoient voir les traits du défunt, dont le cadavre se conservoit au moins une année dans la maison.

Après tant de bizarreries, fixons à-peu-près le jugement sur un peuple qu'il semble que les auteurs Grecs se sont plu à dégrader. On ne peut douter qu'il n'y ait eut parmi eux des hommes recommandables par leur science et leur sagesse. Ils avoient des colléges de prêtres, par conséquent des assemblées d'hommes, qui en s'acquittant des cérémonies du culte, avoient encore le tems de s'appliquer à acquérir des

connoissances, et à s'y perfectionner. C'est toujours de ces espèces de sanctuaires, que sont sortis les premiers rayons de lumières, qui ont dissipé les ténèbres dont le berceau des nations se trouvoit environné. Les Ethiopiens étoient naturellement hardis et intrépides, mais violens, généreux, francs, humains, prompts à pardonner les injures, et zélés partisans de la justice. Il ne faut pas juger la nation d'après l'espèce de monstre Ethiopien dont nous avons donné le portrait, en remarquant que Rome s'en étonna. Au contraire, ils sont grands et bienfaits, et leurs femmes agréables. Les enfans naissent rouges. Ils apportent sur le nombril, comme les nègres, une tache noire qui s'étend et les couvre d'un noir d'ébène très-luisant.

Plus de deux mille ans, ne nous donneront que quelques lignes d'histoire. On y placera, si l'on veut, une prétendue conquête de l'Ethiopie par *Moïse*, à la tête des Egyptiens, le voyage de la reine qui vint visiter *Salomon* dans sa gloire. On la croit Ethiopienne Une tradition constante la rend mère, par un enfant qu'elle eut de *Salomon*, d'une dinastie qui a régné long-tems,

et qui règne peut-être encore. Les principales familles se font gloire de descendre des Juifs. Ces deux nations ont été long-tems en guerre. On a cru qu'il est sorti d'Ethiopie des armées formidables contre la Judée. Les Ethiopiens sont un des premiers peuples qui ont embrassé la religion chrétienne, qu'ils professent de nos jours avec un grand mélange de judaisme. Enfin, leur histoire ancienne est si stérile, qu'à peine sait-on le nom de quelques uns de leurs rois. Mais on est mieux instruit de ce qui s'est passé en ce pays dans des tems plus modernes et jusqu'à nos jours, ainsi qu'on le verra par la suite.

De même on ne doit pas s'attendre à des développemens fort intéressans sur plusieurs autres peuples dont les commencemens n'offrent que des notions très-abrégées et fort incertaines. Il faut cependant faire connoître leur existence et leurs mœurs primitives, afin que l'on soit, pour ainsi-dire, familiarisé avec leur phisionomie, quand, devenus personnages plus importans, ils paroîtront avec éclat sur le grand théâtre du monde. Nous allons donc parcourir la terre, et placer chacun de ces peuples dans l'endroit qui l'a vu naître. Nous

les reprendrons ensuite successivement à mesure que leurs accroissemens leur ont acquis un rang distingué dans l'histoire.

ARABES.

Arabie, entre la Palestine, la mer Rouge, le golphe persique, la Méditerranée et l'Euphrate.

L'Arabie est considérée comme une presqu'île. Les géographes, depuis long-tems, y reconnoissent trois parties, dont les noms ne doivent pas être pris à la lettre. Dans la *Pétrée*, il y a des endroits d'un sol doux. La *Déserte* ne manque point d'habitans; l'*Heureuse*, très-digne de sa qualification, se ressent dans quelques endroits des imperfections de ses deux voisines. La Pétrée contient des déserts, entre autres celui de Sinaï; mais la plus grande partie est de bonnes terres, et les déserts n'y sont pour ainsi dire que parsemés; au lieu que dans l'Aarabie déserte, ce sont des plaines sans puits, sans fontaines, qui forment une espèce d'Océan de sable, soulevé par les vents comme les vagues; et les endroits fertiles en petit nombre sont les îles. Enfin l'Arabie heureuse jouit de l'air le plus pur, donne des fruits délicieux, produit le meilleur café du monde. L'Arabie a toujours été le centre

d'un commerce actif, tant de ses productions, que de celles des autres pays, dont se chargent les caravanes; or, encens, myrrhe, pierres précieuses, gommes, parfums, épiceries, et toute espèce de marchandises du plus grand prix.

Les Arabes se partageoient en anciens et modernes. Les premiers portoient leur origine jusqu'à *No*, petit fils de *Noé*, par *Sem*. Les seconds s'arrêtoient à *Ismaël*, fils d'*Abraham*; et les tribus les plus distinguées ne poussent point actuellement leurs prétentions au-delà. Quand on a connu certains nobles possédés de la manie généalogique, ne rêvant qu'écussons, et ne parlant que de leurs alliances, on n'est pas surpris de voir les Arabes s'occuper avec tant de soin, de tout ce qui peut constater l'antiquité et la pureté de leur race. Il y a, dans ces traditions, des miracles, des choses invraisemblables, dont la mémoire a été conservée. Les Arabes y trouvent de quoi alimenter leur vanité; mais elle ne mérite pas d'être transmise à d'autres.

Les coutumes, les mœurs, le génie des Arabes, à la religion près, n'a pas éprouvé de changement depuis trois

ou quatre mille ans. Ceux qui ont été errans le sont encore, soumis, comme de tems immémorial, à des émirs, qui sont chefs d'une famille, d'une tribu, et enfin d'un assemblage de tribus. Ils sont appellés *Bedouins*, ou vagabonds. Ceux des villes se gouvernoient de même, autant que la police pouvoit le permettre. L'égalité entre les familles se remarquoit dans la succession au trône. L'héritier présomptif de la couronne, étoit l'enfant qui naissoit immédiatement après l'inauguration du roi. Afin de n'y être pas trompé, toutes ses femmes, déclarées enceintes, étoient gardées et servies avec attention, jusqu'à ce qu'une d'entre elles accouchât. On installoit le roi dans une assemblée générale. Si-tôt qu'il avoit pris en main les rênes du gouvernement, il ne lui étoit plus permis de sortir de son palais. S'il enfreignoit cette loi, il étoit non-seulement permis, mais même commandé de le lapider; du reste, on lui devoit une obéissance sans réserve.

La religion des Sabéens, la plus commune chez les Arabes, consistoit dans le culte des étoiles, des planètes, des anges, qu'ils honoroient comme des divinités subalternes; mais ils ne recon-

noissoient qu'un seul Dieu suprême, créateur et conservateur de l'univers. A ce théïsme déja trop mélangé, quelques tribus joignirent d'autres superstitions. Ils se faisoient des idoles, ou prenoient celles de leurs voisins. Ils rendirent des honneurs divins, même à des animaux. La religion des mages a été en honneur chez eux. Ils n'ont pas été sans quelque idée de l'immortalité de l'ame, et des peines et des récompenses d'une autre vie. Enfin, quelques tribus ont embrassé la religion judaïque et chrétienne dès son commencement. Leur langue est harmonieuse, expressive, et peut-être la plus abondante de l'univers. Elle n'a point changé, non plus que leur caractère. Ils étoient bons orateurs et excellens poëtes, assez bons astronomes pour partager régulièrement leur année. Ces peuples croyoient aux songes, et les interprétoient. Ils n'étoient pas dépourvus de connoissance en mécanique et en médecine. L'exercice des armes et du cheval étoit fort pratiqué, comme un moyen de conserver leur indépendance. Ils avoient souvent entre eux des querelles qui finissoient ordinairement par des combats. Ils disoient en commun proverbe :

« Dieu a donné quatre choses particu-
« lières aux Arabes, des turbans au
« lieu de diadême, des tentes au lieu
« de maisons, des épées au lieu de re-
« tranchemens, et des poëmes au lieu
« de loix écrites ».

Les Arabes concilient l'hospitalité avec le brigandage. Ils reçoivent avec cordialité ceux que le hasard ou le besoin conduit à leurs tentes; ils allument même la nuit, sur les hauteurs, des feux pour guider les voyageurs. Ces feux s'appellent *feux d'hospitalité*; mais en même tems qu'ils se font un devoir de cette générosité à l'égard les uns des autres, ils pillent sans ménagement ceux qui passent sur leur terrein. Ils disent que leur père *Ismaël*, chassé de la maison paternelle, a reçu de Dieu, pour patrimoine, les déserts, avec permission de prendre tout ce qui s'y trouveroit; qu'étant ses héritiers, ils entrent dans tous ses droits, et ils se croient par là autorisés à se dédommager, non-seulement sur la postérité d'*Isaac*, mais aussi sur tous les autres hommes, avec lesquels ils se supposent la même parenté qu'avec les Juifs. Quand ils reviennent avec du butin, ils ne disent pas, *j'ai pris*, mais *j'ai gagné telle*

chose. Du reste, ils ne manquent ni de probité entre eux, ni d'honnêteté avec ceux qu'ils reçoivent comme amis. Quoique rien ne soit fermé dans leur camp, il ne s'y commet jamais le moindre vol, et ceux qu'ils ont dépouillés éprouvent d'ailleurs tous les soins de l'humanité, quand ils sont blessés, et obtiennent même des secours pour continuer leur route.

Les pélerinages ont toujours été fréquens chez les Arabes. Ils avoient des augures et des règles de divination. Les ablutions étoient fort pratiquées; mais ils n'y attachoient pas encore d'idées religieuses. On coupoit sur le-champ la main droite à quiconque étoit surpris en commettant quelque vol, et on infligeoit des châtimens publics aux dissipateurs. Au contraire, on témoignoit beaucoup de respect à ceux qui faisoient avantageusement valoir leurs biens. Les chefs n'avoient qu'un pouvoir très-limité. Les Sarrasins, tribu d'Arabes, avoient des femmes qu'ils louoient pour un tems. Cet usage, remarquent les auteurs, ne différoit pas beaucoup du divorce.

Ismaël et sa mère *Agar* ayant été obligés de quitter la maison d'*Abra-*

ham, se retirèrent dans le désert. Avant la naissance de son fils, la mère avoit eu la promesse qu'il seroit le père d'une nation puissante, que lui et ses descendans vivroient dans un état d'inimitié avec le genre humain; et que néanmoins ils ne seroient jamais subjugués par aucune puissance étrangère. La vérité de cette étonnante prédiction, paroît démontrée par la manière de vivre, la puissance et le gouvernement des Arabes du désert, depuis le tems d'*Ismaël* jusqu'à ce jour. Ils ont vécu, et continuent de vivre de butin : ils n'ont jamais été dans un état de sujétion totale; et ils vivent encore actuellement dans un état d'indépendance qui vérifie la seconde partie de la prophétie, comme la prodigieuse puissance des Sarrasins descendans d'*Ismaël*, vérifie la première.

Plusieurs royaumes se sont formés et ont subsisté long-tems en Arabie. Les principaux sont ceux de *Yaman*, de *Hiz*, de *Glessan*, et de *Hejar*. On ne peut se flatter de savoir exactement même les noms des rois de ces contrées, à plus forte raison, ignore-t-on leurs actions. Un de ces rois nommé

Séba, réunit dans un réservoir toutes les eaux qui descendoient des montagnes, et arrosoient son pays. Il la vendoit à ses sujets; et la refusant à ceux dont il n'étoit pas content, il les faisoit périr de soif et de faim eux et leurs bestiaux. Premier exemple de monopole. Les noms de quelques autres princes sont accompagnés de surnoms, qui indiquent ou quelques actions, ou quelques qualités. D'*Hul Adhaar*, *le monarque des monstres*, parce qu'il fit voir à ses sujets des satyres ou des singes, *Nasserol Neham le genéreux et le magnifique*, *Amru Tabai*, *seigneur du bois*, parce qu'il étoit si infirme, qu'il falloit le porter dans une chaire de bois, *Salban*, professeur du fameux cimeterre *Semsama* qui coupoit en deux des lames d'épée, sans être endommagé, *Jusef*, *seigneur des puits*: c'est en les y jetant, qu'il se défaisoit de ceux qui lui déplaisoient. *Dhusadan*, *la personne à la belle voix*.

Sous *Al Ashram*, l'année même de la naissance de *Mahomet*, arriva un miracle qu'il a consacré dans son Alcoran. Ce prince entreprit de détruire la Mecque. Il se présenta devant

avec une armée formidable ; mais il arriva du côté de la mer une nombreuse volée d'oiseaux, pas plus gros que des hirondelles : ils avoient trois pierres, une dans chaque patte, et une dans le bec, pas plus grosse qu'une lentille, mais si pesantes, qu'en tombant, elles perçoient de part en part, non-seulement les hommes, mais encore les chevaux, les chameaux, les éléphans. On se doute que l'armée fut bientôt détruite. Pour augmenter le merveilleux, les commentateurs ajoutent que chaque pierre portoit le nom de celui qu'elle devoit percer. Sous *Amru*, on vit renouveller l'étonnante complaisance ou fidélité de ces courtisans qui se sont fait mutiler, défigurer, blesser, dans le dessein de procurer des succès à leurs maîtres. *Kasair* se fit couper les oreilles et battre de verges pour s'introduire auprès de la reine de Séba, avec laquelle *Amru* étoit en guerre. Elle le reçut dans son palais, il abusa de sa confiance, et fit apporter des caisses remplies d'hommes armés qui l'assassinèrent.

Al-Nooman abdiqua la puissance souveraine après un règne de trente

ans, et se retira dans le désert. Ne pouvant régner éternellement, peu lui importoit de quitter le trône plutôt ou plus tard. « Qu'est-ce qu'un royaume, « disoit-il, qui ne peut manquer d'a- « voir une fin »? Une action arrivée sous *Al-Nooman*, renouvelle le souvenir du généreux combat de *Pilade* et d'*Oreste*, desirant de mourir l'un pour l'autre. Le prince Arabe dans un accès d'ivresse avoit fait brûler vifs deux de ses amis, qui dans le même état, s'étoient endormis à sa table. Revenu à lui-même, il s'imposa la loi de célébrer tous les ans deux jours, l'un heureux, l'autre malheureux. Dans le premier, il devoit combler de bienfaits l'homme qui se présenteroit à lui avant tous les autres; dans le second, répandre sur le tombeau de ses amis le sang du premier qu'il verroit. Malheureux dans ses expiations comme dans ses crimes, d'*Al-Nooman* rencontra un Arabe qui l'avoit reçu chez lui égaré à la chasse, et excédé de fatigue. Voilà le roi bien embarrassé entre son serment et le devoir d'hospitalité inviolable chez les Arabes. Il s'arrange avec son hôte, lui permet de retourner chez lui comblé de présens, à condi-

tion qu'il reviendra pour être immolé, et qu'une caution s'obligera à mourir pour lui, s'il ne se présente pas. Le dernier jour du terme prescrit, la caution paroît résignée à subir le supplice pour son ami; mais l'Arabe ne se fit pas long-tems attendre, et vint dégager sa parole. Interrogé sur le motif de cette générosité, il répondit qu'il la devoit à la religion chrétienne qu'il professoit. *Al-Nooman* se fit instruire et baptiser. Avant lui, il y avoit déjà eu des monarques Arabes attachés au christianisme.

Quelqu'effort qu'aient fait plusieurs peuples, entre autres les Romains, ils n'ont jamais pu assujétir les Arabes. Le grand *Sésostris*, roi d'Egypte, l'entreprit envain. Les monarques Assyriens, Medes et Perses, ne réussirent pas davantage. Ces derniers se contentèrent de leur amitié, que les Arabes entretenoient par des présens, mais jamais de tributs. *Cambyse* demanda permission de passer sur leurs terres pour aller conquérir l'Egypte. *Alexandre* mourut avant que d'effectuer le dessein qu'il avoit de les attaquer, non pour les assujétir, mais seulement pour les vaincre, s'en faire estimer et

adorer. *Antigone* les surprit, s'empara de la ville de *Pétra*, mais fut poursuivi, battu et dépouillé du butin qu'il avoit fait. *Démétrius* son fils, revint devant cette ville. Un Arabe du haut des remparts, lui tint ce discours: « Prince que voulez-vous ? quel motif vous engage à porter la guerre « dans un désert où il n'y a ni eau, « ni blé, ni vin, ni aucune des choses « nécessaires à la vie ? L'amour de la « liberté nous fait habiter ces plaines « arides, et nous sommes résolus pour « la conserver, de souffrir des incommodités qui paroitroient insupportables à d'autres peuples. Vous « ne changerez jamais nos sentimens. « Vous ne pourrez rester ici faute de « moyens de subsister. Ainsi nous vous « prions de sortir de notre contrée, « puisque nous ne vous avons jamais « offensé. Acceptez quelques présens « de notre part, et engagez votre père « *Antigone* à nous mettre au rang de « ses amis ». La harangue eut pour le moment le succès desiré. Mais *Antigone* croyant les avoir épouvantés, renvoya sur leurs terres une armée qu'ils chassèrent et qui se retira avec honte.

Les Romains du tems de *Pompée*,

se dirent vainqueurs des Arabes, parce qu'ils avoient prescrit un impôt à deux ou trois tribus. Sous *Auguste*, un général romain fit une incursion en Arabie, en parcourut une partie, dont la sécheresse, le soulèvement des sables et d'autres incommodités le chassèrent autant que les armes. De quelques expéditions pareilles, les Romains ont prétendu tirer la conclusion qu'ils avoient subjugués l'Arabie; ils ont même frappé des médailles qui le disent formellement; mais une retraite forcée de *Trajan*, une de *Sévère*, attestent hautement le contraire. Bien plus, il paroît que l'empire romain, dans sa décadence, s'est vu obligé d'acheter l'alliance et le secours des Arabes. Un prince de leur nation, nommé *Mondar*, désola pendant cinquante ans les frontières romaines. Il passoit avec la rapidité de l'éclair, d'Egypte en Mésopotamie, et il avoit déjà mis son butin en sureté, quand les Romains commençoient à se mettre en mouvement. Les Abissins sont ceux qui paroissent avoir pris le plus d'empire sur les Arabes; mais il ne fut ni étendu, ni de longue durée. Ils furent chassés l'année même de la naissance de *Ma-*

homet, qui fit de l'Arabie le centre de sa religion et de ses conquêtes ; et c'est de ce moment, comme nous le verrons, que l'histoire des Arabes devient importante.

TARTARES, TURCS, MOGOLS, etc.

Après les Arabes, qui font comme une nation isolée, se présentent les peuples qui ont couverts les terreins occupés par les premiers habitans de l'Asie : Tartares, Turcs, Mogols, Indiens, et enfin les Chinois inconnus à nos ancêtres.

La tartarie a été appellée *la manufacture des hommes*, *officina hominum*. De cette partie qu'on dit la plus élevée du globe, dans le fond du nord, entre l'Asie et l'Europe, sont descendus les hommes qui ont peuplé d'un côté le Mogol, la Chine, de l'autre la Russie et la Sarmatie. Quand on ne veut pas entrer dans les discussions géographiques, chronologiques et généalogiques, on se contente de savoir qu'une grande partie des nations asiatiques et européennes, doivent leur origine aux Tartares, qui d'abord ont été les Scythes venus eux-mêmes de *Japhet*, fils

de *Noé*. Nous marquerons autant que nous pourrons, l'adhérence de tous ces peuples au tronc principal, à mesure que nous en détacherons des branches.

On a déjà parlé des Scythes. Il seroit inutile de répéter la division de cette nation primitive en Scythes nomades ou ambulans, et Scythes sédentaires, distinction qui existe encore entre les Tartares. On a aussi fait connoître quelques-unes de leurs coutumes, dont la variété est inépuisable. Les rois étoient obligés de conserver avec respect une charrue, un joug, une hache et une coupe d'or, tombés du ciel en Scythie. Tous les ans, ils présidoient à des sacrifices offerts en l'honneur de ces instrumens si utiles au genre humain. Une de leurs tribus étoit regardée comme sacrée. Elle jugeoit les causes des autres, ne portoit point d'armes, et avoit le droit d'asile. Ils reconnoissoient pour legislateur *Zamolxis*, beaucoup plus ancien que *Pythagore*. Il promettoit une éternelle félicité dans une vie à venir, à ceux qui observeroient ses institutions. L'influence de ces loix sur les Scythes, les a rendus tempérans, justes, réglés dans leurs mœurs, et pénétrés d'un respect religieux pour les enga-

gemens qu'impose l'amitié. Les Scythes nomades transportoient leurs familles dans des chariots à deux, quatre et six roues. Ils aimoient mieux pour leurs courses dans le désert, des cavales que des chevaux, parce qu'ils se désaltéroient de leur lait. Leur langue bornée à exprimer des choses usuelles, n'étoit pas fort abondante. Leur écriture paroît avoir été dans l'origine hyérogli-fique.

Une tradition conservée par les écrivains tartares fait *Tursa*, fils de *Japhet*, père des *Turcs*, et fait aussi sortir de ce patriarche la famille Ottomane. Ce premier *Turc* a été inventeur de plusieurs arts, et législateur. On trouve entre ses descendans les chefs de différentes peuplades, principalement des Tartares Mogols. Ils furent tous exterminés dans une guerre malheureuse, il ne resta du peuple entier que deux princes et leur famille. Fuyant, les vainqueurs, ils parviennent au pied d'une très-haute montagne, dont le sommet n'étoit accessible que par un sentier fort étroit. Ils s'y engagent, et arrivent. Même difficulté pour la descente; mais elle les mène à une plaine délicieuse coupée par des ruisseaux, couverte de prairies, d'arbres fruitiers,

et entourée de tous les côtés de montagnes inaccessibles. Ces deux familles habitèrent quatre cents ans cet asile, et y renouvellèrent la nation Mogole.

Arrivés à un certain degré de population, les Mogols se trouvèrent à l'étroit. L'envie leur prit de regagner leur pays natal; mais comment sortir d'un endroit si bien fermé? le sentier étoit bouché et même effacé. A force de chercher, ils s'aperçurent que cette montagne qui étoit tout de fer, n'avoit au sommet qu'une médiocre épaisseur. Aussitôt ils apportent une grande quantité de bois et de charbon, et à l'aide de soixante-dix soufflets de cuir, ils fondent une partie assez considérable de la montagne, pour y faire passer un chameau chargé. L'arrivée de cette troupe inconnue, fut une grande nouvelle dans le pays. Les nations voisines se réunirent pour s'opposer à ses progrès. Elles furent vaincues par les Mogols, qui se rétablirent dans la patrie de leurs pères. Ils y ont conservé une coutume qui fait allusion à cet évènement. Tous les ans les Mogols, dans toute l'étendue de leur domination, en mémoire de leur sortie de la belle vallée, rougissent au feu un fer sur

lequel le Kan donne le premier coup de marteau. Cet exemple est suivi par les chefs de toutes les tribus. Ceux qui discutent ces réminiscences avec la sévérité de la critique, y trouvent des apparences de vérité qui ne leur permettent pas de négliger même les fables. Nous en allons trouver d'autres au sujet de l'Inde.

INDE.

Inde, entre la Perse, la mer des Indes, la Tartarie chinoise et la grande Tartarie.

C'est le plus beau, le plus fertile et le plus riche pays du monde; tous les aspects agréables qu'on peut vanter ailleurs s'y trouvent. Rien n'y manque de ce qui est nécessaire à la vie: abondance de riz, fruit délicieux, d'une variété surprenante. Ses mers donnent des perles, ses mines des diamans, ses montagnes des métaux. Des animaux aussi variés que les fruits couvrent ses campagnes, peuplent ses forêts. Quelques uns, nés pour l'indépendance, ont été accoutumés à la domesticité, tels que les éléphans qui sont extrêmement courageux et intelligens, plus grands et plus forts que ceux d'Afrique. Des montagnes fraîches, boisées, arrosées, découpent les plaines; des

rivières abondantes en poisson, presque toutes navigables les sillonnent. Deux grands fleuves, le Gange et l'Indus serrent ses côtes, et fixent ses limites.

Un si beau pays a nécessairement appellé des habitans. Ils y ont afflué de la Perse et de la Tartarie, et ont établi de proche en proche des peuplades dont les anciens historiens ont conservé les noms et marqué les positions. Comme les ruisseaux par leur réunion font les rivières, et celles-ci les grands fleuves, les colonies de l'Inde en se confondant, formèrent des royaumes, et ceux-ci des empires. Les dévastations de conquérans ont aussi quelquefois rassemblé les peuples malgré eux; comme les torrens entraînent les eaux tranquilles et s'en servent à étendre leurs ravages. On ne sait si c'est à la crainte de quelques-uns de ces fléaux, qu'on doit une singularité unique, savoir une vaste étendue de pays qui contient plusieurs villes et un millier de village, que les habitans ont abandonné en laisant subsister leurs maisons. Les historiens modernes ne parlent pas de ce désert, et les anciens n'en fixent pas la position.

Entre les fables de leurs pays, ceux-

ci racontent d'un ton sérieux qu'une multitude de singes habitans d'une forêt où devoit passer *Alexandre*, non-seulement ne s'enfuirent pas à la vue de son armée, mais encore se rangèrent en ordre de bataille, de sorte que ses soldats crurent qu'ils alloient avoir à combattre des troupes régulières; un Indien qui les détrompa, leur apprit en même tems la manière de les prendre. Elle consistoit à verser de l'eau dans des plats, et à s'en laver les yeux. On laissoit ensuite dans ces plats une liqueur visqueuse. Ce peuple imitateur ne manquoit pas de descendre des arbres et de se frotter les yeux dont les paupières se colloient, ce qui les mettoit hors d'état de fuir.

Les Indiens avoient la manie de tous les peuples, celle de l'antiquité. Ils ont eu d'excellentes loix de police, et des coutumes très-louables dont on peut extraire ces généralités. Au commencement de chaque année, les philosophes qui faisoient une classe à part, étoient obligés d'aller trouver le roi dans son palais, de présenter leurs observations, leurs prédictions, leurs conjectures, sur ce qui pouvoit être utile à la patrie. Si quelqu'un étoit con-

vaincu d'ignorance, on lui imposoit un silence éternel. Les soldats avoient des résidences fixes et des revenus assignés en tems de paix. Les laboureurs étoient dispensés du service militaire. Le quart du produit des terres étoit pour le roi et l'état. Sans doute pour écarter l'ambition, cause trop ordinaire de corruption, les magistrats chargés de rendre la justice, ne pouvoient se marier dans une famille supérieure à la leur. La peine du talion étoit pratiquée. La femme qui tuoit un roi ivre épousoit son successeur. Défense au roi de dormir pendant le jour. En plusieurs endroits, les femmes ne survivoient pas à leurs maris, et se brûloient sur leurs cadavres. La fille qui se battoit le mieux à coup de poing, se marioit avant les autres. La guerre respectoit toujours les laboureurs.

On a beaucoup parlé des Gymnosophistes, philosophes Indiens, et des Brachmanes. Il paroît que ces derniers étoient une même famille. Elle se disoit descendue d'*Abraham*. Leur système théologique n'a jamais été bien éclairci, peut être a-t il varié à la longue, mais toujours fondé sur l'unité d'un dieu. Ils étoient en même-tems prêtres et con-

seillers du roi, chargés du cérémonial du culte, de l'instruction publique, et de l'interprétation des loix. Leur science étoit célèbre, puisque des Grecs illustres ont été puiser auprès d'eux les connoissances dont ils ont enrichi leur pays. Ils se sont appliqués avec succès aux mathématiques, à la médecine, à l'astronomie, qu'ils ont tachée comme beaucoup d'autres nations du mélange de l'astrologie judiciaire. Les dieux des Grecs et des Egyptiens se sont aussi introduits chez les Indiens. Beaucoup de leurs philosophes adoptoient la métempsicose qu'ils avoient tirée des Grecs. Quelques-uns croyoient le monde assujéti à une intelligence suprême, présente dans tous les points de l'espace. Ils faisoient présider des intelligences subalternes au mouvement des planètes; enfin ils croyoient l'immortalité de l'ame, et un état futur des récompenses et des peines. Il ne reste point de trace certaine de l'ancienne langue Indienne, ni de l'ancienne écriture. Les caractères dont se servent actuellement les Brachmanes tiennent de l'Hébreu et de l'Assyrien. La réputation de ces anciens philosophes est bien déchue. Cependant ils conservent encore

quelque crédit parmi le peuple. Les Indiens étoient fort adroits, très-propres aux arts mécaniques. Leur bijouterie est travaillée avec beaucoup de recherche. Ils étoiens fort sobres, rarement adonnés aux liqueurs enivrantes.

Cependant le premier conquérant qui pénétra chez eux est, dit-on, *Bacchus*, qui, ajouta-t-on, leur enseigna à faire du vin. Mais il est bon d'observer qu'à peine connoît-on le raisin dans l'Inde, et que c'est presque la seule production utile qui y manque. D'autres disent que le *Bacchus* indien n'est pas le *Bacchus* dieu du vin. Mais, quel qu'il ait été, il les a civilisés, leur a appris l'art militaire, et s'y est fait adorer. *Ciaxare* et *Cyrus* sont venus au bord de l'Inde. *Darius Ier.* y a posé le pied. *Xercès*, *Artaxercès* et *Darius Codomanus* y ont fait quelques pas. *Alexandre* y a avancé, a eu le plaisir d'y vaincre *Porus*, de se voir rendre, par les députés de plusieurs royaumes éloignés, les honneurs qu'on ne refuse guères à la force triomphante. Ses successeurs ne s'y sont pas soutenus, et ont entretenu si peu de relation avec l'Inde, qu'ils n'en ont point tirés de se-

cours les uns contre les autres, ni dans leurs guerres contre les Romains. *Auguste*, dans l'éclat de sa gloire, vit paroître à sa cour des ambassadeurs Indiens. *Claude*, *Trajan*, *Justinien* en reçurent aussi. Ces ambassades prouvent qu'il y avoit dans l'Inde des gouvernemens. Nous devons à cette riche contrée la soie, dont les Perses s'approprièrent long-tems le débit; ce qui la fit vendre pendant des siècles au poids de l'or. *Justinien* envoya deux moines à Sérica, partie de l'Inde, où se trouvoit le ver qui la donne. Ils ne purent rapporter ces insectes précieux vivans; mais ils conservèrent des œufs qu'ils firent éclore. De ces œufs sont venus tous les vers à soie de l'Europe.

Les ombres qui couvrent les premiers Indiens s'étendent encore plus épaisses sur les premiers Chinois.

CHINE.

La Chine, entre Siam, la Tartarie, la mer Caspienne et le Japon.

Il y a sur la Chine deux grands objets de controverse entre les savans, leur chronologie et le mot *Tyen*. Les Chinois se targuent d'une haute antiquité, et apportent en preuve le calcul d'une éclipse arrivée 2155 ans avant notre

ère. Les Jésuites ont adopté cette chronologie, et ont prétendu que la note de cette éclipse se trouvoit dans les anciens livres chinois. Les missionnaires, adversaires des Jésuites, répondent que ce calcul a été inséré dans ces annales par les Jésuites, adulateurs des Chinois, puisque ceux-ci étoient dans la plus profonde ignorance à l'égard de l'astronomie, quand les Jésuites arrivèrent à la Chine, et par conséquent hors d'état de calculer une éclipse il y a plus de 3800 ans, à moins qu'ils n'eussent prodigieusement oublié depuis, ce qui n'est pas présumable d'une nation jalouse à l'excès de tout ce qui peut l'illustrer. Cette controverse, comme on voit, dirigée et soutenue par l'esprit de parti, est devenue interminable.

Il en est de même des disputes sur le *Tyen*. Ce mot peut s'entendre de l'esprit qui préside aux cieux, ou des cieux matériels eux-mêmes. Les Jésuites, persuadés que les Chinois n'adoptent que la première acception, permettoient l'adoration du *Tyen*. Les missionnaires, croyant que la seconde acception étoit la plus commune, défendoient l'adoration du *Tyen* comme une idolâtrie, que les Jésuites n'autorisoient que pour

se faire un grand nombre de prosélytes. Comme il y a peu de mal sans quelque bien, il a résulté de ces controverses des éclaircissemens sur l'origine de la nation, qu'on ne fait pas remonter si haut, et sur ses loix.

Le gouvernement Chinois a toujours été le monarchique. Leurs auteurs sont unanimes sur cet article, et nous ont transmis une liste de rois, dont la suite non-interrompue rend leur opinion plus que probable. D'ailleurs, comme ils ne souffroient pas d'étrangers chez eux, ils ont dû conserver long-tems sans mélange leurs loix primitives. Leur religion étoit le pur théïsme, renfermée dans d'anciens livres, qu'ils appelloient par excellence *les cinq volumes*, dont il ne reste que des fragmens, qui contiennent l'abrégé de leur science et de leur morale. Les expressions ne sont pas si claires pour le théïsme exclusif, qu'on n'en puisse conclure qu'ils permettent qu'on rende un vrai culte aux esprits célestes que l'Etre-Suprême a établi sur les villes, les rivières, les montagnes, les royaumes, les provinces, et sur chaque homme en particulier. C'est cette espèce d'indulgence

pour ces dieux secondaires, qui a alimenté les disputes sur le *Tyen*.

Les livres chinois décorent ce *Tyen* de tous les attributs de la divinité. Il préside à tous les évènemens, sonde les replis du cœur humain, récompense la vertu, punit les vices, même ceux des rois, inflige des châtimens nationaux qu'il annonce par des prodiges, pour inviter les coupables à les prévenir par le repentir. Les bonnes pensées sont inspirées par le *Tyen*. Il se sert de sa puissance absolue sur la volonté des hommes, pour les conduire à la vertu, en employant le ministère de leurs semblables, pour les récompenser ou les punir, sans nuire à leur liberté. Il n'y a point d'homme, si vicieux qu'il soit, qui ne puisse parvenir à la vertu, en profitant des secours que le *Tyen* lui offre.

Tout hommage, selon les livres chinois, est vain, s'il n'est inspiré par le cœur. L'empereur avoit seul le pouvoir d'observer les rites primitifs, et de rendre publiquement un hommage solennel à la divinité. Sacrifier au premier être, étoit une cérémonie si sublime, que la première personne de l'empire étoit seule digne de la pratiquer; mais

il falloit que ce prince se préparât aux fonctions pontificales, en expiant ses péchés par un jeûne austère, et par les larmes de la pénitence. Les livres canoniques, en plaçant les ames des hommes vertueux dans le séjour du bonheur, ne parlent pas clairement des châtimens réservés aux crimes dans une autre vie. Ils croient l'existence de l'ame après la mort, et ont des idées saines sur la création. Cette belle religion a été corrompue par l'idolâtrie, qui s'est répandue dans la Chine à diverses époques; mais la religion primitive a autant de fois repris le dessus, et règne encore chez les disciples de Confucius.

Une loi très-ancienne, qui existe encore, dont on ne peut guères deviner le motif et le but, défend à un homme d'épouser une femme qui porte le même nom que lui; quoiqu'il soit bien prouvé qu'elle n'est pas sa parente. L'empereur, arrivé au trône, trace quelques sillons en l'honneur de l'agriculture. Tous les ans, il renouvelle cette cérémonie accompagnée de sacrifices. Pendant le tems fixé pour leur durée, le commerce cesse, les tribunaux vaquent, et les voyages sont interrompus.

La polygamie est de toute ancienneté permise à la Chine. La langue chinoise tient de l'hébraïque. Leur écriture peint les choses et non les mots. Elle est énigmatique, emblêmatique, symbolique. Les caractères y sont tellement multipliés, que leur connoissance demande un tems infini, quelquefois la vie d'un homme: ce qui arrête chez eux le progrès des sciences.

Il n'y a pas de science que les Chinois ne prétendent avoir possedées de tems immémorial. Agriculture, médecine, musique, astronomie, philosophie, morale, et même magie. A les entendre, nul peuple n'a su si bien que leurs ancêtres les arts mécaniques, la navigation et le commerce, apparemment entre eux; car, comme l'accès chez eux a toujours été interdit aux étrangers, ils ne se sont pas non plus étendus au-delà de leurs limites par terre, ni plus loin que leurs côtes. Leur caractère, en général est doux, humain, modeste. Ils sont très-cérémonieux, exacts, et scrupuleux observateurs de leurs loix, dont la pratique d'ailleurs a toujours été très-sévèrement surveillée.

Les anciens historiens de la Chine

parlent d'un déluge arrivé environ trois mille ans avant notre ère ; ils ne disent pas si c'est avant ou après ce déluge que parut *Tyen Hoang*, dont ils font leur premier législateur. Sous son régne, disent ils, l'esprit céleste se répandit dans le monde, inspira aux hommes ses sentimens d'humanité, après avoir détruit le grand dragon, qui avoit introduit le désordre dans le ciel et sur la terre. Cette tradition, qui semble faire allusion à la chûte des mauvais anges, est remarquable. De ses successeurs, l'un créa l'astronomie, et divisa le mois en trente jours. Sous un autre, s'introduisit le partage des terres, qui fit inventer la géométrie. Un troisième bâtit les cabannes, montra à tirer du feu des cailloux, et à cuire des mets. Un quatrième imagina les cordelettes, faute d'écriture, pour conserver la mémoire des faits, et établit des foires pour la communication du commerce. Il est étonnant que cet établissement de foires précède les tems connus de l'histoire chinoise.

Elle commence à se débrouiller sous *Fo-Hi*, dont la date n'est cependant pas certaine. Environnée d'un arc en ciel, sa mère devint enceinte ; on le

fit roi par respect pour son origine. Il étoit profond mathématicien, bâtit des villes, et les entoura de murailles. Imposa des noms différens aux familles, et substitua aux cordelettes des caractères qui ont été l'origine de ceux qui existent. Il institua les mandarins, ayant chacun leur département, l'histoire, le calendrier, les bâtimens, les secours pour le peuple, le soin des terres, l'écoulement des eaux, et il prit un dragon pour les armes de l'empire. *Fo-Hi* institua le mariage et les loix qui y sont relatives, et régla le culte religieux. Son successeur *Shin-nong*, favorisa l'agriculture, étudia les vertus des plantes, les appliqua à la médecine et établit des marchés. Il passe pour un prince très-religieux. *Whang-ti* parla aussitôt qu'il fut sévré. Dès sa plus tendre enfance, il marqua beaucoup de génie. Dans sa jeunesse, beaucoup d'amabilité, dans un âge plus mûr, beaucoup de jugement. C'est le plus grand inventeur qui ait jamais existé, s'il est auteur de toutes les découvertes qu'on lui prête. L'art de tirer du sel des eaux de la mer, de faire des cartes géographiques, de niveler les chemins, en applanissant et perçant les montagnes; il a perfec-

tionné la science du calcul, a réglé les poids et les mesures, battu la première monnoie, construit des barques à rames, et des chariots inconnus avant lui. *Whang-ti* a armé les guerriers d'arcs et de flèches, leur a inspiré une ardeur martiale par le bruit des trompettes et des tambours. Il a percé la flute, et composé l'orgue. Le premier, il a observé les variations du pouls, et les a appliqué aux maladies. Les couleurs des fleurs et des oiseaux lui ont fait imaginer la teinture. Il en a partagé l'honneur avec l'impératrice, sa femme. Pendant qu'il alloit labourer la terre avec ses principaux courtisans, elle se rendoit avec ses dames à son bosquet de mûriers, où elle ramassoit la soie, et les encourageoit par son exemple à des ouvrages de broderie, qu'elle consacroit à des usages religieux.

Les successeurs de *Whang-ti* n'eurent plus qu'à perfectionner ses inventions. Il est à remarquer que l'art de la guerre, qui fonde la réputation des autres monarques, n'entre pour rien dans les éloges de ceux de la Chine. L'histoire n'imprime à leur mémoire un caractère d'estime, qu'autant qu'ils ont

été utiles à leurs peuples. Rien n'a échappé à l'attention de ces princes. Tout, sous leur gouvernement, étoit assujéti à des loix sages, la fouille des mines, l'instruction publique, l'administration de la justice, les devoirs entre mari et femme, père et enfans, frère aîné et cadets, et entre amis. Les devoirs entre le roi et ses sujets, furent tracés par un monarque tiré de la classe des laboureurs, auquel l'empereur légua la couronne, à l'exclusion des princes de son sang. Il ne faut pas croire qu'entre ces princes, il ne s'en soit pas trouvé de méchans; mais les historiens n'en font qu'une mention très-légère, comme s'ils en avoient honte; et comme s'ils craignoient d'imprimer par là une tache à leur nation. Cette époque, dont la durée est aussi incertaine que les faits qu'elle contient, finit environ dix-huit cents ans après le déluge.

Les Chinois, si resserrés chez eux par des loix prohibitives, sont pourtant soupçonnés d'avoir peuplé l'Amérique. Ils l'ont pu, dit-on, et ils l'ont fait. Ils l'ont pu, parce qu'à leur Orient, il y a un pays qui avance vers l'Amérique-Septentrionale, et qu'on trouve entre ces contrées une com-

munication par le moyen d'une chaîne de plusieurs îles. Il peut même se faire que l'Asie et l'Amérique aient été jointes de ce côté par une isthme qu'un tremblement de terre aura détruit. Cette isthme auroit rendu la transmigration plus facile ; mais la chaîne d'îles qui est à présent reconnue, suffit pour la possibilité.

La preuve du fait se tire de ce qu'on a trouvé dans les langues américaines beaucoup de mots chinois et japonois ; de ce que la partie d'Amérique voisine de l'Asie, s'est trouvée plus peuplée ; de ce qu'on y a remarqué les mœurs et les coutumes tartares ; de ce qu'il y avoit entre les Américains méridionaux une tradition que leurs ancêtres venoient du septentrion. Cela ne veut pas dire qu'il ne puisse pas en être venu d'ailleurs; on a de fortes conjectures que les Phéniciens, les Egyptiens, les Carthaginois, dans leurs expéditions commerçantes, ont touché l'Amérique. On y fait aborder jusqu'à des Gallois et des Normands jetés par des tempêtes; de-là le mélange qu'on a pu remarquer dans les habitudes des Américains ; mais ces hasards, capables tout au plus de forti-

fier une population, ne doivent pas être mis pour la formation en comparaison avec le moyen naturel et facile de l'émigration chinoise d'un continent à l'autre, par la continuité des îles qui existe, ou par une isthme qui auroit existée. Il est donc plus que probable que le nouveau monde a été peuplé par l'ancien, et il est inutile de chercher à ses habitans un premier père différent du nôtre.

Voilà les pères des principaux peuples qui occupent actuellement l'Asie, assez connus pour faire attendre sans impatience au lecteur curieux, la connoissance que nous donnerons avec étendue des vicissitudes civiles et militaires de leurs descendans. De même nous allons donner une idée générale de nos pères en Europe, parce que plusieurs d'entre eux sont sortis directement d'Asie, et que les autres en sont venus par intermédiaires. De leurs noms, les uns existent encore, comme Espagnols, Francs, Bourguignons, Allemands, Bretons, les autres comme Huns, Gèthes, Goths, Celtes, Alains, Ostrogots ne se trouvent plus que dans l'histoire. On verra que c'est du mélange de toutes ces nations que sont

formés les gouvernemens disparâtes qui régissent l'Europe.

ESPAGNOLS.

L'Espagne, entre l'Océan, la Méditerannée et les Gaules

En jetant les yeux sur la carte, on voit que l'Espagne est divisée par les montagnes en espèces de cases, très-propres à contenir chacune un peuple indépendant de ses voisins. En effet, ainsi étoit habitée l'Espagne, lorsque les Carthaginois y abordèrent, et on sait encore les noms de plusieurs de ces petites nations. On croit qu'elles doivent leur origine à deux fils de *Japhet*, *Jubal*, qui y jeta quelques-uns de ses enfans, et *Gomer*, son frère aîné, père des Celtes, qui les y introduisit par les Gaules. Ceux de ces peuples les plus éloignés de la contagion des mœurs Romaines et Carthaginoises, ont long-tems conservé la valeur Celtique, les coutumes, le langage, la férocité même et la religion des Celtes. C'étoit celle des patriarches. Ils adoroient un seul Etre-Suprême, non dans des temples comme les Grecs et les Romains, mais dans des bocages qui leur étoient consacrés. Ils croyoient un état futur de peines et

de récompenses : ils faisoient des sacrifices à ce souverain Etre. Pendant plusieurs siècles, ils observèrent une extrême simplicité dans leurs cultes religieux, jusqu'à ce que s'étant mêlés avec d'autres nations, ils devinrent superstitieux, au point d'immoler des victimes humaines.

Le gouvernement des Espagnols a été celui d'un seul, tant que la nation n'étoit pas nombreuse ; mais s'étant multipliée, elle a dû se partager tant en petits royaumes qu'en républiques. C'est ainsi que la trouvèrent les Carthaginois et les Romains : et c'est ce qui donna à ces conquérans la facilité de les soumettre. On ignore leurs loix : il paroît que les querelles entre homme et homme, ville et ville, district et district, étoient jugées par un grand conseil. Celui qui refusoit de s'y soumettre, avoit la ressource de se battre contre son adversaire. La même condition avoit lieu entre ville et ville, fondée sur ce principe reconnu par les Celtes, que la providence accordoit toujours la victoire au parti le plus juste.

Les Espagnols comptoient trop sur leur valeur : les armes défensives leur

paroissoient indignes de la véritable bravoure. D'ailleurs, ils connoissoient bien l'art de la guerre. Ils savoient si bien tremper l'acier, qu'il n'y avoit point de casque à l'épreuve de leurs coups. On vante leur adresse à pied et à cheval. Le tems que les Romains mirent à les subjuguer, marque leur habileté et leur constance. Ils se défendirent pendant près de deux cents ans, avant que d'être entièrement soumis : vaincus, il fallut les désarmer. Cette précaution les affligea tellement, que plusieurs milliers d'entr'eux se donnèrent la mort de honte et de désespoir.

Ils ont connu le commerce, les arts et l'industrie. On ne peut leur reprocher l'orgueilleuse indolence qui a quelque fois déshonoré leurs descendans. Leur langue tenant de l'Hébraique, pour le fond, retraçoit leur origine Celte : elle étoit grave et sonore. On dit qu'ils n'écrivoient ni l'histoire, ni les sciences, ni leurs coutumes religieuses. Ils en conservoient le souvenir dans des poëmes que leurs poëtes, qu'ils nommoient *Druides*, apprenoient par cœur, et transmettoient à leurs disciples. L'éducation qu'ils donnoient à leurs enfans, consistoit à les accoutumer au genre de

nourriture et aux exercices propres à les rendre robustes et actifs. Une des plus grandes bénédictions, étoit de mourir en combattant pour la patrie. Les femmes même donnoient l'exemple de l'intrépidité.

Non-seulement l'Espagne avoit des rivières qui donnoient de l'or, mais aussi des mines d'argent très-abondantes, sur-tout dans les Pyrénées. Quelques bergers ayant mis innocemment le feu à des broussailles, l'incendie se répandit dans ces montagnes : les flammes fondirent l'argent de quelques mines, d'où il coula en ruisseaux. Quand les Carthaginois entrèrent en Espagne, ils trouvèrent les ustensiles domestiques, et notamment les mangeoires des chevaux, d'argent. Outre les richesses que ces peuples en tirèrent pendant qu'ils la possédoient, on sera étonné des sommes que les Romains en emportèrent en neuf ans; savoir : onze mille cinq-cent quarante-deux livres pesant d'argent, et quatre mille quatre-vingt-quinze livres d'or Que sont devenues ces mines ? Auroit-on jamais pu prévoir que les descendans de ces riches Espagnols, seroient obligés d'aller chercher l'or et l'argent, dans un nouveau monde ?

GAULOIS.

La Gaule, entre l'Océan, la Méditérannée et le Rhin.

Les seuls voisins par terre qu'eussent les Espagnols, étoient les Gaulois. L'ancienne Gaule pour la fertilité, étoit bien différente de la nouvelle, soit par la faute des habitans, uniquement occupés à la guerre et à la chasse, et peu curieux de la culture, soit par un vice naturel et inhérent au sol. Il n'y avoit ni vignes, ni oliviers, ni aucune sorte de grains, excepté le blé. Les historiens en ont accusé le froid extrême qui y régnoit. En effet, il faut convenir que la destruction des forêts, le desséchement des terres marécageuses, ont dû à la longue, changer pour ainsi dire le climat, et amener la température plus douce et plus favorable aux biens de la terre dont nous jouissions. Il en est arrivé que les hivers y sont moins longs que ceux des pays situés dans le même parallèle. A la vérité, le froid s'y fait encore quelquefois sentir rigoureusement; mais il est rare qu'il enchaîne les eaux, au point que les rivières puissent servir de ponts aux armées, comme il arrivoit fréquemment autrefois.

Les Celtes, comme on l'a dit, venus

par la Germanie, ont de proche en proche peuplé ce pays; parconséquent, nous reconnoissons *Gomer*, fils de *Japhet*, pour notre père, et la religion de ce patriarche a dû être la première de nos ancêtres. Elle s'y est conservée long-tems dans sa simplicité. On est étonné de l'extrême ressemblance qui se rencontre entre les usages domestiques et religieux des juifs, et ceux des anciens Gaulois : les fêtes, les anathêmes, les dévouemens, la hiérarchie des prêtres, les sacrifices. Comme les Juifs aussi, ils ont infecté leur religion par des cultes étrangers. Leurs dieux avoient sous d'autres noms, les mêmes attributs que ceux des Romains. Ces conquérans les trouvèrent en possession de l'encens et des sacrifices, quand ils portèrent leurs armes dans les Gaules; mais ils n'avoient pas de temples. Les bosquets sacrés en tenoient lieu. Entre les arbres qui les composoient, le chêne obtenoit une vénération de préférence. Cependant, il reste des monumens gigantesques qu'on croit avoir été destinés au culte religieux. Le mieux conservé se trouve en Angleterre, où on présume qu'a été longtems établi le siége de la religion Gau-

loise. Il consiste en un bâtiment circulaire, composé de pierres énormes jointes par des tenons, couronné d'un architrave. Il ne paroît pas avoir été couvert. Au milieu est une pierre plus grosse que les autres, qui a servi d'autel. Toutes conservent encore des restes de sculpture. Plus on les regarde, moins on conçoit par quels moyens ces blocs ont été amenés dans cet endroit, où on n'en trouve pas de pareils, et comment ils ont pu être élevés et placés. A des distances inégales du monument, se voient des monticules plus ou moins hautes. Les débris d'ossemens, d'armes, d'ustensiles domestiques, et même des bijoux de femmes qu'on a trouvés en les fouillant, font conjecturer que ce sont des tombeaux.

Les chefs de la religion gauloise étoient les Druides. Ils formoient un ordre. Leurs décisions influoient sur toutes les affaires, tant générales que particulières. En fait d'antiquité, on les regarde comme étant de même date que les Brachmanes des Indes, les Mages de Perses, les Chaldéens de Babylone et d'Assyrie; en un mot, que les plus anciennes sectes de philosophie. Ils avoient le droit de choisir les magis-

trats annuels de chaque ville, et ceux-ci ne pouvoient pas assembler le conseil sans leur permission; de sorte que les Druides étoient réellement les maîtres du gouvernement. Leur chef s'appelloit le grand Druide. Des modernes ont placé sa résidence dans les forêts du pays Chartrain, près de Dreux. On sent combien sa puissance devoit être souveraine et étendue. L'ordre avoit des colléges et des écoles, présidoit à l'éducation de la jeunesse, lui montroit tout, excepté le métier des armes. Les Druides et leurs disciples étoient exempts d'aller à la guerre, et de toute espèce de tribut. L'ordre n'étoit pas restreint à telle ou telle famille, ni même à la nation. Tout homme pouvoit y entrer, dès qu'il étoit approuvé par la société. Le grand Druide étoit élu à la pluralité des voix. Quand il s'élevoit à ce sujet quelque contestation, elle se terminoit par l'épée.

Ils n'écrivoient rien, mais ils apprenoient par cœur des pièces de poésie, qui contenoient toute leur science et leurs mistères. A la longue, ces poésies crurent au point qu'il leur falloit vingt ans pour les apprendre; quoiqu'ils pussent y donner tout leur tems. Car

ils n'étoient embarrassés d'aucuns soins domestiques, ayant des biens communs, et étant voués au célibat. Ils tenoient pour points fondamentaux de leur religion, le culte des dieux, l'abstinence de tout mal, et une intrépidité imperturbable dans l'exécution de ce qu'on entreprenoit. Avec ce dernier principe, un ordre composé de gens habiles peut aller loin. Ils croyoient une vie future, et répandoient avec soin ce dogme utile parmi le peuple. Il n'y a pas de sciences que les anciens historiens ne leur donnent, sur-tout la science de la prédiction, et la médecine. Ils renforçoient celle-ci de quelques pratiques superstitieuses, afin de rendre plus respectables ceux qui s'y adonnoient, comme de consulter la situation des planettes, pour administrer les remèdes et cueillir les plantes. Il falloit en arracher quelques-unes d'une main et non de l'autre, être habillé de blanc, avoir les pieds nuds, et d'autres céremonies qui paroîtroient puériles; mais dont ceux qui y assujétissoient les autres, connoissoient l'utilité.

Ils avoient un respect religieux pour le *gui*, plante parasite qui se trouve sur plusieurs arbres; mais ils n'honoroient

d'une espèce de culte, que celui qu'ils cueilloient sur le chêne. Cet acte étoit une de leurs plus grandes solennités. Les Druides se répandoient dans les forêts pour le chercher, après s'être préparés par des jeûnes et des cérémonies expiatoires. On alloit le séparer de l'arbre avec une serpette d'or. C'étoit le chef des Druides qui s'acquittoit de ce devoir, vêtu de blanc, pieds nuds. On le faisoit tomber dans un linge tenu au bas de l'arbre par les jeunes druïdesses. Ils attribuoient à cette plante les plus grandes vertus, et la regardoient comme un remède universel.

Ces Druidesses étoient divisées en trois classes. La première, composée de celles qui gardoient une virginité perpétuelle. Celles de la seconde étoient mariées; mais obligées aux loix de la continence, hors une fois l'année qu'elles alloient voir leurs époux pour avoir des enfans. La dernière classe, exempte de l'assujétissement des deux autres, étoit destinée à les servir. Ces prêtresses jouissoient d'un grand pouvoir dans la nation. Elles assistoient aux conseils, et même les présidoient. On leur donne la principale part à l'acte

le plus solennel et le plus affreux de la religion des Gaulois : les sacrifices humains.

Dans ces occasions, les Druidesses s'habilloient de blanc. Elles étoient déchaussées et portoient une ceinture d'airain. Elles accouroient sur le malheureux qu'on leur livroit, le jetoient par terre, le traînoient au pied d'un grand chêne; au bas s'élevoit une espèce de marche-pied, sur lequel se tenoit la prêtresse qui devoit faire le sacrifice. Elle plongeoit un long couteau dans le sein de la victime, et tiroit ses prédictions de la manière dont le sang couloit. Les autres Druidesses, qui étoient là pour l'assister, ouvroient les cadavres, en examinoient les entrailles, dont l'inspection leur servoit aussi à prévoir l'avenir, et à faire des prédictions qui, communiquées à l'armée ou au conseil, étoient reçues avec une sainte crédulité. Ordinairement c'étoit les prisonniers de guerre qu'on destinoit à ce rit abominable. Mais faute de prisonniers, on prenoit d'autres victimes que le sort ou l'inspiration indiquoient. Les Druides partageoient, avec les Druidesses, ces horribles fonctions, et on les accuse d'avoir long-

tems prolongé cette effrayante superstition pour se rendre redoutables.

Un autre ordre très-estimé parmi les Gaulois, étoit celui des *Bardes*. Ils s'occupoient du soin de chanter les louanges des guerriers, et accompagnoient leurs hymnes du son des instrumens. Leurs poëmes passoient pour admirables, et les héros qu'ils chantoient pouvoient compter sur l'immortalité; ils se trouvoient dans l'armée, afin de voir de près les exploits qu'ils devoient célébrer. Ils animoient les combattans par leurs cris, marquoient par les inflexions de leurs voix, ou que la victoire se déclaroit pour leur parti, ou qu'elle paroissoit pencher pour les ennemis, et qu'il falloit redoubler d'ardeur et de courage. Les Gaulois avoient aussi des *vates*, classe de poëtes ou de chantres inférieurs aux bardes. L'éloquence n'a pas été moins honorée chez les Gaulois que la poésie. Ils en représentoient la puissance par l'emblême d'un Hercule armé, mais dont la force ne consistoit pas dans ses armes. De sa bouche qu'il avoit ouverte, comme un homme qui parle, partoient des chaînes aboutissantes aux oreilles de ceux qui l'écoutoient. Ces chaines n'étoient pas

roides, mais lâches, pour faire voir que c'étoit librement que ses auditeurs le suivoient.

Arrivés à l'époque antérieure à l'invasion des Romains, les Gaulois, qui avoient long-tems obéi à des rois, se partagèrent en républiques. *César* les trouva ainsi divisés, lorsqu'il entra dans les Gaules. Les unes étoient aristocratiques, les autres en partie aristocratiques et en partie démocratiques ; d'autres enfin purement démocratiques. Ces dernières, par distinction, s'appeloient *libres*. Elles formoient chacune une *région*, ou *district*, ou *département*. Elles choisissoient annuellement un magistrat pour les affaires civiles, et un chef pour la guerre. Chaque année aussi, ces districts voisins tenoient une assemblée générale, où se régloient les affaires qui regardoient les *régions* alliées. Les cantons même gouvernés par des rois, se soumettoient à cette règle, qui auroit fait le salut de la Gaule, si l'amour du bien public eût toujours présidé à ces assemblées ; mais les Romains trouvèrent moyen d'y introduire l'ambition, d'y fomenter les haines et les mésintelligences, selon cette maxime de Tacite ; « S'ils ne

» veulent pas être nos amis, qu'au » moins ils soient désunis entre eux. » La fortune ne peut nous rendre de » plus grand service que de les divi- » ser. » Il y avoit une loi très sage, établie dans les gouvernemens les plus républicains; savoir, qu'un particulier qui venoit d'apprendre quelque chose concernant l'intérêt public, devoit en informer les magistrats sans en parler au peuple, qui ne devoit en savoir que ce que les magistrats jugeoient à propos de lui communiquer. Par-là, on évitoit les décisions précipitées et imprudentes auxquelles l'impétuosité peu réfléchie du peuple donne souvent lieu.

Le duel étoit non-seulement une habitude, mais une loi supérieure à toutes les autres, puisqu'un Gaulois condamné à un tribunal, pouvoit toujours en appeller à son épée, et forcer son adversaire à descendre dans l'arêne. Par bravade aussi par défi, par simple point d'honneur, pour fixer le sort dans les décisions ou dans les matières obscures, on se battoit en duel. Cette manie venoit du mépris de la mort commune aux deux sexes. Quand par la vieillesse, des blessures ou des maladies, ils se trouvoient réduits à traîner une vie sans

honneur, ils se donnoient la mort, ou l'imploroient de leurs amis comme un bienfait. Dans les retraites forcées, ne pouvant emmener leurs blessés, ils les tuoient, et ceux qui recevoient la mort leur en rendoient grâces. Le second *Brennus* ayant reçu une blessure dangereuse, assembla son armée, lui nomma un chef, auquel il donna ordre de le tuer, ainsi que tous les malades et les blessés, afin de ramener plus facilement les autres dans leurs pays. Vingt mille de ces malheureux furent mis à mort.

Les exemples du mépris de la mort sont encore plus étonnans dans les femmes. Elles combattoient avec leurs maris, et souvent contre eux quand ils fuyoient, pour les faire retourner au combat. *Marius* poursuivant dans leur camp les Gaulois qu'il venoit de vaincre, trouva en front les Gauloises armées d'épées et de haches, qui frappoient également sur les vainqueurs et les vaincus. Réduites à ne pouvoir plus se défendre, elles demandèrent trois choses au général Romain, de n'être pas réduites en esclavage, qu'on respectât à leur égard les loix de la chasteté, qu'on les employât au service des

Vestales. Ces conditions ayant été rejetées, *Marius* les trouva le lendemain toutes pendues de leurs mains à des arbres, et baignées du sang de leurs enfans qu'elles avoient massacrés. *César* fut témoin dans deux occasions des mêmes effets du désespoir. Dans la première elles se firent égorger par les adolescens qui étoient réstés dans le camp, et qui se tuèrent ensuite les uns les autres. Dans la seconde, toutes les femmes ne voyant pas moyen d'éviter la captivité, allèrent ensemble se précipiter dans la rivière. Enfin, des femmes Gauloises ayant eu le choix d'être vendues à l'encan ou massacrées, se déterminèrent sans hésiter au second parti, et comme malgré leur choix on les mit en vente, elles se donnèrent toutes la mort aprés avoir rendu ce triste service à leurs enfans.

L'esclavage dont la crainte contribuoit beaucoup à faire prendre aux Gaulois et aux Gauloises ces résolutions désespérées, étoit en effet un état affreux, qui entraînoit la privation de la patrie, et des biens, la séparation des époux, des enfans et de tout ce qu'on avoit de plus cher. *La liberté*, pour laquelle ces peuples n'hésitoient point de

faire le sacrifice de leur vie, n'étoit donc point chez eux un mot vague, par lequel on échauffoit leur imagination. Il signifioit un rempart contre tous ces maux. Ainsi le seul moyen de fixer la valeur du mot *liberté*, et des avantages qu'il renferme, c'est de bien connoître les chaines qu'on veut secouer, et le genre d'oppression dont on a dessein de se délivrer. C'est cette comparaison qui faisoit préférer aux Gaulois, la mort à la perte de la liberté.

La discipline militaire étoit chez eux très-imparfaite. Ils comptoient sur leur nombre et leur valeur, et abandonnoient tous les autres avantages aux ennemis. L'art des siéges leur étoit inconnu, quoique le métier de la guerre fût leur passion favorite : soit attachement à leurs anciens usages, soit mépris pour ceux des autres nations, on ne voit pas que l'habitude des armes les ait rendus plus habiles dans la défense; mais ils étoient redoutables dans l'attaque, sur-tout dans les invasions. Ils s'étoient fait en ce genre une telle réputation, que tous ceux qui dans l'empire Romain, en qualité de prêtres, vieillards ou invalides, étoient dispensés de porter les armes, ne jouissoient

plus de ce privilége, sitôt qu'on étoit menacé d'une irruption des Gaulois. Ils avoient des chansons guerrières qu'on faisoit apprendre aux enfans, et qui leur inspiroient dès la tendre jeunesse, le goût des armes.

Leur langue, qui est l'ancien Celtique, vit encore dans le nord du pays de Galles, dans la Basse-Bretagne, en Irlande, dans les îles de Man et d'Anglesey, et en Biscaye. Elle paroît rude aux étrangers. On la dit serrée et énergique. Il est étonnant qu'il en soit resté quelque trace avec les efforts que les Romains ont faits pour l'anéantir et y substituer la leur, afin de détruire l'antipathie que les Druides entretenoient contre eux, et pour faire abroger les sacrifices sanglans qui donnoient à ces mêmes Druides tant de puissance. Dans ce dessein les conquérans établirent des académies dans les principales villes, Lyon, Bordeaux, Toulouse, Narbonne, Marseille, et ils les rendirent si florissantes, que du tems de *Tibere*, on comptoit à Autun, si le nombre n'est pas exagéré, quarante mille étudians. Les Gaulois ont écrit fort tard et fort peu. On ne sait quels étoient leurs caractères propres : quand ils commen-

cèrent à se familiariser avec leurs vainqueurs, ils écrivirent leur langue en caractères Grecs et Romains.

Les inscriptions trouvées à Paris, prouvent qu'il y avoit entre les Gaulois des sociétés de commerce, par conséquent, qu'il se faisoit en grand. La chasse étoit leur occupation favorite, celle sur-tout des grands et des premiers de la nation. Tous les ans, les chasseurs célébroient en l'honneur de *Diane*, une fête accompagnée d'offrandes et de festins; l'honneur qu'ils attachoient à cet exercice, leur faisoit mépriser l'agriculture, et ceux qui étoient forcés de s'y adonner. La classe des chasseurs étoit celle des guerriers. Ils s'accoutumoient par-là de bonne heure aux courses à pied et à cheval, à lancer le javelot, à mener une vie dure et frugale dans le besoin. Les jeunes gens étoient obligés de porter une ceinture d'une longueur déterminée; s'ils acquéroient un embonpoint qui les contraignît de l'élargir, ils étoient condamnés à l'amende. La chasse entraînoit le dégoût pour tout autre exercice, une oisiveté orgueilleuse, de la férocité, l'amour de la bonne chère et des festins. Avec les viandes, les Gaulois y prodiguoient les liqueurs enivrantes. Aussi

leurs grands repas se passoient-ils rarement sans querelles et sans effusion de sang.

On vante leur hospitalité. Ils se disputoient l'honneur de recevoir les étrangers. Le meurtre d'un étranger s'il arrivoit étoit puni plus rigoureusement que celui d'un Gaulois. Hors de la guerre, ils étoient humains et compatissans; si fidèles, que les empereurs romains avoient toujours une garde gauloise. Leurs vêtemens étoient tels qu'il convient à des militaires, facile à mettre et à déposer, une simple veste et un caleçon. Ils portoient des cheveux longs, avoient un collier et des bracelets aux poignets et au-dessus du coude, d'or ou de cuivre selon la faculté. L'habit des Druides étoit long et blanc. On ne sait quel étoit celui des femmes. Ils ne se permettoient pas la poligamie, et cette nation devenue depuis si indulgente pour les femmes, s'étoit donnée sur elle le droit de vie et de mort.

La fécondité des Gauloises est étonnante à en juger par les émigrations. La Gaule a versé dans l'Italie seule des flots de guerriers qui en s'accumulant les uns sur les autres, l'ont inon-

dée presqu'entière. Des torrens échappés de ce vaste réservoir ont parcouru et ravagé plusieurs contrées de l'Asie; et de moindres ruisseaux encore très-considérables, se sont étendus en Espagne et jusqu'en Afrique. Comme la profondeur du limon déposé sur les terres peut faire juger de la masse des eaux qui l'ont apporté, on évaluera l'immense population des Gaules, par les colonies qu'elles ont formées, et par le nombre d'hommes presqu'incroyable dont les armées étoient composées.

La première sortie fut sous *Bellovère* en 2377. Il établit les habitans du Languedoc et du Dauphiné dans les plaines du Piémont et de la Lombardie. *Clionis* mena ceux qui habitoient entre Seine et Loire dans le Mantouan, la Carniole et les territoires de la république de Venise. Le pays de Novarre, les bords du Pô, le Plaisantin, Ravenne, Boulogne furent occupés par les Langrois et d'autres voisins associés à leurs conquêtes. En 2614, *Brennus* à la tête des Meldois et Sénonois, s'empara de Rome. Les *Galates* dont on ignore la situation, obligèrent ensuite toute l'Italie à se liguer contre leur invasion, ligue qui produisit une armée de huit cent mille

combattans. Les Romains trouvèrent encore les Gaulois contre eux dans les armées d'*Annibal*. Un autre *Brennus*, *Belgius* et *Cerethrius* entraînèrent à leur suite en Macédoine, en Thrace, en Dalmatie, jusques dans la Propontide et la Grèce, des milliers de Gaulois qui combattirent, périrent ou se mêlèrent avec les habitans, quelquefois en assez grand nombre pour retenir leur nom dans les pays étrangers, tels furent les *Gallo Grecs*.

Le premier moyen que prirent les Romains pour subjuguer les Gaules, fut de se tracer un chemin propre à y faire passer rapidement leurs armées dans le besoin. Cet ouvrage fut jugé si important, que *Marius* qui le commença, et *Scaurus* qui l'acheva, furent honorés du triomphe. Cette précaution n'empêcha pas que les Romains n'essuyassent des défaites sanglantes dans les Gaules. Celle de *Cépion* et de *Manlius* eut ceci de remarquable, qu'après la victoire, les Gaulois qui avoient voué les dépouilles à leurs dieux massacrèrent tous les prisonniers, noyèrent tous les chevaux, et jetèrent tout l'argent dans le Rhône. C'étoit pourtant un trésor qui leur ap-

partenoit. Il avoit été volé par *Cépion* dans la ville de Toulouse, où les Gaulois l'avoient déposé comme dans un asile sacré. Il appartenoit à la confédération des Gaules, et consistoit au moins en cent mille livres pesant d'or, et autant d'argent.

Les esclaves révoltés qui firent trembler Rome sous la conduite de *Spartacus* étoient en grande partie Gaulois. L'ancien préjugé du déshonneur qu'ils attachoient au retour dans la patrie en esclaves, quand on en étoit une fois sorti en guerriers, les empêcha de suivre le conseil de ce chef qui vouloit les y ramener. Quarante mille Gaulois périrent avec *Spartacus*. Ce fut le prélude des affreux carnages que *César* fit dans les Gaules. Nous parcourerons rapidement ces scènes d'horreurs, dont s'honorent les conquérans. Il défit près du mont Jura *Orgetorix*, prit sa femme et sa fille, et tua cent trente mille hommes. Sur les bords de la Seine, il vainquit *Arioviste*, sur ceux de l'Aisne, *Galba* roi de Soissons. Le premier laissa sa fille et ses deux femmes entre les mains de *César* avec un immense butin, qui fut acheté par beaucoup de sang. Il y eut dans

l'armée du second tant de tués, que si les historiens n'exagèrent pas, les cadavres servirent de ponts aux fuyards. Ceux du Vermandois se défendirent et succombèrent. Une multitude de petites républiques en fit autant. Leurs divisions aidèrent le général romain à les subjuguer. Il mêloit la douceur et les exhortations à la sévérité. On en rapporte ce terrible exemple qu'il donna, dit-on, plusieurs fois, savoir de faire couper la main droite aux prisonniers des peuples dont il craignoit la révolte.

Par ces moyens atroces, la Gaule devint une province romaine, *asservie aux Haches*, comme s'en plaignoient ses députés à Rome; *et privée de ses coutumes et de ses lois.* Ces excès justifient l'horreur des Gaulois pour l'esclavage, et les efforts qu'ils firent contre les Romains pour conserver leur liberté. Ils se relevèrent de tems en tems de cet état d'avilissement. Il parut des guerriers qui les tirèrent de l'oppression ou les retenoient les vainqueurs. Ils donnèrent même des chefs à l'empire; mais leurs succès les épuisèrent autant que leurs revers, et ren-

dirent la conquête de la Gaule facile aux Francs, lorsqu'ils l'envahirent.

GERMAINS.

Germanie, entre la mer, le Danube, le Rhin et la forêt d'Hercynie.

Ce qu'on a dit de la Gaule, peut se répéter de la Germanie. Même distribution en petits royaumes, ou en république, formant quelquefois sous un seul chef, un tout imposant. Même température opposée à la fertilité du sol, par l'abondance des forêts, des terres marécageuses, des lacs et étangs. Même origine tirée des Celtes, descendans de *Gomer*, fils de *Japhet*, même religion et même mœurs; excepté que celles des Germains moins adoucies présentent encore plus de férocité et de barbarie, mais offrent aussi des vertus plus franches et moins mélangées. On sait les noms de ces différens peuples; on connoit à peu-près leur position. Il n'est pas non plus difficile de conjecturer par quel motif ils se sont avancés dans les Gaules, sans doute c'étoit comme les Gaulois se sont avancés en Italie, en cherchant un climat plus doux. Ils s'y sont rendus puissans, et *Arioviste* qui combattit *César* presque

dans le centre des Gaules, étoit un chef Germain.

La forêt d'*Hercynie*, la plus grande de l'Europe, avoit soixante journées de chemin en longueur, et neuf en largeur. Il y en a encore des restes dans ce qu'on appelle *la Forêt Noire*. Les endroits les plus sombres étoient les sanctuaires où s'immoloient les victimes humaines. Les arbres teints de sang, leur funeste ombrage, la terre humide et rouge, les ossemens épars, en faisoient des lieux d'horreur. Les prêtres mêmes n'y pénétroient qu'avec une pâle terreur, dans la crainte d'y trouver le Dieu cruel qu'ils s'étoient fait, et dont la seule vue tuoit ceux qu'il jugeoit mériter sa disgrace. Les ministres de ce culte sanglant étoient comme dans les Gaules les Druides et les Druidesses. Celles-ci étoient les vrais oracles de la nation, qui présidoient à tous les conseils, et sans lesquelles aucunes résolutions importantes en paix et en guerre ne se prenoient. Outre la maturité du jugement et la sagesse, les Germains leur attribuoient le don de prophétie. On croit que ce grand respect vint originairement de l'utilité de ces femmes qui s'étoient appliquées à connoître les

vertus des plantes, en composoient des remèdes internes ou des topiques qu'elles employoient heureusement. Elles pansoient les blessures, de-là leur grand crédit dans les armées. On peut remarquer que le talent même présumé de la médecine a souvent servi à propager les dogmes.

Il y avoit tous les ans des assemblées générales. Nul ne devoit y manquer. Celui qui arrivoit le dernier étoit massacré. Les rois, quand il y en avoit, vivoient de leur domaine. La majesté du trône s'entretenoit par des présens volontaires, et par les amendes: celles-ci étoient abondantes. Le meurtre même s'évaluoit et se taxoit. A la honte des Germains, il en coûtoit moins pour avoir tué une femme que pour avoir tué un homme. Les femmes étoient astreintes à tous les soins domestiques. Elles portoient dans les voyages, outre leurs enfans, les ustensiles de ménage, sans que les hommes, uniquement chargés de leurs armes, daignassent les soulager. On voit encore régner cette insouciance dans la partie de l'Allemagne sujette au vasselage. Les femmes, tant est puissant le joug de l'habitude, ne s'en plaignent pas! Elles ont

toujours été renommées pour la fidélité conjugale. Les hommes ne leur cèdent en rien sur cet article. Les aiguillons de l'amour se faisoient sentir moins vivement et plus tard dans ce pays, où les brouillards émoussent jusqu'aux rayons du soleil. Les deux sexes vivoient pêle et mêle dans les familles le jour et la nuit. Une habitude d'enfance les rendoit peu scrupuleux sur la nudité, et cette même habitude écartoit l'attention.

Les Germains n'avoient ni ville, ni forteresse. Ils regardoient les remparts comme la ressource des lâches. Leurs camps se fermoient avec les chariots et les bagages. Les femmes étoient chargées de les défendre. Les preuves de courage que nous avons citées des Gauloises, doivent s'appliquer aux Germaines. Les guerriers se fiant uniquement à leur valeur, ne vouloient ni ruses, ni stratagêmes, ni machines. Ils alloient au combat en chantant des chansons qu'on leur enseignoit dès l'enfance. Dès l'enfance aussi, on leur apprenoit à respecter les armes. Le premier jour qu'on leur en mettoit en main, étoit un jour de fête, dont ils ne perdoient jamais la mémoire. Leur épée étoit leur

fidelle compagne de jour et de nuit. Ils ne la quittoient jamais, juroient par elle. Il y en avoit une dressée, avec une pique, à la tête du camp. Un Germain ne passoit pas devant ces titres augustes de la valeur, sans les saluer.

Chez un peuple où le duel étoit supérieur aux loix, on conjecture qu'elles n'ont été ni fort étendues, ni fort puissantes. L'habitude, la probité naturelle, rendoient les Germains justes à l'égard les uns des autres, hospitaliers pour les étrangers, exacts à leur parole, fidèles dans le peu de commerce qu'ils faisoient. Ils n'ont long-tems connu que l'échange, et se sont difficilement accoutumés à la monnoie, parce que les marchands Romains, abusant de leur simplicité, leur en donnoient de fausse, des pièces de fer revêtues d'argent, au lieu d'argent pur. On ne leur connoît guères de productions rares, que l'ambre, espèce de gomme balsamique que la mer jetoit et jette encore, mais beaucoup moins abondamment sur quelques côtes d'Allemagne.

Si on appelle musique des chansons militaires ou agrestes, ils en avoient une avec des instrumens bruyans, sans accord. Ils avoient aussi une médecine,

si on veut prendre pour telle la pratique de quelque recette; mais sans connoissance du corps humain, sans raisonnement sur les liquides et les solides qui le composent. Pour les jeux, ils n'en connoissoient que d'exercice, sauter, courir, nager, monter à cheval, courber l'arc, faire bruir la fronde, lancer le javelot. Ils ont pourtant connu les dés. Il leur est arrivé d'y hasarder tout ce qu'ils possédoient, et jusqu'à leur liberté.

Avant les tissus, les peaux de bêtes ont servi d'habillement. Les guerriers ajoutoient aux têtes dont ils se faisoient une coëffure, des cornes, des dents, et autres accompagnemens pour se rendre plus terribles. Les femmes se sont sans doute les premières dégoûtées de ces vêtemens hideux. Le chanvre prospéroit assez dans leurs terres grasses. Les Germaines en ont tiré les fils dont elles ont fait des toiles, leur première parure. Eles étoient grandes et bienfaites, d'un teint assez animé pour des blondes: c'étoit la couleur de la nation. Les femmes laissoient errer négligemment leurs yeux bleus et leurs regards languissans; mais les hommes tâchoient de les rendre rudes et menaçans.

La féroeité nationale se remarquoit dans les funérailles. Comme les Gaulois, ils engageoient les vieillards, les infirmes, les gens inutiles à mourir ou à se laisser tuer. Quand ils ne se rendoient pas de bonne grâce, on les y forçoit. La seule différence, c'est que le repas qui suivoit les funérailles de ces victimes involontaires de la coutume, n'étoit pas accompagné des élans de joie, par lesquels on célébroit le courage des autres. Avec le mort, on brûloit ou enterroit ses armes, ordinairement son cheval favori, quelquefois ses esclaves, coutume affreuse, mais qui indique l'opinion qu'ils avoient d'une autre vie, où ces malheureux étoient envoyés pour les servir. Les festins étoient de toutes les cérémonies, non-seulement funèbres comme on voit; mais mariages, naissances, alliances, retour, félicitations, tout étoit pour les Germains, occasion de se traiter. Ils avoient des liqueurs fermentées, très-enivrantes, pour lesquelles ils marquoient beaucoup de goût. Ils n'ont connu le vin que fort tard. L'empereur *Probus* apporta la vigne, et en fit planter sur les côteaux du Rhin et de la Moselle.

Mauvais présent, si on croit que c'est l'origine du vice d'ivrognerie qu'on a reproché aux Germains; mais ils s'enivroient auparavant, et moins agréablement.

Sans les annales sanglantes des Romains, nous ignorerions l'existence politique des Germains. C'est eux qui à l'occasion de leurs guerres, nous ont appris quel étoit le gouvernement de ces peuples, nous ont donné une idée de leurs mœurs, et de leur manière de combattre. Il résulte de leur récit, que si le défaut de discipline éloignoit d'eux la victoire, leur courage restoit indomptable. Encore la valeur l'emporta-t-elle quelquefois sur la discipline. Les Cimbres, peuple Germain, battirent successivement quatre consuls. Si on en croit les historiens Romains, dans les batailles qu'ils gagnoient, ils perdoient très-peu de monde, pendant que des nations Germaniques entières étoient détruites. Ils conviennent cependant que les Germains se défendoient avec beaucoup de courage, que les femmes se battoient avec acharnement; et que les chiens même, instruits à se jeter sur ceux qui vouloient piller le bagage

de leurs maîtres, ne laissoient pas de causer de l'embarras aux vainqueurs. Au reste, sous le nom de *Francs*, *Allemands*, *Gépides*, *Bourguignons*, et autres, les Germains se sont dans la suite bien venges des ravages que les Romains avoient exercés chez eux. Les Bretons qui suivent, n'ont pas eu le même avantage.

BRETONS.

Grande Bretagne, à-vis-à-vis les Gaules, la Germanie et l'Irlande.

La grande Bretagne qui contient l'Angleterre et l'Ecosse, est aussi nommée *Albion*, à cause de la blancheur soit de ses côtes, soit des habitans. Sa figure est un triangle irrégulier. Ses mers sont poissonneuses, mais orageuses. Elle a été couverte de forêts qui ont fait place à des champs assez cultivés, pour qu'on ait vanté l'abondance de ses grains. On connoissoit la marne, et on en faisoit usage. Il y a une opinion, que cette île a autrefois tenu par une issue au continent des Gaules. Une tempête ou un tremblement de terre l'aura fait disparoître. La partie occidentale a été peuplée par les Gaulois, l'orientale par les *Pictes* venus du nord de l'Al-

lemagne. On ne sait si les *Bretons* qui ont occupé le centre, sont un mélange de ces deux peuples rapprochés; ou des indigènes, ou des colonies venues d'ailleurs.

Il est impossible de dire quelque chose de satisfaisant sur leur histoire avant *César*. Voici ce qu'il en rapporte: Leur pays est bien peuplé d'hommes et de bestiaux. Ils n'ont que des huttes éparses, de la monnoie de fer ou de cuivre. Ils appellent villes ou forts des enceintes défendues par des abatis de bois et un fossé. Comme les Gaulois, ils ont des monarchies et des républiques, des assemblées générales, en un mot le même gouvernement. Ils marchent au combat avec intrépidité, sont très-sobres. Leur nourriture ordinaire est le lait et le gibier. Faute de ces alimens, dans le besoin ils s'en font d'écorces et de racines d'arbres. De même ils se couvrent de peaux d'animaux; mais quand elles leur manquent, ils savent s'en passer. La nudité ne leur est ni pénible, ni répugnante. On faisoit le commerce pour eux, c'est-à-dire qu'on venoit chercher leurs denrées, sur-tout l'étain. Mais ils ont été longtems sans imaginer de profiter de leurs

mers, pour en faire une source de richesses. « Leur ignorance à cet égard, « dit un auteur romain, est proportionnée à leur éloignement du conti- « nent ». Il ajoute : « Ils sont simples « et droits dans leur conduite, et ils « ignorent les trompeuses subtilités de « nos compatriotes ». Leur religion étoit absolument celle des Gaulois. Druides, Druidesses, sacrifices de victimes humaines. Les mœurs des deux nations se ressembloient ; cependant à quelques nuances près, et même un peu fortes. Les Gauloises, par exemple, passoient la nuit dans leurs cabanes, au milieu de leurs parens, sans le plus léger vêtement. La coutume les y autorisoit. La coutume en permettoit davantage aux Bretonnes. « Qu'avez-vous « à nous reprocher, répondit une « d'entre elles à l'impératrice Julie, « nous ne pratiquons au su de tout le « monde avec des hommes choisis, que « ce qui est pratiqué par les dames « romaines en secret avec leurs affran- « chis ou leurs esclaves ».

La vanité de *César*, en détaillant ces conquêtes, a du moins produit cet avantage qui nous fait connoître les noms des diverses divisions bretonnes, et leur

position respective. Il ne nous cache pas combien la valeur de ces peuples lui a fait courir de dangers, il ne dissimule pas que sans leurs discordes intestines et leur mésintelligence, envain il auroit essayé de les assujétir. Les généraux romains ses successeurs ont aussi plus réussi par ces moyens que par la force des armes, ils ont même été obligés de s'arrêter après des victoires, pour ne pas compromettre leurs premiers succès, et de se couvrir de murs et de remparts de plusieurs lieues d'étendue, contre les irruptions dont leur conquêtes étoient menacées. Ainsi en agirent les empereurs, *Adrien*, *Antonin le pieux* et *Marc Aurèle*. *Sévère* sépara l'Angleterre de l'Ecosse, par une muraille munie de tours et de fossés. Les Romains coupèrent aussi toute l'île par des routes. Il fallut pour y réussir, applanir des montagnes, abattre les forêts, percer les rocs, dessécher des marais. Les Romains le faisoient moins pour l'utilité des habitans, qu'afin de se procurer la facilité de transporter promptement, leurs troupes, et de se trouver toujours en mesure contre un peuple abattu, terrassé et jamais soumis.

2944. *César* donne pour prétexte à la guerre qu'il fit aux Bretons, quelques secours qu'ils avoient envoyés aux Gaulois ; mais il laisse apercevoir que le véritable motif fut l'ambition, l'amour de la gloire et l'esperance du butin dans un pays neuf. Il étonna les habitans par la vue de ses vaisseaux, dont la forme leur étoit inconnue, et par la promptitude de ses mouvemens. Il les battit, les mit en fuite, et laissa un camp d'une légion pour les contenir pendant qu'il retournoit dans les Gaules ; mais il ne fut pas plutôt parti, qu'ils attaquèrent la légion. Le général romain revint au secours de ses soldats, vainquit encore, et assura son triomphe par des négociations. *Auguste* profita de la division que *César* avoit mise entre les Bretons, pour soutenir dans ce pays l'autorité de l'empire. *Tibère* la négligea. *Caligula* montra un grand desir d'y porter l'aigle romaine ; mais il ne fit que la montrer de loin. Cet insensé sachant que les Bretons l'attendoient de pied ferme sur leur rivage, étend son armée sur la côte de la Belgique, et fait sonner la charge. Tous ses soldats selon l'ordre donné, se dispersent, courent, ramassent des coquillages dont ils rem-

plissent leurs casques, comme d'un précieux butin. L'empereur instruit le sénat de cette belle expédition, et demande le triomphe qu'on n'osa lui refuser.

Moyennant une guerre civile qu'il fomente, l'empereur *Claude* soumet une petite partie de la Bretagne, triomphe à Rome, et reçoit le surnom de *Britannicus*. *Tite* et *Vespasien* continuant les victoires, prennent des rois et des reines. *Agricola* réduit l'occident de l'île en province romaine. Lui, *Sévère* et les autres généraux romains, ses successeurs, se couvrent de boulevards contre l'Orient habité par les Pictes. Aux incursions de ces barbares, les Bretons trouvoient doux de pouvoir opposer les légions romaines. Il y en avoit toujours au centre de la Bretagne. De leur sein sortit *Constantin* qui devint empereur. Les désastres de l'empire firent rappeller les légions, où elles se fondirent faute d'être recrutées. Les Bretons abandonnés à à eux-mêmes éprouvèrent des malheurs qu'ils décrivent pathétiquement dans une lettre au consul *Aetius*, dont la suscription est ainsi : *Les soupirs des Bretons au consul* Aëtius. « Les bar-

« bares, disent ils, nous poussent vers « la mer, et la mer nous pousse vers « les barbares. Ainsi de deux genres « de mort qui se présentent sans cesse « à nos yeux, nous sommes contraints « de choisir l'un ou l'autre, d'être « submergés, ou d'être égorgés ».

Ils n'avoient alors que des rois. *Gildas*, historien toujours monté sur le ton larmoyant et plaintif, dit que les Bretons ne mettoient sur leur trône que des hommes fameux par leur cruauté. Que ceux qui leur avoient conféré l'autorité suprême, les faisoient massacrer, moins à cause de leurs crimes, que pour avoir occasion d'en mettre de plus mauvais à leur place ; que si quelqu'un de ces princes paroissoit plus humain que les autres, ils le regardoient comme un lâche, et lui prodiguoient les outrages. On attend de pareils princes, que du moins ils dédommageront leurs peuples par quelques qualités utiles, qu'ils les défendront contre les Pictes et les Ecossais leurs ennemis. Point du tout, ils laissèrent errer ces barbares sur leurs terres, le fer et la flamme à la main. Les malheureux Bretons réfugiés dans les bois et les cavernes, n'y étoient pas encore en sureté contre la

fureur dévastatrice de leurs ennemis; une grande partie se sauva dans l'Armorique, canton de la Gaule, actuellement la *Bretagne*. Le désespoir rendit des forces à ceux qui restoient. Ils se jetèrent en furieux sur leurs ennemis. Le succès couronna leurs efforts, mais une famine horrible vint combler leurs malheurs. Dans ces fléaux, *Gildas*, historien chrétien, reconnoît la main de Dieu qui s'appésantissoit sur les Bretons, ou les soulageoit, selon que leurs crimes, sur-tout ceux du clergé, appelloient sa vengeance, ou que leur repentir sollicitoit sa miséricorde.

Vortigène, le seul de leurs rois que l'on nomme, prince indolent et inhabile, quoique avide et cruel, réveillé par les clameurs de son peuple, assemble un conseil pour délibérer sur le parti à choisir dans ces fâcheuses extrémités. On y prend la résolution, croyant ne pouvoir se soutenir par soi-même, d'appeller à son secours des étrangers. Le choix tombe sur les *Saxons*, peuples de la Germanie, originaires de la *Chersonèse Cymbrique*, arrivés de-là vers le Danemarck, dans un canton nommé *Angel* d'où s'est formé le nom *Anglia*, et pour lors établis sur les côtes

Après J. C. 457.

de la Zélande. Ils s'étoient fait connoître aux Bretons par leurs pirateries. Cette nation dégénérée d'esprit comme de courage, s'imagina pouvoir se faire des défenseurs de ceux qui la pilloient, elles les mit au milieu de ses campagnes cultivées, et de ses domaines peuplés de bestiaux. Les *Saxons* n'abordèrent d'abord qu'au nombre de cinq cents. Ils se comportèrent bien contre les ennemis de leurs hôtes; mais ils remontrèrent que leurs succès seroient bien plus décisifs s'ils avoient plus de combattans; on leur permit d'en faire venir.

Hengist leur chef appelle une seconde colonie, puis une troisième. Il ne demande pour propriété à lui assurée, qu'autant de terrein qu'en pourra couvrir une peau de taureau. Un si petit don ne peut se refuser. L'habile *Saxon*, comme avoit fait autrefois *Didon* en Afrique, coupe ce cuir en lanières très-minces, et en entoure un espace assez grand pour y construire une bonne forteresse. Avec la troisième colonie, il fait venir *Roëne* sa fille. Les charmes de la princesse fascinent les yeux de *Vortigène*, et les ferment sur la multitude des maîtres qu'il se

donne, sous le nom d'Auxiliaires; et sur les fers qu'il forge à son peuple, en prenant l'étranger si bien accompagné pour son beau-père. La nation ne partagea pas son aveuglement. L'époux de *Roëne* fut déposé, et *Vortimer* son fils mis à sa place. Il ne régna que six ans. Après sa mort, *Vortigène* remonta sur le trône. Pendant cet intervalle, *Hengist* s'étoit cantonné dans le pays de *Kent* et y forma le premier royaume Saxon.

Pendant cent trente ans de guerre contre les Bretons, les Saxons toujours fortifiés par des recrues d'Allemagne, s'augmentèrent au point qu'ils établirent sept royaumes, ce qu'on appelle l'*Heptarchie Saxonne*. Les Bretons diminuèrent d'autant. Une partie alla grossir la colonie d'Armorique, l'autre se réfugia dans le pays de Galles qu'elle partagea en six districts, qu'on honora du nom de royaumes. Le reste s'incorpora aux vainqueurs, non à titre d'alliés et d'égaux, mais plutôt comme des esclaves traités avec une extrême dureté par ces maîtres impérieux.

Les Bretons méritoient ce sort, si on en croit *Gildas*, qui fait un portrait affreux de leurs mœurs. Leurs

rois, dit-il, sont de vrais tyrans. Ils ont des femmes, mais ils entretiennent un commerce criminel avec des prostituées. Leurs sermens sont autant de parjures. Ils n'entreprennent que d'injustes guerres. Obligés de punir les voleurs, ils gardent près d'eux les plus grands, et les admettent même à leur table. Les juges qu'ils choisissent ne sont redoutables qu'aux innocens. L'historien note ensuite chacun de ces rois par le vice qui lui est propre, ou par une accumulation de vices qui leur sont communs. Un *Constantin* adultère, assassin des princes héritiers du trône, entre les bras de leur mère. *Aurélius Conanus* aussi incontinent et plus cruel. *Vortipore*, mauvais fils, tyran de ses peuples, livré à toutes les infâmies d'un vieux débauché, séducteur de sa propre fille. *Cuneglasus* ajoutant à l'adultère le crime d'avoir fait rompre le vœu de chasteté religieuse à sa complice.

Maglocunus, d'une grande taille, guerrier fameux, d'une prodigalité excessive, usurpateur du trône, touché de remords, pénitent dans un monastère, ennuyé de son repentir, retournant à sa femme; aussi infidèle à son

épouse qu'à sa pénitence, il quitta la discipline pour le poignard, se défit de sa femme, et épousa celle de son neveu, qui bien digne de lui, avoit aussi su se défaire de son mari.

Gildas, qui ne sait que gémir, en rapportant ces forfaits vraiment déplorables, a négligé de nous transmettre les vertus de quelques bons princes, qui, selon le cours ordinaire des choses, ont dû s'entremêler à ces mauvais. De même, puisqu'il convient qu'il y avoit de bons évêques, en ne nous faisant point grâce des désordres de plusieurs pontifes, simonie, ignorance, mauvaises mœurs, orgueil, avidité de richesses, il étoit convenable qu'il nous fît connoître les prélats dont les qualités éminentes ont certainement dans ce tems de dépravation, consolé l'église bretonne. Le progrès du christianisme entre les Saxons, atteste les vertus du clergé qui l'enseignoit. Ces peuples avoient apporté de la Germanie le polithéisme des Cimbres, et leur culte homicide. Ils abjurèrent insensiblement ces erreurs insensées et barbares, mais il se passa plusieurs siècles avant que l'église d'Angleterre brillât de l'éclat qui l'a rendu si célèbre.

En abandonnant cette île et rentrant sur le continent, nous trouvons toutes les nations qui ont contribué à la dissolution de l'empire romain, et se sont ou perdu elles-mêmes, soit en s'incorporant avec d'autres, soit en se détruisant par leurs propres victoires, ou qui subsistent encore mères des peuples auxquels elles ont transmis leurs noms. Nous recueillerons sous les titres de chacune d'elles les faits principaux qui les ont mené à une régénération glorieuse ou à leur destruction.

HUNS.

Huns. L'histoire d'un fleuve qui, dès sa source, roule majestueusement ses eaux, se partage, se réunit, dévaste et féconde, se précipite dans des gouffres, y coule ignoré, s'en élance bouillonnant, et va se perdre en masse ou en ruisseau dans le vaste sein des mers, cette histoire est celle des Huns, Goths, Visigoths, Vendales et autres peuples septentrionaux, que nous allons crayonner. La plupart étoient déjà redoutables, quand ils ont commencé à être connus. L'appât du gain les séparoit, la nécessité d'une défense commune

les rapprochoit. Ils ont peuplé des pays inhabités, rendu désertes des contrées florissantes. Leur fureur s'est quelquefois assoupie; alors leur repos les faisoit oublier; mais quand le son de la trompette les réveilloit, ils recommençoient leurs ravages, jusqu'à ce qu'ils allassent se confondre dans l'Océan des nations. Tels ont été les Huns dont nous allons parler.

Veut-on savoir l'origine que leur supposent la haine et le ressentiment de leurs horribles cruautés ? La voici dans les termes de l'historien *Jornandès* : « Un roi goth étant entré dans les terres » des Scythes, découvrit parmi eux » un nombre prodigieux de sorcières. » Pour éloigner de son armée ces » femmes abominables, il les chassa » dans le désert, où les esprits impurs, » qui fréquentoient ces lieux solitaires, » devinrent amoureux d'elles; et de ce » commerce nacquit la nation des » Huns. » Qui croiroit que cette fable a été réfutée sérieusement? A notre avis, *Jornandès* n'a voulu faire entendre autre chose, sinon que les Huns étoient un peuple si horrible, qu'il n'a pu être vomi que par l'enfer.

Les historiens les font sortir d'entre

les Scythes, derrière le mont Caucase. Ils les partagent en deux divisions; l'une, sous le nom de *Huns blancs*, gagne le voisinage de la Perse, se fixe dans des campagnes agréables, y prend des mœurs douces, dont il faut cependant excepter la coutume suivante. Chacun de leurs chefs se choisissoit une vingtaine d'amis, qui partageoient son opulence et ses plaisirs pendant sa vie; et qui, à sa mort, étoient tous enterrés avec lui dans le même tombeau. D'ailleurs, ces Huns blancs étoient équitables entre eux, justes à l'égard de leurs voisins, n'attaquoient point, mais ne se laissoient pas attaquer impunément. Les Perses se sont plus d'une fois repenti de les avoir provoqués. Les races des vainqueurs et des vaincus se sont confondues par la proximité.

L'autre division des Huns, beaucoup plus forte et plus nombreuse, conserva ses habitudes féroces. Dès le berceau, ils en donnoient des leçons à leurs enfans, en leur tailladant le visage; les uns disent pour les rendre hideux et terribles, les autres, pour les accoutumer à souffrir. Ils n'avoient pas de maisons, pas même de cabanes; ils les appeloient *les tombeaux des vivans*. Ils

passoient leur vie à cheval, y mangeoient, y dormoient. On disoit en commun proverbe; *que les Huns ne savoient pas marcher.* La peau des bêtes leur servoit de vêtemens. Leurs femmes n'étoient ni mieux parées, ni plus délicates sur la nourriture. Un chef vainqueur étoit pour eux un dieu. Ils se soumettoient à toutes ses volontés. Vaincu, il devenoit moins qu'un homme; ils le massacroient. On ne parle pas de leur religion, qui sans doute étoit peu raisonnée dans le tumulte des camps, et barbare comme eux.

Ces Huns parvinrent, de proche en proche, de derrière le mont Caucase, dont ils s'étoient ouverts les flancs, au Palus Méotide. Ils regardoient cette barrière comme le bout du monde, et le terme de leurs courses, lorsqu'ils furent agréablement détrompés par un heureux hasard. Une biche poursuivie par des chasseurs Alains, établis de l'autre côté de ces marais, regardés comme impraticables, se sauva du côté des Huns. Ceux-ci suivirent la route que la biche s'étoit tracée dans le marais, et le passèrent. Ils découvrirent les belles plaines qu'arrose le Tanaïs, Après J. C. 376.

bien préférables à leurs terres fangeuses toujours couvertes d'un épais brouillard. Le rapport qu'ils en firent à leurs compatriotes, les détermina à tenter le passage. Ils réussirent, chassèrent les Alains, et se répandirent de-là dans l'empire. Les historiens y suivent leur marche, comme les Africains et les Asiatiques suivent celles des sauterelles dévorantes. Les vestiges de leurs pas sont des empreintes de sang dans des cendres.

441. Attila. Souvent les Huns *nombreux*, dit l'historien *Ammien*, *comme les sables de la Lybie*, se trouvèrent en opposition avec les Goths, Vandales et autres barbares, *multipliés comme les étincelles de l'Ethna*. L'empire romain étoit leur champ de bataille. Ces maîtres du monde payoient des tributs déguisés sous le nom de présens à ces hordes effrénées, qu'ils ne pouvoient repousser entièrement de leurs frontières. Ils employoient aussi la ressource de les soudoyer, d'en prendre des corps considérables dans leurs armées, et de détruire aussi les uns par les autres. Mais cet expédient devint fatal à ceux qui l'employoient. Les Huns, incorporés aux armées romaines, se formèrent à leur

discipline, et devinrent des corps redoutables, quand ils purent se réunir sous des chefs capables de projets et de conduite. On compte entre ces chefs, *Uldin*, qui donna de justes inquiétudes à *Théodose le grand*, *Rougas*, qui menaça Constantinople, *Uptar*, qui se rendit puissant dans les Gaules, et beaucoup d'autres dont on ne connoît que les noms : mais par le peu qu'on en sait, on voit qu'ils portèrent la terreur de leurs armes, des bords de l'Asie aux extrémités de l'Europe, et qu'ils furent de dignes précurseurs du fameux *Attila*.

Ce prince avoit un frère nommé *Bléda*. *Roas*, leur oncle, leur laissa le sceptre des Huns.

Il ne faut pas croire que les armées ne fussent composées que de Huns. On compte jusqu'à onze nations, entre lesquelles se trouvent des Suèves, des Gépides, des Sarmates et autres barbares qui marchoient sous ses étendards. On a donné à ces rassemblemens le nom général de Huns, ou parce qu'ils en étoient le principal corps, ou parce que le chef qui le commandoit, étoit de cette race. Nous disons le chef, car *Attila* ne souffrit pas long-tems un col-

lègue. Il fit assassiner son frère *Bléda*. Son autorité alors étoit reconnue depuis les bords du Rhin, jusqu'aux frontières septentrionales de la monarchie Persanne. Il conçut le dessein d'occuper les trônes d'Orient et d'Occident, ou de les renverser; mais n'ayant pu ni l'un ni l'autre, il prit plaisir à humilier les empereurs, et à les avilir, en exigeant d'eux des sacrifices de provinces ou d'argent en forme de tributs, et leur imposant des conditions outrageantes, telle que celle qu'il prescrivit à *Théodose II*, de lui remettre des princes du sang des Huns, qui s'étoient sauvés à sa cour. Ils lui furent renvoyés, et il les fit mettre en croix.

Le caractère dominant d'*Attila* étoit l'orgueil. On obtenoit ses bonnes graces en se prêtant à cette passion. *Couridachus*, roi d'une nation voisine, s'étant conduit avec lui d'une manière équivoque, fut mandé par l'impérieux monarque. Au lieu de venir il répondit : « Jamais il ne me seroit possible de « soutenir l'éclat d'une si grande divi- « nité. » Cette flatterie lui valut mieux qu'une justification. Le roi des Huns s'honoroit du nom de *fléau de Dieu*, que lui donna l'univers indigné. Pourvu

qu'il tînt à la divinité, peu lui importoit à quel titre. Les rois, les princes qui l'environnoient, l'observoient en silence, étudioient ses gestes et osoient à peine lever les yeux sur lui.

Attila avoit le teint noir, la taille courte, la poitrine large, le nez écrasé, les yeux petits. Son insolente férocité éclatoit dans sa démarche, ses regards, ses mouvemens. Il ne falloit que le voir pour juger qu'il étoit né pour troubler le repos du monde. Il n'auroit pas pu dominer une nation aussi vaillante que les Huns, s'il n'avoit pas en lui-même une bravoure à toute épreuve. A la différence des barbares qui ne comptoient que sur leur courage, il ne négligeoit pas à la guerre les stratagêmes, les machines et les ressources de l'art. La bonne foi n'étoit pas la base de ses traités. Il s'y permettoit plus que de la finesse. Cependant il étoit extrêmement juste à l'égard de ses sujets, ne leur demandoit d'impôts que ce qu'ils pouvoient payer. Il pardonnoit volontiers à ceux qui se soumettoient; jamais il n'abandonna ceux qu'il avoit pris sous sa protection.

Soit affectation, soit goût, il éloignoit de lui tout ce qui avoit un air de faste.

Son épée et le harnois de son cheval n'étoient enrichis ni d'or ni de pierreries, quoique ce luxe fût ordinaire à sa cour. Ses convives étoient servis en or et en argent, de mets recherchés. On n'en mettoit devant lui que de très-simples, sur une assiette de bois. Sa coupe étoit aussi de bois. Il étoit grave et sérieux à table. Une plaisanterie qui fit rire des ambassadeurs romains qu'il traitoit, n'obtint pas de lui un sourire. Mais s'il étoit sobre en public, il se dédommageoit amplement de cette contrainte, en buvant largement dans les repas particuliers. On lui reproche une incontinence effrénée. Il avoit, non pas quelques femmes, mais *un grand troupeau*, dit un historien. Il paroît qu'il y en avoit une, maîtresse de toutes les autres. On en juge parce que *Priscus*, envoyé par *Théodore*, étant allé leur porter des présens, en trouva une nommée *Recha*, assise sur son lit, et les autres à terre, occupées à travailler autour d'elle.

Attila ne négligeoit pas les petits moyens, souvent plus efficaces que les grands, pour attirer la confiance de la multitude. L'épée de *Mars* avoit été de tout tems en grande vénération chez

les Scythes, ancêtres des Huns. Le hasard ou l'adresse d'*Attila* en fit trouver une qui lui fut apportée en grande pompe, comme étant celle du dieu. Le monarque la reçut avec un respect extrême, comme un présage qu'il devoit étendre ses conquêtes, jusqu'aux bornes les plus reculées de la terre. Le soldat crédule enflammé par cet augure, sous l'égide du dieu de ses ancêtres, ne connut plus ni dangers ni obstacles.

Les subterfuges de *Théodose*, pour détourner les armes d'*Attila*, lui furent inutiles. Ce chef d'une armée pétillante d'impatience, avoit besoin de la guerre. Il ravagea la Thrace, la Macédoine, la Grèce, et donna des alarmes à Constantinople. L'empereur après avoir perdu des armées entières, opposa à ce torrent six mille livres pesant d'or, promit d'en payer douze mille tous les ans, se soumit à d'autres conditions honteuses pour le rachat des prisonniers et l'abandon des transfuges qu'il livra. *Théodose* donna les mains à un complot qui se forma sous ses yeux, contre la vie de son ennemi : il fut découvert. *Attila* pardonna, mais pour de l'argent. L'empereur *Marcien*, successeur de

Théodose voulut se rédimer du tribut. Il répondit fièrement aux Huns qui vinrent le demander : « *Théodose* n'est « plus, moi, j'ai de l'or au service de « mes amis, et de l'acier pour mes en- « nemis. » Cette hauteur réussit. *Attila* crut prudent de laisser *Marcien* en paix, et se tourna contre *Valentinien III*, empereur d'Occident.

Ce prince avoit une sœur nommée *Honorie ;* en même tems qu'il étoit monté sur le trône, elle avoit été déclarée *Auguste*, ce qui lui donnoit une espèce de droit à l'empire; mais ce titre ne lui attribuoit aucune autorité : c'étoit même peut-être une raison de ne pas souffrir qu'elle se mariât; et elle désiroit l'un et l'autre. Elle écrivit à *Attila*, le pria de venir la délivrer, lui offrit sa main, et lui envoya un anneau pour gage de sa foi. Le roi des Huns prit ce gage comme le sceau d'un engagement sérieux. Il demanda la princesse en mariage. On la lui auroit volontiers accordé, mais il demandoit pour dot la moitié de l'empire. *Honorie* mit fin elle-même aux prétentions qu'elle avoit fait former. L'ennui du célibat la mit dans un état qu'on voulut faire passer au roi des Huns, pour une suite

d'un hymen qu'elle avoit contracté. Il se paya de cette raison, parce qu'il vouloit endormir l'empereur sur des projets beaucoup plus étendus qu'il méditoit.

La rapidité des marches d'*Attila*, 452.
est toujours un sujet d'étonnement : c'est vraiment l'éclair qui part de l'Orient, et paroît en même tems en Occident. On l'a vu parcourir la Grèce, la Thrace, menacer Constantinople : il revient du fond de la Scythie, se jette en Allemagne, Trèves, Strasbourg, Spire, Mayence, nulle ville ne lui résiste : il entraîne à sa suite Hérules, Suèves, Quades, Marcomans, tous les peuples du nord, passe le Rhin, et à la tête, les uns disent de cinq, les autres de sept cent mille hommes, arrive près de Châlons sur-Marne, dans les champs Catalanniques. Il y étoit attendu par *Aëtius*, général Romain, accompagné de *Théodoric*, roi des Visigoths, de *Mérouée* roi des Francs, et d'une multitude de Sarmates, Saxons, Bourguignons, Belges, Armoricains, qui rendoient cette armée peu inférieure à celle d'*Attila*. La bataille fut une des plus sanglantes qui se soit jamais donnée. La nuit seule y mit fin. Le soleil en

éclairant le matin le champ du carnage, offrit aux yeux de vastes plaines couvertes de morts et de mourans, au nombre, dit-on, de trois cent mille. il n'y eut que le silence régnant dans le camp des Huns, qui fit connoître qu'ils avoient du désavantage; mais *Aetius* les voyant trop bien fortifiés, n'osa les attaquer. Soit jalousie, soit crainte de n'être pas lui-même en sureté, au milieu de tant d'auxiliaires, il les engagea à retourner chez eux, comme s'il n'en avoit plus besoin.

Cette espèce de défection fit reprendre à *Attila* le projet qu'il avoit toujours eu de marcher droit à Rome. Il passe les Alpes avec sa célérité ordinaire. Arrêtés devant Aquilée, défendu par l'élite des troupes Romaines, ses soldats se décourageoient. Le général qui savoit profiter de tout, leur fait remarquer que des cigognes apparemment effrayées par le fracas d'un siége, fuyoient emmenant avec elles leurs petits. « Elles abandonnent la ville, leur « dit-il, parce que leur instinct leur « apprend que sa ruine est prochaine. » Il donne l'assaut après cette prédiction, et emporte la ville. Elle fut pillée et réduite en cendres. Trévise, Crémone,

Mantoue, Bergame éprouvèrent le même sort. Les malheureux habitans de ces contrées se réfugièrent dans les marais formés à l'extrémité de la mer Adriatique, et y fondèrent Venise. Milan fut enseveli sous ses ruines. Rome trembloit; mais *Valentinien* détourna ce torrent dévastateur, toujours par une digue d'argent. Aussi *Attila* se fit-il peindre en vainqueur, et l'empereur et ses courtisans apportant sur leurs épaules des sacs d'argent qu'ils versoient à ses pieds.

Après avoir rançonné Rome, le roi des Huns parut méditer une entreprise contre constantinople. Mais ce n'étoit, dit-on, qu'une feinte, pour cacher le dessein qu'il avoit de retourner dans les Gaules, et d'y aller effacer l'affront que lui avoient fait essuyer les rois de ces contrées qui s'étoient joints à *Aëtius*. On ne sait où l'arrêta la fête qu'il donna à son armée à l'occasion de ses noces avec une beauté extraordinaire nommée *Ildico*. Transporté de joie, il but avec excès contre sa coutume. Comme il tardoit le lendemain à paroître, on entra de force dans sa chambre, on le trouva mort, apparemment frappé d'apoplexie. Sa jeune épouse étoit à

côté de lui le visage couvert d'un voile et fondant en larmes. On ignore quels jours succédèrent pour elle à une nuit si funeste.

Le corps du monarque fut transporté avec pompe dans une vaste campagne, et déposé sous une tente de soie. Des cavaliers choisis dans toute la nation, en firent plusieurs fois le tour, chantant tristement les exploits de leur roi. On donna un grand festin qui dura bien avant dans la nuit, et on enterra secrétement le corps renfermé dans trois cercueils d'or, d'argent et de fer. On mit autour les plus belles armes, et les plus riches dépouilles qu'il avoit enlevées, et la cérémonie se termina par égorger tous ceux qui avoient été employés à son enterrement, de peur qu'ils n'enlevassent le trésor, ou ne le révélassent à d'autres. Avec ce prince finit l'empire des Huns. Une guerre civile entre une multitude d'enfans qu'il laissoit, en commença la dissolution. Il est aisé de concevoir que cette armée une fois désunie, se répandit de tous côtés, sans ordre et sans discipline. Las de piller, des corps entiers apportèrent leur butin dans différens cantons où ils s'établirent: leurs intérêts changèrent. On les voit sous

des rois, sous des reines, défendre l'empire et y faire des irruptions, se faire assigner des provinces ou les prendre; les Huns *Uturguriens*, se battre avec les Huns *Cuturguriens*. *Bélisaire* les défait tous deux, après qu'ils se sont affoiblis. Les francs sous les quatre fils de *Clotaire*, les repoussent au-delà du Danube. On les voit reparoître sous *Charlemagne*, qui les soumet; et enfin on croit qu'ils sont restés en corps de nation dans la *Pannonie*, qui des *Ugri* Huns a pris le nom de *Hongrie*.

GOTHS.

Les Goths, Visigoths, Ostrogoths, et autres peuples qui suivent, ont donné lieu sur leur origine à des recherches aussi pénibles qu'infructueuses. Ainsi que les Huns, dont nous avons parlé, on les fait venir des glaces du Nord, d'où ils s'empressoient de s'échapper, sitôt qu'ils se sentoient assez forts pour aller chercher des climats plus doux. Qu'est ce que c'étoit donc que les pays d'où ils sortoient, pour leur avoir préféré la Suède, la Norwège et la Laponie, les bords et les îles de la Baltique? C'est-là où nous les prendrons; et en

794. Goths.

général, c'est de l'endroit où tous ces peuples, Cimbres, Teutons et autres, ont formé leurs premiers rassemblemens, après avoir quitté leur terre natale, que nous les ferons partir pour leurs invasions dans le Septentrion et le Midi. Comme une nuée sombre, ils ont couvert notre horizon. Les lumières de l'histoire en percent difficilement l'épaisseur, et ne produisent que quelques éclairs, où on entrevoit, non sans peine, des singularités en fait de mœurs, des actions et des évènemens en petit nombre, qui méritent d'être recueillis.

Les Goths, les Gètes et les Cimbres, sont le même peuple. Ils parloient la même langue. *Woden*, grand magicien, est le premier conquérant Goth. Il s'établit en Suède, y apporta, y trouva, ou y inventa les caractères *Runiques*, qui sont l'ancien Gothique. *Woden* étoit non-seulement sorcier, mais encore poëte. On lui fait porter des peuplades en Prusse, en Livonie, dans une grande partie de la Moscovie, et dans la Tartarie, où il a laissé sa langue chez les Tartares Précops. L'hospitalité étoit, chez ces peuples, en grand honneur, ainsi que la poligamie. Un homme n'y étoit estimé qu'à proportion du nombre

de ses femmes. Delà une multitude d'enfans, qu'ils ne laissoient pas languir auprès de leurs pénates. Ils n'en gardoient qu'un seul. Si-tôt que l'âge le permettoit, les pères les envoyoient chercher des établissemens dans d'autres pays; de-là aussi ces essaims de dévastateurs renaissans. On les a appellés *Visigoths*, *Goths* de l'*Est*, *Ostrogoths*, *Goths* de l'*Ouest*. Ils punissoient de mort l'adultère, sans doute les femmes, car les hommes qui font les loix ont toujours su se ménager. Ils portoient des souliers de crin, et n'avoient rien qui couvrît leurs jambes et leurs cuisses. Leurs habits ne passoient pas les genoux, étoient, pour l'ordinaire, verds, bordés de rouge. Ils tressoient leurs cheveux, se servoient à la guerre de lances recourbées et de haches.

Caracalla fut le premier qui se brouilla avec les Goths, et qui attira leurs armes contre l'empire. Depuis ce tems, ce ne fut plus qu'une suite non-interrompue de guerres, accompagnées de tous les excès familiers aux peuples indisciplinés. Il suffira de les indiquer. L'empire paya de bonne heure aux Goths une espèce de tribut. L'empereur *Alexandre* étoit originaire

Après J. C. 215.

de leur nation. Sa mort violente leur donna occasion de s'emparer de la Thrace et de la Mœsie. Les Ostrogoths voulurent y avoir leur part, et furent vaincus. Les vainqueurs, défaits à leur tour par l'empereur *Dece*, lui demandèrent la paix à des conditions raisonnables. Il la refusa. Le désespoir leur donna des forces. Ils taillèrent son armée en pièces. Lui même périt dans la bataille. *Gallus*, son successeur, se soumit à un tribut.

256. Les Goths étoient divisés en plusieurs troupes. Une d'elles ravagea la Grèce, et pilla le temple d'Ephèse. Une autre pénétra en Asie, désola toutes les provinces sujettes à l'empire, équipa une flotte formidable, et ayant passé le Bosphore, dévasta les côtes de la Grèce, secondée par une armée de terre qui la suivoit. Les vents, la peste, et quelques combats heureux, délivrèrent les Romains de l'un et de l'autre. Mais une division échappée à ces malheurs, recommença les pillages, et se fortifia assez pour mériter qu'*Aurélien* marchât en personne contre ces Goths. Il triompha d'eux sur un char attelé de quatre cerfs, qu'il avoit pris à *Cannabaud*, un de leurs rois. Entre les morts

et les prisonniers, se trouvèrent plusieurs femmes habillées en hommes, qui avoient vaillamment combattu. *Dioclétien* les vainquit sur le Danube. On les voit ensuite dans les Gaules mettre en fuite les Bourguignons et les Vendales, et être à leur tour chassés par *Constantin*, avec lesquels ils font alliance, et l'aident à s'affermir sur le trône. Trop fiers de ce service, ils deviennent exigeans. *Constantin* contient ces bienfaiteurs dangereux par une victoire si visiblement miraculeuse, que beaucoup d'entre eux embrassent la religion chrétienne.

Leur nouvelle religion, ne les rendit ni moins remuans, ni moins inquiétans. De tems en tems il s'élevoit entr'eux des chefs qui devenoient de grands conquérans. Un d'eux nommé *Ermenris*, vainqueur de tous les peuples septentrionaux, a été comparé à *Alexandre* le Grand. Le nom d'*Alaric* est encore célèbre. Les différens entre *Arcadius* et *Honorius*, ou plutôt entre *Rufin* et *Stilicon*, leurs ministres, firent jouer à ce prince un rôle important dans les affaires de l'empire. *Rufin* l'attira dans la Grèce, qui dépendoit de l'empire d'Orient qu'il gouvernoit, Alaric. 395.

afin qu'*Arcadius* voyant ses état attaqués ne pût se passer de lui. En effet, *Stilicon* courut au secours de la Grèce, qui n'étoit pas de son département, dans l'espérance d'en venir aux mains avec son rival et de le perdre. Ces deux ambitieux, *Gainas*, *Tribigild*, *Radagaise*, tous capitaines Goths, appellés dans l'empire et chassés; d'abord à la solde des empereurs, puis combattant contr'eux, périrent misérablement. *Alaric* seul se soutint. Las d'être pour ainsi dire le jouet de la politique romaine, recherché avec empressement quand il pouvoit être utile, négligé avec dédain quand on n'avoit pas besoin de son secours, il arracha d'*Honorius* une promesse de quatre mille livres pesant d'or, pour s'éloigner des murs de Rome; mais l'empereur différant, sous des prétextes de le satisfaire, *Alaric* revint devant cette ville, et l'abandonna au pillage. Il mourut peu de tems après.

Ataulphe commença à transporter la puissance des Goths et Visigoths en Espagne. Il fut massacré ainsi que *Sigéric*. Son successeur *Vellia* sans perdre de vue l'Espagne, fixa le siége de l'empire de sa nation à Toulouse. *Theo-*

doric I et *Thorismond* prince belliqueux s'y soutinrent. Ce dernier est appellé par un historien du tems, *le hautain et intraitable roi de Gothie.* Il fut assassiné par les officiers de son armée, excités à ce qu'on croit par par *Thodoric II*, son frère, qui le remplaça. Il professa une amitié sincère pour les Romains. Aussi le laissèrent-ils pousser tranquillement ses conquêtes en Espagne. *Théodoric* y établit solidement son empire, et lorsqu'il comptoit jouir, le même crime qui lui avoit procuré le trône l'en précipita, par la main d'*Eric* son frère. Celui-ci chassa les Romains d'Espagne. Il s'empara de presque tout ce qui leur appartenoit dans les Gaules. Ce prince gouverna ses peuples avec un sceptre de fer; mais il aimoit la justice, et il leur donna des lois que ses successeurs ont perfectionnées. *Eric* tenoit sa cour à Bordeaux. Elle étoit brillante et nombreuse. *Sidonius* qui l'avoit vu, dit que les Saxons, les Francs, les Hérules, les Bourguignons et même les Romains y avoient un air suppliant. Sa grande pénétration et la hardiesse de ses entreprises le faisoient redouter. Il étoit Arien zélé, et persécuteur des catho-

liques. Sous son règne, les siéges épiscopaux qui vaquèrent ne furent point remplis. Il croyoit porter par-là une atteinte mortelle à la religion, qui cesseroit d'être pourvue de dignes ministres inférieurs, dont le choix ne pouvoit être bon que fait par les évêques : c'est la remarque de *Sidonius*.

453. Pendant que les Goths et les Visigoths prospéroient dans les Gaules et en Espagne, les Ostrogoths se rendoient redoutables dans la Pannonie, l'Esclavonie, et dans tous les pays qu'arrose le Danube, jusqu'en Italie. Ils repoussoient les Huns, les Allemands et les Sarmates, et donnoient la main aux Visigoths dans les Gaules. Ces succès s'obtenoient sous *Théodomir*, et furent bien augmentés par son fils *Théodoric III*. Ce prince, d'abord fort attaché à l'empereur *Zénon*, jusqu'à commander ses armées, rompit avec lui, se raccommoda, et après des victoires qui donnèrent beaucoup d'inquiétude à l'empereur de Constantinople, l'Ostrogoth se laissa appaiser par de l'argent, des terres et des honneurs que *Zénon* lui prodigua dans la capitale de son empire. Dans cette entrevue, il persuada à *Théodoric* de tourner ses armes

contre *Odoacre*, roi des Hérules, qui dédaignant le titre d'empereur de Rome, avoit pris celui de roi d'Italie, et établi son trône à Ravenne.

Theodoric, part de la Moesie qu'il habitoit, avec un nombre infini de combattans qui conduisoient avec eux dans des chariots leurs femmes, leurs enfans et tous leurs effets. Faute de vaisseaux, il fallut tourner la mer Adriatique. Un voyage d'hiver, la peste, la famine firent beaucoup de ravages dans cette multitude. Heureusement *Odoacre* disputa peu la victoire dans une première bataille, qui ouvrit à *Théodoric* les portes de Milan et de Pavie; mais plusieurs de ses capitaines gagnés ou mécontens l'abandonnèrent, et il fut obligé de rester enfermé dans Pavie, pendant qu'*Odoacre* tenoit et ravageoit la campagne. Des recrues abondantes pénétrèrent jusqu'à *Théodoric*, remplacèrent ses déserteurs, et le mirent en état de renfermer à son tour *Odoacre* dans Ravenne. Le siége dura trois ans, pendant lesquels *Théodoric* se rendit maître de toute l'Italie, et enfin de Ravenne. *Odoacre* la céda à la seule condition, dit on, d'avoir la vie sauve, encore ne fut-elle 483.

pas observée. On accuse *Théodoric* de l'avoir assassiné de sa propre main sous prétexte d'une conspiration que ce captif tramoit contre lui. Le vainqueur laissa aux peuples d'Italie les loix romaines qu'ils suivoient, et jusqu'aux magistrats: politique qui assura sa puissance.

VANDALES.

Vandales. 215. Les Vandales tirent leur nom d'un mot gothique qui signifie errer. Ils étoient Goths d'origine, et errans d'habitude. Une nation vagabonde n'a point d'annales. Ce n'est que dans les fastes des peuples qu'elle a tourmentés, qu'on peut trouver quelques souvenirs de ses actions. Par cette raison, c'est dans l'histoire romaine qu'il faut recueillir le peu qu'on sait des Vandales. Ils parurent déjà redoutables sous *Caracalla*, attaquèrent avec succès l'empire sous *Aurélien*, qui cependant les força de se retirer. Ils allèrent porter leurs armes dans les Gaules, y furent vaincus par l'empereur *Probus*, se rejetèrent sur la Grèce d'où ils coururent en Espagne; et sous le fameux *Genseric*, ils passè-

rent en Afrique, où ils consolidèrent le trône de leur puissance.

Ce prince y fut appellé par *Boniface* gouverneur romain. Calomnié auprès de l'impératrice *Placidie*, et menacé de perdre son gouvernement, il invoqua le secours des Vandales. Réconcilié avec elle, il voulut s'en débarrasser par des présens ; mais *Genseric* les refusa, et continua à se fortifier par la prise des places fortes, entre autres de Carthage. Cette ancienne rivale de Rome se vit encore une fois en état de faire trembler ses ennemis. A la nouvelle des préparatifs que *Genseric* y faisoit, l'Italie fut effrayée. La capitale releva ses fortifications, et s'entoura de remparts, comme si l'ennemi étoit à ses portes. Mais ces précautions devinrent inutiles par la célérité du roi Vandale : il mit pied à terre en Sicile, et la conquit ; débarqua en Italie, prit Rome, la livra au pillage, et emmena la famille royale captive en Afrique. Ce qui avoit pu échapper à la rapacité de ses soldats, dans l'ancien domaine des Romains, il le leur fit retrouver par une nouvelle irruption en Italie. Il les enrichit aussi des dépouilles des îles de la Grèce qu'il parcourut en vainqueur ; mais il essuya 413. Genseric.

des échecs, et Rome vit encore une fois ses bataillons devant Carthage; mais *Genseric* fit un traité qui sauva la capitale. Il répara toutes ses pertes, devint plus puissant que jamais, et força l'empereur *Zénon* à renoncer à toute espèce de prétention sur l'Afrique qui étoit province romaine depuis quatre siècles.

SUEVES.

Suèves. L'an de J.C. 8.

Les Suèves du tems de *César* étoient reconnus pour la plus grande et la plus belliqueuse nation de la Germanie. On les place entre l'Elbe et la Vistule. Leur nom est tiré d'un mot qui signifie *mener une vie errante.* Ils obéissoient à des rois, avoient les mêmes mœurs que les autres Germains. On ne commence à avoir quelques lumières sur leur histoire, que du moment qu'ils ont eu des démêlés avec l'empire Romain. Ils se soumirent à *Tibère*, qui en transporta quelques milliers dans les Gaules. Il assigna des terres à d'autres au-delà du Danube : un détachement se domicilia en Frise. Pendant trois cents ans, ils furent pour l'empire un objet tantôt de crainte, tantôt de ressource.

Menaçant les provinces romaines, et y faisant de grands ravages, ou incorporés aux armées de l'empire, et repoussant avec elles les flots de barbares qui venoient inonder les frontières.

Pendant qu'une de leurs hordes très-nombreuses, étoit presque exterminée par *Aëtius* en Germanie, une autre pénétroit en Espagne qu'elle partageoit avec les Vandales et les Alains. *Rechila* leur roi se fait un état des pays environnans les villes de Mérida, Séville et Carthagène. *Rechiarius* son fils s'y fortifie, et se brouille avec les Romains. Inutilement prié par *Théodoric* roi des Visigoths son beau-père, de ne pas troubler la paix, il est défait et mis à mort. Sa succession excite une guerre civile entre les Suèves. Leurs princes passent rapidement sur un trône qui est ensanglanté par la mort violente de plusieurs d'entre eux. *Remismond* vainquit des rivaux qui lui disputoient la couronne. Il tenoit sa cour à Lisbonne avec éclat, et fort considéré des rois Visigoths alors les plus puissans de l'Espagne. Après sa mort, ils conquirent son royaume, et en firent un de leurs provinces. Ainsi finit le royaume des

Suèves qui ne dura pas deux cents ans. Ils avoient embrassé la doctrine d'*Arius*.

FRANCS.

Francs. 254. Nous ne ferons pas descendre les Francs de *Francus*, fils d'Hector, qui, après la prise de Troye, lorsqu'*Enée* transporta en Italie une partie de ses habitans fugitifs, seroit venu avec l'autre en Germanie, où il auroit formé une nation. Il est probable que les Francs furent dans l'origine un mélange de plusieurs nations germaines, auxquelles l'amour de la liberté fit donner le nom de *Francs*. Ils paroissent pour la première fois dans l'histoire, sous le règne d'*Aurélien*. Leur séjour étoit du côté de Mayence, sur les bords du Rhin, qu'ils passèrent souvent pour le pillage. On les trouve divisés en plusieurs branches, dont la principale étoit celle des *Saliens*. Le premier historien qui en parle, les représente comme un peuple perfide, tenant peu à ses sermens, adonné au mensonge, fort civil envers les étrangers, très-unis et très-justes entre eux, mais inquiétant pour les autres; ce qui faisoit dire à Eginard, chancelier de Charlemagne:

« J'aimerois bien à avoir un Franc « pour ami, mais non pour voisin ».

La première expédition qui les fait connoître, est celle de *Probus* contre eux. Ce prince les repoussa des Gaules, où ils avoient pris plusieurs villes. D'une partie des prisonniers, qui étoient en grand nombre, il forma des bataillons qu'il incorpora dans ses armées. Le reste, il les envoya sur les bords du Pont Euxin, où il leur donna des terres à cultiver. Ce peuple, accoutumé à la vie errante, ne s'accommoda pas de ce genre d'occupation sédentaire. Ils saisirent des vaisseaux qui se trouverent à leur bienséance, parcoururent les côtes de la Grèce, qu'ils pillèrent, passèrent le détroit de Gibraltar, et rentrèrent dans leur patrie par l'embouchure du Rhin, chargés de butin. *Dioclétien* et *Maximien*, glorieux d'avoir battu les Francs, prirent le surnom de *Franciques*. Mais les exploits de ces empereurs n'empêchèrent pas ces peuples d'inquiéter toujours leurs frontières. *Constantin* crut les intimider en traitant ses prisonniers avec la plus grande cruauté. Il en fit jeter une grande partie aux bêtes, entre autres deux de leurs rois. Cette 268.

barbarie ne les empêcha pas de recommencer leurs courses dans les Gaules, et *Constantin* ne s'en débarrassa qu'à force de présens.

853. On commençoit à connoître les rois de ces peuples. *Malaric*, un d'entre eux, possédoit une grande charge à la cour de l'empereur *Constance*; mais pendant ce tems, ses compatriotes passoient encore le Rhin, pilloient et brûloient Cologne. L'empereur envoya contre eux *Julien*, dit depuis l'*Apostat*. Il les repoussa de Rheims, jusqu'où ils s'étoient avancés. Un autre roi, nommé *Mallabandes*, fut consul, comte du palais, et général des armées romaines sous *Gratien*; et cependant les Francs continuoient de ravager les Gaules. Ils battirent une armée romaine qui étoit venue les attaquer dans leur pays, et la battirent si complettement, que cette défaite fut comparée à celle de *Varus*. A la tête de ces peuples, se trouvoient alors trois rois, *Génobald*, *Marcomier* et *Sunnon*, qui, tantôt ensemble, tantôt séparément, firent la guerre et des traités de paix avec les Romains.

Par succès militaires et par négociations, les Francs s'avançoient et se for-

tisioient toujours dans les Gaules. Ils y eurent enfin un roi établi, nommé *Pharamond*. On croit qu'il tint sa cour à Rheims. Cependant sa domination ne fut pas si bien affermie, qu'elle ne chancelât quelquefois. *Clodion*, son fils, vit aussi son trône ébranlé; mais il l'étaya par des conquêtes, qu'il porta jusqu'à la Somme; en même tems qu'il s'étendoit ves Trêves et Cologne, dont il s'empara. *Mérouée*, qui lui succéda, avança jusqu'à la Seine. Il fut un des rois qui se réunirent à *Aëtius* pour combattre *Attila* dans les champs Catalauniques. De son nom, la première race de nos rois a pris celui de *Mérovingiens*. Il fut aimé et révéré de ses peuples comme un père.

Childeric, son fils et son successeur, 456.
l'imita dans ses exploits guerriers, puisqu'il fit respecter sa puissance jusqu'à la Loire. Mais au lieu de se rendre estimable comme son père par ses vertus, on lui repproche des déréglemens qui révoltèrent ses sujets. Ils le chassèrent, et donnèrent leur scèptre à *Egidius*, gaulois de nation, général des armées romaines. *Childéric* se flatta de n'avoir pas perdu pour toujours l'amour de ses sujets. Il erra dans les états

voisins, attendant le succès des efforts d'un ami fidèle, nommé *Wiomald*, qu'il avoit laissé pour tacher de ramener les esprits. A son départ, il coupa en deux une pièce d'or, en prit une moitié, et donna l'autre à son ami, qui devoit la lui envoyer quand il pourroit revenir sans danger. *Childéric* reçut ce gage chez *Basin*, roi de Thuringe, qui lui avoit donné asyle. Il partit sur-le champ, et fut reçu dans son royaume avec acclamation. Ce prince fut bientôt suivi par *Basine*, épouse du Roi, qui lui avoit généreusement donné l'hospitalité. Elle ne se cacha pas des motifs qui l'appelloient auprès de lui. « Je connois, lui dit-elle, vos qualités « utiles. Si je savois quelque prince « qui vous fût préférable, je passerois « les mers pour m'unir à lui ». Flatté de ce compliment, plus que galant, *Childeric* l'épousa. Elle devint mère de *Clovis*.

ris. 482. Quand ce prince monta sur le trône, le royaume de son père, soit par la défection de plusieurs sujets qui n'avoient pas voulu le reconnoître à son retour, soit par d'autres raisons, se trouvoit renfermé entre les villes de Laugres et de Cambray, l'Escaut et

l'Océan. Le premier exploit de *Clovis* fut de s'emparer de Soissons sur les Romains, et de Tongres, possédés par une autre tribu de Francs. Il épousa *Clotilde*, nièce de *Gundebald*, roi des Bourguignons. Ce prince avoit usurpé la couronne en faisant tuer *Childéric*, père de cette princesse; et ce ne fut qu'à regret qu'il donna sa nièce à un jeune prince capable de venger le père de son épouse. Mais *Clovis* s'étoit déjà rendu trop redoutable pour le refuser; ce mariage entraîna sa conversion à la religion chrétienne, que *Clotilde* professoit.

Elle entretenoit souvent son époux de ses dogmes, et lui en inspiroit le goût. Ce goût devint conviction. Elle éclata à l'occasion d'un danger pressant. Des milices d'Allemagne fondoient sur les Gaules. *Clovis* va au-devant d'elles accompagné de *Sigibert*, roi des Francs ripuaires. On se rencontre à Tolbiac, lieu peu éloigné de Cologne. La bataille fut sanglante. Les barbares gagnoient du terrein, et le désordre, occasionné par une blessure de *Sigibert*, se mettoit parmi les Francs. *Clovis*, dans cette extrémité, se souvient du Dieu de *Clotilde*, et fait vœu

d'embrasser sa foi et de se faire baptiser, si ce Dieu lui donne la victoire. A l'instant, les vainqueurs, comme frappés par une puissance divine, prennent la fuite. Fidèle à son serment, *Clovis* appella auprès de lui *Remi*, évêque de Rheims, qui l'instruisit et le baptisa avec trois mille de ses principaux sujets. Leur exemple entraîna la plus grande partie de la nation. Il est à observer que *Clovis* étoit alors le seul prince catholique. L'empereur d'Orient, les rois des Ostrogoths en Italie, ceux des Vandales en Espagne et en Afrique, étoient Ariens, et les rois des Francs et des Bourguignons dans les Gaules, tous payens. On rapporte que *Saint-Remi*, prêchant sur la passion du sauveur, quand il en fut à l'endroit des insultes des Juifs, *Clovis* se leva et dit en mettant la main sur la garde de son épée : « Si « j'avois été là avec mes Francs, cela « ne seroit pas arrivé ».

Après la bataille de Tolbiac, *Clovis* vit croître son empire par la réunion des francs Armoriques qui formoit une république entre la Loire et la Seine. Ils préférèrent la royauté sous son sceptre. La profession de la foi catholique lui valut aussi la soumission du

peu de Romains qui restoient dans les Gaules. Ils aimèrent mieux lui obéir qu'à des princes Ariens. Beaucoup de villes firent avec lui des capitulations que ce prince observa exactement, en leur laissant leurs loix et leurs magistrats. Aussi les loix romaines se perpétuèrent en France, et le mélange des habitans civilisés adoucit peu-à-peu la férocité des Francs leurs vainqueurs.

Ce que *Gundebald*, oncle de Clotilde avoit craint, arriva. *Clovis* lui fit la guerre, et s'empara d'une partie de son royaume, entre autres de Dijon. Ses victoires le mirent aux mains avec *Alaric*, roi des Visigoths, qui le voyoit avec inquiétude avancer dans son voisinage. Ces deux princes eurent une conférence dans une île de la Loire, près d'Amboise. Soit crainte ou estime réciproque, ou autres motifs, ils se jurèrent amitié ; mais elle ne dura pas. *Alaric* étoit Arien outré. Il persécuta quelques évêques catholiques. Leurs plaintes du fond du Rouergue, parvinrent aux oreilles de *Clovis*. « Allons, dit-il à » ses Francs, ne souffrons pas que » ces Ariens possèdent rien dans les Gaules ». Son armée enflammée de ces motifs, marche aux Visigoths. Des 507.

circonstances miraculeuses accompagnent cette expédition. Une biche en traversant la rivière de Vienne, en présence des Francs, montre un gué à *Clovis*. Un globe de feu planant sur l'église de Saint-Hilaire, à Poitiers, lui indique de quel côté il doit suivre *Alaric*. Il le joint dans la plaine de Vouillé, le combat et le tue de sa propre main. Il s'empare de la plus grande partie de ses états, et selon sa politique ordinaire, il laisse aux vaincus leurs usages et leur gouvernement. On ne voit même pas qu'il ait persécuté les Ariens; mais peut-être persuadé qu'une révolution ne peut guères se consolider sans toucher à la religion, il tâcha de les gagner. Il paroît par la prompte diminution de l'arianisme, dans les parties méridionales de la France, sujettes à *Clovis*, que le zèle des évêques catholiques n'y fut pas infructueux.

510. Au retour de cette expédition brillante et utile, *Clovis* reçut à Tours les enseignes du consulat romain, le manteau, la tunique bordée de pourpre, et les autres ornemens de consul que l'empereur *Anastase* lui envoya. Il parut flatté de cette faveur, s'en para avec complaisance dans l'église de St.-Mar-

tin, et fit de cette cérémonie une fête pour le peuple, en lui distribuant de l'argent. De Tours il alla à Paris où il fixa son séjour. Cette ville a toujours été depuis lui la capitale de la monarchie Française. Même quand sous ses successeurs il y eut plusieurs rois, Paris où est resté commun entre eux tous, comme par indivis, ou celui qui l'occupoit, étoit reconnu roi de France par préférence sur tous les autres.

On est fâché que les belles qualités de *Clovis*, sa bravoure, sa science militaire, sa politique adroite et conciliante, son zèle non persécuteur pour sa religion, l'équité de son gouvernement qui réunit sous son sceptre jusqu'à des républicains, on est fâché que ces qualités brillantes aient été obscurcies sur la fin de sa vie par des traits de cruauté, dont on peut induire que la religion chrétienne avoit peu contribué à adoucir sa férocité naturelle. L'ambition lui fit commettre des crimes qu'aucun prétexte ne peut excuser. Après avoir reculé ses frontières aux dépens des Visigoths, il ne lui restoit plus pour se former un empire vaste et inébranlable, que de se faire reconnoître roi par les tribus des Francs dont

il se trouvoit pressé, et qui avoient chacun son prince particulier. Il commença par *Sigebert*, ce roi des Ripuaires, qui avoit partagé ses dangers à Tolbiac. *Clovis* excita sous main contre lui son fils *Chloderic* qui assassina son père. *Chloderic* éprouva bientôt le même sort. A cette nouvelle, *Clovis* accourt, assemble les Ripuaires, déclare qu'il n'a aucune part à ces meurtres, précaution qui sembleroit indiquer qu'il s'étoit élevé des soupçons contre lui. Ou on le croit, ou on feint de le croire; et les Ripuaires dont la domination s'étendoit depuis Fulde jusqu'à Châlons-sur-Marne, et dont la capitale étoit Cologne, se soumettent à lui.

Un autre petit roi nommé *Chararic*, possédoit un arrondissement depuis Boulogne jusqu'à Gand. Sous prétexte que ce prince ne s'étoit pas joint à lui contre les Romains, *Clovis* le surprend dans une embuscade, et ne l'a pas plutôt en son pouvoir, qu'il lui fait couper ainsi qu'à son fils, leur longue chevelure, qui étoit la marque distinctive des princes chez les Francs, et fait ordonner le père, prêtre, et le fils, diacre, pour qu'ils soient désor-

mais incapables d'occuper le trône. Le fils de *Chararic* entendant son père déplorer son malheur, lui dit : « En » nous ôtant cette dignité, et en nous » privant des marques qui y sont attachées, on n'a fait qu'ôter les feuilles » d'un arbre vert, qui bientôt en reproduira de nouvelles. Que notre » ennemi périsse dès que nos cheveux seront repoussés ». Ce discours ayant été rapporté à *Clovis*, il fit mourir ces deux princes, et s'empara de leurs trésors et de leurs états.

Restoit *Ragnacaire*, roi de Cambrai, trop proche voisin de ce fleuve rapide, pour n'en être pas emporté. Les historiens le représentent comme un prince dissolu, qui s'étoit attiré par ses débauches la haine de ses sujets. Ils disent qu'ils appellèrent *Clovis*. *Ragnacaire* et *Richorius*, son frère, voulurent se défendre ; mais ils étoient trahis. Les complices les environnent et les présentent à *Clovis*, chargés de chaînes. « Comment avez-vous pu » souffrir, dit-il à Regnacaire, qu'on » fit au sang dont vous sortez, l'affront » de vous garotter comme vous l'êtes. » Il falloit vous faire tuer, plutôt que » d'endurer un pareil traitement »,

et sur-le-champ, il lui fendit la tête d'un coup de hache. « Et vous, ajou-» ta-t-il à *Richarius*, si vous eussiez » défendu votre frère comme vous le » deviez, on ne l'auroit pas garotté » comme on l'a fait », et d'un coup pareil il l'étend mort à ses pieds. Les traîtres reçurent en récompense des bracelets qu'ils crurent d'or. S'étant ensuite aperçus qu'ils n'étoient que de cuivre doré, ils en portèrent leurs plaintes à *Clovis*. Il leur répondit : « Ceux qui vendent leurs maîtres, ne » doivent pas être payés en meilleure » monnoie. Ne m'importunez plus; » n'êtes-vous pas encore trop heureux » que je vous laisse vivre après ce qui » s'est passé » ?

Ces princes et beaucoup d'autres, dont *Clovis* se défit sur la fin de sa vie, étoient ses parens. Par ces meurtres multipliés, il vint à bout de faire reconnoître son autorité dans toutes les Gaules; mais les succès de sa barbarie ne pouvoient en étouffer les remords. On l'entendit s'écrier : « Malheureux » que je suis, j'ai perdu tous mes pa-» rens, et je me trouve en quelque » sorte etranger dans mes propres » états » ! Il mourut à quarante-cinq

ans. La reine *Clotilde* se retira à Tours, d'où elle venoit rarement à Paris. Les états de *Clovis* furent partagés entre ses quatre fils. *Théodoric* régna à Metz; *Clodomir* à Orléans; *Clotaire* à Soissons; et *Childebert* à Paris. Ces quatre royaumes étoient quatre monarchies différentes. Les princes étoient indépendans l'un de l'autre, comme l'avoient été avant Clovis, les rois des différentes tribus. Aussi les efforts de Clovis, pour former de sa monarchie un tout inaltérable, n'aboutirent qu'à diviser entre ses descendans, ce qui étoit auparavant divisé entre ses parens ou alliés.

BOURGUIGNONS.

Bourguignons.

Il y a différentes opinions sur l'origine des Bourguignons. On les fait descendre des soldats romains qui avoient été laissés en Germanie par *Drusus* et par d'autres empereurs, dans des camps, pour contenir les peuples conquis. Ceux qui adoptent ce sentiment, les font peu belliqueux, aimant à vivre dans les asiles des villes et des forteresses, et allant dans les Gaules colporter les ouvrages de leur industrie.

Ce ne peut guères être le genre de vie d'un peuple entier. Ainsi, lorsqu'on voit les Bourguignons alliés et ennemis des Romains, avant que d'entrer dans les Gaules, lorsqu'on leur voit des chefs dont le nom même est connu, qu'on leur trouve une demeure fixe sur les bords du Danube, il est naturel de conclure qu'ils ont de bonne heure formé une nation isolée, qui seroit venue du nord de l'Allemagne comme les autres, ou en suivant une opinion différente, qu'ils étoient un ramas de Goths, de Vandales et autres barbares, ainsi que les appèlent les historiens romains.

275. Quoiqu'il en soit, dès le règne de *Tacite*, ils se firent craindre par une irruption au-delà du Rhin. Sous les empereurs successeurs, ils avancèrent ou reculèrent, selon les obstacles qu'on leur opposa. Quand ils n'étoient pas assez forts, ils se joignoient aux Suèves, aux Alains, aux Vandales. Diverses tentatives les conduisirent en Alsace. Ils pénétrèrent dans les montagnes de Savoie et dans celles de Saint-Claude, et fixèrent enfin le siége de leur empire à Vienne en Dauphiné, d'où ils s'étendirent jusqu'à Dijon et à Mâcon,

dans le pays qu'on a depuis de leur nom appelé Bourgogne. On a vu que *Clovis* avoit pour ainsi dire échancré leur couronne usurpée par *Gundebald*, meurtrier de son frère et de ses enfans mâles, frères de *Clotilde*. Ce prince est célèbre par sa loi sur le duel judiciaire, c'est-à-dire, par les conditions qu'il prescrivit à ceux qui voudroient décider de leurs droits par les armes. Un établissement si barbare méritoit d'avoir un assassin pour législateur.

Il arriva malheureusement à *Sigismond* son fils et son successeur, d'écouter les calomnies d'une seconde épouse, contre *Sigéric*, qu'il avoit eue d'une première. Elle l'accusa d'en vouloir à son trône et à sa vie. Le père trop crédule, fit étrangler le malheureux prince. A peine avoit-il rendu le dernier soupir, que *Sigismond* se repentit. Dans son désespoir, il se jetoit sur le corps de son fils, l'embrassoit tendrement, le mouilloit de ses larmes, comme pour lui demander pardon. Un de ses vieux serviteurs le trouvant dans ce transport, lui dit: « Ne pleurez » point *Sigéric*, il est mort innocent; » c'est sur vous-même que vous devez » pleurer ». Le chagrin de cette ac- 516.

tion empoisonna le reste de sa vie. Elle lui attira une guerre de la part de *Théodoric*, roi des Ostrogoths, oncle de *Sigéric*. A celle-là s'en joignit une autre, provoquée par *Clotilde*. Cette reine engagea ses fils à venger, sur *Sigismond*, le massacre de son père et de ses frères, que *Gundebald* avoit fait jeter dans un puits. *Sigismond* fut pris, caché sous l'habit de moine. Toute sa famille tomba entre les mains de *Clodomir*, roi d'Orléans. En représailles du traitement fait au père et aux frères de *Clotilde*, sa mère, il les fit aussi jeter dans un puits. Il y eut ensuite, entre les Francs et les Bourguignons, une paix, puis une guerre, dont les hasards mirent *Gondemar*, leur roi, dans les chaînes de *Childebert* et de *Clotaire*, qui le tinrent étroitement resserré. Se trouvant sans chef, les Bourguignons traitèrent avec les Francs. Ils se soumirent à un tribut, à condition qu'on les laisseroit se gouverner selon leurs loix. Ce privilége leur fut accordé et conservé pendant toute la race des rois Mérovingiens.

ALLEMANDS.

Les Allemands habitoient entre le Danube, le Haut-Rhin et le Mein. Le fond de leur nation étoient les Suèves auxquels se joignirent beaucoup de Gaulois, et des familles de différents peuples. Ce qu'exprime le mot germanique *Alle-man* d'où ils ont pris leur nom. Ils étoient passionnés pour la liberté. Ce furent des femmes allemandes qui, sous *Caracalla*, se pendirent pour n'être pas réduites en esclavage. Ce prince prit tant de goût pour cette nation, qu'il en composa sa garde, qu'il prenoit plaisir à s'habiller comme les Allemands, et à porter des faux cheveux de leur couleur. *Maximin* les traita durement, et les renferma dans leur pays. Ils en sortirent sous *Valérien*, et pénétrèrent d'un côté dans les Gaules, de l'autre en Italie. *Aurélien* les repoussa. Ils ne demandoient pas mieux que de retourner chez eux; il leur ferma les chemins. Mais il éprouva ce que peut le désespoir. Les Allemands le surprirent et le vainquirent. Il prit sa revanche et en fit un grand massacre. Ils sembloient renaître de leurs Allemands. 214.

défaites. *Constance Chlore*, *Constantin*, l'empereur *Julien*, en différentes batailles, en tuèrent une multitude dont la somme est effrayante. Toujours repoussés et toujours reparoissans, ils s'insinuoient dans tous les lieux où ils pouvoient se faire ouverture. Plusieurs troupes considérables se cantonnèrent dans les montagnes de la Suisse, entre les vallées du Jura, et autour du lac de Genève, pendant que le gros de la nation combattoit à Tolbiac, où leur dernier roi fut tué.

GÉPIDES.

Gépides. 245. Les Gépides originairement Goths et Vandales, vinrent des Palus Méotides, dans les environs du Danube, eurent des démêlés avec les Bourguignons d'Italie et les Lombards. Ils furent un de ces peuples qu'*Attila* ramassa pour 553. ses expéditions. Assujétis par les Huns, ils recouvrèrent leur liberté, et tinrent tête aux Lombards, même dans le tems de la puissance de ce peuple; mais enfin ils succombèrent, et essuyèrent de tels échecs, qu'ils se confondirent entre les vainqueurs, et disparurent.

HÉRULES.

Des Palus Méotides, les Hérules se lancèrent, une partie au-delà du Danube, l'autre ravagea la Grèce, mit en cendres Athènes, Sparte, Argos, et pénétra en Asie. C'étoit une nation vive et entreprenante. Les Romains recrutoient chez eux leurs troupes légères. Ils prioient les vieillards et les infirmes de vouloir bien mourir, ou ils les y forcoient. Sous peine de déshonneur, la femme étoit obligée de s'étrangler sur le corps de son mari. On leur reproche d'avoir donné dans les débauches les plus honteuses, et les plus opposées à la nature, et d'avoir cherché à appaiser leurs dieux par des victimes humaines. Ils portèrent le fer et le feu dans l'Epire, la Thrace, dans toutes les îles de l'Archipel, et depuis le Nessus jusqu'au Rhin. *Justinien* les chassa d'Italie. Ils se perdirent chez les peuples chez lesquels ils se dispersèrent. Cependant, comme des eaux impures, ils laissèrent long-tems des miasmes d'infection dans les canaux qui les reçurent. Hérules. 217.

MARCOMANS.

Marcomans 63. On trouve d'abord des Marcomans vers les bords du Danube. César dit qu'ils étoient Gaulois d'origine. Leur roi *Maroboduus* les introduisit dans le pays occupé par les Boyens, qu'on a nommé la *Bohême*. Ils ont été un des premiers peuples de la Germanie qui ont montré quelque civilisation, puisqu'ils faisoient usage des lettres qu'on a appellé *rhuniques*. Il paroît aussi par leurs exploits contre l'empire, qu'ils entendoient la discipline militaire. *Domitien* fut obligé d'acheter d'eux la paix. Ils avoient la politique de former des ligues avec les peuples voisins, et de les entraîner contre l'empire, ce qui les rendit très redoutables. Leurs ravages durèrent jusqu'à ce que *Fritigil*, une de leurs reines, ayant embrassé la religion chrétienne, adoucit leurs mœurs. Alors ils se renfermèrent dans la Bohême qu'ils avoient choisie pour demeure.

396.

QUADES.

Quades. 120. Voisins des Marcomans, les Quades sont placés dans la Moravie. Leurs

guerres contre l'empire furent fréquentes. *Commode* leur imposa la loi de se tenir à deux lieues du Danube, de n'avoir des assemblées communes qu'une fois le mois, et de livrer leurs armes. Cependant *Probus* et ses successeurs les trouvèrent bien armés, opiniâtres à la revanche, quoiqu'ils fussent souvent battus, et ils se fondirent dans les Gaules. Malgré le butin que faisoient toutes ces nations, il paroît qu'elles n'en étoient pas plus riches, ni plus curieuses d'ornemens. *Valentinien* se crut insulté, parce que les Quades lui envoyèrent des ambassadeurs, pour ainsi dire, en haillons. Ils répondirent que c'étoit les principaux de la nation. Il n'est donc pas étonnant que les empereurs aient quelquefois traité les chefs de ces barbares que leurs sujets appelloient rois, avec le dernier mépris, jusqu'à les faire pendre et les jeter aux bêtes dans les spectacles du cirque. Ils les regardoient ou comme des brigands, ou comme des gens à leur solde.

SARMATES.

Plusieurs de ces barbares forcèrent souvent les fiers Romains à concevoir Sarmates. 63.

d'eux des idées plus avantageuses; entre autres les *Sarmates* ou *Sauromates*, qu'on place dans le vaste pays qui contient actuellement la Pologne, une partie de la Russie et de la Tartarie. Ils étoient partagés en plusieurs tribus qui avoient chacune leur roi. On leur donne dans la débauche le même goût dépravé qu'aux Hérules, et on les fait antropophages. Mais ces horreurs doivent être sans doute restreintes à quelques petites parties de ce peuple immense. Ils commencèrent à se faire connoître et craindre des Romains sous le règne de *Néron*. L'amour du butin multiplia et prolongea leurs irruptions dans l'Empire, mais ils se trouvèrent en tête les Goths, qui en défendoient les barrières. Il y eut entre ces deux peuples, dans la Dacie sur les bords du Marisus, une célèbre bataille très-funeste aux Sarmates. Ils y perdirent leur roi *Wisimar*, et la fleur de leur noblesse. Dans cette extrémité, ils armèrent leurs esclaves; mais ceux-ci se tournèrent contre leurs maîtres, et les chassèrent de leur pays. *Constance* les aida à soumettre ces révoltés, et rétablit les maîtres dans leurs foyers, mais ce ne fut qu'après vingt-quatre

ans d'exil, pendant lesquels sans doute, il s'étoit passé de la part des femmes, des choses désagréables à ceux qui revinrent. Comme il y avoit plusieurs tribus de Sarmates, il n'est pas certain que ceux qui éprouvèrent cet humiliant exil, soient les ancêtres des Polonais et des Tartares d'aprésent. 460.

DACES.

La Dacie occupoit la Moldavie, la Valachie et une partie de la Transylvanie. Les habitans de ce pays connus sous le nom de Daces, vinrent de la Scythie. Ils ne dégénéroient pas de la valeur de leurs ancêtres. Sobres, vigoureux, capables de supporter toutes les fatigues de la guerre, ils avoient de plus cet avantage, qu'ils envisagoient la mort comme le commencement d'une vie plus heureuse, ce qui les engageoit à s'exposer aux plus grands dangers, avec autant de tranquillité, que s'ils avoient entrepris un voyage. Ils tenoient cette doctrine d'un philosophe célèbre parmi eux nommé *Zamolxis*, qu'on croit avoir été leur roi. Un autre de leurs rois nommé *Orole*, mécontent de ses sujets qui n'avoient Daces.

pas montré dans une bataille leur courage ordinaire, ordonna que jusqu'à ce que quelques exploits eussent réparé leur honneur, tous, en se couchant mettroient la tête à l'endroit où devoient être les pieds. Singularité qu'on rapporte, pour faire voir qu'un fil vaut quelque fois mieux qu'un cable pour conduire les hommes.

Depuis *Auguste* jusqu'au treizième siècle, les Daces ont été le fléau de l'empire Romain. Ils commettoient d'horribles cruautés. Leur roi se nommoit *Duras*. On doit remarquer comme un trait rare dans l'histoire, que ne se trouvant pas l'habileté nécessaire pour résister à *Domitien*, qui amenoit contre lui une nombreuse armée, il quitta de lui-même le trône, et y appella *Décébale*. Le nouveau roi répondit à l'attente de son prédécesseur. Aussi politique que guerrier, quand il se trouvoit pressé, il demandoit la paix, avant que d'être assez foible pour se la faire refuser, et recommençoit la guerre dans des momens plus heureux. Par ces alternatives, il réduisit l'empire à lui payer un tribut qu'on appella pension. *Trajean* se rédima de cette honteuse condition. *Décébale* un des dan-

gereux ennemis qu'ait eu l'empire Romain, fut vaincu, et se donna la mort pour ne pas servir au triomphe de son vainqueur. Son royaume devint province Romaine. Les Goths s'en emparèrent ensuite. On l'appella l'*Ancienne Dacie*. En l'abandonnant, les Romains transportèrent le reste des Daces dans la Bulgarie et la Servie, qu'on a qualifié quelquefois de *Nouvelle Dacie*.

BULGARES.

Les Bulgares ont toujours eu, et ont encore une langue particulière, qu'on appelle *Esclavonne*, très-différente de celles de toutes les nations Germaniques; d'où on conjecture avec vraisemblance, que s'ils tirent comme les Germains leur origine des Scythes, qui, dans leur première émigration, ont tourné vers l'Asie. Ils ont habités anciennement les bords du *Volga* au nord de la mer Caspienne, ce qui a fait appeller leur pays *Volgaria*, et eux-mêmes *Volgari*, dont s'est formé aisément *Bulgaria* et *Bulgari Bulgares*. Bulgares.

On ne sait pas précisément la date 320.

de leur sortie de ce pays, c'est vers le règne de l'empereur *Anastase*, qu'ils firent des irruptions en Thrace et en Macédoine; et qu'enfin ils se formèrent un établissement dans les lieux bornés actuellement par la mer noire, la Romanie, la Macédoine et la Servie. C'est de ce centre qu'ils partirent contre les points de l'empire Grec qui se trouvoient à leur portée, pendant plus de cinq cents ans. Non contens de harceler perpétuellement cet empire défaillant, dans leur voisinage, ils l'attaquèrent jusques dans la Germanie, bien au-dela du Danube, et dans l'Italie même, où ils s'emparèrent du duché de Benevent. Le trône de Constantinople, soit qu'il fut occupé par des empereurs Grecs ou par les Latins, n'eut jamais d'ennemis plus constans et plus opiniâtres. On est étonné des ressources de ce peuple, qui vaincu, presque détruit, poursuivi avec carnage dans son propre pays, reparoissoit peu de tems après sous les murs de Constantinople.

775. *Constantin Copronyme* remporta sur eux une grande victoire, qui ne lui coûta pas un seul homme. *Elerick* leur roi, étonné d'une pareille singularité, se douta, par les manœuvres de

l'armée ennemie, qu'il avoit été trahi. L'embarras étoit de connoître les traîtres. Il laissa passer quelques tems, puis il écrivit à l'empereur qu'il se proposoit de résigner sa couronne, et d'aller mener une vie privée à Constantinople. Il demanda un sauf conduit, et les noms des Bulgares, auxquels il pouvoit se fier, pour leur découvrir son dessein, et s'en faire escorter. *Constantin* envoya l'un et l'autre. *Elerich* instruit par là de ceux qui entretenoient correspondance avec l'empire, les fit tous mourir. *Constantin* voulut les venger. Ce fut le germe de nouvelles guerres.

Au reste de part et d'autre on n'avoit besoin ni de raisons ni de prétextes. Un empereur étoit-il attaqué par d'autres ennemis, il étoit sûr de se voir bientôt les Bulgares sur les bras. Ceux-ci étoient ils assaillis de quelques fléaux, peste ou famine qui les affoiblissoient, ils voyoient arriver les Romains pour combler leurs maux. Quelquefois aussi ces ennemis se réunissoient, et on voyoit des bataillons Bulgares dans les armées impériales, destinées contre d'autres peuples. Un de leurs rois nommé *Siméon*, profitant 922.

des divisions intestines de la cour de Constantinople, mit le siége devant cette ville. Ce ne fut qu'à force de prières et de supplications, que l'empereur réussit à le faire lever.

971. Ces peuples étoient dans un état de gloire et prospérité, lorsqu'ils se virent assaillis par une horde de Russes qui se répandit sur leur territoire. Dans cette occasion, les Romains craignant sans doute que l'inondation ne parvînt jusqu'à eux, aidèrent les Bulgares à repousser ces flots impétueux. Il résulta de ces ravages une espèce d'anarchie, par le gouvernement de quatre frères qui étoient peu d'intelligence. *Samuel*, prince guerrier, réunit toute l'autorité, et s'en servit pour tourmenter de nouveau l'empire Grec. *Basile* qui occupoit alors le trône, se vengea de ses vexations par une atrocité qui n'a pas sa pareille dans l'histoire, et qu'on répétera, quoiqu'elle ait été déjà rapportée. Ayant fait quinze mille prisonniers, il leur fit crever les yeux, et après avoir assigné à chaque centaine un guide auquel on avoit laissé un œil, il les envoya en cet état à *Samuel*. Ce prince fut si touché de ce spectacle, qu'il en mourut de douleur deux jours après.

Basile poursuivit les Bulgares sans leur donner de relâche. Il les battit en plusieurs rencontres, prit leurs forteresses. Leur roi fut tué dans un assaut. Découragés par tant de pertes, les seigneurs Bulgares se déterminèrent à céder à la force. Ils se soumirent à *Basile*, lui remirent toutes les places. La reine elle-même se rendit auprès de lui avec trois de ses fils et six filles, et renonça à tous les droits qu'elle pouvoit avoir sur la couronne de Bulgarie. Elle avoit encore trois autres fils qui s'étoient retirés dans des endroits inaccessibles. *Basile* les fit si bien investir, qu'ils furent obligés de se rendre. Il les traita avec bonté, leur donna à tous des places distinguées à sa cour et dans les armées; et à la mère et à ses filles auxquelles il marqua toujours beaucoup de respect, des pensions proportionnées à leur dignité. 1219.

Il y eut depuis quelques mouvemens de revolte chez les Bulgares, soit par des mécontens, soit par des imposteurs qui se disoient issus du sang royal, et qui séduisoient quelquefois les peuples. Au milieu de ces secousses qui durèrent plus d'un siècle, l'empire 1206.

des Bulgares se raffermit au point de lutter même avec avantage contre celui de Constantinople. *Jean*, roi Bulgare, ayant défait devant Andrinople *Baudouin*, premier empereur des Latins, l'emmena prisonnier, lui fit couper les pieds et les mains. Ainsi mutilé il le fit jeter dans une vallée, où il eut une agonie de trois jours, pendant laquelle il se vit dévorer par les oiseaux de proie et les bêtes carnacières. En 1225, la Bulgarie fut assujétie par *Etienne*, roi de Hongrie. Depuis ce prince, les rois de Hongrie ont pris le titre de rois de Bulgarie, qui a passé avec le royaume de Hongrie aux princes de la maison d'Autriche; mais le réel de la puissance est resté aux Turcs qui possèdent la Bulgarie depuis 1396.

OSTROGOTHS.

Ostrogoths. 490. L'empereur *Zénon* ne pouvant retenir l'Italie, aima mieux, comme on le dit, voir sur le trône *Théodoric*, roi des Ostrogoths, qu'*Odoacre*, roi des Hérules. Il dirigea pour ainsi dire, les conquêtes de *Théodoric*, lui donna des conseils. Ce fut en les suivant, que

ce prince fit le bonheur de ses nouveaux sujets. Jamais changement de prince n'occasionna moins de changement dans le gouvernement. Mêmes magistrats, mêmes impositions. Des récompenses à la vérité et des priviléges à ceux qui s'étoient montrés favorables à la révolution, mais point de punitions pour ceux qui avoient été contraires. Si on dut cette modération à la politique, on ne peut douter aussi que le caractère du nouveau roi n'y eût quelque part. En prenant la couronne, il avoit juré que sa conduite seroit telle, que les Italiens auroient regret de n'avoir pas été plutôt soumis aux Goths, et il leur tint parole. L'administration de la justice fut remise entre les mains des hommes les plus habiles et les plus intègres. *Théodoric* assistoit quelquefois aux plaidoyers, et prononçoit lui-même. Lui-même il revisoit les rôles des impôts, et les plaignans gagnoient toujours quelque chose à son examen. Il montroit le plus grand respect pour sa religion, et faisoit honneur à sa foi par la pratique de la tempérance, de la chasteté, et des autres vertus chrétiennes, dont il ne s'écarta jamais. Il entretenoit la paix dans l'église, il

bannit des élections la Simonie. Jamais la police ecclésiastique n'a été mieux exercée que de son tems. Tous ces éloges lui sont donnés par des écrivains catholiques, quoiqu'il fût Arien. On loue aussi son exactitude à réparer les dommages que les troupes pouvoient causer dans leurs marches, et à payer tout ce qui se prenoit pour le service des armées et des camps, sa charité envers les pauvres sur-tout les veuves et les orphelins, et sa générosité à l'égard de ses sujets captifs chez les nations barbares, dont il rachetoit le plus grand nombre qu'il lui étoit possible.

On doit mettre entre les actions remarquables de *Théodoric*, le voyage qu'il fit à Rome, réclamé par deux rivaux qui se disputoient le siége de la capitale du monde. Leurs prétentions avoient allumé une guerre civile. Il crut la calmer en portant une décision en faveur de *Symmaque*, le premier élu; mais les partisans de *Laurentius* ne s'étant pas soumis, il convoqua un concile, et profita de cette occasion pour satisfaire le desir qu'il avoit depuis long-tems de voir cette ville fameuse. Il y fut reçu avec la pompe la plus

éclatante, assista au sénat, et marqua la plus grande déférence pour les membres de cet illustre corps. Sa curiosité le porta dans tous les lieux qui offroient quelque chose de remarquable. Il avoua qu'elle étoit plus que satisfaite, et il fit connoître qu'il y auroit fixé son séjour préférablement à Ravenne, si la nécessité des affaires ne l'avoit retenu dans cette dernière ville, qui étoit plus au centre de son empire.

Théodoric fut harangué dans le sénat par *Boëce*, descendant des *Manlius*. Ce patricien avoit étudié à Athènes. Il y embrassa la secte des péripaticiens, qu'il fit connoître en traduisant *Aristote* avec des commentaires. On lui doit aussi la traduction de plusieurs écrivains grecs, *Pythagore*, *Euclide*, *Platon*, et même des ouvrages théologiques contre *Eutichès* et *Nestorius*. *Boëce* avoit passé par toutes les charges, avec un applaudissement général. Il jouissoit d'une réputation intacte, justement acquise. *Théodoric* l'estimoit et l'employoit avec confiance dans les grandes affaires. Cependant il prêta l'oreille aux discours de ses envieux qui l'accusoient d'un commerce secret avec l'empereur de Constantinople, Boëce.

et du dessein de soustraire Rome à la domination des Ostrogoths, et de la faire retourner sous celle des Grecs. Sans éclaircir ces imputations, *Théodoric* fait arrêter *Boëce* et *Symmaque*, son beau-père, compliqué dans le prétendu projet, et avec la même précipitation leur fait trancher la tête.

526. Cette injuste cruauté ne fut pas plutôt commise, que *Théodoric* en eut un repentir amer. L'image des condamnés le suivoit par-tout. Peu de tems après, la hure d'un gros poisson ayant été servie sur la table, il crut voir la tête de *Symmaque*, qui le regardoit d'un air menaçant. Il quitta la table saisi d'horreur, et ne survécut que quelques jours à ce terrible souvenir. C'est le premier et dernier sujet de plainte qu'il ait jamais donné. Il avoit eu trois filles d'une sœur de *Clovis*, l'une mariée à *Sigismond*, roi des Bourguignons, mère de *Sigéric*; la seconde à *Alaric II*, roi des Visigoths, dont elle eut *Amalaric*. Son grand-père, *Théodoric*, gouverna ses états en tuteur habile, et les lui rendit en fidèle dépositaire. Enfin, la troisième, nommée *Amalasonte*, n'étant pas destinée à un époux couronné, fut peut-être

plus heureuse avec *Eutharic*, prince de son sang, jeune homme aimable et généralement estimé. *Théodoric* lui donna la main de sa fille avec l'espérance de sa couronne; mais il mourut avant son beau-père, et ne laissa qu'un fils âgé de huit ans, nommé *Athalaric*. Le roi des Ostrogoths l'institua, en mourant, son héritier, sous la tutelle de sa mère.

Amalasonte.

La piété, la religion, la sagesse et les connoissances d'*Amalasonte* ont été extrêmement vantées par tous les historiens. Elle est appelée, dans une lettre au sénat romain: *la gloire des princes*, *la fleur et l'ornement de sa famille*, *le Salomon de son sexe*. On la représente comme versée dans les connoissances des Grecs, et même instruite dans la plupart des langues. Ce goût des belles-lettres, trop marqué, et peut-être trop favorisé, déplut aux seigneurs ostrogoths, plus guerriers que studieux. Ils trouvèrent mauvais que la reine élevât le jeune prince à la façon des Romains. Cette éducation, disoient-ils, ne convenoit pas au chef d'une nation active et belliqueuse. *Théodoric* n'avoit pas été ainsi instruit dans sa jeunesse; il n'en a pas moins été un prince plein de

talens et de vertus ; d'où ils concluoient que son petit-fils devoit être élevé de la même manière, si on vouloit qu'il obtînt les mêmes succès. En conséquence, ils prièrent *Amalasonte* de renvoyer les pédans dont son fils étoit environné, et de lui donner des compagnons de son âge. Comme ils la sollicitoient de manière à ne pouvoir pas être refusés, elle consentit à leurs désirs. Il en arriva que le jeune prince n'ayant plus de frein, se livra à la débauche, tomba dans une maladie de langueur, et mourut à la fleur de son âge sans postérité.

Amalasonte avoit contre elle la faction des seigneurs ostrogoths, qui lui avoient enlevé l'éducation de son fils. Elle les en avoit punis, pendant qu'elle gouvernoit sous l'autorité de ce prince dissipé. Mais l'exil et la mort des trois principaux n'avoient fait que redoubler la haine des autres. Elle craignit de ne pouvoir résister seule aux efforts de leur vengeance. Se flattant de trouver dans un de ses cousins, nommé *Théodate*, les qualités propres à la soutenir contre ses ennemis, et surtout de la reconnoissance, elle l'associa au trône, le déclara roi et son collègue, persuadée qu'il lui laisseroit

la plus grande part de l'autorité, qu'elle vouloit bien lui céder. Elle fut trompée dans ses espérances. *Théodate* voulut tout avoir, il se lia avec les ennemis de cette princesse, la fit arrêter et transporter dans une île au milieu d'un lac. Elle y fut étranglée dans le bain, par les amis des trois chefs exilés. Ce crime se fit du consentement, et peut-être par l'ordre de l'ingrat *Théodate*. Cette princesse qu'on peut dire victime des belles-lettres et des sciences, prenoit toutes sortes de soin pour les propager dans son royaume. Elle y entretenoit des écoles. Sachant que les professeurs de celles de Rome n'étoient pas exactement payés, elle écrivit aux sénateurs : « Les arts sont nourris et entretenus par les récompenses. Il est « odieux de priver de leur salaire ceux « qui sont chargés de l'instruction de « la jeunesse. Il vaudroit mieux les « encourager à faire leur devoir, en « augmentant leurs revenus ».

Justinien qui avoit eu des relations directes avec cette princesse, entreprit de venger sa mort. Il déclara la guerre aux Ostrogoths, et envoya contre eux *Bélisaire*. *Théodate* assez courageux pour un assassinat, mais trop lâche

pour la guerre, offrit à l'empereur d'abdiquer la royauté, et de lui transmettre la couronne; mais quelques avantages remportés par ses sujets, sans qu'il y concourût, lui firent rétracter son offre. Ce qu'il ne vouloit plus faire, parce qu'il voyoit quelques lueurs d'espérance, les Ostrogoths moins confians que lui, l'y forcèrent. Ils le chassèrent du trône dont il étoit indigne, et y placèrent *Vitigès*, d'une naissance peu élevée, mais capable de l'affermir par ses talens. Il lutta perpétuellement contre *Bélisaire* et contre *Narsès*, général non moins habile, envoyé pour seconder l'autre. Cette réunion de talens qui auroit dû en peu de tems ruiner *Vitigès*, fut souvent inutile contre lui, par la rivalité et la contrariété de ceux qui les possédoient.

Bélisaire se rendit d'abord maître de Rome. *Vitigès* en fit le siége. Le général avoit à combattre et contre les
537. ennemis du dehors, et contre les Romains, qui étoient fâchés qu'on fit de leur ville une place de guerre, et qui auroient été charmés de pouvoir se donner au premier qui se présenteroit. Le siége dura une année, pendant laquelle les Romains qui prenoient peu

d'intérêt à cette querelle, souffrirent les horreurs de la famine et de la peste. Les Goths, forcés de s'éloigner par des secours qui arrivèrent à *Bélisaire*, portèrent leur fureur contre Milan, où les généraux de l'empire tenoient une forte garnison. Elle n'empêcha pas que cette malheureuse ville ne fût prise. Les vainqueurs qui avoient à leur solde un corps considérable de Bourguignons, la ruinèrent jusqu'aux fondemens, passèrent au fil de l'épée tous les habitans en état de porter les armes, au nombre de trente mille, et donnèrent leurs femmes aux Bourguignons. Ainsi se faisoit alors la guerre.

Vitigès employoit toutes les ressources, pour faire quelques diversions utiles. Il suscita contre l'empire *Chorbès* roi de Perse. Il appella aussi à son 540.
secours les Francs; mais ce dernier moyen ne lui réussit pas. Ces peuples une fois entrés en Italie, tombèrent également sur les parties belligérantes, les pillèrent l'une et l'autre, et s'en retournèrent chargés de butin. Après bien des combats, où les pertes surpassèrent toujours les avantages, le malheureux *Vitigès* se trouva renfermé dans Ravenne sa capitale. Il écrivit à l'empereur, et en obtint des conditions

modérées; mais *Bélisaire* les trouva trop favorables, et ne voulut pas les signer. Les seigneurs Ostrogoths fatigués de la guerre, prirent un parti extrême; ce fut d'offrir leur couronne à *Bélisaire*. *Vitigès* consentit aussi à cette singulière démarche. Le général entra dans la ville, s'empara des trésors, reçut le roi et sa famille sous sa garde, et dédaignant un trône qu'il voyoit peut-être fort chancelant, il partit avec ses prisonniers pour Constantinople, où les ordres de l'empereur le rappeloient, afin de l'opposer aux Perses.

Il paroît que ce grand homme faisoit la principale force de son armée; car quand il entra dans Ravenne, elle parut si peu considérable, que les femmes des Goths, ne purent s'empêcher de
Totila. 547. cracher au visage de leur maris, et de les traiter de laches. Le général Grec laissa le gouvernement en confusion. Les Goths se donnèrent en un an deux rois, qui furent massacrés, et en trouvèrent enfin un troisième, nommé *Totila*, neveu du premier de ces malheureux princes. Onze ans de règne furent pour lui onze ans de guerre. Loin qu'il y ait contracté la férocité de caractère que donne l'habitude du car-

nage, peu de monarques ont été aussi humains que lui, même à l'égard de ses ennemis. Devenu maître de la ville de Naples, après un long siége, pendant lequel les habitans avoient souffert une cruelle famine, dans la crainte que la faim qui les tourmentoit ne leur fit avaler des alimens avec trop d'avidité, il plaça des gardes aux portes, pour les empêcher d'en sortir, et eut soin en même-tems de leur fournir des vivres, dont la quantité d'abord très-médiocre, alloit de jour en jour en augmentant. Quand par ces sages précautions, ils eurent recouvré leur force, *Totila* leva les gardes, et permit aux Napolitains d'aller où ils voudroient.

En circonstance pareille, les Romains obtinrent de lui une diminution de peines. Un moindre mal est quelquefois un bienfait. Il tenoit Rome étroitement bloquée, et la disette y étoit si grande, qu'après avoir épuisé tous les comestibles, la nourriture des bêtes dévorées auparavant, l'herbe des rues et des remparts, les habitans supplièrent *Bessas* gouverneur, mis par les Grecs de leur fournir des alimens, de les laisser sortir ou de les tuer. *Bessas* répondit tranquillement : « Je n'ai

« point de vivres, il n'y a point de su-
« reté à vous laisser sortir, et il seroit
« impie de vous tuer ». *Bélisaire* renvoyé en Italie pour tâcher de rétablir les affaires qui dépérissoient, tenta envain de faire lever le blocus. Il auroit duré plus long-tems, sans quatre soldats Isauriens qui ouvrirent les portes au roi des Ostrogoths. Dans le premier mouvement de sa colère, il vouloit faire passer tous les habitans au fil de l'épée, en punition de ce qu'ils avoient quitté sa bannière, pour arborer celle des Grecs. Mais à la prière d'un diacre nommé *Pelagius*, il accorda la vie aux romains, et défendit à ses Goths de tuer personne, mais il leur permit de piller, ce qu'ils exécutèrent si bien qu'il ne resta dans les maisons que les murailles, et que les dames de la première distinction furent réduites à mendier leur pain.

Totila avoit espéré que la possession de Rome, lui vaudroit de *Justinien* des conditions avantageuses. Mais frustré dans son attente, il résolut de la détruire jusqn'aux fondemens. *Bélisaire* instruit de ce dessein, lui écrivit pour l'en détourner, il insistoit dans sa lettre sur la grandeur et la majesté de cette ancienne ville, dont la magnificence étoit l'ouvrage de tant de siècles. « Ce-

« lui qui la détruiroit, disoit-il, seroit re-
« gardé comme l'ennemi du genre
« humain, puisqu'il anéantiroit les mo-
« numens de la valeur et des vertus
« des plus grands hommes. Il ajoutoit:
« Si vous demeurez victorieux dans
« cette guerre, jamais vous ne pourrez
« vous pardonner d'avoir détruit la
« plus belle ville de vos états, pour ne
« pas dire de toute la terre. Si au con-
« traire la fortune ne vous est pas fa-
« vorable, le vainqueur vous aura
« obligation de lui avoir conservé une
« place de cette importance; au lieu
« qu'en la démolissant, vous devez
« vous attendre aux effets de son res-
« sentiment ». Ce raisonnement fit im-
pression sur *Totila*. Il prit un parti mi-
toyen, ce fut d'abattre à peu-près le
tiers des murailles, en faisant des brê-
ches de distance en distance. Mais il
en tira le sénat, tous les citoyens,
femmes et enfans, qu'il dispersa à
vingt lieues à la ronde, et n'y laissa pas
un habitant.

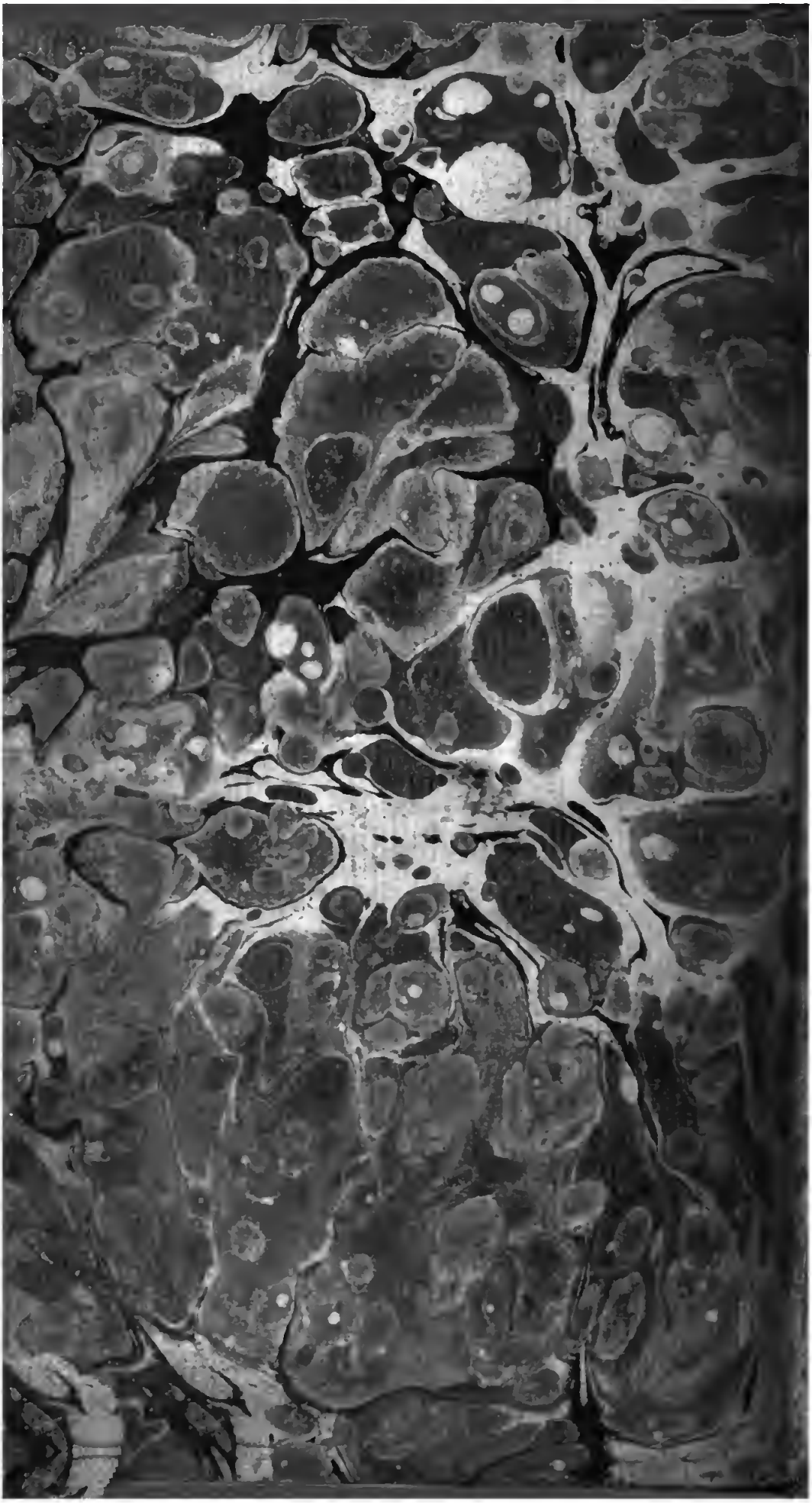
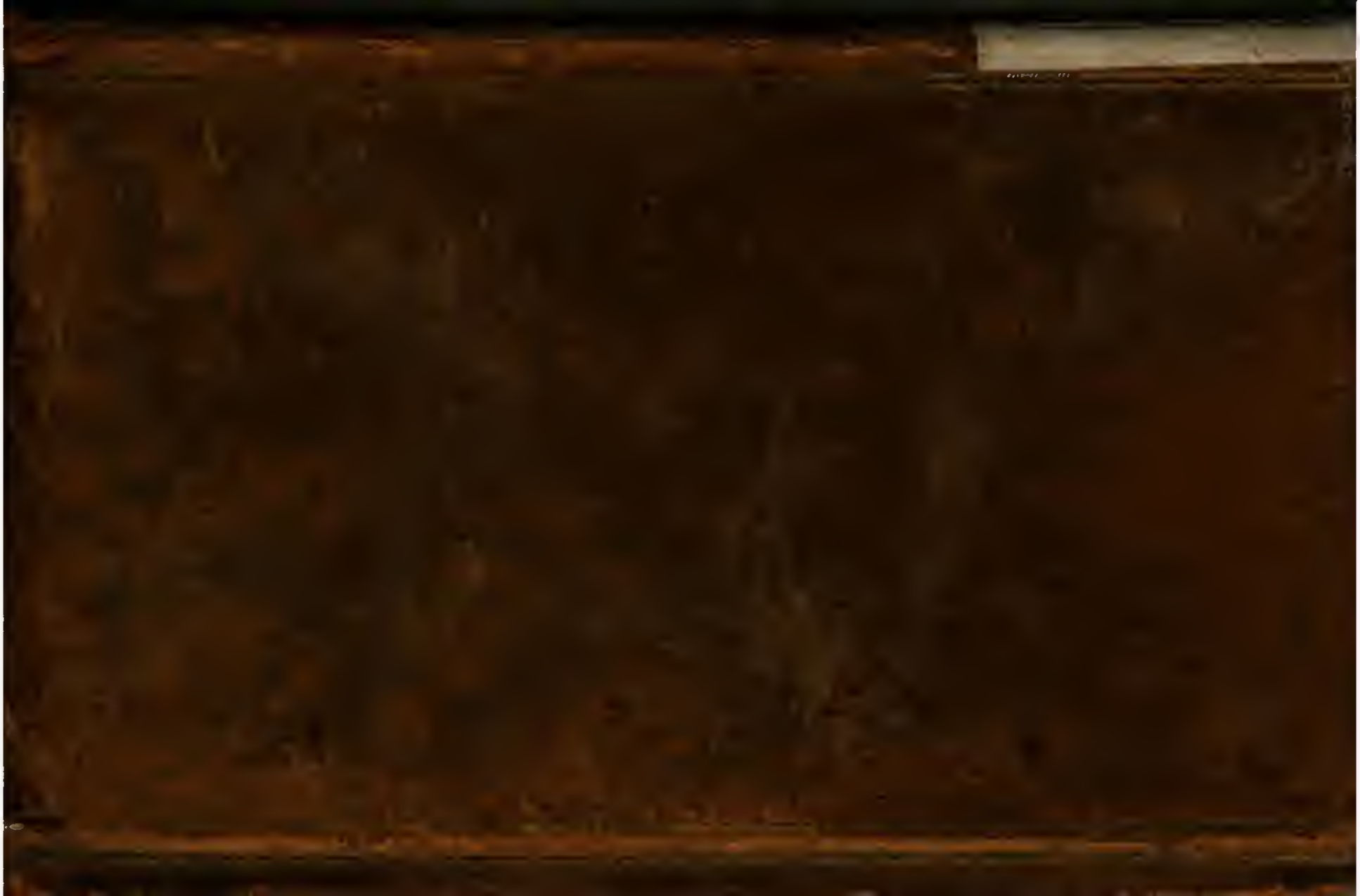
On ne conçoit pas trop dans nos 550.
mœurs, comment une ville de trois ou
quatre cent mille ames plus ou moins,
peut-être vuidée, de manière que quand
Bélisaire y revint quelques jours après,
il n'y trouva absolument personne. Il

occuppa son armée à nétoyer les fossés, et à remplir les brêches de pierres seches. Les habitans y revinrent en foule. Chacun reconnut sa maison que *Bélisaire* leur rendit. *Totila*, instruit du repeuplement, accourut ; mais il trouva la ville déjà en état de défense et se retira. Les vicissitudes d'une guerre très-variée le remirent encore en état de reparoître devant Rome et une seconde fois elle lui fut encore livrée par des soldats Isauriens. Pour lors, loin de songer à la détruire, il s'appliqua à l'embellir ; rappella le sénat, rendit à ce corps auguste son ancienne dignité. Il remit les citoyens en possession des biens qu'ils purent reconnoître ; donna les grands jeux du cirque, comme les anciens empereurs, et y présida lui-même. Ce changement fut l'effet d'une réponse du roi des Francs. *Totila* lui avoit demandé sa fille en mariage. « Ma « fille, répondit-il, n'épousera qu'un « roi, et je ne puis regarder comme « tel, un prince qui n'a pas été capable « de conserver sa capitale, puisqu'il a « été obligé d'en démolir une partie, « et d'abandonner le reste à l'enne- « mi ». Le reproche auroit été plus facheux, si *Totila*, s'étoit mis dans l'impossibilité de résusciter sa capitale,

pour n'avoir pas voulu suivre l'avis de *Bélisaire*.

Ce général avoit encore été rappellé d'Italie pour tenir de nouveau tête aux Perses. Son absence donna à *Totila* la facilité de s'emparer de la Sicile. *Justinien* justement alarmé des succès du roi des Goths, sentant qu'il falloit ou le vaincre, ou renoncer à l'Italie, leva contre lui une armée formidable, dont il donna le commandement à *Narsès*. *Totila* et lui se devinoient, ils jugoient réciproquement que les préparatifs d'attaque ou de retraite qu'ils se montroient, loin d'être les véritables indications de ce qu'ils méditoient en cachoient ordinairement d'autres. A la fin *Narsès* conjectura le mieux; il vit *Totila* ordonner à ses troupes qui étoient en bataille, de se retirer pour aller prendre leur repas, comme si elles n'eussent pas dû combattre ce jour-là. Le rusé général conclud qu'il alloit être attaqué, et ne se trompa pas. L'action fut sanglante, soutenue des deux côtés pendant plusieurs heures, avec un égal acharnement. La cavalerie des Goths ayant été rompue, mit la confusion dans leur propre infanterie, elle prit la fuite et entraîna le roi qui fut blessé grièvement, et mourut pen-

dant qu'on le pansoit. Les historiens contemporains Goths et Romains, font le plus grand éloge de la valeur, de l'humanité, de la tempérance, de la modération, et sur tout de l'équité de ce prince. Il vivoit avec tous ses sujets Goths et Romains, comme un père avec ses enfans. Dans toutes les villes qu'il prenoit, il avoit un soin particulier de l'honneur des femmes. Sans égard pour les prières de toute l'armée, il condamna à mort un de ses plus braves officiers qui s'étoit rendu coupable du dernier outrage, à l'égard de la fille d'un Romain en Calabre, et confisqua tous ses biens au profit de la personne offensée. En montant sur le trône, il trouva les affaires des Goths dans un état déplorable. En onze ans, il les rétablit à-peu près comme *Théodoric* les avoit laissées.

553. La mort de *Totila* plongea ses états dans la confusion, quoiqu'on lui donnât pour successeur, un des plus vaillans hommes de la nation, nommé *Téia*. Mais s'il approcha *Totila* en bravoure, il étoit bien éloigné de lui pour la justice et l'humanité. Ayant su que Rome s'étoit rendue à *Narsès*, il fit égorger de dépit tous les Romains distingués qu'il put trouver; sans épargner les femmes,

et entre autres les enfans des sénateurs, au nombre de trois cents, que *Totila* avoit retenus comme otages. Ces massacres attirèrent des représailles, et rendirent la guerre entre les deux nations plus cruelle qu'elle n'avoit jamais été. *Téia* agissoit en désespéré. Il sembloit qu'il lui tardoit de vaincre ou de périr. Les Grecs beaucoup plus forts que lui, l'assiégèrent pour ainsi dire sur une montagne, où ils l'avoient forcé de se retirer avec son armée. Ils y allèrent comme à un assaut, et *Téia* se défendit comme sur la brêche. Il se plaça au premier rang, pour encourager ses soldats par son exemple. Ceux de *Narsès* le reconnurent. Sachant que sa mort mettroit fin au combat, et probablement à la guerre, ils dirigèrent tous leurs efforts contre lui : les uns l'attaquoient avec leurs piques, d'autres lui lançoient des dards qu'il recevoit sur son bouclier, sans jamais reculer d'un pas. Quand son bouclier fut tellement chargé de dards, qu'il ne pouvoit plus s'en servir, il en demanda un autre ; mais au moment qu'il en changeoit pour la troisième fois, il reçut dans la poitrine qui étoit découverte, un coup de javelot. Il tomba à l'endroit même où il s'étoit posté au